

JOURNAL
DE MÉDECINE,
CHIRURGIE,
PHARMACIE, &c.

Dédié à S. A. S. Monseigneur le
Comte de PROVENCE.

Par M. A. ROUX, Docteur-Régent & ancien
Professeur de Pharmacie de la Faculté de
Médecine de Paris, Membre de l'Académie
Royale des Belles-Lettres, Sciences & Arts de
Bordeaux, & de la Société Royale d'Agric-
ulture de la Généralité de Paris.

Medicina non ingenii humani partus, sed temporis
filia. Bagl.



NOUVEAU JOURNAL DE MÉDECINE. JANVIER 1772.

TOME XXXVII.

A PARIS,

Chez VINCENT, Imprimeur-Libraire de M^{se} le
Comte de PROVENCE, rue des Mathurins,
Hôtel de Clugny.

AVEC APPROBATION, ET PRIVILEGE DU ROI,





A MONSEIGNEUR
LE COMTE
DE PROVENCE.

MONSEIGNEUR,

Le Journal de Médecine , destiné à favoriser les progrès de la Science la plus utile aux hommes , avoit des droits à la protection d'un Prince moins distingué par le rang élevé où la Providence l'a fait naître , que par son amour éclairé pour l'humanité. En permettant qu'il paroisse désormais sous ses auspices, VOTRE ALTESSE SERÉNIS-

Elle a prévu que l'intérêt , qu'elle veut bien prendre à cet Ouvrage , feroit faire des efforts beaucoup plus puissans , non-seulement pour perfectionner les méthodes connues de combattre les maladies qui affligent les hommes , mais encore pour découvrir de nouveaux moyens de remédier à celles qui ont résisté jusqu'ici aux efforts de l'Art. Quel bien ne peut-il pas en résulter ? C'est à Vous, MONSEIGNEUR , qu'il sera dû ; semblable au soleil qui porte la vie dans les lieux même où ses rayons ne peuvent pas pénétrer, VOTRE ALTESSE SÉRÉNISSIME pourra se flatter d'avoir contribué à soustraire à la mort , plus d'une victime qu'elle s'étoit déjà dévouée.

Heureux , MONSEIGNEUR , si la part que j'ai à cet Ouvrage , peut me mériter que VOTRE ALTESSE daigne agréer le respect & l'entier dévouement avec lequel je suis ,

De Votre ALTESSE SÉRÉNISSIME ,

Le très-humble & très-obéissant
serviteur VINCENT.



JOURNAL
DE MÉDECINE,
CHIRURGIE,
PHARMACIE, &c.

JANVIER 1772.

EXTRAIT.

Principes de Médecine de M. Home, traduits du latin en françois ; par M. Gastellier, D. M. auxquels on a joint un Extrait d'un autre ouvrage du même auteur, intitulé Expériences & Observations de Médecine ; traduit de l'anglois. A Paris, chez Vincent, 1772, in-8°.



Les Principes de Médecine de M. Home, sont regardés avec raison comme un des meilleurs livres élémentaires qui ayent encore été publiés ; ils ont parfaitement soutenu la réputation

distingué que l'auteur s'étoit faite par ses autres ouvrages. Ses Observations & Expériences de médecine étoient trop analogues à ses Principes, pour qu'on ne sache pas gré à l'éditeur d'en avoir ajouté l'abrégé à la traduction de M. Gastellier. L'exposition que je vais faire du plan de l'auteur, & de la maniere dont il l'a exécuté, justifiera, je l'espère, l'idée avantageuse que je me suis faite de cet ouvrage; & suffira pour le recommander au lecteur curieux de s'instruire.

Comme M. Home a tourné toutes ses vues du côté de la pratique, il suppose son lecteur muni de toutes les connoissances anatomiques, physiologiques, chymiques & pharmaceutiques, qui servent de base à la science de la médecine. Il divise ses Principes en deux parties; dans la premiere, il donne les préceptes nécessaires à la conservation de la santé; &, dans la seconde, ceux qui sont relatifs à la guérison des maladies. Cette seconde partie est subdivisée en deux. La premiere division explique les causes, les différences & les effets des maladies; & la seconde enseigne à les guérir. En un mot, ses Principes contiennent un petit traité d'Hygiene, un traité de Pathologie, un traité très-abrégé de Thérapeutique générale, & un traité plus étendu de Thérapeutique particulière. Le tout est dis-

tribué en trois Livres , dont le premier comprend l'Hygiène, la Pathologie & la Thérapeutique générale ; les deux derniers sont consacrés à la Thérapeutique particulière.

Son Hygiène contient, en un très-petit nombre de pages, les préceptes les plus salutaires pour la conservation de la santé ; ces préceptes roulent sur ce qu'on appelle *les six choses non-naturelles*. Il traite d'abord des facultés de l'ame, qu'il distingue en actives & en passives : les premières, les seules qui puissent affecter le corps, sont l'imagination, les passions & la raison. Il recommande de ne pas permettre à l'imagination de se fixer, trop opiniâtement sur un seul objet, & il avertit qu'il seroit également dangereux, relativement à la santé, de la laisser trop long-tems languissante, & sans objet qui l'occupe. Il divise les passions de l'ame en deux classes ; les unes portent à l'action, les autres en detournent ; ce qui suffit pour faire juger de leurs effets. *La raison elle-même*, dit M. Home, *à laquelle l'esprit & le corps obéissent, a besoin d'être gouvernée ; car elle est nuisible au corps, & détruit la santé, si-tôt qu'elle s'abandonne entièrement & sans frein, aux profondes méditations, à l'étude trop opiniâtement soutenue, & aux spéculations abstraites de la métaphysique ou des mathématiques. Il faut interrompre les pensées*

sérieuses , par d'autres plus riantes & plus amusantes.

Il parcourt, de la même manière, les effets des alimens, des boissons, de l'air que nous respirons, des évacuations, de l'exercice, de la veille & du sommeil. Il avertit ensuite que dans l'usage de ces différentes choses, il faut avoir égard aux différences d'âges, de tempéramens, d'habitudes, de sexes, de saisons & de climats; & sur-tout cela il donne les préceptes les plus sages, & j'ose dire, les plus simples.

Pour bien connoître la nature des maladies, il faut se faire une idée exacte des causes qui les produisent, des parties qu'elles affectent, des symptômes qui les accompagnent, de la crise qui les juge, des signes qui les font connoître, & de ceux qui font prévoir leur issue. En conséquence M. Home traite d'abord, dans sa Pathologie, des causes morbifiques, qu'il distingue en éloignées, prédisposantes & prochaines. Les causes éloignées sont les mêmes choses, non-naturelles, dont il a déjà traité dans l'Hygiène; mais ici il les considère relativement aux effets qu'elles ont coutume de produire, lorsqu'elles pèchent par quelque excès, ou qu'on en abuse. Il parcourt d'abord les effets des passions de l'ame, lorsqu'elles sont excessives; de-là il passe à celui des poisons qui paroissent af-

fecter les mêmes organes , c'est-à-dire le système nerveux : ensuite il examine les maladies qui dépendent de la mutation , des qualités de l'air ; & il observe que c'est à cette cause qu'il faut attribuer celles qui paroissent régner plus particulièrement dans certaines saisons , ou résulter de l'action de certains vents , lorsqu'ils soufflent pendant quelques tems. C'est encore à l'air qu'il rapporte les maladies qui paroissent dépendre des miasmes putrides ou vénéneux , dont il est quelquefois impregné. Il parcourt de la même manière les autres choses non-naturelles. Il termine l'exposition de leurs effets , en observant que ces causes , & toutes les autres causes morbifiques agissent sur les vaisseaux & sur les humeurs , ou par des forces mécaniques , en tant que corps solides , ou par des forces chimiques , en tant qu'elles possèdent certaines qualités relatives à notre corps. Cette vue me paroît être de la plus grande importance pour la théorie , & peut-être même pour la pratique de la médecine ; mais je crois devoir observer que l'application que M. Home en fait , n'est pas exacte. *Les forces mécaniques* , dit-il , *agissent par le nombre , la finesse , la figure & le poids des particules. Il faut rappeler à cette classe* , ajoute-t-il , *les sels caustiques & empoisonnés des animaux ou des végétaux : les ex-*

halaisons minérales, les esprits acides minéraux; les vapeurs du charbon, du soufre, des murs récemment construits avec la chaux; & les poisons minéraux ou les médicamens qui ont la force du poison. Ces exemples ne pouvoient pas être plus mal choisis, il n'est aucun des agens cités, qui n'agisse d'une façon purement chymique, en s'unifiant aux principes constitutif des parties animales, par une affinité qui leur est particulière. Les seules causes qui agissent d'une façon mécanique, sont les corps perçans, tranchans ou contondans; le verre pilé; les pierres des reins, de la vessie, de la bile, &c. qui produisent leur effets par leur masse ou par leur figure: effets très-indépendants de leur nature propre & chymique. Quoiqu'il en soit, la distinction que M. Home fait de ces deux classes de causes, je le répète, n'en mérite pas moins l'attention des médecins.

L'action de ces causes éloignées & externes est plus ou moins modifiée par la disposition particulière, & c'est à ces dispositions qu'on donne le nom de *causes prédisposantes*. L'action réunie de ces deux genres de causes, produit un état déterminé & permanent dans les solides ou dans les fluides duquel résultent les différentes lésions de nos fonctions, qui constituent proprement la maladie; c'est à cet état, à

cette disposition acquise , qu'on a donné le nom de causes prochaines des maladies , ce qui suffit , pour démontrer combien il importe au médecin de les connoître. M. Home indique, avec beaucoup d'exactitude , les sources où il faut les chercher , & expose avec quelque détail les principales d'entr'elles , en convenant néanmoins qu'il n'est pas toujours en notre pouvoir de les decouvrir. Tout ce qu'il dit sur le siege des maladies , les symptomes , les crises , le diagnostic & le pronostic , est également précis & lumineux. La précision & la clarté se font également remarquer dans le petit Traité de Thérapeutique générale qui termine le premier livre , ou la partie purement théorique de l'ouvrage de M. Home.

Les deux Livres suivans sont , comme nous l'avons déjà dit, consacrés à la thérapeutique particulière, ou au traité des maladies. Le premier est divisé en quatre parties ; dans la première , l'auteur examine les différentes divisions qu'on a faites des maladies. Il s'arrête sur-tout aux maladies endémiques & épidémiques. Il observe , à l'égard de ces dernières , que, comme la maniere de guérir differe dans les différentes maladies épidémiques , au point que tel remède , qui est propre à telle épidémie , est absolument contraire à telle autre , il ne faut penser à

appliquer des remèdes que tard, & avec les plus grandes précautions. *On parvient, ajoûte-t-il, à connoître quelle est la méthode la plus salutaire, pour guérir une maladie nouvelle & inconnue ; 1^o par la ressemblance quelle a avec d'autres maladies connues ; 2^o par la recherche exacte des causes prochaines & prédisposantes ; 3^o par l'attention la plus scrupuleuse à la nature, aux symptômes & à la crise de la maladie ; 4^o par l'observation des médicamens salutaires & nuisibles.*

La division des maladies, en aiguës & en chroniques, paroît à M. Home très-imparfaite & insuffisante, lorsqu'on veut les distribuer avec méthode. Il se fonde sur ce que 1^o plusieurs maladies sont tantôt aiguës, tantôt chroniques ; 2^o le médecin ne sçait, lorsqu'une maladie commence, si elle doit être rangée parmi les aiguës ou parmi les chroniques ; 3^o lorsque la maladie est cessée, il n'est pas toujours évident à quelle classe elle appartient ; parce que le tems qui détermine les genres, n'est pas encore fixé ; 4^o des maladies entièrement opposées, telles que celles où le pouls est vite, & celles où il est lent, sont rangées dans la même classe ; 5^o quelques maladies, comme les douleurs de rhumatisme, la toux, l'odontalgie ou mal de dents, la colique, &c. ne peuvent être appelées ai-

guës, parce qu'elles ne tuent point; ni chroniques, parce qu'elles font ou promptement terminées, ou facilement guéries.

C'est pour ces raisons qu'il a cru devoir rejeter cette ancienne division des maladies, & lui préférer celle qui les distingue en *fébriles* & *non fébriles*. Selon lui cette division des maladies l'emporte de beaucoup sur l'autre; parce que 1^o il y a très-peu de maladies qui soient tantôt fébriles, tantôt non-fébriles, pendant toute leur durée; quoiqu'il y en ait quelques-unes, telles que le rhumatisme, la toux, la phthysie pulmonaire, &c. « Mais tel est, dit-il, l'ordre que l'Auteur de la nature a établi » dans ses ouvrages. » 1^o Il a rapproché les genres éloignés par les espèces intermédiaires, afin qu'ils composent un tout, & que rien ne paroisse hors de rang. 2^o Le médecin ne peut jamais douter au commencement d'une maladie, s'il doit la ranger dans la classe des maladies fébriles ou dans celle des non-fébriles. 3^o Le pouls détermine exactement les limites entre les maladies fébriles & non-fébriles. 4^o Il n'y a nulle contrariété entre les maladies fébriles, nulle entre les maladies non-fébriles; mais au contraire elles se ressemblent en plusieurs choses. 5^o Enfin il ne peut y avoir aucune maladie qui ne puisse être rappelée à la classe des maladies fébriles, ou à celle

des non-fébriles. Après avoir ainsi établi les raisons sur lesquelles il se fonde, pour adopter cette division, il avertit qu'il commencera par les maladies fébriles; 1^o parce que l'idée de maladie fébrile, c'est-à-dire du mouvement augmenté des fluides, est plus simple que l'idée de maladie non-fébrile, c'est-à-dire du vice réuni des solides & des fluides; 2^o parce que la nature guérit souvent les maladies fébriles sans le secours de l'art. 3^o Parce que ordinairement il est plus aisé de modérer le mouvement, que de l'exciter.

Il traite donc d'abord de la fièvre en général, & il l'a fait consister dans la fréquence du pouls & l'augmentation de la chaleur, avec lésion d'une ou plusieurs fonctions naturelles, animales ou vitales; parce que ces symptômes accompagnent tous les genres de fièvres, même dans le frisson où le froid n'est qu'apparent, comme le prouvent des observations très bien faites avec le thermomètre, dont on trouve le résultat dans les Expériences & Observations qu'on a ajoutées à la fin des Principes de l'auteur. Nous ne le suivrons pas dans ce qu'il dit sur la cause du mouvement fébrile. Nous observerons seulement qu'il attribue la chaleur à deux causes; 1^o au frottement des fluides contre les vaisseaux sur-tout les plus petits, & contre les fluides

eux-mêmes ; 2^o au panchant continuel des humeurs à la putréfaction. Il conclut des effets très-bien analysés de ces deux causes, que la fièvre, tant que leur action est modérée, est très-salutaire, étant très-propre à enlever la cause morbifique. Il adopte à cet égard la définition de Sydenham, qui regardoit la fièvre comme *un effort de la nature qui rassemble toutes ses forces pour sauver le malade, en chassant au dehors la matiere morbifique si contraire au bon état du corps*. Ces effets cessent d'être salutaires, lorsque les causes qui les produisent, ont trop ou trop peu d'énergie ; d'où l'on doit conclure, que c'est à corriger ces excès ou ces défauts des fièvres, que l'art doit s'appliquer. Rarement le médecin connoît-il bien la nature des causes fébriles ; mais plus rarement encore est-il en son pouvoir de les enlever, ou de les chasser immédiatement. Quelques fois, cependant, il vient à bout de détruire certaines causes morbifiques, comme les lésions externes, les poisons, les mauvaises matieres bilieuses, le pus, les vers, &c. ou d'en pousser d'autre, vers la surface du corps, comme les éruptions repercutées. Voilà, ajoute M. Home, la guérison de la fièvre la plus prompte & la plus sûre. Mais lorsque, ce qui arrive ordinairement, la cause fébrile doit être détruite par les seules forces de

la chaleur & du mouvement augmenté ; le devoir du médecin est de les modérer, de peur qu'elles ne deviennent ou trop fortes ou trop languissantes. Je renverrai à l'ouvrage même, pour ce qui regarde le régime & la méthode curative des fièvres en général. L'auteur termine cette première partie de son second livre, par l'énumération des différentes espèces de fièvres.

La seconde Partie traite des maladies fébriles qui affectent tout le corps, telles sont la fièvre inflammatoire, la fièvre lente ou nerveuse, la fièvre maligne, putride, ou petéchiale, la complication de ces fièvres, la fièvre intermittente, la fièvre remittente, & la fièvre hectique ou marasme.

La troisième comprend les maladies fébriles qui ont leur source dans les parties, & il commence par traiter d'abord de l'inflammation en général, & de ses différentes terminaisons ; ensuite il parcourt les inflammations des différentes parties, telles que celle du cerveau qui produit la phrénésie, celle des yeux qui donne naissance à l'ophtalmie ; l'angine inflammatoire, l'angine maligne, la toux ou catarrhe, & la toux convulsive ; la péripneumonie & ses différentes espèces, la pleurésie, la paraphrénésie, la phthyisie pulmonaire, les autres phthyisies purulentes,

res, l'inflammation de l'estomac, la dysenterie, la diarrhée & la lenteur, la colique, le cholera-morbus, la passion iliaque, l'hépatitis, la néphrétique, la strangurie.

La quatrième Partie est destinée aux maladies qui existent d'abord dans tout le corps, & ensuite dans une partie; après en avoir traité en général, il les parcourt successivement dans cet ordre, la goutte, le rhumatisme, la fièvre pourprée ou millaire, la fièvre scarlatine, l'érysipèle, la petite vérole & la rougeole.

Le troisième livre qui traite des maladies non fébriles, est divisé en cinq Parties. La première comprend les maladies de tout le corps, comme le scorbut, l'hydropisie, les écrouelles & le squirre, le carcinome ou cancer. La seconde, les maladies du cerveau ou des nerfs, telles que l'apoplexie, les maladies soporeuses, la paralysie, l'épilepsie, les convulsions en général & en particulier, la catalepsie, le mal hystérique & hypochondriaque, la folie, l'odontalgie. La troisième est destinée aux maladies qui naissent dans les parties, de ce genre, sont l'hémoptysie & les autres hémorrhagies, l'asthme, la faiblesse ou la paralysie de l'estomac & des intestins, les hémorrhoides, l'ictère, le calcul cystique, le dia-

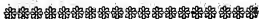
bettes, l'incontinence d'urine, le calcul des reins & de la vessie. La quatrième traite des maladies des parties génitales, la maladie vénérienne, les menstrues, leur diminution & leur suppression, les pertes, les fleurs blanches, la fureur utérine & le satyriasis ou priapisme, l'impuissance ou stérilité virile, la stérilité des femmes, les maladies des femmes grosses, l'avortement, le traitement des femmes en couche, le flux trop abondant des lochies, leur diminution ou leur suppression, les tranchées, la fièvre de lait. La cinquième Partie enfin, les maladies des nouveaux-nés & des enfants. L'auteur traite d'abord de ces maladies en général; il parcourt ensuite les maladies provenant de l'acide, les aphtes, la dentition, les vers, la veille, la frayeur dans le sommeil, les convulsions, la croute laiteuse, la teigne, le phthiriasis, les crinons, la chute de l'anus, l'atrophie, le rachitis.

Cet exposé convaincra, sans doute, nos lecteurs, qu'il seroit difficile de trouver un Traité des Maladies plus complet. En traitant de chacune, M. Home donne d'abord sa définition; il en indique ensuite les espèces, en recherche les causes tant éloignées que prédisposantes; indique ce que l'ouverture des cadavres fait connoître sur la cause prochaine ou ses effets; il en expli-

que les symptômes , indique les signes qui la font distinguer des autres maladies : enfin il en donne la méthode curative.

Les Observations qui ont été ajoutées à la fin , roulent principalement sur différentes maladies épidémiques , que l'auteur avoit observées à l'armée ; il y a ajouté quelques cas particuliers. Enfin les Expériences ont pour objet la vitesse du sang, la chaleur animale , la quantité de l'insensible transpiration en Ecosse , & l'inoculation de la rougeole. Il seroit difficile de trouver réuni en un si petit volume , tant de matieres intéressantes , traitées d'une manière aussi exacte & aussi précise.





E X T R A I T.

*Dictionnaire portatif de Santé, dans lequel tout le monde peut prendre une connoissance suffisante de toutes les maladies, des différens signes qui les caractérisent chacune en particulier; des moyens les plus sûrs pour s'en préserver, ou des remèdes les plus efficaces pour se guérir; & enfin de toutes les instructions nécessaires pour être soi-même son propre médecin: le tout recueilli des ouvrages des médecins les plus fameux, & composé d'une infinité de recettes particulières, & de spécifiques pour plusieurs maladies. Par M. L***, ancien médecin des armées du Roi, & M. De B**, médecin des hôpitaux, quatrième édition revue, corrigée & considérablement augmentée. A Paris, chez Vincent, 1771, in-8°, 2 vol. & en y comprenant le Dictionnaire de Chirurgie, qui est destiné & en faire suite, 3 volumes.*

L'accueil que le public a fait au *Dictionnaire de Santé*, nous dispense d'en faire l'éloge, & même d'en donner une analyse suivie: nous nous contenterons d'observer qu'à chaque édition on s'est oc-

eupé à le perfectionner, de sorte qu'on peut assurer que dans l'état où il est aujourd'hui, il peut tenir lieu de tous les livres de médecine, faits pour être lus par tout le monde : on ne doit pas même en excepter les ouvrages de M. Tissot, tels que *l'Avis au peuple*, *l'Avis aux gens de Lettres*, *l'Essai sur les maladies des gens du monde*, &c. Ces ouvrages ne contiennent rien qui ne se trouve dans ce Dictionnaire, & celui-ci renferme un très-grand nombre de détails importans, qu'on chercheroit inutilement dans les ouvrages que nous venons d'indiquer.

On a cru devoir, dans cette quatrième édition, retrancher toute la partie chirurgicale, qui n'avoit été traitée que superficiellement, & d'y suppléer par un Dictionnaire particulier de chirurgie, destiné à servir de suite à celui-ci. (*Voyez l'Extrait que nous avons donné du Dictionnaire de Chirurgie, Journal d'Avril 1771.*) Ce retranchement a mis à portée de suppléer un nombre assez considérable d'articles qu'on desiroit dans les premières éditions. De sorte que, par-là, ce Dictionnaire se trouve enrichi de plusieurs morceaux nécessaires & importans, sans qu'on ait été obligé d'en changer le format, ni d'en augmenter les volumes. Le lecteur pourra s'en con-

vaincre facilement, en lisant les articles *Crudité*, *Crise*, *Pouls*, *Maladies aiguës*, *Maladies chroniques*, &c. Outre ces articles, on en trouve une infinité d'autres, dispersés dans le cours de ce Dictionnaire, qui en augmentent considérablement l'utilité. On a fait plus, on a ajouté un très-grand nombre de formules nouvelles, beaucoup plus simples que celles des premières éditions; en faveur des habitans de la campagne, qui ne sont pas toujours à portée de se procurer un grand nombre de médicamens; cependant on a laissé subsister toutes les anciennes formules, pour ne rien changer au texte, & faire connoître par-là au public le respect qu'on a pour ses jugemens.

Les contrefactions qui se sont répandues de cet ouvrage, ont engagé l'imprimeur à signer le *verso* du frontispice de tous les exemplaires qui sont sortis de ses presses. Cette précaution étoit d'autant plus nécessaire, que l'avidité qui a fait entreprendre ces contrefactions, n'a pas permis de veiller à la correction des épreuves; & que les fautes grossières qui se sont glissées dans ces éditions furtives, ont été funestes à plus d'un citoyen. Voyez les plaintes qui en ont été faites dans le Journal de Médecine, le Journal des Sçavans, l'Année Litté-

faire, &c. Aussi, pour mériter de plus en plus la confiance du public, l'imprimeur a-t-il poussé l'attention jusqu'à ne faire tirer aucune feuille, qu'elle n'eût été vue & revue par les gens de l'art.

NOUVELLES OBSERVATIONS

Sur le Pouls, extraites d'une Lettre de M. STRACK, docteur & premier professeur de médecine en l'université de Mayence.

Depuis que je vous ai adressé mes Observations sur le pouls, je n'ai pas discontinué mes recherches; je crois devoir vous en communiquer les résultats généraux.

1^o J'ai remarqué que c'étoit un bon signe, dans les maladies aiguës, lorsque, pendant l'état de crudité de la matière morbifique, le pouls prenoit de bonne heure, quoiqu'imparfaitement, différentes modifications critiques; lors même qu'il conservoit encore le caractère convulsif, & qu'il étoit dominant: j'en conclus que la nature avoit assez de force pour tenter une crise. Dans ces circonstances je travaillois à écarter les obstacles, & j'avois la satisfaction de voir que l'irritation du pouls diminuoit peu à peu, & que le caractère critique se développoit à proportion; la coction s'ensuivoit, & une crise complète terminoit ordinairement la maladie.

24 NOUVELLES OBSERVATIONS

2^o Je ne connois pas de pouls critique qui se manifeste de meilleure heure que le pectoral. L'exemple suivant, va confirmer cette observation. Un homme, d'une très-petite taille, ayant les hanches contrefaites par l'effet du rachitis dont il avoit été attaqué dans son enfance, fut pris d'une fièvre putride. Son pouls fut convulsif les premiers jours; le neuvième il tomba dans le délire : son ventre & son estomac furent rendus : le hoquet le fatigua beaucoup le dixième, le onzième & le douzième; ce qui effraya sa famille. Cependant la respiration étoit libre, & le pouls fut dès-lors constamment pectoral, ce qui m'étonna & me donna beaucoup d'espérance. Le délire finit le dix-huitième; le vingtième, le malade commença à tousser, le vingt-troisième, il arracha avec peine quelques crachats; le vingt-cinquième, l'expectoration fut abondante & facile, & dès-lors il fut parfaitement guéri.

3^o Le pouls hépatique, par lequel Solano prédit la jaunisse, qui fit tant d'honneur à ses prédictions, & fit admirer la finesse de son tact, est de tous les pouls celui qui me paroît le plus difficile à connoître & à distinguer. J'avoue que je ne suis pas encore parvenu à le saisir, quoique le bout de mes doigts, que je ménage extrêmement, soit très-sensible; peut-être, est-ce défaut d'habitude, parce que ce cas est très-rare.

4^o Je crois qu'il est très-essentiel, dans certains cas, de tâter le pouls aux deux bras ; je l'y ai trouvé souvent très-différent, & cette différence est quelquefois d'une très-grande importance, principalement lorsqu'il s'agit, dans le cas des saignées, de décider auquel des bras on doit donner la préférence. Par exemple, je suppose que l'amygdale gauche ou l'œil gauche sont enflammés, & que le pouls du bras gauche est plus vif que celui du bras droit, dans ce cas je ferois saigner au bras gauche. J'agirois de même, à l'égard des points de côté, malgré les disputes vagues de l'école. J'ai souvent, dans les maux de gorge inflammatoires, reconnu au pouls, sans avoir examiné la bouche du malade, qu'elle étoit l'amygdale la plus enflammée. J'ai fait tâter le pouls d'un homme qui avoit une inflammation à l'œil gauche, à un de mes disciples. Ce jeune homme, très-peu expert, remarqua cependant que le pouls du bras gauche du malade, étoit plus fort, plus vibratil, que celui du bras droit. Un de mes confrères, auquel je fis tâter le pouls d'une demoiselle, qui avoit un grand mal de dents du côté gauche, distingua parfaitement que le pouls du bras gauche étoit & plus fort & plus vif, que celui du bras droit.

Cette observation se vérifie aisément dans les maux topiques qui occupent l'un

26 NOUVELLES OBSERVATIONS

ou l'autre côté du corps ; il n'en est pas de même dans les maladies qui résident dans toute l'habitude du corps. Dans ce cas, le pouls du bras droit est assez constamment plus fort que celui du bras gauche ; parce qu'on a coutume de se servir plus fréquemment du premier que du second , & que l'exercice , en rendant ce bras plus fort , fait que le pouls y bat avec plus de vigueur. Mais si, dans ce genre de maladie, ou dans l'état de santé , on trouve le pouls plus fort au bras gauche qu'au bras droit , on peut prononcer hardiment que l'homme est gaucher. C'est ce qui m'est arrivé dans une occasion où j'étonnai d'autant plus les assistans , du nombre desquels étoit un médecin, que c'étoit sur un homme que je voyois pour la première fois, de ma vie.

5^o Je suis persuadé que les arteres contribuent , pour le moins autant , à la circulation du sang, que le cœur ; & qu'elles ne sont nullement aussi passives qu'on l'enseigne dans les écoles. Je suis en cela de l'opinion de Galien que M. Menuret a si bien exposée (a). J'établis cette doctrine dans une thèse à laquelle je présidai en 1750 ; c'étoit feu M. Ferrein , mon ancien ami , & professeur , qui m'en avoit donné l'idée. Voici un fait de pratique qui pourroit confirmer ce sentiment. Quand je soupçonne de la fièvre chez un malade , quoique son

(a) Nouveau Traité du Pouls, Chap. IV.

pouls soit sans tension & sans vitesse, & qu'il soit même petit, & qu'en même tems la peau de tout son corps est fraîche, & les chairs molles; j'empoigne son avant-bras, si dans la surface interne de son poignet, entre l'os du coude & celui du rayon, le long de l'espace pulsant, & jusques vers le milieu de la paulme de la main, je trouve une chaleur marquée & de la séchereffe à la peau, je prononce hardiment qu'il y a fièvre. Ce signe m'a fait reconnoître, plus d'une fois, de petites fièvres lentes & obscures, très-difficiles à distinguer.

6° MM. De Bordeu & Fouquet me paroissent dire vrai, lorsqu'ils prétendent que le pouls d'irritation, s'il est petit, fréquent & enfoncé au commencement des maladies aiguës, dénote que le siège du mal est dans le bas-ventre. Cette assertion confirme ma méthode de guérir les fièvres pétéchiales. J'ai observé que c'étoit un très-bon signe, dans cette espece de maladie, lorsque, pendant la crudité de la matiere, le ventre étant relâché, ce pouls s'est élevé.



OBSERVATION

*Sur une Maladie singulière ; par M. C.
LACHAUSÉE, maître en chirurgie , à
S. Germain-les-Fossés.*

M. Regnier de Tinturiere , bourgeois de cette petite ville, est âgé d'environ quarante - six ans , d'un tempérament assez robuste, sanguin ; outre un bon appétit dont il jouit ; il n'avoit pas été trop attentif sur le choix des alimens , préférant ceux de haut goût , salades , fromages , viandes salées , &c ; peu modéré sur le vin. Il a éprouvé , en deux attaques particulieres , des démangeaisons excessives , il n'avoit pas assez de mains pour vacquer aux besoins de se frotter ; par tout où il les portoient , il se montroit des élévations , comme des ampoules que les orties piquantes produisent : ensuite, loin de s'effacer , elles se remplissoient d'une sérosité jaunâtre , acrimonieuse , & le lieu se gonflloit , s'engourdissoit : aucune partie de son corps n'en étoit exempte , mais les démangeaisons précédoient toujours, comme on le conçoit très-aisément ; il étoit invité à se frotter promptement , avec plaisir & vivement : le visage , les paupieres , la tête , rien n'étoit oublié. Il devenoit méconnoissable par l'en-

flure qui succédoit à l'éruption des boutons au visage, &c. Il n'étoit pas difficile de comprendre la cause d'une pareille maladie, il s'y joignoit un peu de fièvre, de constipation, &c ; les saignées, les bouillons de veau, avec les herbes rafraîchissantes, humectantes, le sel de nître, les lavemens, le petit-lait, la purgation, terminoient très-heureusement ces indispositions. Il a été aussi assez souvent attaqué, après les repas, de coliques comme spasmodique, de frissons irréguliers, de serremens, mouvemens convulsifs, de contractions dans les bras, &c ; ces attaques n'avoient aucunes suites fâcheuses. Dans les paroxismes, l'usage de quelques antispasmodiques, des lavemens, en venoit à bout assez promptement ; après la maladie, dont je vais parler, il lui prit une sciatique très-vive, les bains, quelques lavages convenables, la dissipèrent. Au 1^{er} Septembre 1768, il survint à M. Regnier, sur le dessus du milieu de la main gauche, une tumeur dont le volume n'excédoit pas celui d'un gros pois, elle étoit ronde, dure, élevée en pointe, de couleur jaune foncé ; le troisième jour, il vint me trouver, l'après dîner d'un jour de foire, lorsque sa compagnie, avec laquelle il s'étoit un peu égayé, malgré la chaleur, la douleur vive qu'il éprouvoit, se fut retirée. Je mis, sur cette pe-

tite tumeur, un emplâtre d'onguent de la
 mere, un cataplasme anodin par-dessus. Il
 n'y avoit, dans ce moment, que ce que je
 viens de dire, sans fièvre, presque point
 de gonflement à la circonférence de la tu-
 meur, bon appétit. Le lendemain il souf-
 frit d'avantage; je coupai cette tumeur
 avec mes ciseaux, il en sortit une espece
 de bourbillon séreux, fort petit; le fond se
 trouva pâle, c'étoit sans doute des parties
 membraneuses comme dissoutes en charpie,
 tout cela ne m'inquiéta pas encore, parce
 que je croyois que je verrois promptement
 déterger ce fonds. Pour cela, je mis un peu
 de styrax dans l'ulcère, un cataplasme
 comme devant, pour tâcher d'appaîser in-
 sensiblement la douleur. La main, les doigts,
 le poignet s'engorgerent. Je pansai jusqu'au
 huitieme de la même maniere; l'ulcère ne
 se détergeoit point, mais la douleur étoit
 moins vive, la chaleur moins brûlante, le
 gonflement subsistoit toujours un peu: j'a-
 bandonnai le cataplasme, & me servis
 d'eau de fleur de sureau, avec le vinaigre;
 l'engorgement diminua sans pour cela être
 dissipé tout-à-fait, ainsi qu'une certaine
 chaleur. L'ulcère étoit réduit à presque rien,
 sans avoir changé sa couleur pâle, jaune;
 le malade, toujours sans fièvre, alloit & ve-
 noit, mangeoit bien, prenoit un peu de
 tisane, tenoit son bras en écharpe. Il faut

observer qu'il habitoit un rez-de-chauffée peu aéré ; qu'il faisoit très-chaud , & un temps pluvieux. Le 13 ou 14, il fut se promener dans un de ses domaines , à un quart de lieue ; peu après qu'il y fut arrivé, il lui prit un frisson qui dura long-tems. Il revint, le soir je fus le voir ; l'ayant trouvé dans une grande chaleur , je fis une bonne saignée au bras ; un peu après , il reçut un lavement purgatif qui procura deux ou trois selles ; je visitai le bras , la main , tout se trouva très-enflé , avec rougeur , chaleur. Le petit ulcère qui paroissoit presque cicatrisé , parut fermé par une petite éminence , je l'ouvris de nouveau avec une lancette , il en sortit une espèce de sanie jaune , âcre ; je le pansai avec un peu de styrax mêlé avec de l'ægyptiac & le camphre , le tout couvert de compresses épaisses , trempées dans une forte décoction de fleurs de sureau , & beaucoup de vinaigre. Il survint une grande quantité de phlictones ou vessies ; depuis la dernière phalange jusqu'au bras , le malade se plaisoit à les couper ; il en jaillissoit une sérosité un peu jaune claire , les compresses étoient renouvelées trois fois le jour , & trempées dans la même décoction ; la chaleur étoit considérable , la rougeur , le gonflement monterent jusqu'au-dessus de la partie moyenne du bras , mais ce gonflement ne

causoit pas une tension ordinaire depuis le coude. Le bras étoit mollet, chaque pansement, il se monroit de nouvelles phliétènes; que l'on coupoit (il faut remarquer que, dès le commencement de la fièvre, la diarrhée bilieuse se déclara, & ne cessa qu'avec tous les accidens,) la peau des doigts tomba en pourriture, & la main devint pâteuse; je pansai & humectai ces parties, jusqu'au poignet, avec l'eau-de-vie camphrée, & l'ulcère aussi, parce que je renonçai à tous les onguens, le voyant toujours livide, je crus qu'ils l'irritoient, plutôt que de le déterger, j'appliquois, malgré cela, les compresses trempées comme à l'ordinaire. Le malade étoit à l'eau de poulet, au petit-lait, à la potion absorbante acidule, à l'orgeat, à la limonade; je n'osai plus recourir aux saignées, à cause de la diarrhée, l'ayant regardée comme critique dans ce cas; d'ailleurs, outre que le pouls étoit décidé intestinal, les pulsations étoient si intermittentes, si foibles, si molles, si difficiles à se faire sentir, que tout praticien en auroit été intimidé. Je continuai de mouiller les compresses avec la même liqueur, en ayant reçu de très-grands avantages dans les inflammations les plus redoutables. Enfin le gonflement diminua, les phliétènes se dissipèrent. Je fis prendre, outre les boissons ci-dessus,

ci-dessus , deux gobelets de tincture de quinquina , au malade , depuis le jour que les phlictènes commencèrent jusqu'au jour qu'elles cessèrent. Lorsque l'engorgement eut considérablement diminué , si l'on en excepte les jambes , les cuisses , le ventre , & jusqu'à l'avant-bras du côté sain , une éréfipelle parcourut successivement toutes les autres parties : dans ce tems-là , j'accordoïs à mon malade , une cuillerée de vin , après quelques bouillons , pour le soutenir , car ses forces étoient bien épuisées , & pour modérer la putréfaction ; les évacuations devinrent moins abondantes. Quand le col , la face & la tête furent prises de cet éréfipelle , le sommeil fut si fort qu'il ne pouvoit pas le surmonter ; quoiqu'on s'occupât à lui parler , pour l'interrompre , on le voyoit fermer la paupière. Je le faisois tenir levé , tant qu'il fut possible ; ce sommeil le rendoit insensible à tout , & il n'en étoit bien distrait , que par le besoin d'aller au bassin. Monsieur son frere , très-respectable prêtre de S. Sulpice , craignant pour sa vie , voulut lui parler de se confesser , je connoissois le malade pour un homme capable de s'effrayer d'une pareille proposition. J'obtins de ne lui rien proposer jusqu'au lendemain , c'étoit le troisieme jour de son assoupissement ; je me décidai , tant pour

relever le poulx, que pour dissiper le sommeil, de lui appliquer un grand emplâtre vésicatoire entre les épaules; trois ou quatre heures après, il en sentit très-bien l'effet, commença à se plaindre assez souvent, & d'être moins assoupi; il en fut agité une bonne partie de la nuit, le matin il prit du repos, le jour il dormit très-peu: la nuit suivante fut bonne, le poulx devint plus fort & régulier; la diarrhée ne fut pas à beaucoup près si abondante; le col, la face, la tête, désenflèrent entièrement; il ne fut plus question que du sommeil ordinaire. Le vésicatoire avoit bien pris, & supura plusieurs jours; la diarrhée cessa presque entièrement, le poulx se releva encore mieux; il ne fut plus question de confession: c'étoit le quarante-fixieme jour de la maladie, la main étoit encore un peu pâteuse, le petit ulcere livide, mais il se cicatrifa insensiblement, sans que j'eus rien changé au pansement; c'étoit au moins après le cinquantieme jour, aussi-tôt la main devint sèche mais très-foible. Dans ce dernier tems, le malade perdit, pendant une douzaine de jours, la mémoire, au point qu'il oublioit ce qu'on venoit de lui dire: on conçoit que la diète sévère, qu'il observa long-tems, & la durée de la diarrhée, l'affoiblirent beaucoup; il fut purgé deux fois

avec des médecines douces. Sa convalescence n'eut pas de durée, & il reprit ses forces en assez peu de tems.

Qui pourroit se refuser à soupçonner une cause très-pernicieuse dans la dégénérescence des humeurs de ce malade, pour produire tous les accidens dont il est ici mention. Bien plus, la fille qui recevoit les linges qui couvroient son bras, à mesure que je les ôtois, eut, à l'un des doigts, une tumeur qui la fit bien souffrir; une autre, qui alloit nud pieds, & qui les ramassoit pour les laver, eut aussi une tumeur à un doigt du pied; & moi qui pansai si fréquemment le malade, je n'en devois pas être exempt: il m'en survint une, placé à la face externe du petit doigt de la main droite, elle étoit entièrement ressemblante à celle du malade; j'y appliquai un emplâtre de diachilum gommé, le doigt fut engorgé & cet engorgement se prolongea le long de l'os qui répond à ce doigt, jusqu'au poignet: au bout d'une douzaine de jours, je l'ouvris, il en sortit un bourbillion un peu séreux, le fonds se trouva pâle, livide; je le lavai régulièrement avec l'eau-de-vie camphrée, & je tins dessus des compresses imbibées d'une décoction de fleurs de sureau, avec force vinaigre. Je fus un bon mois à guérir, & la tension, le gonflement ne se dissipèrent que comme l'ulcère:

avant de donner issue à l'humeur, j'éprouvois une chaleur brûlante, beaucoup de pesanteur dans les parties engorgées, & des pulsations très-douloureuses; je ne sentis point de fièvre, mais j'étois souffrant. Chez tous les malades, & dans mon voisinage, je n'ai rien vu, qui y ait eu la moindre analogie.

GUÉRISON

D'un Cancer ulcéré à la Mammelle, opérée par M. ROCHARD, licencié en médecine, & maître en chirurgie; communiquée par M. ROYER DE BELOU, conseiller honoraire de la cour des Monnoies, résidant à Meaux.

Le bien de l'humanité m'engage à publier la cure d'un cancer ouvert, que M. Rochard, médecin licencié de l'université de Douay, ancien chirurgien major du régiment royal allemand cavalerie, &c. vient d'opérer, sous les yeux de toute la ville de Meaux, sur la fille du sieur Parnot, procureur fiscal de S. Cyr en Brie. Le 26 ou 27 Juillet 1770, M. Parnot amena sa fille à M. Rochard, qui la visita. Elle avoit la mammelle gauche très-gonflée, très-dure, luisante, de couleur obscure & absolument adhérente aux côtes, avec une plaie pro-

fonde, dont les bords renversés formoient un bourrelet très-dur ; il partoît de cette tumeur un cordon qui alloit aboutir à une glande aussi fort dure & grosse comme un œuf de perdrix, logée dans la cavité de l'aisselle du même côté. La plaie étoit à la partie inférieure & latérale, à trois lignes de l'aréole du côté du bras & formoit un ulcère d'où découloit une matière mal digérée, inégale, par fois plombée, & souvent jaune, ichoreuse, séreuse, &c. On ne peut douter, sur cet exposé, que cette plaie ne fut carcinomateuse ou cancéreuse, puisque les bords en étoient calleux & renversés.

M. Rochard refusa d'abord de se charger de cette besogne épineuse, dont l'issue lui paroissoit très-incertaine ; il conseilla, en conséquence, au père de partir sur le champ pour Paris, avec sa fille, en lui indiquant les plus fameux chirurgiens, & lui recommandant de faire exactement ce qu'on lui conseilleroit. Ce père tendre vit à Paris deux des plus célèbres chirurgiens, qui lui conseillèrent de faire extirper la mammelle de sa fille. Mais celle-ci n'ayant confiance qu'en M. Rochard, revint le surlendemain, pour se mettre entre ses mains, bien résolue de se soumettre à tout ce qu'il lui conseilleroit.

Cette grande confiance, jointe à l'intérêt

qu'on ne pouvoit manquer de prendre à une jeune fille de dix-huit ans, déterminèrent enfin M. Rochard à se charger du traitement. Il commença d'abord par vouloir s'assurer des causes qui avoient pu produire cette tumeur, & il apprit que cette jeune fille avoit soigné, un an auparavant, une belle - sœur attaquée d'un cancer manifeste, à laquelle elle avoit rendu tous les soins qu'on pouvoit attendre de l'attachement & du zèle le plus infatigable, jusques là qu'elle couchoit auprès d'elle. Peu de tems après l'avoir perdue, elle reçut, par une malheureuse fatalité, un coup dans le sein; ce qui la détermina à faire usage d'onguens, & de différens topiques qui lui furent indiqués par de prétendus guérisseurs, qui, au mépris des loix, infestent & dévastent nos provinces; ces mauvaises manœuvres, jointes à la disposition cachectique de cette fille, étoient plus que suffisantes pour faire dégénérer la tumeur en cancer. Cet examen fait, M. Rochard ne fut pas peu embarrassé sur le parti qu'il y avoit à prendre; il panchoit assez pour celui de l'opération que les chirurgiens de Paris avoient conseillée, d'autant mieux qu'il craignoit en s'amusant à tenter les moyens internes, de perdre un tems précieux, & que les forces de sa malade ne s'épuisassent: mais d'un autre côté, l'opération ne lui paroïssoit pas

fans danger , & son succès n'étoit pas aussi évidemment certain , qu'il n'y eut rien à craindre pour ses suites. Il étoit très-fâché de voir que l'extrait de ciguë qui avoit paru promettre tant d'avantages, fut absolument tombé dans le discrédit ; il crut cependant devoir en essayer , disposé à recourir à l'extirpation dès que la nécessité lui en feroit une loi.

En conséquence il commença , après avoir employé les remèdes généraux , & mis la malade à un régime humectant , il commença , dis-je , à lui faire prendre une pilule d'extrait de ciguë d'un grain , il augmenta cette dose par degrés, jusqu'à douze grains ; il la porta ensuite jusqu'à la répéter d'abord deux, ensuite trois fois par jour ; enfin procédant toujours par degrés , il lui a fait prendre jusqu'à trente pilules par jour , de douze grains chacune , partagées en trois doses. Il y faisoit entrer toujours quelque poudre absorbante , telle que la magnésie blanche ; & par-dessus il lui faisoit avaler de l'eau de chaux seconde , coupée avec du lait. Il n'a jamais été dans le cas d'interrompre ce remède , qui n'a jamais causé le plus léger dérangement ; les règles de la malade ont toujours bien coulé , & ont plutôt avancé que retardé. La suppuration est devenue de plus en plus abon-

dante & louable , & de fétide qu'elle étoit dans le commencement , elle est devenue fans odeur. Le sein s'est fondu au point , qu'on a pu distinguer au tact les glandes obstruées , elles se sont séparées peu-à-peu, ont diminué par degrés, & se sont enfin dissipées ; quelques-unes ont suppuré, si-tôt qu'on appercevoit de la fluctuation, on donnoit issue au pus , au moyen d'une lancette. La plaie qui s'étoit ouverte d'elle-même , se tarissoit par fois , & se renouvelloit : on y introduisoit de petites meches, pour s'opposer à la trop prompte réunion, dans l'espérance que cet écoulement serviroit à l'entier dégorgement du sein. On la pansoit avec les dégestifs les plus simples, auxquels on ajoûtoit de la myrrhe en poudre très-fine. On fut obligé sur la fin, d'y mettre une petite canule , par laquelle on vit enfin couler, avec la plus grande satisfaction, au lieu de pus, une sérosité laiteuse bleuâtre, ou d'un perlé blanchâtre des plus lymphides. A cette époque on crut devoir supprimer la cannule ; & la plaie, n'ayant pas tardé à se consolider, s'est réunie de la maniere la plus solide. Celles qu'on avoit faites , pour donner issue aux différens dépôts , s'étoient cicatrisées d'avance. Le cordon glanduleux, & la glande qui étoit sous l'aisselle, s'étoient fondus.

Pendant tout le tems qu'à duré la cure, la malade a été purgée tous les huit ou dix jours, avec de très-doux minoratifs : on enveloppoit le sein avec un emplâtre de ciguë bien malaxé, étendu sur de la peau, & à chaque pansement on essuyoit, tous les jours, avec beaucoup de soin, la partie avec des linges bien blancs & bien secs : on remanioit l'emplâtre après l'avoir essuyé, & on l'appliquoit : on mettoit par-dessus une espece de petit matelas, fait avec la laine la plus grasse d'entre les cuisses d'un mouton ; la chaleur que cette laine excitoit, faisoit transpirer abondamment la partie, & la débarrassoit par ce moyen d'une partie des matieres qui séjournoient dans les glandes engorgées. On a eu l'attention de finir cette cure, en diminuant les remèdes, par la même gradation, par laquelle on les avoit augmentés ; & pour la rendre plus solide, on a pris le parti de lui ouvrir un cautère au bras, du côté du sein affecté, suivant le conseil des chirurgiens de Paris, qu'on avoit consultés. A mesure que la cure a fait des progrès, la malade a pris de l'embonpoint, son teint s'est éclairci, les yeux ont repris de la vie.



OBSERVATION

Sur une Colique hystérique guérie par des applications de glace sur le ventre, des lavemens d'eau à la glace, & de la glace prise par la bouche; par M. ROCHARD, médecin de la Faculté de Douay, ancien chirurgien des troupes & des hôpitaux royaux militaires, correspondant de l'académie royale de chirurgie, & chirurgien à Meaux.

Le 23 Février 1770, je fus mandé à Condé sainte Libiaire, près de Meaux, pour voir la femme de François Vigniers le jeune, marinier, âgée de quarante à quarante-cinq ans, attaquée depuis long-tems, d'une colique qui avoit résisté à tous les moyens ordinaires. Je la trouvai dans son lit, jettant les hauts cris; elle me parut d'une maigreur, qui approchoit du marasme; son pòuls, qu'on avoit peine à sentir, étoit ferratil & convulsif; ses yeux & ses jouës étoient creux; les tégumens du bas-ventre touchoient presque à l'épine, & il n'étoit pas possible d'y toucher. Ses douleurs lui laissoient cependant quelques intervalles. Je restai assez de tems dans cette premiere visite auprès de la malade, pour m'être assuré que les douleurs avoient leur

siège dans l'utérus & dans les parties adjacentes ; & que par conséquent c'étoit une vraie colique nerveuse ou spasmodique. J'appris qu'on avoit usé de lavemens, de délayans, de doux évacuans, de saignées du bras & du pied, d'anodins, & même de bains tièdes. Mais on me dit que dès qu'on la mettoit dans ce dernier, elle tomboit en syncope.

Instruit de la nature de la maladie, je crus devoir la combattre par l'usage des antispasmodiques, des humectans & des toniques ; en conséquence j'eus recours au castoreum, au sel sédatif, aux eaux de tilleul & de gallium, de souci, de menthe, au syrop de stæchas, &c ; mais ces remèdes n'eurent pas un meilleur succès que les précédens. A ma seconde visite, je mis en usage l'eau de veau, des laits d'amandes appropriés, & je proposai des lavemens d'eau à la glace toutes les trois heures ; des applications de linge, trempés dans la même eau, sur le bas-ventre. Ce procédé parut fort extraordinaire aux assistans, qui ne se prêtèrent qu'avec peine à mes vues ; cependant je crus ne devoir pas quitter cette malheureuse femme, que je ne lui eus vu administrer deux de ces lavemens, & fait appliquer des linges trempés dans l'eau à la glace, sur le bas-ventre. La malade n'ayant point éprouvé de nouvelles

douleurs , je crus devoir persister dans mon procédé ; & je ne m'en allai que lorsque je fus bien assuré qu'on continueroit les mêmes remèdes , la diminution sensible des accidens ayant encouragé les assistans & la malade elle-même. Ce traitement, continué pendant trois jours , & aidé par une ample boisson d'eau de veau , amena le calme le plus parfait ; les règles même parurent. La garde-malade & les parens crurent que c'étoit un motif pour suspendre des secours , contre lesquels la prévention subsistoit toujours malgré leur efficacité ; ils y furent d'autant plus déterminés, qu'ils s'apercevoient qu'à chaque fois qu'on appliquoit les linges sur le bas-ventre , la malade faisoit des bonds, & pouffoit des sanglots. Cette suspension ramena les premiers accidens , qui parurent même plus violens : on accourut chez moi , & sur le récit qu'on me fit de ce qui s'étoit passé , j'ordonnai de recommencer les lavemens & les applications ; & de faire avaler même de la glace à la malade. Ce qu'on exécuta ponctuellement , le calme revint , les règles eurent leurs cours ; & depuis dix-huit mois , cette femme est exempte de tous les accidens qui avoient si fort alarmé pour sa vie.

Les deux faits suivans peuvent servir à confirmer l'efficacité de la méthode , que

j'ai suivie dans la maladie qui fait le sujet de cette observation. Le 22 Mai 1770 je fus mandé au village de Trileport, pour voir la femme de Dufour, sçieur de long, du même âge que la précédente, & attaquée à-peu-près de la même maladie. Les remèdes usités en pareil cas, avoient échoué. Je me proposai les mêmes vues que dans le cas précédent, mais ne pouvant pas avoir de la glace, aussi facilement, je fus obligé d'y suppléer par des moyens moins efficaces; aussi le soulagement ne fut pas aussi subit. Je lui prescrivis les humectans, & je ramassai, toutes les plantes les plus tempérées & les plus anodines que je pus trouver autour de sa maison, telles que la ciguë, le *solanum offic.* Le *solanum scandens seu dulcamara*, les feuilles de cynoglosse & de jusquiame, les fousis de vigne. Je les fis cuire & appliquer sur le ventre toute froides. Je fis donner des lavemens avec la décoction, après l'avoir laissé refroidir; j'entremêlois des lavemens d'eau de puits froide. L'application de ces secours étoit aussi-tôt suivie de la cessation des douleurs, des cris & des spasmes; mais si-tôt que les linges se réchauffoient, & que les lavemens étoient rendus, les accidens revenoient. On tâchoit de répéter ces secours aussi souvent que les accidens l'exigeoient. Dans la crainte que ces secours ne fussent pas suffisans, & pour assurer en-

46 NOUVELLES OBSERVATIONS

core mieux la cure , j'y joignis l'usage des juleps parégoriques & antihystériques , autant que son peu de docilité & son peu d'aifance me le permirent.

Plus de trois mois après , je vis dans le même lieu une femme plus âgée , qui étoit attaquée de la même maladie , & à laquelle on avoit déjà fait un grand nombre de remèdes. Je lui prescrivis le même procédé curatif , qu'à la précédente ; elle y répugna d'abord , car les gens de la campagne ressemblent assez aux habitans des villes , à qui il faut toujours ordonner quelque chose qu'on achete chez l'apothicaire. Cependant elle se détermina à y avoir recours , & quoique je ne l'aie pas revue depuis , j'ai appris qu'elle avoit été réellement foulagée.

NOUVELLES OBSERVATIONS

Sur l'Alaitement des enfans , dans lesquelles on indique plusieurs précautions , également intéressantes , pour la mere & pour l'enfant ; soit avant , soit pendant soit après l'alaitement. Précautions au moyen desquelles on évitera un grand nombre d'inconvéniens auxquels ont s'expose , si on les néglige ; par M. LEVRET, accoucheur de Mad. le Dauphine.

Le vœu de la nature est , sans contredit , que les meres nourrissent leurs enfans ;

ainfi on ne peut que louer celles qui s'en font un devoir. Mais comme il n'y a que trop de ces meres tendres , en qui la fonction de l'alaitement est plus ou moins difficile à s'établir , fur-tout pour la premiere fois , il convient d'en donner les raifons , & d'indiquer les moyens propres à lever ces difficultés , & c'est ce que nous tâcherons de faire avec le plus de clarté qu'il nous fera poffible.

Avant d'entrer en matiere, nous croyons devoir déclarer que nous laifferons aux peres & aux meres à fe décider fur les obstacles qui dépendent des caufes morales ; nous bornant entièrement à ceux qui proviennent des caufes matérielles ou phyfiques. Pour procéder avec méthode, nous ferons deux classes de ceux-ci ; la premiere contiendra les obstacles qui dépendent de la constitution générale du fujet , & la feconde, ceux qui tiennent à quelque vice local.

Les obstacles de la premiere classe, dépendant ordinairement plutôt du vice des liqueurs, que de celui des folides, font du domaine de la médecine ; ceux de la feconde classe, attaquant la forme des parties folides, fituées extérieurement, appartiennent à la chirurgie. Il faudra donc confulter des medecins , pour les obstacles de la premiere classe, & des chirurgiens, fur-tout des

48 NOUVELLES OBSERVATIONS

accoucheurs, pour ceux de la seconde; & quelquefois les uns & les autres pour les cas mixtes.

Mais afin d'éviter la confusion, nous resterons autant que nous le pourrons dans notre sphère; &, comme il s'agira ici de mettre en évidence les obstacles, qui peuvent s'opposer à l'alaitement, soit de la part du physique de la mere, soit de celui de l'enfant, nous diviserons ce que nous avons à dire en deux parties principales. Dans la premiere, nous traiterons des obstacles dépendans de la mere; & dans la seconde, de ceux provenant de l'enfant, non pour dégouter les meres de nourrir, mais pour leur indiquer les divers moyens qu'elles peuvent mettre utilement en usage, pour applanir les difficultés qui peuvent se présenter, soit pour commencer à donner à tetter à l'enfant, soit pour continuer l'alaitement, soit enfin lors du sevrage, &c.

PREMIERE PARTIE.

Des obstacles à l'alaitement, provenant de la part de la mere.

Les obstacles à l'alaitement de l'enfant; qui proviennent de la mere, dépendent principalement de la mauvaise conformation de ses mammelons; comme ces obstacles

tacles sont très-rarement invincibles aux secours de l'art, il convient non-seulement d'en exposer les causes & les effets, mais aussi de décrire les moyens propres à détruire les uns & les autres.

§. I. La forme la plus favorable, pour que les mammellons se prêtent à la succion, est la forme cylindrique, ou celle d'une poire, dont la petite extrémité seroit comme implantée dans le milieu du sein. Il faut qu'ils soient en même tems médiocrement solides, & suffisamment gros & longs.

Il faut que le mammelon ait peu de solidité, pour que l'enfant puisse aisément le comprimer dans toute son étendue, entre sa langue & son palais; afin d'en faire sortir facilement le lait. Quant au volume, il vaut mieux que le mammelon soit gros, que s'il étoit menu; parce qu'il remplit mieux la bouche de l'enfant. Cela est si vrai, qu'il n'y a pas de pis de chèvre & même de vache, qu'un enfant ordinaire, quoique nouveau-né, ne saisisse aisément, & dont il ne pompe très-bien le lait; (ce que nous pouvons affirmer avoir vu quantité de fois, sur-tout à la ferme de Gresnelle, près les Invalides.) A l'égard de la longueur du mammelon, on en peut dire autant, & par les mêmes raisons; puisque le plus petit pis de vache, & même de

50 NOUVELLES OBSERVATIONS

chèvre, est toujours du double au moins plus gros & plus long que le plus volumineux mammelon de femme. Pour ce qui est de la figure cylindrique, ou de celle qui est pyriforme, c'est pour que la prise en soit plus sûre. Ceci n'a pas besoin de démonstration.

§. II. L'expérience nous a convaincus que, si le mammelon est dur, au lieu d'être souple, la bouche de l'enfant ne pourra pas le comprimer suffisamment, pour en faire sortir le lait aisément; & que, si au lieu d'être gros & long, cylindrique ou pyriforme, il est court ou menu, ou pointu par son bout saillant, il sera impossible à l'enfant de le saisir facilement, ou de le tenir saisi; il lui échappera donc dans tous ces cas, & ils sont nombreux.

On sent qu'un seul de ces défauts peut devenir suffisant, pour présenter des difficultés à l'allaitement: à plus forte raison, si plusieurs se trouvent réunis ensemble, & encore pire, s'ils le sont tous, comme il n'y en a que trop d'exemples; & cela suffit, pour démontrer la nécessité de travailler de bonne heure à prendre les précautions propres à remédier à ces inconvéniens, surtout la première fois qu'une mère se propose de nourrir.

§. III. Mais pour quoi, dira-t-on peut-être, les femmes doivent-elles prendre des

précautions pour former leurs mamme-
lons, sur-tout pour le premier allaitement ?
Tandis que l'on voit journellement que les
femelles de tous les animaux quadrupé-
des n'en ont jamais besoin , pas même
celles des singes qui, comme nous, mar-
chent souvent debout. En voici suivant
nous, la raison essentielle : ces femelles
n'ont rien sur elles qui presse le bout des
mammelons, de leur pointe vers leur base,
comme cela arrive de toute nécessité, plus
ou moins à toutes les femmes qui sont vê-
tues (a), ce qui rend aussi raison, pour
quoi les femmes sauvages & la plus
part des négresses, n'ont pas besoin de ces
précautions, sur-tout dans leur pays natal,
étant pour ce cas là comme tous les ani-
maux qui vont tous nuds.

Mais, nous dira-t-on peut-être encore ;
qu'il y a parmi nous des femmes qui cepen-
dant ne prennent aucunes des précautions
que nous annonçons ici ; & qui néanmoins
allaitent aussi aisément leurs enfans , que les
animaux allaitent leurs petits ? Nous ne nions
point le fait, mais on sera obligé de nous
accorder que ce fait est rare ; & cela nous
suffit, pour qu'on soit forcé de convenir

(a) Ce sont ces raisons que nous avons laissé
sous-entendues dans notre *Essai*, page 287 ,
lig. 7 , & suiv. Raisons si aisées à saisir, que nous
ne crûmes pas nécessaire alors d'en parler.

52 NOUVELLES OBSERVATIONS.

que son opposé est commun ; & , par conséquent , qu'en général , les femmes qui , par usage , sont vêtues la moitié de leur vie , & qui , pendant tout ce tems , ont toujours la poitrine plus ou moins comprimée , ont ordinairement besoin de prendre des précautions pour faciliter l'allaitement , sur-tout pour la première fois qu'elles font cette entreprise.

Puisque nous venons de convenir qu'il y a parmi nous des femmes qui peuvent quelquefois allaiter aisément leurs enfans , sans avoir besoin d'aucunes préparations ; il est utile sans doute de sçavoir qui sont celles qui peuvent sans inconvénient , s'affranchir de ces sujétions. De ce nombre , sont ordinairement 1^o les femmes qui ont déjà allaité des enfans , & à qui il n'est rien arrivé au sein , qui puisse faire craindre d'avoir perdu cette facilité. 2^o Celles en qui , quoiqu'elles n'aient jamais allaité d'enfans , le lait a coulé abondamment dans les premiers jours des suites de la dernière couche ; & 3^o celles en qui le lait coule aisément sur la fin de la grossesse , quoique ce soit la première.

Voilà trois cas qui doivent faire espérer , que la femme pourra allaiter son enfant , sans se servir de préparation ; cependant il restera encore à sçavoir , pour les deux derniers cas , si la forme & la

consistance des mammelons, permettront à l'enfant de les saisir aisément. En effet, il ne suffit pas que le lait coule facilement de ces mammelons, il faut encore que l'enfant puisse non-seulement les saisir sans peine, mais aussi qu'ils ne puissent pas lui échapper aisément; sans quoi il arriveroit indubitablement que, malgré toutes ces belles apparences, il se présenteroit des difficultés à faire l'alaitement.

Il convient donc quelquefois de prendre des précautions, dans les cas même qui s'annoncent favorablement à quelques égards; à plus forte raison lorsque les femmes sont dans les cas opposés. Supposons donc pour celle-ci, que la femme est à sa première grossesse; ou, qu'ayant déjà eu des enfans, sans en avoir nourri, elle desire nourrir celui qu'elle porte: que doit-elle faire, pour réussir dans son projet? Notre sentiment est, qu'elle doit travailler de bonne heure, à donner une bonne forme au bout de ses seins, & faciliter le lait à en sortir aisément.

§. IV. Mais, pour décider le tems où il convient de commencer à prendre ces précautions, il ne faut point perdre de vue que nous venons d'exposer qu'il y a des femmes qui, quoiqu'elles perdent du lait par les mammelons, dans les derniers tems de leur grossesse, peuvent être dans le cas

54. NOUVELLES OBSERVATIONS

d'avoir besoin de former les bouts de leur sein , de même que celles qui n'en perdent point.

Or, pour celles-ci, il convient de s'y prendre , lorsqu'elles sont sentées être entrées dans le neuvième mois de leur grossesse, & pas plutôt ; au lieu que pour les autres , il est plus à-propos de ne commencer ces précautions , qu'immédiatement après l'accouchement ; en voici les raisons. Si, avant que d'accoucher, la femme ne perd point de lait par ses mammelons , elle fera bien de prendre des précautions , pour faciliter la sortie du lait , quoique ses bouts soient bien conformés ; mais elle feroit mal , si elle commençoit cette entreprise trop tôt , parce qu'il est prouvé que c'est quelquefois au dépend des forces de l'enfant , que la mere perd du lait par ses mammelons, pendant la grossesse ; sur-tout si cet écoulement commence avant le dernier mois, & qu'il soit considérable.

La pratique journaliere confirme, de tems en tems, cette observation ; à plus forte raison , ne doit-on pas conseiller à la femme grosse, qui perd beaucoup de lait par ses mammelons , de prendre des précautions pour donner une bonne forme à ses bouts , avant que d'accoucher , quoique ces bouts en aient besoin ; d'autant plus que les mêmes moyens , dont on seroit obligé de se

servir pour façonner les mammelons , augmenteroient de toute nécessité la perte du lait, & par conséquent pourroient nuire à l'accroissement de l'enfant. La prudence exige, donc, dans ce cas, d'attendre que la femme soit accouchée, pour travailler, par le moyen de la succion, à la bonne conformation de ses mammelons (a).

§. V. Pour mieux fixer le temps, auquel il convient de commencer à préparer les mammelons, il est nécessaire d'observer, que les femmes sont souvent si incertaines du temps où elles ont conçu, qu'il leurs est alors très-souvent difficile de sçavoir quand commence le neuvième mois de leur grossesse ; d'ailleurs la plupart d'entr'elles ont une façon, de supputer ces mois, si peu exempte d'erreur, qu'il y en a beaucoup qui accouchent plutôt ou plus tard qu'elles ne croient, & dont le mécompte se trouve quelquefois considérable.

L'expérience nous a appris que le terme le plus ordinaire de la grossesse des femmes, est de neuf mois complets de

(a) Néanmoins, ces femmes feront très-bien de faire usage, dès les derniers temps de la grossesse, des petits étuis à mammelons, dont il sera parlé ci-après ; parce qu'ils favorisent l'allongement des mammelons, sans forcer le lait à sortir, plus qu'il ne feroit, si on ne se servoit point de ces petits étuis.

36 NOUVELLES OBSERVATIONS

trente jours chacun ; cependant rien n'est si commun, que d'entendre dire aux femmes grosses, que lorsqu'elles sont entrées dans le neuvième mois, elles ne comptent plus, & qu'elles peuvent accoucher d'un jour à l'autre. Cette incertitude nous fait prendre ordinairement le parti, de partager le différend par la moitié, afin de s'éloigner des extrêmes. Nous comptons donc qu'une femme, qui a eu ses règles, par exemple, le premier de tel ou tel mois, pourra accoucher vers la moitié de celui qui y répondra, pour compter les neuf mois de la grossesse ; en sorte que, quand le tems de la neuvième révolution, de trente jours chacune, sera arrivée, sans avoir eu ses règles, la femme sera sentée à huit mois & demi seulement, & non à neuf mois complets ; comme presque toutes le prétendent.

Il résulte de ces remarques, que la femme grosse peut commencer ses préparations huit ou quinze jours avant le tems de sa neuvième révolution, en comptant trente jours pour chacune d'elles ; sans s'arrêter, sur ce sujet, aux variétés individuelles, parce que nous avons constamment observé que, hors la grossesse, les femmes, qui ont habituellement leurs règles, treize ou quatorze fois par an, comme celles qui ne les ont que dix ou douze fois chaque année, n'en accouchent pas plutôt ni plus

tard. Quand rien ne trouble l'ordre naturel des grossesses, ces variétés n'y influent en rien.

§. VI. Mais venons aux moyens propres à façonner, comme il faut, les mammelons, lorsque cela est indispensable, ou seulement nécessaire; le cas, le plus commun de tous, étant celui qui mérite le plus d'attention, sera celui qui nous servira d'exemple. Ce cas est celui où ils ne faillent point; ou si peu, qu'à peine débordent-ils la superficie des mamelles, où ils ont été comme refoulés, & écrasés par la pression des vêtemens. Il arrive quelquefois en effet qu'ils prennent la forme de ces grosses verrues, qu'on appelle vulgairement *poireaux*; & qu'ils deviennent presque aussi durs que de la corne, sur-tout à leur extrémité extérieure, lieu où il s'amasse souvent de la crasse, qu'il faut avoir soin d'ôter avec beaucoup de précaution; d'abord le soir, avant que de se coucher, en enduisant ces extrémités du mamelon avec une pomade composée de parties égales de cire vierge, d'huile d'amandes douces, tirée sans feu, & de blanc de baleine qui n'ait aucune tache, ni tinte de jaune.

Le lendemain on ôte cet enduit en le frottant légèrement avec une petite éponge fine, imbibée d'une forte eau de savon, ce

qu'on répète plusieurs jours de suite, ou jusqu'à ce que ces petits organes soient devenus souples & bien dégrasés ; cela fait, on procède à les former, c'est-à-dire, à les rendre suffisamment gros & longs ; & en même tems, aider à déboucher leurs canaux laiteux : on y parvient ordinairement par le moyen de la succion ; celle de la bouche, appliquée immédiatement aux mammelons, est la meilleure de toutes celles que l'on peut employer en pareilles circonstances (a) ; mais, à son défaut, on se sert de machines de verre, nommées *fucoirs*, faits pour cette fin (b). Les gens de la campagne se servent de pipes à fumer, ou

(a) Il y a des pays, comme, par exemple, en Allemagne, où presque toutes les meres allaitent leurs enfans ; il y a des femmes que l'on loue pour cette fin. Il faut qu'elles soient bien seines à tous égards, on en sent la raison ; d'ailleurs, on leur fait rinser la bouche chaque fois, soit avec du vin miellé, soit avec de l'occicrat, que l'on sçait être un mélange d'eau & de vinaigre ordinaire, en petite quantité.

(b) Ce sont, ici, les fayanciers qui vendent ces fucoirs. En les faisant, les verriers en ferment hermétiquement le bout. Il faut faire ouvrir ce bout par le fayancier, ou l'ouvrir soi-même. Pour en venir aisément à bout, on cerne avec une pierre à fusil, le tuyau, puis on chauffe la trace qu'on a faite avec un charbon bien allumé, & on plonge subitement le verre ainsi échauffé, dans de l'eau ; il se fait un petit éclat, & le

d'une machine de fer-blanc , qui en a la forme (a).

On emploie aussi de petites bouteilles de verre , à large goulot , qu'on échauffe suffisamment pour raréfier l'air qui est dedans , faisant en sorte que le goulot soit la partie la moins chaude de toute la bouteille (b) ; cette espece de ventouse dans laquelle on fait entrer le mammelon , agit

tuyau se casse à l'endroit qu'on a cerné. Mais comme les bords restent tranchans , il faut avoir soin de les arrondir avec une lime douce , de peur que celui qui suce , ne se blesse la bouche.

(a) La pipe de fer-blanc , ne vaut pas celle qui est de terre cuite , parce que celle-là , a inévitablement son bout , & le tour de son calice , presque tranchans ; au lieu qu'on peut adoucir les rebords du bout de celle-ci , avec une lime douce.

(b) Quand on veut se servir de ce moyen , on présente le cul de la bouteille au feu , & on en éloigne le goulot. Il faut choisir ces bouteilles , d'un volume médiocre ; c'est-à-dire , d'une capacité qui puisse admettre huit onces ou environ de liqueur : il est nécessaire que l'ouverture extérieure du goulot , qui doit avoir un demi ponce , au moins de diamètre , ne soit pas plus étroite que l'intérieur de ce goulot ; sans quoi , il pourroit arriver qu'on ne put pas retirer la bouteille , sans tirailler le mammelon , ou casser cette bouteille ; ce que je sçais être arrivé plus d'une fois. Une fiole à médecine , est bonne pour faire ces tentatives ; mais , comme ces fioles sont très-minces , elles seroient sujettes à se refroidir promptement , si on

60 NOUVELLES OBSERVATIONS

à la maniere de la machine pneumatique ; en effet, on voit le mammelon , grossir, en s'allongeant dans le goulot de la bouteille ; & il en sort plus ou moins de sérosité laiteuse.

On répète cette petite opération plusieurs fois par jour, sur-tout sur les derniers tems ; on baigne ensuite les mamme-lons avec du vin tiède , & sucré ou mieillé, pour donner de la solidité à leur peau , qui est très-sujette à s'écorcher. Enfin pour éviter que les bouts ne se raccornissent , par la pression des corps qui les couvrent , on les mets dans des étuis fait exprès , qui ressembtent assez bien à de très-petits chapeaux détrouffés , dont ce qui représente la forme , doit avoir huit à neuf lignes de hauteur , sur autant de largeur dans son vuide.

La matiere de ces étuis est ordinairement de cire vierge : il y en a de plomb ou d'étain , d'yvoire ou de buis ; les étuis de cire sont sujets à perdre leur forme, & à se briser ; ceux de métal ne valent rien , étant trop pesans : les étuis d'yvoire sont très-fragiles, s'ils sont minces ; & , lorsqu'ils sont épais , ils ont le même défaut que ceux de

n'avoit pas le soin de les entourer de linges chauds , évitant soigneusement de ne point couvrir le goulot de la fiole , pour laisser la satisfaction de voir ce qui se passe au mammelon.

SUR L'ALAITEMENT DES ENFANS. 61

métal; nous leur préférons ceux qui sont faits de tige de buis; comme n'ayant presque aucun des défauts de tous les précédens, sur-tout si on les fait faire d'une demi ligne, ou à-peu-près d'épaisseur.

Mais n'importe quelle matiere l'on choisisse, ces étuis doivent tous être ouverts par le bout, pour laisser échapper aisément le lait qui peut couler. D'ailleurs, la partie de ces étuis, qui appuie sur le sein, ne doit point être plate; il faut quelle soit un peu concave, pour se mieux accommoder à la figure du sein, ce qui ne contribue pas peu à faire saillir le mamelon en dehors. Il est aussi utile, que le bord qui appuie sur l'aréole, ne soit point assez mince pour être comme tranchant, ni assez épais pour former un espece de bourlet, parce que l'un ou l'autre de ces défauts pourroit devenir nuisible, soit en entamant le sein, soit en le meurtrissant. Il faut aussi avoir la précaution de laver souvent ces étuis, pour qu'ils soient toujours propres, de crainte que leur saleté ne nuise à la peau. Il est encore utile d'enduire chaque fois le dedans de ces étuis, avec la pommade dont nous avons parlé plus haut, ou avec de bon beurre frais, pour éviter que les mammelons ne s'attachent.

Si donc on fait constamment usage des divers moyens que nous avons proposés, & cela, pendant quinze jours ou environ,

avant que d'accoucher, on sera bien fondé à espérer, non-seulement de former comme il faut les bouts les plus courts, mais aussi de parvenir à déboucher en même tems la plus grande partie des pertuis laiteux des mammelons; & par conséquent de faciliter l'allaitement, dans les cas les plus difficiles, & à plus forte raison si les circonstances ne se trouvent pas aussi défavorables, que celles que nous venons d'exposer; car c'est d'après nos propres observations que nous écrivons, & non d'après la spéculation pure & simple.

La Suite dans le Journal prochain.

O B S E R V A T I O N S

Et Réflexions sur un Accouchement.

Le météore, ou globe lumineux qui a paru le mercredi 17 de Juillet 1771, a été l'occasion d'une grande frayeur pour bien du monde; il a causé plus ou moins de révolutions aux personnes du sexe, & selon l'état où elles se trouvoient; Marguerite Farcy, femme du sieur Labbé, Traiteur, rue S. Marc, à Paris, n'a pas été une des moins épouvantées.

Elle se trouvoit enceinte de près de sept mois, & sur le boulevard, lorsqu'une espece d'explosion lui fit craindre que ce

globe ne lui tombat sur la tête. Agée de trente-quatre ans , bien constituée , elle avoit déjà accouché deux fois , au terme ordinaire , & d'enfans vivans. Elle fut saisie d'effroi par ce phénomène , nouveau pour bien des gens ; elle ne ressentit néanmoins aucune douleur au bas-ventre : ce ne fut que trois à quatre jours après qu'elle eut , par le vagin , un suintement d'une humeur plus blanchâtre que sanguinolente.

Le 24 du même mois , elle eut un second saisissement , causé par la chute d'un enfant voisin , tombé dans une cave. Cette femme sentit alors de très-légères douleurs à l'*abdomen* , & qui n'eurent pas de suite ; mais le suintement continua toujours , plutôt blanchâtre que sanguinolent : ce suintement étoit presque un écoulement.

Le lundi 29 , la femme Labbé sentit , à huit heures du matin , une masse qui alloit sortir par les parties basses , ce qui lui fit appréhender d'accoucher sur l'escalier où elle étoit alors. Cet événement inopiné , ne fut précédé , accompagné , ni suivi de douleurs , encore moins d'écoulement d'*eaux*. On envoya aussi-tôt chez Mad. M*** , sage-femme , rue Montmartre , pour avoir du secours. Peu après être arrivée , elle reçut , à neuf heures du matin , un fœtus mort. Les douleurs furent si peu vives , que la femme s'imagina n'avoir rendu qu'un amas

de glaires , ce qu'on lui confirma prudemment , pour lui céler la mort de son enfant. Le cordon ombilical se cassa , non , dit-on , par tiraillemens , secouffes ou efforts ; ce fut probablement , parce qu'il étoit trop foible. La sage-femme ne tenta pas , comme d'autres auroient fait , de le suivre jusqu'à sa racine , pour aller chercher le *placenta* , le détacher , au cas qu'il fut en tout , ou en partie adhérent , ou collé à la matrice , & pour l'extraire. L'odeur fétide , qui lui frappa le nez , lui fit penser que cet arriere-faix viendrait par suppuration , & elle crut qu'elle devoit abandonner à la nature le soin de délivrer cette femme.

L'accouchée avoit senti , le matin même , avant cette expulsion , des mouvemens qui lui parurent être ceux d'un enfant vivant. Elle les ressentit après , & même dans tout le courant de la journée.

Le mardi 30 , environ vingt-huit heures après l'expulsion de cet avorton , je fus appelé. La matrone me fit voir ce petit fœtus mort. C'étoit une fille qui n'avoit environ que six pouces de grandeur , sans avoir aucune marque d'avoir été froissée , meurtrie , échymosée , mutilée , &c. L'épiderme ne s'enlevoit pas au toucher , & il ne s'en exhaloit aucune mauvaise odeur.

Je demandai à voir le *placenta* , & la sage-femme me répondit avoir abandonné son

son expulsion aux soins de la nature, pour les raisons qui l'avoient déterminée ci-dessus.

Ayant touché la femme, je trouvai l'orifice de la matrice peu dilaté; elle s'étoit contractée, & avoit eu le tems de le faire. Le vagin étoit teint d'une humeur sanguinolente; le bas-ventre étoit encore gros & tendu, mais plus à la région ombilicale qu'à l'hypogastrique. Il n'y avoit point de douleurs, ou du moins elles étoient très-médiocres. Les mammelles n'étoient ni flétries, ni même affaïssées; les yeux point enfoncés, le visage point plombé ni livide; point d'odeur forte, ou mauvaise haleine, ni maux de cœur, ni foiblesse. Le pouls n'étoit qu'un peu plus fréquent que dans l'état naturel, mais sans être plein, dur, ni tendu; quoique la femme soit d'un tempérament sanguin.

Je conseillai du repos, une potion huileuse, des clystères émolliens, une nourriture légère & de facile digestion.

Le mercredi 31, les mammelles s'affaïssèrent, le matin, sans que l'état de la malade eut changé. Elle sentit, sur les cinq heures du soir, de nouvelles douleurs, mais plus vives que les précédentes. La sage-femme fut appelée. A minuit environ elles augmentèrent considérablement, & un second enfant se présenta par le bras. Entre

les douleurs, les eaux s'écoulerent à deux reprises. Le fœtus resta néanmoins durant trois quarts d'heure dans cette position. La femme en travail, s'impatientant de ce retardement, querella la sage-femme, qui demanda alors un chirurgien-accoucheur. Sans avoir l'avantage de l'être, ni de l'avoir été que dans quelques occasions urgentes, ou je me suis sçu bon gré d'avoir étudié la partie des accouchemens, & d'en avoir fait des cours, je me rendis à la sollicitation de la malade, parce qu'elle avoit été ma cuisiniere, pendant douze ans. L'enfant & le *placenta* qui l'avoit suivi, avoient été reçus une demi-heure avant mon arrivée. L'un & l'autre étoient très-bien formés, & tels, pour le moins, qu'ils sont au terme de sept mois de grossesse. Ce fœtus étoit un gros garçon, mort aussi, mais qui ne me parut l'être que depuis l'expulsion de la petite fille, & peut-être à son occasion; puisqu'avant, après son extraction, & dans le courant de la journée du 29, la mere avoit senti des mouvemens qu'elle attribuoit à un enfant vivant. Ayant bien examiné ce fœtus, son cordon, l'arrière-faix, les membranes, je trouvai le tout bien entier; & pourtant le bas-ventre de la femme, dur, tendu, gonflé & douloureux. Je demandai si l'on avoit enfin obtenu le *placenta* du premiere fœtus. Il étoit encore

resté dans la matrice. Je conseillai de ne point bander la femme, & de ne point donner le suc de bigarrade, comme on s'étoit proposé d'abord. Je craignois qu'on n'augmentât une trop vive & trop forte contraction, vu que l'arrière-faix du premier fœtus, restoit dans la matrice depuis plus de soixante-quatre heures; j'appréhendois de ne pas laisser une issue assez libre pour son expulsion, & j'avois peur de diminuer en partie les vuïdanges.

Je prescrivis, huit heures après, trouvant l'*abdomen* encore gros, dur, tendu, douloureux, un liniment fait avec les huiles d'amandes douces, d'hypéricum, de violier, demi-once de chaque; l'huile rosat, une once, pour onction sur le bas-ventre. Ce liniment discussif & lénitif le rendit mollet, & enleva les douleurs.

Ce ne fut que le jeudi au soir, que l'accouchée expulsa, sans presque souffrir, le *placenta* du premier fœtus reçu dès le lundi à neuf heures du matin. Il étoit bien entier, dur & compacte, comme membraneux, & accompagné de caillots de sang noirâtres, & de mauvaise odeur.

Ce ne fut que le lundi, 5 d'Août, que la fièvre de lait se manifesta, & le huitieme jour après l'expulsion du premier fœtus. Cette fièvre ne fut accompagnée d'aucun

accident particulier. L'accouchée & les lochies ont été de mieux en mieux.

R É F L E X I O N S.

A sept mois de grossesse , le premier fœtus expulsé , n'ayant que six pouces au plus de longueur , ne représentoit presque qu'un avorton d'environ quatre mois & demi , ou cinq , pour le plus. A l'époque de quatre mois & demi , un fœtus a six à sept pouces ordinairement.

La femme enceinte s'est toujours bien portée , durant ces sept mois de grossesse.

Provenoit-il , ce petit fœtus , d'une nouvelle conception , & bien postérieure à celle du second ? L'inégalité des dimensions , ou proportions des deux , celui-ci étant très-bien formé , ainsi que son *placenta* , pour le terme de sept mois , seroit-elle une des preuves de la *superfétation* ?

Selon Hippocrate , le fœtus femelle , se développe plus lentement que le fœtus mâle : il prétend qu'au bout de trente jours , toutes les parties du corps du mâle sont apparentes ; & que celles du corps femelle , ne le sont qu'au bout de quarante-deux jours. Si ce développement , si différent entre le fœtus mâle & le femelle , à lieu , varierait-il ainsi , par progressions , à plusieurs épo-

ques , & sur-tout dans les premiers mois de la grossesse , & jusqu'au septieme. On auroit de la peine à se l'imaginer.

Bien des gens croient encore la superfétation aussi rare que peu possible.

Le premier & petit fœtus paroîtroit n'être mort pour le plutôt , qu'à l'occasion de la premiere frayeur de la femme , ou pour le plus tard , à l'occasion du second saisissement. Le terme mitoyen seroit celui du suintement ou de l'écoulement , arrivé trois à quatre jours après le premier effroi. L'épiderme du premier fœtus ne s'enlevant pas , vingt-heures après avoir été exposé à l'air , seroit penser , qu'on ne devroit pas faire remonter l'époque de cette mort , avant le 17 de Juillet , malgré l'odeur fétide de l'humeur qui suinta trois à quatre jours après ; odeur que ce fœtus n'exhaloit pas.

La mort du second fœtus , grand & bien formé , paroîtroit pouvoir être attribuée au suintement de l'humeur blanchâtre & sanguinolente , continuel durant onze à douze jours ; à la fétidité , à l'expulsion du premier fœtus qui l'avoit précédé de soixante quatre heures ; au premier *placenta* resté , à la forte contraction de la matrice pendant plus de deux jours & demi , &c. Ce second fœtus n'avoit aucun symptôme d'accident ; il n'étoit ni froissé , ni meur-

tri, ni échymosé, ni luxé, ni fracturé, ni mutilé, &c. Il est à présumer qu'il seroit venu vivant au monde, si, après le premier expulsé, on avoit pu incontinent avoir son *placenta*, supposant, comme c'est un fait, qu'il lui fut *propre*, c'est-à-dire au premier; si l'on avoit pu procéder de suite à accoucher la femme du second enfant. Elle avoit senti, le matin du 29, avant l'expulsion du premier & petit fœtus, après & même dans le courant de la journée, des mouvemens qui lui paroissoient ceux d'un enfant vivant.

Dans cette pensée, je dis à la sage-femme, que je regrettois beaucoup, qu'elle n'eût pas suivi le cordon cassé de ce premier fœtus, pour aller à sa racine chercher le *placenta*, s'il lui étoit propre; le détacher ou décoller, au cas qu'il eut une adhérence totale ou partielle, afin de délivrer la femme en travail, qui est forte & vigoureuse, qui n'avoit éprouvé ni grande évacuation, ni perte, ni foiblesse, &c.

La matrone se seroit assurée, par cette manœuvre, de la présence du second enfant, dont elle auroit pu de suite l'accoucher, & extraire l'arrière-faix, quand bien même il auroit été *commun* aux deux fœtus, ce qui n'étoit pas.

La surveillance de ce second accouchement, j'avois dis à la sage-femme de réparer, s'il

étoit possible , aux premières & vraies douleurs expulsives qui surviendroient , ce que je pensois qu'on auroit pu , d'autres diroient dû faire , après l'expulsion du premier fœtus , & sans perdre de tems. Je lui avois rappelé les différentes manœuvres ou opérations , qu'elle sçait qu'on fait en pareil cas ; & même celles dont on se sert lorsque l'enfant se présente par le bras ; que ce membre est sorti par l'orifice , qu'on veut & qu'on doit chercher les pieds , les réunir autant qu'il est possible , les tourner , ainsi que la face de l'enfant , vers le *rectum* de la mere , &c. pour l'accoucher.

Il y auroit matière à bien d'autres réflexions : nous devons les laisser faire aux maîtres de l'art.

L E T T R E

De M. PIETSCH, à M. MARTIN, maître en chirurgie , ci-devant chirurgien principal de l'hôpital de S. André de Bourdeaux, sur la nécessité d'employer la ligature, pour arrêter l'hémorrhagie dans les extrémités des artères de l'avant-bras.

Rien de plus juste , Monsieur , que le précepte que vous avez établi dans votre Réponse à M. Aurran , (voyez le Supplément au Journal de Médecine , pour l'année

1770, deuxieme cahier, page 161,) de recourir toujours à la ligature dans la section totale d'une des artères de l'avant-bras, plutôt que de tâtoner pendant une quinzaine de jours à arrêter l'hémorrhagie par le moyen de la compression toujours aussi douloureuse qu'effrayante. Car, quoique la situation de ces artères nous offre un point d'appui solide, peut-on y faire une compression, sans gêner le cours des fluides dans les parties adjacentes ; & occasionner au malade les douleurs & autres symptomes qui en sont les suites ? Voilà les inconvéniens qui dépendent de la nature & de l'organisation de notre individu ; &, par quel moyen calmera-t-on l'esprit du malade sur l'incertitude de son sort, lorsqu'il envisage la gêne dans laquelle il se trouve durant le tems de cette compression, & que le moindre accident imprévu, un éternuement, une toux violente, un bouillon chaud, ou autre chose qu'on laissera tomber sur lui ; une fausse allarme, un feu qui prend autour de son lit, &c. &c. peut lui devenir funeste ? Cette agitation d'esprit ne sçauroit produire qu'un grand trouble dans l'œconomie animale. En outre, comme vous l'observez judicieusement, le sang épanché dans une plaie, ne la déterge point, il la rend baveuse par sa qualité septique, & retarde par conséquent la guérison. J'ajoute que tant qu'une compression subsiste sur la

plaie, elle ne peut se déterger, & avancer son incarnation. Pour qu'une plaie se cicatrise, il faut que non-seulement le cours des humeurs soit libre dans ses environs, mais encore que l'équilibre régne dans la circulation de toute la masse du sang.

Pour peu qu'on soit logicien, on doit faire ce raisonnement : « Qu'il faut toujours » employer le moyen le plus sûr, pour éviter un danger. » Dans la section totale, ou même dans l'entamure d'une artère, j'ai préféré, à tout autre moyen, d'arrêter le sang par la ligature, si le lieu permettoit de la pratiquer. Il se trouve, à ce sujet, des faits très-intéressans dans un Mémoire raisonné sur les plaies d'armes à feu, que j'ai présenté, en l'année 1764, à l'Académie Royale de Chirurgie, & qui prouvent les heureux effets de la ligature, par des Observations tirées de ma pratique.

Vous dites, dans une note, page 163, que rien ne retarde plus la guérison d'une plaie, que l'hémorrhagie qui peut y survenir : *cette remarque est fondée sur l'expérience.* Aussi, quand vous craignez qu'elle arrive dans le cours du traitement, par les gros vaisseaux qui ont été lésés dans votre opération, vous avez le soin d'attendre, pour lever le premier appareil, qu'il tombe, pour ainsi dire de lui-même, par une suppuration qui le dé-

tache plus ou moins promptement du lieu où il est appliqué.

Je me suis rencontré avec vous, Monsieur, en cette méthode, dans l'exercice de la chirurgie aux armées; sans que j'aie été suffisamment instruit sur ces préceptes, par des maîtres de l'art, & que mon âge m'ait donné le tems de consulter les auteurs; conduit par un jugement pratique, j'ai même poussé la précaution si loin que, quand l'abondance du pus m'obligeoit absolument de lever le premier appareil, crainte que par son séjour il ne gagnât une âcreté, & ne portât préjudice à la plaie, je n'ai enlevé que ce qui étoit tout-à-fait détaché par la matiere; & si les plumaceaux ou charpie détachés, tenoient encore à d'autres, qui étoient fixes, je les ai coupés. En un mot, j'ai laissé dans le second pansement & même dans les suivans, tout ce qui tenoit encore au moignon ou à la plaie: par cette précaution, j'ai toujours obvié à l'hémorrhagie qui auroit pu naître.

Si donc nous avons trouvé un chemin droit & sûr pour prévenir des dangers & parvenir à la prompte guérison d'une plaie, pour quoi tâtonner dans un chemin tortueux & incertain, pour atteindre le même but. Visons, dans la pratique d'un art aussi intéressant pour l'humanité, à la certitude des moyens

que nous employons pour guérir les maladies ; & tâchons d'abrégér leur durée. Quittons ce tâtonnage , que le desir de la nouveauté ou d'autres vues d'intérêt nous suggerent. Exerçons une chirurgie mâle, je veux dire, qui tienne le milieu entre la puillanimité & la témérité. Prenons pour guide, le bon sens orné de mûres réflexions ; ne nous laissons pas éblouir par l'éclat séduisant d'une fausse érudition. Que l'exemple & l'autorité de grands maître ne nous en imposent pas ! Tâchons de découvrir par nous-mêmes, la vérité, & lorsque nous l'avons trouvée, disons avec un philosophe anti - pyrrhonien : *Amicus Hippocrates, amicus Galenus, sed magis amica veritas.*

En suivant ces maximes, le soldat blessé ne languira pas dans les hôpitaux ; il en sortira après une prompte guérison, pour servir son Roi, augmenter le nombre des combattans pour la défense de la patrie & la gloire de la nation. Le bourgeois fera promptement remis en état de se procurer sa subsistance & l'entretien de sa famille, par son industrie & l'ouvrage de ses mains ; & le chirurgien y acquerra une gloire solide.

Je vous écris, Monsieur, par la voie du Journal, afin d'encourager les jeunes chirurgiens à s'affermir dans l'exercice de l'art, & d'y faire entrer pour quelque chose leur jugement pratique. *Judicium practicum,*

J'ai l'honneur d'être très-parfaitement, &c.

R É P O N S E

De M. PIETSCH, docteur en médecine, démonstrateur d'anatomie & de chirurgie, correspondant de l'Académie Royale de Chirurgie de Paris, &c. à la Lettre de M. GALLOT, docteur en médecine de la Faculté de Montpellier, médecin à Saint-Maurice-le-Girard, près la Chataignerie, bas Poitou, insérée dans le quatrième Cahier du Supplément au Journal de Médecin, à l'année 1770, sur deux Observations sur un Accouchement laborieux, avec rupture du vagin, & sur une Opération césarienne, insérées dans le deuxième Cahier du Supplément au Journal de Médecine, à l'année 1770.

MONSIEUR,

Si vous avez lu avec plaisir mes deux Observations, je m'en fais un de répondre à la Lettre que vous m'adressez sur ce sujet.

C'est assurément une satisfaction pour moi de voir applaudir, par un sçavant collègue, la manière dont je me suis comporté dans ces cas embarrassans; je n'ai rien à ajoûter aux raisons que vous alléguiez pour prouver la justesse de ma conduite; les conséquences que vous en tirez, sont aussi judicieuses, qu'elles seroient avantageuses au genre humain, si elles étoient suivies. Il

seroit même à souhaiter , pour le bien public, que les chefs des provinces fissent des inhibitions & défenses très-expresses aux médecins & chirurgiens de leur ressort , de se mêler des accouchemens ; à moins qu'ils ne pussent prouver , par des certificats en bonne forme , qu'ils ont fait une étude particulière chez de bons maîtres de cette partie de la médecine. Par cette sage ordonnance, on pourroit prévenir des malheurs dont le récit & encore plus l'aspect fait frémir la nature. J'ai été témoin de quelques uns, que je trouve à propos de rapporter, après avoir exposé la façon de penser sur cet objet parmi le vulgaire dans cette province.

Lorsqu'un enfant se présente mal , & que la sage-femme ne peut venir à bout d'en délivrer la mere , le langage commun, c'est de dire qu'il faut aller chercher le *tonseur* ; c'est le nom qu'on donne généralement dans la campagne, aux chirurgiens : comme si chaque chirurgien, indistinctement, étoit en état d'aider à une femme dans un accouchement laborieux, tandis que nous voyons, par une Lettre écrite à Deventer , qu'au commencement de ce siècle, il n'y avoit personne à Coppenhague , qui pût assister aux femmes en mal d'enfant , depuis qu'un jeune médecin nommé *Haquart* étoit mort. Je me sens obligé de citer des faits, pour démontrer les dangers qui résultent de cette erreur. En

L'année 1764, un chirurgien juré de cette contrée, fut appelé chez une femme dont l'enfant présentoit un bras ; il le coupa. L'enfant, qui étoit en pleine vie, périt sur le champ par l'hémorrhagie, & par les manœuvres indiscrettes & meurtrieres qu'il fit pour le tirer : la mere périt le même jour. En 1766, je fus appelé chez une femme, après qu'un chirurgien l'eût tourmentée pendant quatre heures, & ayant enfin déclaré qu'on ne pourroit avoir l'enfant à moins qu'on ne le coupât, & qu'on ne le tirât par morceaux : opération qu'il ne voulut point entreprendre ; disant que, si, après cela, la femme venoit à mourir, on lui en attribuerait la faute. Huit heures après cette déclaration, le mari vint me chercher ; je trouvai la femme couverte d'une sueur froide, le nez pointu, les joues enfoncées, le pouls petit & vite, (*celer & parvus*,) un bras de l'enfant (qui étoit mort,) & deux bouts du cordon ombilical hors du vagin. En moins d'un quart-d'heure je tirai l'enfant entier ainsi que le délivre ; en portant de nouveau ma main dans la matrice pour enlever les morceaux de sang caillé & autres corps étrangers qui pouvoient s'y trouver, je m'apperçus que la matrice étoit fendue verticalement un peu à gauche, de la longueur d'environ cinq pouces ; (notez que le *placenta* étoit implanté latéralement du côté droit) & une partie du mésentère

avec l'*ileum*, pendoit dans la matrice. Je ne voulus pas m'en fier au premier toucher, j'y touchai une seconde fois, & passai mes doigts le long de cette fente, dont le bord gauche étoit couvert par le mésentère & le boyau susdit, au point que j'en fis rouler les circonvolutions entre mes doigts; l'autre bord que je distinguai mieux, étoit de l'épaisseur de trois travers de doigt, & étoit semblable à celui d'un gros melon entamé. Je fis donner une position horizontale à la femme, en ordonnant les remèdes nécessaires à son état. Avant de sortir de la maison, je déclarai au mari que sa femme ne releveroit pas de cette couche; elle vécut dix-huit heures. Le même chirurgien a fait périr, deux ans après, une autre femme, & à empêché, lorsqu'elle eut rendu les derniers soupirs, qu'on ne l'ouvrit; disant que l'enfant étoit mort, quoiqu'on le vit se démener, & faire des bonds dans le ventre de sa mère. Vous me passerez cette digression à laquelle l'esprit de patriotisme m'a porté. Ces exemples funestes servent à prouver combien il est nécessaire d'avoir étudié l'art des accouchemens, avant que de vouloir l'exercer.

Quant à l'opération césarienne que vous trouvez avoir été pratiquée dans les cas qui l'exige, je tâcherai de répondre aux Observations que vous me faites, en désirant que mes avis puissent être utiles & satisfaisans pour vous.

Je cherche à faire l'incision latérale-
ment dans la matrice, non pas pour ménager le *placenta*; car, quel inconvénient en pourroit-il résulter? mais pour suivre le précepte que les maîtres de l'art ont établi avant moi, & dont ils ne rendent pas raison. Pour moi je pense qu'ils ont voulu qu'on fit la section sous le péritoine, afin d'obvier à l'épanchement du sang dans la capacité du bas-ventre; mais ils n'ont pas fait attention que la matrice, en augmentant de volume, & s'élevant dans la cavité de l'*abdomen*, hausse & élève avec elle le péritoine, de manière que toute la portion qui excède le petit bassin, se trouve recouverte de cette membrane; donc, en quelque endroit qu'on fasse l'incision au-dessus du bassin, on ne peut éviter d'inciser le péritoine qui recouvre cet organe. Une autre raison qui peut les avoir déterminés à établir ce précepte, c'est qu'apparemment ils ont voulu empêcher que l'incision ne touchât aux ovaires & aux trompes de fallope. Sans vouloir attenter à la réputation des auteurs qui ont établi ce précepte, on peut dire que c'est un effet de la spéculation, qui ne s'accorde point avec la pratique. Il seroit superflu d'entrer dans un grand détail, pour prouver le peu de solidité de ce précepte: quiconque connoît le mécanisme du corps humain & son organisation, pourra s'en

À LA LETTRE DE M. GALLOT. 81
S'en faire une idée sans avoir besoin de démonstration.

La raison que vous donnez de ce que le fond de la matrice s'offre toujours aux ouvertures que l'on peut faire au bas-ventre, est si juste, que je n'ai rien à y repliquer; de même qu'à votre sentiment que la ligne blanche est l'endroit où il frappe le plus ordinairement, excepté dans le cas de l'obliquité de la matrice, & que cette obliquité de la matrice doit décider du côté où la section se fera: comme cette même obliquité dépend de l'implantation du *placenta*, on ne pourra éviter de faire l'incision à l'endroit de son attache, ce que je regarde comme indifférent & de peu de conséquence, quand même on fenderoit le *placenta* d'un bord à l'autre; vu que dans le même moment on le détache, & qu'on l'enleve.

Mais en partant de votre principe, Monsieur, que le fond de l'*uterus* doit se porter vers le lieu où il rencontre le moins de résistance, en faisant la section au côté opposé à l'obliquité, est-ce que le fond de ce viscère ne doit pas s'y porter? Sans vous donner la peine de répondre à cette question, je dis que ni vous ni moi ne pouvons assurer que cela doive arriver; &, en cas qu'il arrivât, les intestins dévanceroient le fond, ce qui augmenteroit le danger & la difficulté de l'opération.

Je suis étonné, qu'il ait pu se présenter à l'imagination des maîtres de l'art, que dans une opération où l'on a le choix du lieu, de vouloir la pratiquer dans l'endroit le plus dangereux. Car, outre que les plaies, dans un endroit tendineux, ne guérissent pas si promptement que dans un endroit charnu, elles sont encore menacées, même presque toujours accompagnées d'accidens très-graves & souvent mortels.

Vous condamnez vous-mêmes la section de la ligne blanche, non-obstant l'autorité de deux docteurs Allemands; & vous ne vous appercevez pas qu'en adoptant la section du muscle droit, après M. Antoine Petit, vous tombez dans le même défaut que vous réprouvez. Permettez moi de vous représenter que la gaine tendineuse qui renferme ce muscle, est un écartement des lames aponévrotiques de la ligne de Spigelius; lesquelles lames se rejoignent, & en croisant leurs fibres avec celles des mêmes lames au côté opposé, forment la ligne blanche, conjointement avec l'expansion tendineuse du muscle transverse, qui renforce ladite gaine par-dessous, comme une expansion semblable du muscle oblique descendant, fortifie cette gaine en dessus, & s'attache fortement avec elle par des fibres tendineuses aux éner-vations dudit muscle; ainsi, en y faisant l'incision, vous encourrez le même danger que si vous la faisiez dans la ligne blanche; incon-

venient qui seroit encore aggravé par la section des énérvations du muscle droit. Aussi je suis persuadé que si M. A. Petit, eût jamais fait la section en cet endroit, sur la femme vivante, il ne l'auroit pas pratiquée une seconde fois, si l'occasion s'en fut présentée.

Pour ce qui est de l'incision semi-lunaire, que vous approuvez après le même M. Petit, vous devez vous appercevoir qu'en quelque sens que vous la dirigiez, vous ne pourriez jamais éviter de toucher à la ligne blanche ou à celle de Spigélius; d'autant plus que j'ai fait remarquer dans mes Réflexions, que l'extansion de ce muscle se fait en long; qu'au terme de l'accouchement, il n'est pas plus large, & qu'il l'est même moins que hors l'état de grossesse: j'ajoute que dans l'un & l'autre état, il est plus étroit au-dessous; qu'au dessus du nombril; & à quoi ne seroit pas exposé l'insertion du muscle pyramidal, dans cette section semi-lunaire que vous préférez, pour éviter la section de l'artère épigastrique, tandis que par ladite section, vous tombez positivement dans le cas de la couper, vu qu'elle passe en serpentant sous le muscle droit.

Je crois que je m'explique assez clairement pour vous faire concevoir qu'en tirant votre incision en droite ligne, entre les fausses côtes & l'épine antérieure de l'*ilium*, vous ne courez pas tous ces risques; mais

vous dites que les lignes droites , qu'on veut tracer sur un corps sphérique , tel que le ventre d'une femme grosse , deviennent elles-mêmes circulaires. Je ne suis géomètre qu'autant que la géométrie peut avoir rapport à l'art de guérir ; & , sans entrer dans des démonstrations très-embarrassées , je crois pouvoir avancer , qu'en incisant un corps sphérique , (je parle simplement du ventre d'une femme grosse) la ligne fait le segment d'un cercle dont la concavité regarde l'intérieur du ventre : l'incision faite , les deux bords décrivent chacun une ligne sémi-lunaire ; vous les rapprochez par les points de future , & vous en faites une ligne droite ; cette ligne , par l'affaissement de l'hémisphère , devient sémi-lunaire ; & la convexité doit regarder le côté où les fibres charnuës , sont les plus longues , & , par conséquent plus sujettes à se contracter. Ainsi , en rejetant la méthode de faire à dessein l'incision d'une figure sémi-lunaire , je n'ai pas nié qu'elle ne prenne cette direction en s'incarnant & se cicatrisant.

A l'égard du problème que j'ai proposé , s'il convenoit de donner une potion narcotique aux personnes à qui on vouloit faire quelque opération de conséquence , pour obvier aux terribles effets que la frayeur peut causer , je réponds qu'une pareille frayeur ne se rencontre pas dans beaucoup de sujets & si elle se rencontroit dans cinq sur cent ,

& sur lesquels ce remède produiroit, peut-être, l'effet désiré, il ne seroit pas prudent de risquer à éprouver un effet, contraire sur quatre-vingt quinze à qui on auroit donné le même remède & à la même dose ; d'autant mieux que la plupart de ces personnes sont déjà abbatues & affoiblies par la maladie qui a précédé, & qui exige l'opération ; de façon qu'il est nécessaire de donner des forces à la nature, plutôt que d'engourdir celles qui lui restent. Comme, *a potiori fit conclusio*, la raison nous dicte de ne point administrer un remède dont l'effet est si indéterminé, & qui pourroit rarement faire du bien. Ceux que nous connoissons capables de maintenir ou de rétablir l'équilibre dans l'organisation des parties, sont préférables en ce cas comme en tout autre.

Quant à l'effet que, suivant le rapport des historiens, l'*opium* produit sur les Turcs, nous ne remarquons pas que ce végétal fasse le même effet sur le monde qui habite nos contrées ; il faut donc conclure que la différence des climats, où la façon de vivre des Turcs, concourent avec l'*opium*, à causer une espèce de fureur ; ou il faut que l'*opium* qu'ils employent pour cet effet, soit préparé d'une autre manière que celui dont nous faisons usage chez nous, ou que le véhicule avec lequel on le donne, ou même l'imagination y contribuent aussi.

OBSERVATIONS MÉTÉOROLOGIQUES.

N O V E M B R E 1771.

THERMOMETRE.				BAROMETRE.			
Jours du mois.	A 6 h. & demi du mat.	A 2 h. & demi du soir.	A 11 h. du soir.	Le matin. pouc. lig.	A midi. pouc. lig.	Le soir. pouc. lig.	
1	2	9 $\frac{1}{4}$	5 $\frac{1}{4}$	28 4	28 3 $\frac{1}{2}$	28 2 $\frac{1}{2}$	
2	3	10 $\frac{1}{4}$	5 $\frac{1}{4}$	28 2 $\frac{1}{2}$	28 2 $\frac{1}{2}$	28 2 $\frac{1}{2}$	
3	6	9 $\frac{1}{4}$	7	28 2	28 2	28 2	
4	8	10	4 $\frac{1}{2}$	28 1 $\frac{1}{2}$	28 1 $\frac{1}{2}$	28 1	
5	2 $\frac{1}{4}$	5 $\frac{1}{2}$	1	28 2	28 2	28 2	
6	2 $\frac{1}{4}$	5 $\frac{1}{2}$	4 $\frac{1}{4}$	28 1 $\frac{1}{2}$	28 $\frac{3}{4}$	28	
7	5	6	2 $\frac{1}{4}$	28	28	28 2	
8	$\frac{3}{4}$	5	1	28 3 $\frac{1}{2}$	28 3 $\frac{1}{2}$	28 5	
9	0	4 $\frac{1}{4}$	$\frac{3}{4}$	28 5	28 5 $\frac{1}{2}$	28 5 $\frac{1}{2}$	
10	0 $\frac{1}{4}$	4 $\frac{1}{4}$	$\frac{1}{4}$	28 4 $\frac{1}{2}$	28 4	28 3	
11	0 1	6	2 $\frac{1}{4}$	28 2 $\frac{1}{2}$	28 1 $\frac{1}{2}$	28 1	
12	4	10 $\frac{1}{2}$	9 $\frac{1}{2}$	28	28	27 11	
13	8 $\frac{1}{2}$	8 $\frac{1}{4}$	3	27 11 $\frac{1}{4}$	28 $\frac{1}{2}$	28 2	
14	1 $\frac{1}{2}$	7 $\frac{1}{4}$	1 $\frac{1}{4}$	28 3 $\frac{1}{4}$	28 3 $\frac{1}{4}$	28 4	
15	1 $\frac{1}{2}$	5 $\frac{1}{2}$	2 $\frac{1}{4}$	28 3 $\frac{1}{4}$	28 3	28 3 $\frac{1}{2}$	
16	1	7	3	28 4	28 3	28 3	
17	2 $\frac{1}{4}$	10	6 $\frac{1}{2}$	28 2 $\frac{1}{4}$	28 2 $\frac{1}{2}$	28 1 $\frac{1}{4}$	
18	4 $\frac{1}{2}$	5	$\frac{3}{4}$	28 5	28 5 $\frac{1}{2}$	28 6 $\frac{1}{4}$	
19	0 $\frac{1}{2}$	5	3 $\frac{1}{4}$	28 5 $\frac{1}{4}$	28 5 $\frac{1}{2}$	28 5	
20	5	7 $\frac{1}{2}$	3 $\frac{1}{2}$	28 5 $\frac{1}{4}$	28 5 $\frac{1}{4}$	28 5 $\frac{1}{2}$	
21	4	5 $\frac{1}{4}$	$\frac{1}{2}$	28 4 $\frac{1}{2}$	28 5	28 5	
22	1 $\frac{1}{2}$	5 $\frac{1}{4}$	5 $\frac{1}{4}$	28 4 $\frac{1}{2}$	28 4	28 2 $\frac{1}{4}$	
23	6	10	6 $\frac{1}{4}$	28 2 $\frac{1}{2}$	28 2	28 1	
24	6 $\frac{1}{2}$	7 $\frac{1}{2}$	5	28 2	28 2 $\frac{1}{2}$	28 3 $\frac{1}{2}$	
25	3	5 $\frac{1}{2}$	4 $\frac{1}{4}$	28 4	28 4	28 4	
26	5 $\frac{1}{2}$	7	6 $\frac{1}{2}$	28 3 $\frac{1}{2}$	28 3 $\frac{1}{2}$	28 3 $\frac{1}{4}$	
27	5 $\frac{1}{4}$	8 $\frac{1}{4}$	6 $\frac{1}{2}$	28 4 $\frac{1}{2}$	28 4	28 4 $\frac{1}{2}$	
28	5 $\frac{1}{4}$	10 $\frac{1}{4}$	5 $\frac{1}{4}$	28 4 $\frac{1}{2}$	28 4	28 3 $\frac{1}{2}$	
29	2	2 $\frac{1}{2}$	1 $\frac{1}{4}$	28 2 $\frac{1}{2}$	28 2	28 2	
30	0	4	1 $\frac{1}{2}$	28 2	28 2	28 2	

ÉTAT DU CIEL.

Jours du mois.	Le Matin.	L'Après-Midi.	Le Soir, à 12 h.
1	N-E. beau.	N-E. beau.	Beau.
2	N-E. brouil. b.	N-E. nuages.	Beau.
3	S-S-O. brou.	O-S-O. n. c.	Couvert.
4	O-S-O. pl.	N-N-O. n.	Beau.
5	N. beau nua.	N. nuages.	Beau.
6	N-E. couvert pet. pluie.	N. pluie.	Pluie.
7	O. nua. v. pl.	O-N-O. pl. n.	Beau.
8	O. beau.	O. nuages.	Beau.
9	O-N-O. beau.	O. beau.	Beau.
10	S. beau.	S. beau.	Beau.
11	S-E. beau.	S. nuag.	Beau.
12	S. nuages.	S. couv. pl.	Couvert.
13	O. couvert.	N. nuages.	Beau.
14	N. beau.	N. nuages.	Beau.
15	N-E. br. b.	E-N-E. b. n.	Beau.
16	S. leg. br. b.	S-O. b. brouil.	Beau.
17	S. brouil.	S. nuag. pl.	Couvert.
18	N-N-E. beau. nuages.	N-N-E. n. b.	Beau.
19	N. beau.	N. nuag. br.	Couvert.
20	N-O. br. c.	N. couvert.	Nuages.
21	O-N-O. cou.	N. nuages.	Beau.
22	O. nuages.	O. nuag. pl.	Pluie.
23	O. couvert.	O. c. pluie.	Couvert.
24	O. c. brouil.	N-N-E. c.	Nuages.
25	N. brouil.	N. b. nuages.	Nuages.
26	O. brouil.	O. pl. couv.	Couvert.
27	O. brouil.	O. couvert.	Couvert.
28	N-N-E. hr.	N-E. couv.	Couvert.
29	S-S-E. br.	S. couvert.	Ep. Brouil.
30	S-E. brouil. beau.	N-E. b. br.	Beau.

38 OBS. MÉTÉOR. FAITES A PARIS.

La plus grande chaleur marquée par le thermomètre, pendant ce mois, a été de $10\frac{1}{4}$ degrés au-dessus du terme de la congélation de l'eau; & la moindre chaleur, d'un degré au dessous du même terme. La différence entre ces deux points est de $11\frac{1}{4}$ degrés.

La plus grande hauteur du mercure, dans le baromètre, a été de 28 pouces $6\frac{1}{2}$ lignes; & son plus grand abaissement, de 27 pouces 11 lignes. La différence entre ces deux termes est de $7\frac{1}{4}$ lignes.

Le vent a soufflé 8 fois du N.

3 fois du N-N-E.

6 fois du N-E.

1 fois de l'E-N-E.

2 fois du S-E.

1 fois du S-S-E.

6 fois du Sud.

1 fois du S-S-O.

1 fois du S-O.

2 fois de l'O-S-O.

9 fois de l'O.

2 fois de l'O-N-O.

1 fois du N-O.

1 fois du N-N-O.

Il a fait 18 jours, beau.

19 jours, des nuages.

14 jours, couvert.

14 jours, du brouillard.

8 jours, de la pluie.

1 jour, du vent.

MALADIES qui ont régné à Paris,
pendant le mois de Novembre 1771.

Les maladies, qui ont paru dominer pendant ce mois, ont été les affections catarrhales & rhu-

matissiales. On a continué à observer un assez grand nombre de petites véroles, mais qui n'ont paru avoir rien de particulier. Quelques personnes ont été affectées de fièvre putride maligne.

*OBSERVATIONS météorologiques faites
à Lille, au mois d'Octobre 1771;
par M. BOUCHER, médecin.*

Le tems a été, pendant le cours de ce mois, conforme aux vœux du laboureur pour les nouvelles semailles; il y a eu plus de jours serains que de jours de pluie, & les pluies n'ont été que par ondées.

La température de l'air a été aussi au point souhaité pour le climat de notre province. La liqueur du thermometre ne s'est pas élevée au-dessus du terme de 14 degrés, & elle n'a pas descendu au-dessous de celui de 4 degrés, si ce n'est le 31, qu'elle marquoit au matin 3 degrés au-dessus du terme de la congelation.

Le vent a été le plus souvent au Sud.

Le mercure, dans le barometre, a été presque toujours observé au-dessous du terme de 28 pouces, si l'on en excepte les cinq derniers jours, qu'il s'est porté à la hauteur de 28 pouces 4 lignes.

La plus grande chaleur de ce mois, marquée par le thermometre, a été de 14 degrés au-dessus du terme de la congelation; & la moindre chaleur a été de 3 degrés au-dessus de ce terme. La différence entre ces deux termes est de 11 degrés.

La plus grande hauteur du mercure, dans le barometre, a été de 28 pouces 4 lignes; & son plus grand abaissement a été de 27 pouces 5 lignes. La différence entre ces deux termes est de 11 lignes.

90 OBS. MÉTÉOR. FAITES A LILLE.

Le vent a soufflé 2 fois du Nord.

4 fois du Nord vers l'Est.

2 fois de l'Est.

2 fois du Sud vers l'Est.

7 fois du Sud vers l'Ouest.

4 fois de l'Ouest.

3 fois du Nord vers l'Ouest.

Il y a eu 23 jours de tems couvert ou nuageux.

18 jours de pluie.

*MALADIES qui ont régné à Lille, au mois
d'Octobre 1771.*

Il y a eu peu de maladies aiguës dans le cours de ce mois, si ce n'est dans quelques cantons de la campagne, où a régné la fièvre continue-putride. Nous avons vu aussi dans nos hôpitaux de charité, des gens du petit peuple travaillés de cette maladie; (fruit de la disette & des mauvaises nourritures) mais peu de personnes y ont succombé, quoiqu'elle ait été dans tous, de longue durée.

Les maladies les plus communes, ont été des fièvres intermittentes, sur-tout des fièvres tierces, pour lesquelles le quinquina ne devoit être administré, qu'après avoir insisté quelque tems sur les remèdes fondans & incisifs, & ensuite d'un usage suffisant des purgatifs & vomitifs; sans quoi, le quinquina pesoit, ou bien la fièvre domtée, par son moyen, étoit très-sujette à récidive.

Nous avons vu, pendant tout le mois, nombre de personnes travaillées de coliques avec diarrhée, qui n'étoient sûrement pas le produit de l'usage des prunes & des mauvais fruits de la saison, puisque nous n'avons presque pas eu de prunes & très-peu d'autres fruits. L'hypécauana a été employé avec succès dans plusieurs: l'embarras du poulx & un mouvement de fièvre obligeoient de recourir préalablement à la saignée.

Il y a eu beaucoup d'enfans travaillés de la rougeole : la petite vérole commençoit à s'étendre ; mais ces maladies n'étoient point fâcheuses , à moins qu'elles ne fussent négligées,

LIVRES NOUVEAUX.

Opuscula medica iterum edita., auctore Georgio Backer, Serenissimæ Reginæ CHARLOTTÆ Medico ordinario. C'est-à-dire, Opuscules de médecine, nouvelle édition, par M. *George Backer*, Médecin ordinaire de la Reine CHARLOTTE. A Londres, chez *Elmsly*, 1771, in-8°.

Ces Opuscules qui n'avoient encore été imprimés que séparément, contiennent 1° l'histoire des catarrhes & d'une dysenterie qui régnerent à Londres, en 1762 ; 2° une dissertation sur les affections de l'ame, & sur les maladies qui en résultent. 3° Enfin un discours anniversaire prononcé au collège des Médecins de Londres en 1761, en conséquence de la fondation d'*Harvée*. Il est suivi de recherches sur *Jean Caius*, fondateur de l'Anatomie à Londres.

Histoire naturelle de l'Air & des Météores ; par M. l'abbé *Richard*, Tomes VII--X. Paris, chez *Saillant & Nyon*, 1771, in-12, 4 vol. Prix 12 liv. reliés, & 10 liv. brochés en carton.

Ces quatre volumes terminent l'Histoire de l'Air & des Météores de M. l'abbé *Richard*, il y suit le même ordre & la même méthode que dans les six premiers dont nous avons donné l'Extrait dans les troisième & quatrième Cahiers du Supplément au Journal de Médecine, pour l'année 1770.

Recherches sur le Pouls, par rapport aux crises ; par M. *Théophile de Borden*, docteur en médecine des Facultés de Paris & de Montpellier,

Tome III, première & seconde Partie, contenant les décisions de plusieurs sçavans médecins sur la doctrine du Pouls, avec des Réflexions & quelques Dissertations qui n'ont point encore vu le jour; on y a joint une Dissertation nouvelle sur les Sueurs critiques & leurs Pouls. A Paris, chez Didot, 1772, in-12, 2 volumes. Prix 5 livres, reliés.

Suite de planches gravées d'après nature, & tirées des meilleurs ouvrages de botanique; pour servir d'intelligence à un Traité complet, qui est actuellement sous presse, & qui a pour titre, *Histoire universelle & raisonnée des Végétaux, connus sous tous les différens aspects possibles; ou Dictionnaire physique naturel & économique, de toutes les plantes qui ornent la surface du globe*, contenant leurs noms botaniques & triviaux dans toutes les langues de l'Europe, leurs classes, leurs familles, leurs genres & leurs espèces; les endroits où on les trouve le plus communément, leur culture, les animaux auxquels elles peuvent servir de nourriture; leur analyse chymique, la façon de les employer pour nos alimens, tant solides que liquides; leurs propriétés, non seulement pour la médecine des hommes, mais encore pour celles des animaux; les doses & la manière de les formuler, accompagnées de quelques Observations pratiques & médicinales, qui constatent l'efficacité de plusieurs d'entr'elles dans les maladies même les plus rebelles; enfin les différens usages par lesquels on peut s'en servir dans les arts & métiers, dans la teinture, la peinture, l'art du parfumeur, la charpente, &c. &c. auquel seront jointes une bibliothèque raisonnée de tous les livres botaniques, l'explication des différens termes usités dans cette partie de l'Histoire naturelle; une Notice de tous les systèmes, & enfin

la liste des professeurs & jardins botaniques de l'Europe ; par M. *Buc'hoz*, médecin botaniste du feu roi de Pologne, Centurie première. A Paris, chez *Fetil*, in-folio.

M. *Buc'hoz* avertit qu'il a cru devoir faire précéder les planches, comme étant la partie de l'ouvrage la plus longue, la plus dispendieuse, & la plus difficile à exécuter, pour n'être pas exposé à occasionner du retard dans une entreprise de la nature de celle-ci. On a commencé à distribuer, le premier Octobre, une première Décade, & on a continué jusqu'ici à en donner une nouvelle tous les quinze jours ; ce qu'on continuera jusqu'à ce que la Collection soit complète. Il donnera d'abord celles qui se trouvent dans l'herbier d'*Amboine*, rédigé par *Rumphe*, & mis au jour par M. *Burmman*, ayant fait l'acquisition de ce précieux Recueil ; il y entremêlera d'autres planches neuves parfaitement gravées. Le prix de chaque Décade est de 3 livres.

Les Lettres sur les animaux, les végétaux & les minéraux qui paroissent sous le titre, *La Nature considérée sous ses différens aspects*, continuent à se distribuer, à Paris, chez *Costard*. On en est maintenant au xxxj Cahier, qui commence le septième volume.

Observations sur la Physique, sur l'Histoire naturelle & sur les Arts, avec des planches en taille-douce, dédiées à monseigneur le Comte d'ARTOIS ; par M. l'abbé *Rozier*. A Paris, chez *Lejay*, 1771, in-12.

Les Tomes IV & V qui ont paru depuis l'annonce que nous avons faite des trois premiers volumes ne nous ont pas paru moins dignes de l'attention du public.

94 LIVRES NOUVEAUX.

Mémoire sur la meilleure manière de faire & de gouverner les vins de Provence, soit pour l'usage, soit pour leur faire passer les mers, qui a remporté le prix au jugement de l'Académie de Marseille, en l'année 1770; par M. l'abbé *Rozier* de l'Académie, &c. A Marseille, chez *Brebion*; 1771, brochure in-8°.

Introduction à l'étude des corps naturels tirés du règne minéral; par M. *Buquet*, docteur régent de la Faculté de Médecine de Paris. A Paris, chez *J. Th. Hérissant* pere, 1771, in-12, 2 volumes.

Cet ouvrage est destiné à servir de canevas aux leçons que M. *Buquet* fait toutes les années sur l'Histoire naturelle & la Chymie.

Observations sur les différentes méthodes de traiter les maladies vénériennes, avec une méthode de guérir ces maladies avec des lavemens mercuriels; par M. *Ferrand*, notable bourgeois, maître en chirurgie, & chirurgien-major de la marine au département de Narbonne. A Narbonne, chez *Jean Bessé*, 1770, brochure in-4°.

Médecine primitive, ou Recueil de remèdes choisis & approuvés par des expériences constantes, à l'usage des gens de la campagne, des riches & des pauvres; traduit de l'anglois de *Wesley*, sur la treizieme édition, revu & augmenté considérablement. A Lyon, chez *Brusset*, & à Paris, chez *Didot* le jeune, 1772, in-12. Prix 2 liv. 10 s. relié.

On trouve aussi chez *Didot* des exemplaires de la nouvelle traduction de la Nosologie de Sauvages, 10 vol. in-12, Prix 30 liv. reliés.



COURS D'HISTOIRE
NATURELLE, ET DE CHYMIE,

M. *Bucquet*, docteur régent de la Faculté de Médecine de Paris, commencera un Cours particuliers d'Histoire-naturelle & de Chymie, le mardi 7 Janvier 1772, à quatre heures précises de l'après-midi. Il continuera les mardi, jeudi & samedi de chaque semaine à la même heure.

En sa maison, rue des Fossés Saint-Jacques, à l'Estrapade.

COURS ÉLÉMENTAIRE
DE CHYMIE.

Aux Ecoles de la Faculté de Médecine.

M^e *Augustin Roux*, docteur régent, ancien professeur de Pharmacie, professeur-actuel de Chymie de la Faculté de Médecine, &c. ouvrira ce Cours, le mardi 7 Janvier 1772, à onze heures précises du matin, & le continuera les mardi, jeudi, samedi de chaque semaine à la même heure.

Dans l'Amphithéâtre de la Faculté de Médecine, rue de la Bucherie, vis-à-vis le petit pont de l'Hôtel-Dieu.

COURS DE PHYSIQUE
EXPÉRIMENTALE.

M. *Sigaud de la Fond*, professeur de mathématiques, démonstrateur de physique expérimentale en l'Université, membre de plusieurs Académies, recommencera un Cours de Physique expérimentale, le mardi 7 Janvier, à six heures du soir, qu'il continuera les mardi, jeudi & samedi de chaque semaine, à la même heure. Il prie ceux qui voudront le suivre de vouloir bien se faire inscrire d'ici à ce tems.

T A B L E.

<i>Épître dédicatoire.</i>	Page 3
<i>Extrait des Principes de Médecine ; traduits du latin de M. Home, Par M. Gastellier, méd.</i>	5
<i>Extrait du Dictionnaire de Santé.</i>	10
<i>Nouvelles Observations sur le Pouls. Par M. Strack, méd.</i>	23
<i>Observation sur une maladie singulière. Par M. Lachauslée, chir.</i>	28
<i>Guerison d'un Cancer ulcéré à la Mammelle. Par M. Rochard, chir.</i>	36
<i>Observation sur une Colique hystérique, guérie par des applications de glace. Par le même.</i>	42
<i>Nouvelles observations sur l'allaitement des enfans. Par M. Levret.</i>	46
<i>Observations & Réflexions sur un Accouchement.</i>	62
<i>Lettre de M. Pietsch, méd. à M. Martin, sur la nécessité de faire la ligature, pour arrêter l'hémorrhagie, produite par la section d'une artère.</i>	71
<i>Réponse du même, à M. Gallot, sur les Accouchemens & l'Opération césarienne.</i>	176
<i>Observations météorologiques faites à Paris, pendant le mois de Novembre 1771.</i>	86
<i>Maladies qui ont régné à Paris, pendant le mois de Novembre 1771.</i>	88
<i>Observations météorologiques faites à Lille, pendant le mois d'Octobre 1771. Par M. Boucher, médecin.</i>	89
<i>Maladies qui ont régné à Lille, pendant le mois d'Octobre 1771. Par le même.</i>	90
<i>Livres nouveaux.</i>	91
<i>Cours d'Histoire naturelle.</i>	95
<i>Cours élémentaire de Chymie.</i>	Ibid.
<i>Cours de Physique expérimentale.</i>	Ibid.

A P P R O B A T I O N.

J', par ordre de Monseigneur le Chancelier, le *Journal de Médecine* du mois de Janvier 1772. A Paris, ce 20 Décembre 1771.

Signé POISSONNIER DESPERRIERES,

JOURNAL
DE MÉDECINE,
CHIRURGIE,
PHARMACIE, &c.

Dédié à Monseigneur le Comte
de PROVENCE.

*Par M. A. ROUX, Docteur-Régent & ancien
Professeur de Pharmacie de la Faculté de
Médecine de Paris, Membre de l'Académie
Royale des Belles-Lettres, Sciences & Arts de
Bordeaux, & de la Société Royale d'Agric-
ulture de la Généralité de Paris.*

*Medicina non ingenii humani partus, sed temporis
filia. Bagl.*

FÉVRIER 1772.

TOME XXXVII.



A PARIS,
Chez VINCENT, Imprimeur-Libraire de M^{gr} le
Comte de PROVENCE, rue des Mathurins,
Hôtel de Clugny.

AVEC APPROBATION, ET PRIVILEGE DU ROI,



JOURNAL
DE MÉDECINE,
CHIRURGIE,
PHARMACIE, &c.

FEVRIER 1772.

PREMIER EXTRAIT.

Medical Observations and Inquiries ; by a Society of Physicians in London , volume IV. C'est-à-dire , Observations & Recherches de Médecine ; par une société de Médecins , quatrième volume. A Londres , chez Cadell , 1771 , in-8°.

IL y a quelques années , qu'un certain nombre de médecins de Londres formèrent le projet de s'assembler , pour se perfectionner mutuellement dans la pratique de leur art. Les maladies courantes , & les méthodes qui auroient paru le mieux réussir , les nouvelles découvertes en médecine ,

& sur-tout celles que les membres de la société pourroient faire ou constater, devoient faire la matiere de leurs conférences. Les medecins, qui formoient cette société, étoient ou chargés de quelque hôpital, ou très-employés dans la pratique; ce qui leur donnoit occasion de faire un grand nombre d'observations utiles. Les avantages qu'ils retirerent de leurs conférences, leur firent desirer de les faire partager au reste de leurs confreres; en conséquence, ils résolurent de communiquer leurs Observations au public. Les quatre volumes qu'ils ont publiés depuis 1757, sont remplis d'un grand nombre de faits intéressans & très-propres à accélérer les progrès de la médecine. Le premier volume a déjà été traduit en notre langue, & fait desirer, depuis long-tems, la traduction des suivans. J'espere que mes lecteurs me sçauront quelque gré de leur donner ici un précis très-abrégé des principales observations qui composent le quatrième volume qui vient de paroître.

III. La premiere est de M. Balfour, chirurgien à Edimbourg. Une petite fille de six ans, reçut à l'école un coup assez léger, sur la partie externe de la jambe gauche, trois ou quatre pouces au-dessous du genou. Quelques jours après, il survint une petite tumeur de la grosseur d'une noix, accom-

pagnée de douleur. Cette tumeur, malgré tous les remèdes qu'on put employer, prit des accroissemens très-rapides, de sorte qu'au bout de cinq mois, elle avoit acquis la grosseur de la tête d'un enfant : elle étoit dure & circonscrite, & on la jugeoit de nature osseuse. L'enfant étoit devenu maigre, pâle & foible. Quelque légère fluctuation, qu'on y apperçut, fit prendre le parti d'y plonger une lancette à abcès ; il n'en sortit qu'une matiere ichoreuse & sanglante : opération qu'on répéta une seconde fois avec le même succès. Convaincu, par ces circonstances, du mauvais état de l'os, on se détermina à l'amputation, qu'on fit au-dessus du genou ; il n'y eut presque point d'hémorrhagie. Lorsque la malade eut été remise dans son lit, elle fut prise d'un vomissement qui continua pendant quatre heures, malgré ce qu'on fit pour l'arrêter. Dans cet intervalle, l'appareil avoit été baigné par une sérosité très-abondante, à peine teinte de rouge. Six heures après l'opération, elle demanda à manger ; &, s'étant soulevée elle-même pour tremper un morceau de pain dans du thé, elle s'évanouit & mourut. Dans l'examen qu'on fit de la jambe malade, on ne trouva que quelques lames osseuses dispersées dans la substance de la tumeur ; ce qui lui donnoit l'apparence d'une éponge, dont les cellules étoient

remplies par un sang coagulé. Toute la portion du tibia & du péroné, étoit entièrement détruite, à la réserve d'un pouce au-dessous du genou, & d'un pouce au-dessus des chevilles. On n'appercevoit, dans tout cet intervalle, qu'une masse confuse de sang & de mucosité, sans aucune apparence d'os, de membranes ni de muscles.

Dans le second morceau, M. Richard Brocklesby, membre du collège des médecins de Londres, après avoir examiné la nature des eaux de Seltz ou Selter, par la voie d'analyse, en conclut que leur vertu est moins dûe au principe salin qu'elles contiennent en trop petite quantité, pour qu'on puisse lui attribuer les effets qu'elles ont coutume de produire, qu'à l'air surabondant dont elles sont imprégnées. Il prend de-là occasion d'en recommander l'usage, & rapporte trois observations bien propres à en constater l'efficacité, dans des cas où beaucoup d'autres remèdes avoient été employés sans succès.

L'hydrocéphale interne est, selon M. Fothergill, beaucoup plus commun qu'on ne l'imagine; &, comme c'est une maladie absolument incurable, il importe au médecin de la reconnoître de bonne heure, afin de porter un pronostic capable de justifier sa conduite. « Cette maladie, dit M. Fothergill, ressemble beaucoup aux

maladies vermineuses , & attaque le même âge , c'est-à-dire depuis trois ans jusqu'à dix-sept , quoiqu'on l'ait observée quelquefois dans des personnes d'un âge plus avancé. » L'auteur en rapporte quelques exemples à la fin de son Mémoire ; & on peut en voir un autre , dans le *Journal de Janvier* 1769. M. Whytt , dans un Mémoire que j'ai fait connoître dans le même Journal , dit que cette maladie étoit quelques mois à se former , & que , lorsque les accidens avoient commencé à s'aggraver , elle duroit quelques semaines avant de faire périr le malade. M. Fothergill a observé , au contraire , que des enfans , qui jouissoient en apparence de la meilleure santé , étoient saisis tout-à-coup de cette maladie , & en périroient vers le quatorzième jour , il n'a jamais pu en faire remonter le commencement au-delà de trois semaines.

La plupart de ceux qu'il a vus se plaignoient d'une douleur dans quelque partie au-dessous de la tête , le plus souvent à la nuque du col & aux épaules , souvent aux jambes , quelquefois aux bras , mais plus rarement. Cette douleur n'étoit pas toujours également aiguë , ni fixée à la même partie. Quelquefois elle ne se faisoit sentir dans aucun membre ; mais , pour-lors , la tête & l'estomac paroissent beaucoup plus affectés : ils l'étoient toujours plus ou moins

dès le commencement de la maladie. Lorsque la douleur affectoit les membres, les maux de cœur & de tête étoient moins violens, & réciproquement; il a vu des malades qui éprouvoient alternativement des grands maux de cœur & de violens maux de tête. Quelques-uns étoient saisis tout-à-coup de ces douleurs, dans le tems où ils paroissoient dans la meilleure santé, communément après dîner; d'autres paroissoient assoupis quelques jours avant de les éprouver, ce qui durait quatre ou cinq jours, selon qu'ils étoient plus ou moins vigoureux. Au bout de ce tems, ils se plaignoient d'une douleur très-aiguë, profondément située, & qui s'étendoit d'une tempe à l'autre; cette douleur se suspendoit de tems en tems, & les malades étoient assoupis dans ces intervalles. Leur respiration étoit irrégulière, & accompagnée de profonds soupirs quand ils étoient éveillés. Le pouls, qui d'abord paroissoit régulier comme en pleine santé, devenoit de plus en plus irrégulier, à mesure que la maladie faisoit du progrès. Il étoit d'abord lent, & cette lenteur augmentoit dans la même proportion que les douleurs. La chaleur, passé les premiers jours où l'on appercevoit une espèce de fièvre, sur-tout dans le commencement de la nuit, étoit très-moderée jusqu'à la veille ou l'avant-veille de la mort,

que le pouls devenoit très-fréquent, la respiration profonde, irrégulière & laborieuse, la chaleur excessive par-tout le corps ; car la tête & les hypochondres conservoient toujours beaucoup de chaleur, depuis le commencement de l'attaque.

Ces sortes de malades ne peuvent pas supporter qu'on les dérange ; ils craignent la lumière, saisissent les choses avec avidité, & ne peuvent rester dans aucune posture, que couchés horizontalement. Ils font peu d'attention à ce qui les environne. Lorsqu'ils s'affoupiroient, on leur voit le blanc des yeux ; & on ne peut les éveiller, qu'en les secouant. Leur urine & leurs excréments coulent involontairement. Ils crient quelquefois de la manière la plus perçante, mais ne se plaignent de rien. Ils portent sans cesse une main, quelquefois toutes les deux, à la tête. A la fin, leurs paupières deviennent paralytiques, l'iris immobile : un ou deux jours avant leur mort, ils ne donnent aucun signe de sensibilité, lorsqu'on relève leur paupière. La chaleur de la tête & du tronc devient excessive ; tout leur corps se couvre de sueur ; leur respiration est sanglotante ; leur pouls bat avec tant de rapidité, qu'il n'est pas possible de compter ses pulsations ; le malade s'éteint par degrés ; quelquefois un spasme violent amène la catastrophe.

On peut voir, par cet exposé, que cette

maladie a beaucoup de symptomes communs avec les maladies vermineuses , les accidens de la dentition & des autres causes irritantes. La douleur des membres, & les maux de tête & de cœur continuels, sont ceux qui annoncent le plus sûrement le danger : on les observe dans d'autres maladies des enfans , mais jamais d'une manière aussi constante. Un symptome très-familier à cette maladie , quoiqu'il ne lui soit pas particulier , c'est la constipation, & la difficulté que l'on éprouve à les faire aller à la selle. Les matieres qu'ils rendent sont d'une couleur grise , & accompagnées d'une bile huileuse & comme vitrée ; au lieu que, dans les vers, ce sont des matieres sédimenteuses : en outre, le plus souvent, elles sont d'une odeur insupportable. Les urines ne présentent rien de particulier , si ce n'est que les malades, par la répugnance qu'ils ont à se mouvoir, les retiennent souvent très-long-tems , quelquefois douze à quinze heures. Les malades ne se plaignent jamais du ventre : il est bien vrai que, quand ils parlent de leurs maux de cœur, ils font mention du ventre ; mais il portent la main à leur estomac, ce qui n'arrive pas si généralement dans les vers. Dans ce dernier cas , comme dans celui de la dentition , les spasmes sont plus fréquens que dans la maladie qui nous occupe.

La difficulté de distinguer parfaitement cette maladie, de celles qui reconnoissent les vers pour cause, fait que M. Fothergill a cru devoir proposer, dans ces sortes de cas, d'insister sur les anthelmintiques, & les antispasmodiques ; non que ces remèdes puissent être d'aucun secours dans l'hydrocéphale, qu'il regarde comme incurable, mais parce que, si les vers étoient la cause des accidens, ces remèdes sont ceux dont on peut attendre le plus de succès. La cause de cette maladie ne lui paroît pas non plus aisée à déterminer; il croit cependant qu'on pourroit l'attribuer à la rupture de quelque lymphatique, occasionnée par quelques-uns de ces mouvemens violens, auxquels les enfans se livrent si souvent. L'importance de la matiere m'a fait insister un peu plus sur ce morceau intéressant: je passerai plus rapidement sur les autres.

Le quatrieme Mémoire contient l'histoire d'une femme morte le douzieme jour d'une couche dont le travail avoit duré quatre jours entier, l'enfant étant resté au passage pendant tout ce tems. Elle s'étoit plainte principalement d'une douleur violente dans l'hypogastre, accompagnée de tension, de rots, d'une très-grande altération, & d'insomnie : elle avoit été deux jours sans uriner, avant de tomber en mal d'enfant ; pendant tout le travail, ses urines

étoient sorties par regorgement : depuis les couches , elles étoient sorties presque involontairement ; quelquefois elles avoient été suspendues trente heures , ce qui avoit déterminé M. Hey , chirurgien à Léeds , à qui on est redevable de cette observation , de la sonder. Après sa mort , on trouva sept pintes d'urine épanchée dans l'*abdomen* ; & , à la partie supérieure de la vessie , une déchirure dont les bords étoient noirâtres , & qui avoit assez de largeur pour qu'on pût y introduire le doigt.

Dans le cinquieme morceau , M. Fothergill indique un remède contre la sciatique , qu'il assure lui avoir constamment réussi , lors même que tous les autres remèdes avoient été sans effet. En voici la formule :

℞ *Calom. levig. gr. x.*
Conserv. rosar. q. s. f. pil. x. non deaur.
Capiat j. omni nocte superbibendo haust. seq.
 ℞ *Aq. alexit. simpl. ʒ j ʒ*
Alexit. Spirit. ʒ j ʒ
Vin. antimon. gutt. xxx.
Tinct thebaic. gutt. xxv.
Syrup. simpl. ʒ j M.

Si les douleurs ne se calment pas dans le tems nécessaire , pour employer cette quantité , il augmente la dose du *calomelas* , en en

faissant prendre deux grains un jour, un seul grain le lendemain, & ainsi alternativement. A mesure que les douleurs diminuent, il diminue également l'usage des anodins & des antimoniaux, ou bien il les suspend de deux jours l'un, ou les supprime totalement. Il assure qu'il a rarement trouvé de vraie sciatique, qui n'ait pas cédé à ce procédé curatif, dans l'espace de quelques semaines, & qu'il l'a vu rarement revenir.

L'histoire de trois hydrocéphales, observées par M. Watson, médecin & membre de la Société Royale, confirment pleinement les observations de M. Whytt sur cette maladie. Voyez le *Journal de Janvier 1769*, cité ci-dessus.

M. Guill. Farr, médecin de l'Hôpital Royal de Plimouth, pour confirmer l'efficacité de l'opium, dans les maladies convulsives, efficacité déjà démontrée dans les précédens volumes des *Observations & Recherches de Médecine*, donne le journal du traitement d'un jeune matelot, âgé de vingt-six ans, attaqué de convulsion à la mâchoire & d'opisthotonos. Le résultat de ce journal est que ce jeune homme a été parfaitement guéri de ses convulsions, par l'usage de ce remède qu'il a continué six semaines, pendant lesquelles il en a pris plus de cinq gros, ce qui fait au moins quatorze grains par jour. Quelques autres

accidens qui compliquoient sa maladie, tels qu'une toux accompagnée d'expectoration fœtide, une foiblesse d'estomac qui lui procuroit une grande quantité de vents, & un gonflement au-dessus de l'épine de l'os des isles céderent également aux remèdes appropriés; de sorte qu'il fut en état de sortir de l'hôpital, parfaitement guéri au bout de trois mois.

Le même médecin a joint à cette histoire une observation sur le succès avec lequel la ciguë avoit détruit des obstructions au foie & à la ratte, qui avoient occasionné une toux violente; une ascite & une anasarque compliquée de fièvre tierce. L'hydropisie & la toux avoient cédé à deux ponctions, & à d'autres remèdes appropriés; mais la fièvre tierce parut si rebelle, que M. Farr crut devoir commencer par combattre les obstructions, par l'usage de la ciguë. Il l'employa donc, extérieurement & intérieurement, avec un tel succès, qu'une tumeur considérable qu'il avoit au foie, fut entièrement dissipée; que celle de la ratte, fut réduite presque à rien. Le même malade, qu'il revit un an après, l'assura que depuis son traitement il s'étoit assez bien porté, & qu'il n'avoit eu qu'un ou deux retours de sa fièvre, mais si légers qu'il n'avoit été obligé de faire aucun remède.

Le huitième morceau de ce Recueil contient l'histoire d'une hémiplegie avec laquelle la malade vécut près de six ans, pendant lesquels, quoiqu'elle mangeât de très-bon appétit, elle n'alloit à la selle, pour le plus souvent, que tous les huit jours, & quelquefois elle étoit un mois sans y aller : la salive lui couloit continuellement de la bouche ; ses urines ne paroissoient point être dérangées ; d'ailleurs elle n'avoit aucune autre évacuation. Elle buvoit très-peu : les treize derniers jours de sa vie, elle ne prit aucun aliment.

Dans le neuvième, M. Fothergill recommande de recourir de bonne heure à la paracentèse, dans les hydropisies, si l'on veut qu'elle ait quelques succès. Après avoir rapporté deux observations à l'appui de ce précepte, il indique le procédé curatif suivant. « Si je suis appelé, dit-il, » pour un malade qui tend à l'hydropisie, » dont le ventre commence à s'emplir, » dont les urines sont hautes en couleur » & coulent en petite quantité, chez qui » l'appétit diminue & la soif augmente, & » dont les parties supérieures maigrissent, » j'ai recours aux diurétiques & aux purgatsifs, auxquels j'entremêle les corroborans, selon qu'ils sont indiqués par l'état particulier du malade, & la nature des causes de sa maladie. Les différentes

» préparations de scille ; les sels neutres al-
 » kalins ; les baumes thérébentinés ; sont
 » les remèdes les plus efficaces qu'on peut
 » employer dans ce cas : tous les praticiens
 » connoissent les purgatifs qui convien-
 » nent le mieux. Si, après avoir suivi cette
 » méthode un tems raisonnable, je ne
 » vois pas que le malade en retire un cer-
 » tain avantage ; si les viscères ne sont pas
 » évidemment obstrués, & incapables de
 » remplir leurs fonctions ; si la maladie
 » n'est pas l'effet d'une longue intempé-
 » rance qui laisse peu d'espoir pour le ré-
 » tablissement du malade ; si les forces &
 » l'âge du malade ne forment pas un obs-
 » tacle trop difficile à vaincre ; je cesse tout
 » remède, à la réserve des seuls cordiaux
 » restaurans, & laisse aller la maladie jus-
 » qu'à ce que l'opération soit praticable :
 » lorsqu'elle est faite, je tâche de prévenir
 » un nouvel épanchement des eaux, par
 » un usage modéré des diurétiques chauds,
 » des martiaux, des amers, & des prépara-
 » tions de scille, que j'administre à des do-
 » ses qui n'affectent point l'estomac, &c.

Il propose en outre, toutes les fois que,
 dans l'anasarque, on est obligé de recourir
 aux scarifications, par exemple ; lorsque
 l'enflure fait des progrès rapides, que la peau
 est si tendue, qu'elle menace de se rompre,
 ou qu'on a lieu de craindre l'inflammation

ou

ou la gangrene , ou lorsque la respiration est extrêmement gênée , il propose, dis-je, de faire cette opération avec le scarificateur qu'on emploie pour les ventouses ; & il veut qu'on fasse les incisions transversalement. Cette opération lui paroît très-propre à prévenir beaucoup d'accidens, à suspendre les progrès du mal , & à donner le tems aux remèdes internes d'opérer.

Un anonyme, fait dans le dixieme morceau de ce Recueil , l'histoire d'une constipation singuliere , & à laquelle il paroît que les médecins ont fait jusqu'ici peu d'attention. Il avoit été appelé pour un homme d'un certain âge , attaqué , à ce qu'on croyoit , de diarrhée , & auquel on avoit donné en conséquence les remèdes convenables à cet état. Il avoit des envies d'aller à la selle très-fréquentes & très-urgentes ; il rendoit chaque fois une petite quantité de matieres liquides , les douleurs se calmoient peu-à-peu, pour un tems, & revenoient bientôt après avec la même violence & les mêmes effets. Le médecin ayant appris que le malade étoit habituellement constipé dans l'état de santé , & qu'il y avoit plus de quinze jours qu'il n'avoit rendu de matieres moulées , il soupçonna que les accidens qu'il éprouvoit , étoient l'effet d'excrémens durcis & arrêtés dans le *rectum*. En conséquence, il or-

donna à un garçon apothicaire d'introduire son doigt dans l'an^{us} ; il retira, en effet, une masse d'excrémens durcis , qu'il n'auroit pas été possible de faire sortir par aucun autre moyen : dès ce moment, le malade fut guéri. L'auteur conclut de cette observation & d'une autre presque semblable, que toutes les fois que le malade se plaint de douleurs vives à l'an^{us}, douleurs qui le prennent par intervalles , qu'il rend une petite quantité d'excrémens liquides , que cette évacuation est suivie de la cessation des douleurs , & que les mêmes accidens se répètent au bout d'un très-court espace de tems ; sur-tout si, avant ces accidens, il a été long-tems constipé, ou qu'il ait fait un usage long & continu de quinquina ; il en conclut, dis-je , qu'on doit soupçonner que ces effets sont dûs à des excrémens durcis & arrêtés : ce dont on doit s'assurer en introduisant le doigt dans l'an^{us} ; &, au cas qu'on ne découvre rien par ce moyen, l'obstacle pouvant être trop haut pour être à la portée du doigt, il faut y introduire une chandelle de suif, un peu mince, qu'on pourra pousser aisément jusqu'à l'obstacle.

M. Wat^{son} décrit, dans le onzième Mémoire, une es^{pece} de rougeole maligne, qu'il avoit observée à Londres, dans les années 1763 & 1768. Il remarqua d'abord que

Morton & le docteur Huxham font mention d'une maladie semblable, qu'ils avoient observée, le premier à Londres, en 1672, & le dernier, à Plymouth, en 1745 & 1750. Celle que M. Watson a suivie en 1763, commença à se manifester aux enfans trouvés, le 21 Avril, & jusqu'au 9 Juin, sur trois cents douze enfans, qu'il y avoit alors à l'hôpital, il y en eut cent quatre-vingt-trois qui en furent attaqués; sur ce nombre, il en mourut dix-neuf, & il y en eut un grand nombre d'autres qui eurent beaucoup de peine à se rétablir. En 1768, sur quatre cents trente-huit enfans, il y en eut cent trente-neuf d'attaqués, & il en mourut six.

Les symptômes, qui accompagnent les rougeoles régulières, sont trop connus des médecins, pour que nous ne nous croyons pas dispensés de les retracer ici. Ceux qui ont caractérisé les rougeoles malignes dans les deux époques observées par M. Watson, étoient des yeux enflammés & humides, la toux, une foiblesse universelle, suivis d'une nuit fort agitée. Le second jour, la fièvre prenoit beaucoup d'intensité, elle étoit accompagnée de douleur & de pesanteur de tête, alors l'éruption paroissoit. La toux & l'inflammation des yeux augmentoient; les malades se plaignoient de beaucoup de chaleur, d'oppression & d'agita-

tion. Leur respiration étoit, en général ; difficile, & il n'y avoit point d'expectoration. La peau étoit sèche ; le fonds de la gorge étoit d'un rouge foncé, & la langue le plus souvent sale. La soif, brulante. Le pouls étoit très-fréquent, mais rarement plein ; & ils se plaignoient d'une grande foiblesse. L'éruption, la chaleur & les autres symptomes inflammatoires se soutenoient quatre ou cinq jours, plus ou moins, selon la grandeur de la maladie, & se dissipoient : c'est ce que M. Watson appelle le premier période de la maladie. Le second commençoit lorsque la chaleur fébrile étoit dissipée, & que l'éruption avoit disparu. L'humidité des yeux se convertissoit en une exulcération douloureuse de cet organe, qui, dans quelques sujets, fut d'une très-longue durée. La toux, l'oppression & la difficulté de respirer, étoient aussi quelquefois plus fortes que durant l'éruption ; elles étoient accompagnées d'une très-grande agitation & de beaucoup d'anxiétés. La soif étoit moindre ; le pouls étoit fréquent, moins foible, & souvent irrégulier. La foiblesse dans plusieurs étoit extrême, sur-tout si dans ce période le malade avoit été tourmenté par des évacuations abondantes. Dans ce tems, ils maigrissoient considérablement ; &, si le delire survenoit, il annonçoit une mort prochaine.

Si dans le second période de la maladie, la sécheresse de la peau diminuoit, qu'une transpiration lui succédât ; si l'agitation & les anxiétés disparoissoient, si la toux & la difficulté de respirer étoient moindres, & si le malade reprenoit un peu de force, il y avoit tout à espérer : on avoit tout à craindre dans le cas contraire.

De ceux qui moururent, on en perdit peu dans le premier période de la maladie ; plusieurs périrent les deux ou trois premiers jours du second ; le plus grand nombre, entre la seconde & la troisième semaine. Il y en eut quelques-uns qui ne moururent qu'un mois après la première attaque. Les uns furent emportés par la difficulté de respirer ; d'autres, par des évacuations dysenteriques, la maladie s'étant jetée sur les intestins ; & , parmi ceux-là, il y en eut un qui périt par une mortification du *rectum*. Outre ceux-là, il y en eut six qui moururent de mortification dans différentes parties du corps. Les filles qui moururent, eurent pour la plupart les parties naturelles gangrenées. Deux, eurent des ulcères dans la bouche & dans l'intérieur des joues qui furent même attaquées de mortification à l'extérieur ; il y en eut même une qui eut les gencives & l'os de la mâchoire si rongés, que la plupart des dents de tout un côté lui tomberent. Les lèvres,

& la bouche de plusieurs de ceux qui se rétablirent, furent ulcérées, & ces ulcères furent long-tems à guérir. Symptômes que le docteur Huxham avoit déjà observés dans les rougeoles épidémiques qui régnerent à Plymouth en 1745.

On découvrit, par l'ouverture des cadavres de ceux qui étoient morts après avoir éprouvé une très-grande difficulté de respirer, que les poulmons avoient peu de consistance : leurs vaisseaux sanguins étoient distendus & obstrués. Dans une petite fille morte, le dix-neuvième jour, après avoir éprouvé une très-grande difficulté de respirer & une très-grande foiblesse, on trouva plusieurs adhérences entre la plèvre & les poulmons ; ceux-ci étoient gorgés de sang, & la gauche commençoit à se sphaceler, une partie du *jejunum* étoit enflammée, & contenoit plusieurs vers. Une autre mourut au bout de trois semaines, pendant lesquelles sa respiration n'avoit cessé d'être très-difficile. Elle eut, pendant plusieurs jours, un cours-de-ventre colliquatif ; mais elle n'étoit pas en apparence plus mal qu'elle ne l'avoit été lorsqu'elle mourut tout-à-coup : elle s'étoit plainte d'une douleur aiguë sous l'omoplate. A l'ouverture de sa poitrine, on trouva les vaisseaux pulmonaires très-distendus, & une très-grande partie du lobe gauche des poul-

mons sphacelée. Ce sphacele, en corrodant les vaisseaux, avoit produit une hémorragie qui avoit rempli de sang toute la cavité gauche de la poitrine. Le poulmon gangrené contenoit une très-grande quantité d'une sanie putride, noire, & d'une odeur infecte. On n'observa, dans pas un cadavre, aucune collection de pus ; mais dans tous, une tendance à la gangrene ou au sphacele.

Dans les commencemens, on avoit coutume de saigner les malades ; &, lorsque la toux & les symptômes péripneumoniques étoient urgens, on répétoit la saignée, même plus d'une fois, dans ce premier période : mais on ne s'apperçut jamais que la saignée produisit les effets salutaires qu'elle a coutume de produire dans les rougeoles bénignes. On la tenta d'abord dans le second période, lorsque la difficulté de respirer continuoit ; mais, bien loin de diminuer ce symptôme, elle ne fit qu'augmenter la foiblesse : on y renonça donc dans la suite. Après la saignée, dans le premier période, le tartre stibié, à petites doses, débarrassoit l'estomac, & diminuoit les accidens ; après cela, on avoit recours aux doux antiseptiques de la classe des rafraîchissans. On tenoit la chambre, où étoit le malade, dans une température fraîche. S'il n'alloit point à la selle, on lui faisoit boire abondamment d'une décoction pectorale avec l'oximel

simple. Si le malade s'en degoûtoit, on y substituoit l'eau d'orge avec le vinaigre, ou une infusion de menthe. Dans un petit nombre de cas où les symptômes étoient au plus haut période, & où l'agitation étoit extrême, on plongeait avec succès les malades dans un bain tiède, & on les y tint aussi long-tems qu'ils purent le soutenir.

Dans le second période, on employa avec succès, chez plusieurs, les vésicatoires. Comme la foiblesse étoit extrême, on y remédioit avec du vin qu'on ajoûtoit à la boisson ordinaire du malade. Lorsque les malades éprouvoient des douleurs d'entrailles, & qu'ils avoient une diarrhée colliquative, on ordonnoit une infusion de racine de serpentaire de virginie, avec la confec-tion cardiaque, & un peu de teinture d'*opium* : on employoit aussi ce dernier remède, avec le bouillon de mouton en lavement. Lorsque la toux & la difficulté de respirer le permettoient, on avoit recours au quinquina ; mais les accidens de la poitrine perimettoient rarement de l'employer ; la serpentaire de virginie qu'on y substituoit, paroissoit moins efficace.

Je me réserve de faire connoître, dans un second Extrait, les autres morceaux qui composent ce précieux Recueil.





OBSERVATIONS DIVERSES

*Par M. DONEAUD, Docteur en Médecine,
à Jarester en la Vallée de Barcelonette.*

PREMIERE OBSERVATION

Sur une Femme imperforée.

Jeanne Caire , âgée de vingt-deux ans, & mariée depuis trois à Hyacinte Audifred, vint me consulter , le 4 Juin 1769, sur une difficulté d'uriner , qu'elle disoit avoir depuis tout le tems qu'elle pouvoit se rappeler, & quelques pertes blanches momentanées, depuis son mariage. Après bien des questions que je lui fis , & à son mari, (questions qui ne servirent qu'à m'éloigner de plus en plus de mes soupçons) je la visitai en présence d'une tante & d'une autre amie. Mais quelle fut ma surprise ! Au lieu de parties naturellement conditionnées , je trouvai une petite masse de chair, qui tenoit depuis la partie supérieure des nymphes ; jusqu'au bord du sphincter de l'*anus* , enfermant ainsi les caroncules mirtiformes, le conduit de l'urine & l'ouverture du vagin. J'observai que cette partie charnue n'avoit qu'un petit orifice vers le clitoris ; qu'elle prenoit latéralement racine à la partie intérieure & supérieure des

grandes lèvres, & qu'elle répondoit un peu à la pression du doigt dans son centre.

Je fis uriner l'indisposée, & j'observai que l'urine sortoit avec peine, remontoit vers l'*abdomen*, & j'aillissoit fort en avant; j'introduisis une sonde creuse & petite, pour tâcher de tirer des éclaircissements sur l'opération que je voyois nécessaire, mais je ne pus enfoncer ma sonde plus de deux lignes.

Je fis appeller son mari qui avoit osé soupçonner sa femme de mauvaise vie, parce qu'elle ne souffroit que difficilement ses approches; &, après lui avoir fait observer toute la difformité des parties, je leur fis des reproches de ce qu'ils ne s'étoient pas plutôt plaints: résolu pourtant de tenter l'opération, je la leur annonçai pour le lendemain.

Je me retirai, réfléchissant sur le fait non moins curieux qu'extraordinaire; je feuilletai quelques livres qui ne me donnerent aucun éclaircissement, mais la réflexion que je fis sur les pertes blanches momentanées, que je crus ne devoir être qu'une mucosité des glandes du vagin, qu'on appelle, improprement, *matiere féminale* ou *spermatique*, me fit croire qu'il y avoit un canal qui aboutissoit à celui de l'urine, par où cette matiere sortoit, quoique je n'eusse pu le rencontrer par la sonde; & cette réflexion m'encouragea à l'opération.

Le lendemain, après avoir fait mettre la malade dans une situation commode, au grand jour, je commençai à introduire, non sans peine, un petit algali, jusques dans la vessie, d'où je tirai un peu d'urine; mais, ne pouvant ni la faire glisser en bas, ni la retourner en avant, pour conjecturer l'épaisseur de la partie charnue, je retirai mon algali; &, malgré mon incertitude, je ne laissai pas que de donner un coup de lancette à abcès, au centre de la partie que j'avois reconnu céder à la pression du doigt. Je trouvai cette partie, que je croyois simplement charnue, à demi cartilagineuse: cependant, après avoir enfoncé la lancette de l'épaisseur d'une bonne ligne, à plusieurs reprises, j'apperçus un vuide en-dedans; &, y ayant porté une sonde que je dirigeai de bas en haut, je la vis sortir par le canal de l'urine. Je fendis alors, sans hésiter, toute cette partie: cela me donna la facilité d'introduire mon doigt index dans le vagin, que je préjugeai être dans son état naturel; &, ayant vérifié que ce n'étoit ici qu'une production contre nature, je l'emportai depuis les deux extrémités supérieures que j'avois déjà divisées, jusqu'à sa base qui se trouvoit encore réunie. Je n'eus point, ou presque point d'hémorrhagie; le conduit de l'urine ne fut point intéressé; & je trouvai les caroncules mirtiformes à

l'entrée du vagin , dans leur état naturel. Je pansai la plaie avec de la charpie sèche , ensuite imbue de vin miellé ; & , dans quatre jours , tout fut cicatrisé. Le mari jouit alors si bien de sa femme , qu'à compter du jour de l'opération à celui de son accouchement , il n'y a eu que neuf mois trois jours.

J'examinai cette partie charnue , & je la trouvai de l'épaisseur de deux lignes dans presque toute sa circonférence , & seulement d'une , au centre qui étoit durci ; elle étoit tapissée , extérieurement & intérieurement , d'une membrane très-fine & très-unie , & étoit du poids d'une bonne once.

II^e OBSERVATION

Sur une Plaie pénétrante dans le bas-ventre.

Le sieur Mathieu Doneaud , mon oncle , bourgeois de la Maison-Méane , vivant encore aujourd'hui , voulant séparer , il y a dix ans , deux hommes qui se battoient , reçut un coup de couteau à l'hypochondre gauche , à deux pouces de la ligne blanche vis-à-vis l'ombilic. La plaie pénétra dans la capacité de l'*abdomen* , il en sortit quelques gouttes de sang ; il ne ressentit cependant qu'une légère douleur : presque éloigné d'un quart de lieu de la maison , il se retira sans aide. En se mettant au lit , il

ressentit plus de douleur, & l'on vit sortir de cette petite plaie, une chair blanche. On me fit d'abord avertir à la distance de quatre lieux; &, ne me trouvant pas chez moi, je ne pus arriver chez le malade que le lendemain au soir; je le trouvai administré, & poussant les haut cris, avec une fièvre ardente. A l'inspection de la plaie je fus épouvanté par une masse de chair rougeâtre & rabouteuse, ayant même quelques points livides, & formant un champignon de plus de trois pouces en circonférence, sur un de hauteur.

Après lui avoir fait une bonne saignée, la réduction paroissant impossible, par l'étranglement qu'on ne pouvoit aggrandir, la mortification, d'ailleurs, paroissant prochaine, je me déterminai à l'amputation de cette partie; j'en fis d'abord la ligature méthodiquement, & j'emportai l'excroissance avec deux coups de bistouri. Je ne trouvai qu'une plaie d'environ deux lignes de longueur; j'introduisis une sonde creuse, &, par son moyen, un petit bistouri pour aggrandir la plaie par les deux angles. Par cet aggrandissement, ma ligature s'enfonça d'elle-même d'un demi pouce; je la fixai alors par deux fanons, & je pansai la plaie à sec. Le malade se sentit d'abord un peu soulagé, je le resaignai deux heures après; les lavemens & purgatifs huileux n'étant point

oublies, & la plaie, pansée avec du vin miellé & de la térébenthine; fut guérie & cicatrisée dans dix jours. Le malade a cependant ressenti, pendant plus de huit mois, des douleurs, tantôt plus, tantôt moins fortes, occasionnées, sans doute, par les tiraillemens qu'apportoient les adhérences, que cette portion épiploïque avoit contractées avec le péritoine, tout au moins, lors de la cicatrisation. La portion épiploïque emportée, s'est trouvée peser trois onces; elle étoit extrêmement gorgée d'un sang noirâtre & figé.

III^e OBSERVATION

Sur une Impuissance, provenant d'un vice de conformation.

Le sieur Antoine Rainaud de S. Paul, âgé de vingt-quatre ans, bien constitué d'ailleurs, & voulant se marier, vint me consulter, le 13 Avril dernier, sur une impuissance qu'il craignoit avoir. A l'inspection de la partie, je trouvai d'abord le membre viril fort court & fort petit, le gland découvert & sans prépuce, marqué seulement d'une petite ligne au milieu, qui dénotoit, à l'inspection, l'orifice de l'urethre, mais qui ne l'étoit pas, puisque la verge n'en avoit point, & avoit seulement une assez grande scissure au-dessous, où devoit être

l'urethre, scissure qui s'étendoit jusqu'au *scro'tum* ; & celui-ci, extrêmement ferré vers le périnée, ne laissoit qu'une petite ouverture pour le passage de l'urine : je le sondai & trouvai que de ce conduit d'urine au col de la vessie, il n'y avoit pas plus d'un demi pouce.

Je fis exciter ce jeune homme à quelque érection , il en vint aisément à bout, & il répandit quelques gouttes de matiere séminale , mais sans aucune espece d'éjaculation. Je remarquai alors que le membre viril s'étoit un peu allongé , puisqu'il étoit de deux pouces de longueur ; & l'orifice de l'urethre paroissoit un peu plus en avant : mais je conclus cependant pour l'impuissance naturelle. Je laisse aux physiciens profonds à juger si j'ai bien ou mal conclu.

IV^e OBSERVATION

Sur un Monstre acéphale.

La nature , souvent bizarre en ses productions , me surprit il y a deux ans. Mad. Aubert , ma belle-sœur , qui est d'un riche tempérament , puisqu'elle a déjà fait neuf à dix enfans bien portans , se trouvant enceinte , entre six à sept mois , sentit quelques douleurs de reins assez vives ; & , craignant de faire une fausse couche , me fit appeller. Lui ayant trouvé un peu de

fièvre, je la saignai assez copieusement ; cela ne calma rien, & il fallut accoucher. Le fœtus vint naturellement, enveloppé cependant de son *placenta*, que j'ouvris sur le champ, pour tacher de lui donner la vie, mais inutilement ; je trouvai un garçon long de deux pieds & demi, bien proportionné en son corps, bien marqué de son sexe, les pieds & les mains avec ongles, mais recourbés vers les jambes & les bras, & enveloppés & ferrés par la peau, comme avec une serviette ; ce n'est rien encore, ce monstre n'avoit point de tête ni de col, il paroissoit seulement sur les épaules une masse de chair grosse comme une noix, sans cheveux & sans aucune espece de trou ni d'ouvertures. Je le conserve dans une bouteille par curiosité. Je donnai un coup de lancette à cette masse de chair, il n'en sortit que quelques gouttes d'eau & du sang.



PREMIERE OBSERVATION

Sur les Effets du Suc de Ciguë , administré intérieurement , dans une tumeur du sein , & une maladie scrophuleuse ; par M. LEMOINE , Docteur en Médecine , Pensionnaire du Roi , & de la ville de Quimperlé.

Le triste état où j'ai vu, ces jours derniers, une de mes parentes, au sein de laquelle sont venus deux champignons d'un volume effrayant, & qui ont fait regarder indiscrettement sont mal comme cancéreux, sans envisager qu'il est la suite d'un traitement indiscret, me détermine à vous adresser l'Observation suivante, à laquelle je vous prie de donner place dans votre Journal, si vous l'en jugez digne.

La ciguë, regardée comme un poison, bannie de la classe des plantes utiles à l'humanité, dans les mains de M. Storck, devient un remède, dont le succès assure le crédit : il m'a enhardi ; &, non content de l'avoir vu réussir en cataplasme, comme on peut le voir dans le *Journal de Juillet 1766*, pag. 34 ; j'en ai donné le suc pur, plus d'une fois, sans inconvénient, & avec succès.

Je me bornerai à une observation pour
Tome XXXVII, I

les maladies du sein , & à une dans les affections scrophuleuses. Ce sont aussi les cas où j'ai donné la dose la plus forte.

En Avril 1768, Mad. Le Cour m'appella pour lui donner mes soins , rebutée d'un traitement de six mois. Je la trouvai en proie aux douleurs les plus vives , le sein droit d'un volume effrayant ; l'engorgement, gagnant jusqu'à l'aisselle, présentait une tumeur inégale , la forçait à avoir le bras soutenu d'un oreiller : la fièvre , les foiblesses, l'insomnie , étoient pour elle passées en habitude.

A l'appareil effrayant que me présenta la levée d'un cataplasme émollient-anodin ; je réclamai la présence du chirurgien qui la traitait ; sa vanité souffrait , il s'y refusa. J'appris de la malade , âgée de quarante ans , qu'à la fin de 1767 , les avant-coureurs d'une différente manière d'être , ordinaire à cet âge , lui avoient fait éprouver les accidens qui en sont les suites. Dans le moment où la nature, en proie à l'incertitude de l'évacuation périodique ou de sa suppression , changeait son état habituel , elle reçut au sein un coup de clou. La tension , la douleur , suivirent de près l'événement ; bientôt on appliqua les émolliens. L'excès de la douleur fit recourir aux anodins ; & cependant le sein prenait du volume. La crainte d'une suppuration

prochaine étoit , à proprement parler , la seule qui affectoit Mad. Le Cour. J'osai , le 11 Avril 1768 , que je la vis pour la seconde fois , lui promettre qu'elle n'auroit point lieu : en effet, loin de regarder la tumeur comme disposée à la suppuration , je l'envisageai au contraire comme l'effet de l'usage inconsideré des émolliens , aidé de la pléthore manifestée par tout ce qui la caractérise ; & d'autant plus à soupçonner , que ce tems tenoit du période des règles , qui , sur leur déclin , paroissant tantôt , & manquant une autre fois , méritoient une attention particuliere , par la gravité que cette entrave apportoit aux accidens de la maladie.

Je prescrivis une saignée du bras , & l'immersion des pieds dans l'eau tiède ; je fis frotter légèrement l'endroit du coup , distingué par une douleur plus vive , une chaleur plus grande , & un point de rougeur , avec un mélange d'huiles de mélisse & de camomille ; sur l'étendue du sein on mit , & on répéta souvent , dès que la chaleur étoit plus sensible , une compresse imbibée de décoction froide de grande ciguë noire , où avoient infusé les fleurs de camomille & de mélilot. Pour boisson , une légère décoction de parelle avec le sel de *Duobus* , en petite quantité ; deux fois par jour , plein une cuiller à café de suc pur de ciguë :

132 OBSERVAT. SUR LES EFFETS

on en vint peu-à-peu à un demi-gobelet. Le soulagement fut prompt, eu égard à la fièvre, à la douleur & à la chaleur. Le quatrième jour, je conseillai les cataplasmes de feuilles de ciguë & de farines résolatives, en parties égales, dans la décoction de parelle, sans pour cela supprimer l'huile de mélisse & de camomile. Quand la chaleur ou l'inflammation ont paru vouloir prendre le dessus, les bains des pieds, l'application des serviettes imbibées à froid, comme dessus, ont eu le plus prompt succès. L'eau de parelle a été long-tems continuée pour boisson, on y mettoit toujours quelques feuilles de ciguë; dès qu'on eut interrompu l'usage du suc, le plus ordinairement on employoit un gros & demi de tartre martial soluble sur pinte; & enfin la guérison a été assurée par l'usage d'une eau minérale factice. La malade à jugé à propos de reprendre de tems à autre, la tisane de parelle, de cigue, avec le fel de *Duobus*, ou le tartre; &, par ce moyen, s'est préservée du retour.

II^e OBSERVATION.

Le fils de Duverger, tanneur, avoit depuis long-tems une ophthalmie commune à chaque œil, les paupieres engorgées, les lèvres épaisses, les glandes du col tu-

méfiées, le teint pâle, en un mot la figure d'un scrophuleux. Je le mis à l'usage d'une décoction de pabelle, & deux fois par jour, une cuillerée de syrop de ciguë & de navet : on appliqua, sur les yeux, les farines résolutives & celle de seigle, en parties égales; ensuite la pulpe de pomme de reinette : on les lava, deux ou trois fois par jour, avec l'infusion, au vin blanc, des semences de fenouil, & le sucre-candi : on le purgea de tems à autre, & il est guéri ; il lui reste seulement deux taches sur la cornée transparente, qui céderont, sans doute, aux fumigations, comme je l'ai déjà éprouvé.

J'ai souvent fait usage, en pareils cas, de la ciguë, la pabelle, les navets, à l'hôpital confié à mes soins, & pour les pauvres en ville, & n'ai jamais eu lieu de m'en repentir. L'effet de l'extrait m'en parut lent dans les premiers tems de ma pratique ; peut-être étoit-il infidèle.

Je desiré, Monsieur, que ces deux Observations, en méritant votre suffrage, soient utiles au soulagement des malheureux.

J'ai l'honneur d'être, &c.



OBSERVATION

Sur les Accidens causés par des Noyaux de Prunes , retenus pendant près de neuf mois dans l'estomac ; par M. DEVILLAIN , chirurgien à Champagnole , en Franche-Comté.

Le 10 Juin dernier , ayant été appelé pour un malade, au Mouton , hameau dépendant de la paroisse de S. Germain, diocèse de Besançon , Marie Villermet , âgée de quarante - deux ans , profita de mon voyage , pour me faire consulter sur un vomissement dont elle étoit tourmentée depuis plus de neuf mois. L'exposé que son mari me fit de son état , me parut exiger que je me transportasse chez elle. J'y allai donc ; je trouvai cette pauvre misérable dans un état affreux d'émotion , avec un visage cadavéreux. Je m'informai d'abord de ce qui avoit précédé cette affreuse situation ; elle me répondit qu'ayant toujours été grasse & bien constituée , elle soupçonnoit ne devoir la perte de ces heureuses dispositions qu'à des chagrins cuisans , qui , dans sa dernière couche , supprimèrent ses vuidanges & les évacuations périodiques. Une situation aussi triste auroit exigé des soins & les secours les plus prompts ;

mais la modicité de ses facultés, jointes à l'éloignement des personnes de l'art, ne lui permirent pas de travailler à se rétablir. Son état dégénéra en une affection hystérique très-caractérisée. Plusieurs années se passèrent dans des assauts terribles, & rien n'en adoucissoit la rigueur. La patience & la résignation la plus pieuse avoient été jusques-là son meilleur médecin. Ce ne fut qu'en Septembre 1770, que cette femme, qui n'avoit jusques-là vomi que dans les accès, commença à être tourmentée d'un vomissement continuel, que le moindre véhicule excitoit. Instruit de ces particularités, je crus devoir m'assurer de l'état des viscères du bas-ventre. Le tact me fit découvrir, dans la région épigastrique, tout près du cartilage xiphoïde, des tumeurs irrégulières, qu'on ne pouvoit pas presser sans lui causer les plus vives douleurs; ce qui me donna lieu de soupçonner que le vomissement tenoit à quelqu'autre cause qu'à l'affection hystérique.

L'état de cette malheureuse me paroissant demander des attentions suivies, que l'éloignement de ma demeure ne m'auroit pas permis de lui donner, je pris le parti de la faire transporter chez moi. Après quelques jours de repos, pendant lesquels je me contentai de la mettre à l'usage de la crème d'orge & de riz, je crus devoir m'occuper

sérieusement de sa cure. Une langue blanche, une bouche amère, des urines bourbeuses, signes infailibles de l'embarras des premières voies, me parurent indiquer les évacuans, que son extrême foiblesse sembloit contre-indiquer. Je crus cependant pouvoir risquer une eau de casse émétisée : son succès surpassa mon attente ; mais quel fut mon étonnement, lorsque j'aperçus, parmi des matières fétides & corrompues, un grand nombre de noyaux de prunes ! Malgré cela, cependant, les accidens subsistoient encore ; & les tubercules, que j'avois sentis, ne diminuèrent que très-peu de volume. Je crus devoir donner quelque relâche à ma malade, pour se remettre de la fatigue du vomitif. Je lui redonnai, au bout de quelques jours, un catartico-émétique, dont l'effet fut le même que celui du premier. Il sortit, par l'effet de l'un & de l'autre, une soixantaine de noyaux de prunes, de différens volumes, tous d'une couleur d'ébène ; il en passa en outre plusieurs par les selles. Je ne fus pas peu étonné, lorsqu'ayant questionné ma malade sur le tems où elle avoit mangé les fruits dont je voyois les restes, elle me répondit qu'elle ne se souvenoit pas d'en avoir mangé depuis le mois de Septembre. Le long séjour, que ces corps étrangers avoient fait dans l'estomac, me fit craindre d'avoir à combattre des effets

consécutifs du délabrement de ce viscere. Je ne fus pas peu surpris, lorsqu'au bout de quelques jours, je vis que je n'avois plus à vaincre qu'une foiblesse légère, & des accès très-supportables de vapeurs. Un régime choisi, les bains, l'usage des bouillons apéritifs, le quinquina associé aux anti-hystériques, & le café, les ont presque dissipés : reste à sçavoir si la tempête ne succédera pas, au bout de quelque tems, à ce calme flatteur ?

O B S E R V A T I O N

Sur une Germination de Noyaux de Cerises dans les intestins d'un malade ; par M. LANDAIS, Docteur en Médecine, aux Essarts, en bas Poitou.

Le nommé *Séguin*, d'un village de la paroisse des Essarts, languissoit depuis deux ou trois ans. Il alloit cependant toujours, & il vaquoit encore à ses occupations jusqu'aux environs de Pâques dernier ; qu'il fut retenu au lit tout-à-fait. Appelé pour le voir, je le trouvai dans un état désespéré, miné par la fièvre-lente, sec, décharné, dans le marasme. Depuis longtemps il souffroit, par intervalles, des douleurs sourdes dans les entrailles ; & ces douleurs se terminoient, pour l'ordinaire,

138 OBS. SUR UNE GERMINATION

au côté droit. Une chaleur brûlante dans toute l'habitude du corps, une grande sécheresse de la peau, & une constipation opiniâtre, le fatiguoient le plus. Il se plaignoit aussi d'anxiétés à l'estomac, avoit la bouche pâteuse, sèche, la langue blanche. Son teint étoit d'un jaune livide, le pouls petit, misérable. J'examinai les viscères du bas-ventre ; & , autant que j'en pus juger, j'attribuai tout le mal au mauvais état du foie, qui me parut dur ; squirrueux, & moins gros que dans l'état naturel. Je n'apperçus rien dans les autres viscères ; & , comme le mal me parut sans ressource, mon ordonnance fut courte, & se réduisit au régime & aux remèdes, que le moment & la constipation exigeoient.

Depuis ce tems, j'avois perdu de vue le malade jusqu'à sa mort, arrivée le 24 Août dernier 1771. Les sept à huit derniers jours de sa vie, il rendit, avec des déjections liquides spontanées, une assez grande quantité de noyaux de cerises, qui sortoient tantôt douloureusement, tantôt sans peine & sans douleur, en plus ou moins grande quantité, à des intervalles plus ou moins longs.

Il est certain que Séguin n'a point mangé de cerises cette année ; ou, s'il en a mangé, il est sûr qu'il n'en a pas mangé cinquante, durant toute la saison ; & il a rendu près

de quatre cents noyaux. Sa femme, qui est restée constamment auprès de son lit, & qui lui servoit tout ce dont il avoit besoin, ne lui a donné des cerises qu'une seule fois, par complaisance, deux douzaines tout au plus, contre la défense expresse de son chirurgien; & le malade, émerveillé de ce prodige, a confessé de bonne foi qu'il n'en avoit reçu d'aucune autre main. Il n'a pas mangé non plus de cerises confites avec leurs noyaux; peut-être n'a-t-il jamais goûté de confitures. Il faut donc que ces noyaux viennent des cerises que le malade mangea, l'année 1770, & qu'ils soient restés dans son corps au moins quinze mois.

Ce n'est pas le seul exemple qu'on ait, en médecine, de corps étrangers qui aient séjourné long-tems dans le canal des intestins. Combien de fois en a-t-on trouvé dans les valvules du colon, dans l'appendice du *cæcum*? &c.

Jusques-là il n'y a rien de merveilleux; mais ce qui mérite plus d'attention, & qui m'a d'abord frappé, c'est qu'entre ces noyaux, on en voyoit plusieurs qui avoient visiblement subi un commencement de végétation. Le noyau étoit entr'ouvert; & il sortoit de l'amande un germe de plusieurs lignes, que l'on voyoit distinctement, & si clairement, qu'on ne pouvoit s'y méprendre, ni le confondre avec quel-

que pellicule ou portion d'aucun autre corps quelconque. Ce germe, & la semence à laquelle il appartenoit, étoient desséchés, tandis que la chair des autres noyaux n'avoit souffert presque aucun changement : dans quelques-uns, elle commençoit à se flétrir ; dans quelques autres, elle étoit tout-à-fait desséchée ; mais, dans le plus grand nombre, elle étoit saine, & conservoit toute sa fraîcheur. Tous ces noyaux étoient dans leur entier, fermés ; il n'y avoit d'ouverts que ceux précisément qui avoient poussé un germe.

Si les œufs, si les semences de vers de différente espèce, d'insectes de toute sorte, éclosent, se nourrissent, s'accroissent, se reproduisent & se perpétuent dans l'estomac, dans les intestins, dans tous les viscères, dans toutes les parties des animaux, ne peut-il pas se faire que des semences, des graines végétales y éclosent aussi, & s'y développent jusqu'à un certain point ?

Si, indépendamment de toute autre cause, la chaleur suffisoit seule pour donner le premier jeu au développement des premiers rudimens de l'embryon plante ; en vivifiant, par une douce raréfaction, les liqueurs croupissantes dans ses vaisseaux ; pourquoi ce degré de chaleur déterminé, propre à la germination d'une graine de cerisier, ne se rencontreroit-il pas dans les

intestins ? Pourquoi, s'y rencontrant, cette graine, soumise assez long-tems à son action, n'en éprouveroit-elle pas l'effet ? Que si l'on veut que l'accroissement du germe, principe engourdi dans sa matrice, dans sa graine, se fasse par l'intus-susception de sucs étrangers, par une nourriture réelle ; pourquoi cette nourriture ne se trouveroit-elle pas, dans telle circonstance, dans les entrailles des animaux ? Ne voit-on pas des semences de toute espece, abandonnées, jetées au hazard, éclore çà & là, dans des lieux très-chauds, dans des endroits arides, renfermés, sur des pierres, &c. &c. sans autre agent que l'atmosphère ; & périr bientôt, faute d'une nourriture assez succulente, assez abondante, faute d'avoir où s'implanter, où prendre racine ? N'en voit-on pas servir de pâture aux oiseaux, se conserver sans altération dans leur estomac, résister sans changement à tout l'effort de la digestion, sortir avec les excréments, & ensuite porter du fruit ? On a un exemple familier de ce que j'avance dans le gui, cette plante parasite, si fameuse chez les anciens, tant vantée des médecins, & dont l'histoire est en effet curieuse.

Quoi qu'il en soit de ces réflexions, que je me suis permises sur un fait qui vient de se passer sous mes yeux, ce fait est cer-

tain, & rien ne sçauroit en infirmer la vérité. Combien de phénomènes singuliers se présentent, tous les jours, dans l'économie animale, dont on ne sçauroit rendre raison ? On explique assez plausiblement l'origine, la nature, la vie des cheveux, des dents, des os, &c. que l'on trouve dans les tumeurs enkistées, qui ont leur siège à la matrice, aux trompes, aux ovaires : mais comment expliquera-t-on ces mêmes choses, & d'autres plus extraordinaires encore, plus bizarres, que l'on a vues plus d'une fois dans les tumeurs de même nature, placées sur des parties qui ne pouvoient avoir aucune correspondance avec les organes de la génération ? En vain a-t-on recours pour cela à l'épaississement de la lymphe, durcie, modifiée, figurée de différentes façons. Je n'entends pas comment un bras organisé, tel que celui que Ruisch trouva dans une tumeur placée sur l'estomac, ne seroit qu'une concrétion plâtreuse, lymphatique ? Ce sont-là de ces mystères de la nature, qui se plaît souvent à couvrir ses opérations d'un voile que la philosophie ne sçauroit lever. Toujours uniforme dans ses moyens & dans sa fin, elle échappe à nos recherches par sa simplicité même. Faute d'assez de délicatesse dans nos sens, pour saisir ses commencemens, pour appercevoir les premiers pas

de sa marche , nous ne pouvons la suivre dans ses détails ; & au moment que nous croyons lui arracher son secret , elle se dérobe à nos regards , & ne nous laisse que ténèbres & obscurité.

PREMIERE SUITE

Des Nouvelles Observations sur l'Alaitement des Enfans ; &c. par M. LEVRET ; &c.

§. VII. Supposons présentement que la femme vient d'accoucher , & qu'elle est en état de commencer l'alaitement , soit qu'on ait aidé la nature à exécuter aisément cette fonction , soit que cela n'ait pas été nécessaire. Le tems le plus convenable pour faire cette entreprise , est, dans les cas les plus ordinaires , deux heures, ou environ, après que la femme a été délivrée : c'est-à-dire, après qu'elle a été remise dans son grand lit , & qu'elle a pris un bouillon, ou quelqu'autre chose d'équivalent.

Si l'enfant tette bien dès la première fois , il y aura lieu d'espérer que l'entreprise réussira , sur-tout s'il tette également bien des deux seins : pour-lors, tout le reste deviendra aisé. La mere pourra manger modérément des alimens de facile digestion, les deux premiers jours ; elle fera bien de

s'observer un peu plus le trois ou le quatre, & quelquefois ces deux jours-là, parce que, pour-lors, le sein est sujet à durcir & à devenir douloureux, de même que les mammelons qui se racourcissent.

D'ailleurs il y a alors ordinairement de la sueur, qu'il faut prendre garde de ne pas laisser refroidir, principalement sur le sein : pour éviter cet inconvénient, il ne faut découvrir de la poitrine que le moins qu'il est possible, & seulement lorsqu'il est nécessaire de donner à tetter à l'enfant. Il n'est pas moins important de s'opposer aussi au refroidissement des extrémités supérieures, quand elles sont en sueur ; car, lorsque cela arrive, il est fort rare qu'il ne se fasse point quelque engorgement au sein. L'accouchée prévient cet accident, si elle ne met point ses bras dans le lit, pourvu qu'ils soient bien couverts jusqu'au poignet, & qu'elle fasse usage de gants de fil, faits pour homme : moyennant ces gants, l'air ne frappant point les mains, elles resteront dans une douce chaleur : nous préférons les gants de fil à ceux de coton, ou de peau ; le coton étant sujet à donner des demangaisons, & la peau à acquérir de la mauvaise odeur ; à l'égard du choix des gants d'homme, de préférence à ceux de femme, c'est parce que, ceux-là étant ordinairement beaucoup plus courts que ceux-ci, on les ôte

ôte & on les remet sans avoir besoin, à chaque fois, de donner de l'air au-delà des poignets. Ces gants peuvent avoir le bout des doigts ouverts, sur-tout les pouces & les indicateurs, pour les femmes qui prennent du tabac; mais elles doivent bien prendre garde qu'il n'y en reste, de crainte d'en mettre aux mammelons, ce qui empêcheroit l'enfant de tetter; & de n'en pas prendre lorsqu'il tette, de crainte qu'il n'en tombe dans ses yeux.

Dans les cas les plus ordinaires, passé le cinquième ou le sixième jour de l'accouchement, l'alaitement se trouve assez passablement bien établi, pour que la femme puisse changer complètement de linge, & même se lever, pourvu qu'elle se tienne chaudement sans rien outrer, ayant égard au tems, au lieu, à la saison & aux habitudes; car toutes ces choses influent toujours plus ou moins dans ces cas. D'ailleurs elle fera bien d'augmenter peu-à-peu la quantité de ses alimens, afin de se fortifier & d'avoir suffisamment de lait. Il faudra aussi, en cas de constipation, qu'elle se tienne le ventre libre, en prenant des lavemens simples, sans abuser de ce moyen, de crainte qu'il ne détourne le lait.

A l'égard de la boisson, elle doit être des plus simples & des plus ordinaires, comme, par exemple, de bonne eau &

de bon vin vieux, de la biere vineuse, mais coupée, qui ne soit ni trop nouvelle ni trop vieille; celle qui est nouvellement faite, étant très-sujette à peser à l'estomac, & même quelquefois à attaquer les voies urinaires; & la vieille biere à être aigre. Si on est dans l'été, on prendra ces boissons à la chaleur de la saison; & lorsqu'il fera froid, un peu tièdes. Il faut d'ailleurs que la femme qui nourrit, évite, autant qu'elle le pourra, de faire usage des boissons dont l'acide est développé, comme celles des fruits rouges, de la limonade, de l'orangeade, &c. Elle doit aussi se priver des crudités de toute espece; toutes ces choses étant ordinairement nuisibles aux enfans qui sont à la mamelle; parce que, dans ce premier âge, ils abondent en acides: celui qui est toujours contenu dans le lait qu'ils prennent journellement, se développe plus ou moins chez eux, en sorte qu'ils en ont toujours trop: il convient donc de leur en transmettre le moins que l'on peut.

Passé les huit premiers jours de la couche, les femmes, qui nourrissent & qui se portent bien à tous égards, ont ordinairement peu d'écoulemens utérins; & ces écoulemens cessent aussi plus promptement qu'à celles qui ne nourrissent pas, parce que, dès le troisieme ou le quatrieme jour après l'accouchement, le sang, qui se porte

ordinairement alors en abondance du côté des mammelles , pour la formation du lait, ne discontinuant point de s'y porter abondamment , ce superflu abandonne la route de la matrice. Ainsi, loin de s'alarmer de cette différence , ce qui arrive quelquefois aux personnes sans expérience , on doit en être satisfait , puisque c'est un effet naturel très-avantageux pour la mere & pour l'enfant : celui-ci trouvant alors , & par cette raison , une quantité suffisante de lait pour sa nourriture , tandis que la mere se trouve en même tems , non-seulement délivrée promptement des tranchées utérines , si elle en avoit , mais à l'abri du sentiment de pesanteur que ces tranchées occasionnent , avec un espèce de tenésme , qui les force quelquefois à pousser involontairement , comme pendant le travail de l'accouchement : cela est si vrai , que les femmes du peuple, qui nourrissent , ne sont pas , toutes choses d'ailleurs égales , si sujettes aux descentes de matrice (a), que celles qui ne nourrissent pas , quoique les unes & les autres vacquent à leurs affaires peu de jours après leurs accouchemens. Il résulte, de ces remarques de pratique , que nous pouvons

(a) Voyez ce que nous avons conseillé, (dans le cinquième Cahier du Supplément de l'an 1770, Tome 34 de ce Journal,) pour remédier aux diverses descentes de matrice , &c.

148 NOUVELLES OBSERVATIONS

permettre, sans inconvénient, aux meres qui nourrissent leurs enfans, de se lever le cinquieme ou le sixieme jour de leur couche, si rien d'ailleurs ne s'y oppose.

On ne doit point purger l'enfant nouveau-né que la mere allaite, excepté qu'il ne soit trop long-tems à se vider, comme, par exemple, vingt-quatre heures, ce qui est fort rare, parce que le premier lait de la mere fait ordinairement l'office de purgatif. Si, au contraire, l'enfant étoit constipé, il faudroit lui faire prendre de petites doses de syrop de chicorée, composé de rhubarbe, ou de pomme aussi composé, soit pur, soit mêlé avec parties égales d'eau un peu tiède; ou bien faire usage de petits suppositoires, (les meilleurs sont de savon commun coupé en forme de cheville, puis enduit de beurre,) qu'on introduit dans le fondement, & que l'on y soutient, soit avec le bout des doigts seulement, soit avec un petit tampon de linge mollet, jusqu'à ce que l'on s'appërçoive que l'enfant fasse effort pour se vider, ce qui ordinairement ne tarde guères à arriver.

Il est aussi utile d'aider les enfans nouveaux-nés à rendre les matieres glaireuses, qui se sont accumulées dans leur poulmons pendant les derniers mois de leur accroissemens. Du bon beurre frais mêlé, à parties

égales , avec du sucre en poudre très-fine , & dont on fait des boulettes , que l'on met de tems en tems dans la bouche de l'enfant , remplissent très-bien cette intention.

Tout le monde sçait qu'il faut coucher l'enfant nouveau-né sur l'un ou l'autre de ses côtés , pour faciliter la sortie de ces glaires mouffeuses , qu'il est quelquefois nécessaire d'aider à fortir de la bouche , en les tirant avec les doigts , ou avec du linge ; & même , quand il s'en présente de gros flocons , au fond de la gorge , (ce qu'on reconnoît , parce qu'alors ces enfans deviennent violets) on leur met la face en-dessous , sans qu'elle appuie sur rien : on sçait que c'est pour ces raisons , en plus grande partie , qu'on veille soigneusement les enfans nouveaux-nés , les premières vingt-quatre heures ; mais tout le monde ne sçait pas également , dans ces cas où il semble que l'enfant va étouffer , que , si on lui porte le bout du doigt indice jusqu'au fond de la bouché , & qu'étant là , en le rendant crochu par le bout , & en le retirant à soi , on facilite la sortie de ces pelotons de phlegmes , souvent mêlés de lait caillé ; & qu'on en délivre bien plus promptement & bien plus sûrement l'enfant , que si on s'y prenoit de tout autre manière.

D'ailleurs il est bon d'observer que ce

petit accident arrive plus souvent aux enfans que les meres nourrissent , qu'aux autres ; parce que, pour ceux-ci, on retarde ordinairement vingt-quatre heures à leur donner à tetter ; & que, pendant ce tems, les matieres muqueuses sortent sans être mêlées avec du lait , ce qui fait qu'elles en sortent plus aisément.

Quant à tous les autres petits soins nécessaires pour élever les enfans à la mamelle, &c. nous renvoyons ce que nous avons à en dire , à l'article où nous nous sommes proposés de traiter des moyens de remédier aux obstacles qui se présentent du côté de l'enfant , étant naturel de revenir actuellement à ceux qui dépendent des meres.

§. VIII. Supposons donc que l'accouchée ait négligé de prendre les précautions dont nous recommandons de faire usage sur la fin de la grossesse, & qu'elle se trouve dans le cas où ces précautions auroient été nécessaires, que fera-t-on ? L'expérience nous a appris que , si le lait a un peu suinté par les mammelons , & que ces mammelons ne soient point aplatis, on peut commencer par présenter l'enfant au sein de sa mere , peu de tems après l'accouchement, (comme nous l'avons conseillé au commencement du paragraphe précédent,) & examiner attentivement si l'enfant tette,

ayant la précaution d'éviter que son nez ne se trouve point bouché en appuyant sur le sein ; car, s'il y appuyoit assez pour que les deux narines s'en trouvassent entièrement bouchées, la succion deviendrait absolument impossible.

Si l'enfant tette réellement, sans faire de douleur à la mere, l'alaitement réussira, sans avoir besoin d'aucune préparation ; mais, si l'enfant fait du mal au sein en tiraillant le mamelon ; il faudra pour-lors discontinuer cet essai, & se servir de la succion, en suivant quelques-unes des manieres décrites au paragraphe que nous venons de citer ; &, lorsque les bouts seront devenus plus longs, & qu'il en sera sorti aisément de la férosité laiteuse, sans faire de douleur, ou au moins que très-peu, on présentera de nouveau l'enfant au sein, pour voir s'il tettera avec moins de difficulté que la premiere fois. On réitérera ceci alternativement des deux côtés, ayant la précaution de laisser un peu reposer la mere, après chaque fois, & de mettre ses mamelons dans les étuis décrits ci-dessus, §. VI.

Si l'enfant s'endort au sein, on l'y laissera, en supposant néanmoins que la mere en veuille bien souffrir la gêne, si non, on le retirera pour le mettre dans son petit berceau ; &, lorsqu'il se reveillera de lui-

152 NOUVELLES OBSERVATIONS

même , on lui donnera à tetter , soit sans y préparer les bouts , soit en les préparant promptement , ce à quoi on sera déterminé par le plus ou le moins de douleur que la mere sentira pendant la succion de l'enfant , & le plus ou le moins de facilité qu'il aura à tetter.

Si, dès la premiere fois qu'on le présentera au sein , il ne pouvoit point tetter , & qu'il fit beaucoup de douleur dans cette tentative , sur-tout des deux côtés , il faudroit alors différer l'alaitement , jusqu'à ce que , par le moyen de la succion , soit étrangere , soit par un des moyens proposés , (au §. VI ,) on soit parvenu à former suffisamment bien les mammelons , & à déboucher leurs canaux laiteux : si-tôt donc qu'on croira y être parvenu , & que l'enfant se fera éveillé de lui-même , on le présentera au sein , pour réiterer la tentative de l'alaitement naturel. Si enfin ces préparations duroient plus de vingt-quatre heures , & que l'enfant n'eut pas encore commencé à se vider , il conviendrait de ne pas tarder davantage à le purger d'une des manieres décrites , (au §. VII ,) de crainte qu'un plus long retard ne lui devint nuisible (a).

Nous venons de dire , qu'en faisant ces

(a) Nous supposons ici qu'on s'est assuré que l'*anus* est perforé.

tentatives , il est nécessaire d'examiner soigneusement si l'enfant tette bien réellement (a), ce qui est d'une grande conséquence ; car, faute d'une attention suffisante sur ce sujet , il pourroit arriver , comme nous ne l'avons vu que trop souvent , qu'on croie que l'enfant tette bien , tandis que quelquefois ce n'est qu'en apparence qu'il le fait. Mais , afin d'éviter cette erreur , il est bon d'observer que , pour que l'enfant nouveau-né , qui se porte bien , & dont la bouche est bien conformée , puisse tirer avec facilité le lait des mamelles , il faut que le mamelon ait toutes les conditions requises , (exposées dans le §. I.) afin d'être saisi aisément , & de pouvoir se laisser loger de même entre le palais de l'enfant , & sa langue creusée ou pliée en gouttière , pour qu'il puisse pomper le lait.

On voit, dans cette opération , les joues alternativement se gonfler au-dehors , & se retirer au-dedans , en se creusant dans le milieu : lorsqu'elles se creusent , l'enfant pompe le lait ; & , lorsqu'elles se gonflent , il l'avale , ce que l'on reconnoît non-seulement au mouvement de la mâchoire inférieure qui se rapproche alors de la supé-

(a) Nous supposons encore ici que l'enfant n'a point le filet.

rieure , mais encore à celui de la gorge qui s'enfle en recevant le lait qui vient d'y arriver , & qui se resserre pour le pousser du haut en bas dans l'estomac , étant bien certain que la fluidité , ni le propre poids des liqueurs ne sont point suffisans pour les y faire parvenir , & qu'il faut qu'ils y soient poussés par la contraction des muscles qui font faire la déglutition.

Ceci une fois bien connu , on est en état de sçavoir si l'enfant , qui vient de naître , tette réellement , ou s'il ne tette qu'en apparence , c'est-à-dire , s'il avale du lait , ou s'il n'en avale point ; mais il faut bien prendre garde de ne pas s'en laisser imposer par le seul mouvement des joues & du menton , parce qu'il ne suffit point que les joues se creusent plus ou moins pour pomper , & se gonflent de même pour avaler , ni que le menton se relève dans ce dernier moment ; car tout enfant qui tette à vuide , qu'on me passe le terme , fait ces mouvemens à chaque coup de pompe qu'il exécute ; mais il n'avalera point de lait qu'il n'en ait à avaler.

Si donc l'enfant ne tire pas suffisamment de lait pour se remplir la bouche , il n'avalera chaque fois que très-peu de sérosité âcre , & souvent sanguinolente , mêlée

avec sa salive & beaucoup d'air ; d'où il ne peut résulter que quantité de maux , soit pour la mere , soit pour l'enfant.

Ce que nous venons d'avancer sur la férofité sanguinolente , est si vrai , que si on fait attention à ce qui se passe les premieres fois qu'on applique le suçoir aux mamme-lons , dont les canaux ne sont pas encore débouchés , on verra sortir des petits flo-cons de glaires , plus ou moins sanguino-lens , quoique la peau du mamelon ne soit point entamée. Or , si c'est l'enfant qui , par sa succion , détermine ces flocons à sortir , il les avale avec le sang dont ils se trouvent mêlés , & en même temps beau-coup d'air , lequel leur donne la colique venteuse qui les fait beaucoup souffrir , & dont ils ne sont soulagés , qu'après avoir rendu des vents , soit par en-haut , soit par en-bas , & quelquefois par ces deux voies en même temps.

A l'égard des glaires sanguinolentes que nous avons dit que les enfans avalent dans le cas que nous venons d'exposer , (qui est celui du prétendu cassement des cordes dont parle le vulgaire ,) nous pouvons as-surer d'en avoir vu vomir , au grand étoi-nement des peres & meres qui croioient leurs enfans perdus , mais que nous avons rassurés , en les convainquant que ce sang ne venoit que des mammelons , & non d'ail-

leur. Nous avons aussi dit que , lorsque l'enfant ne téttoit qu'en apparence, il avaloit de sa salive , & nous ne croyons point que personne en doute ; mais, comme nous avons ajouté qu'il avaloit aussi de la sérosité âcre, on pourroit peut-être croire que nous hazardons ceci sans preuve ; en tout cas, s'il y avoit des incrédules sur ce fait , ils pourront s'en assurer par eux-mêmes, comme nous l'avons fait.

Nous pouvons encore ajouter, à ces remarques importantes par leur objet, que, quand les enfans nouveaux-nés ne tettent qu'en apparence, & non en effet, au lieu de s'endormir tranquillement sur le sein de leur mere , ils s'y fatiguent souvent au point de devenir tout en sueur, quittant à tout moment le tetton pour crier, & finissant quelquefois par tomber dans l'accablement, comme s'ils étoient dans un sommeil létargique ; mais, avant d'en venir là, si leur arrive souvent que , faute de pouvoir saisir convenablement le mamelon, ils le ferment très-fort entre les mâchoires, ce qui fait alors de violentes douleurs à la mere : pour les faire finir promptement, il suffit d'appuyer suffisamment le nez de l'enfant contre le sein, pour lui boucher entièrement l'extérieur des narines, ce qui est très-aisé à faire, & sans inconveniens ; pour-lors il faut que, pour respirer, l'enfant

ouvrir la bouche , ce qu'il ne peut faire sans lâcher le mammelon , & cela suffit.

Concluons que, si, après avoir fait usage de toutes les précautions ci-dessus décrites, les choses en étoient venues à ce point, il faut, lorsque les deux premiers jours sont écoulés , discontinuer de présenter l'enfant au sein de sa mere , & lui substituer des chiens nouveaux-nés , lesquels réussissent ordinairement assez bien à faire peu-à-peu ce que l'enfant n'a pu faire tout de suite , & en fatiguant beaucoup moins l'accouchée : il est bon de rogner de près les ongles de ces animaux, & , indépendamment de cela, de leur entortiller les pattes de devant avec de petites bandes de linge , pour qu'avec le reste de leurs griffes, ils ne blessent point le sein ; parce que, tant qu'ils sont au tetton, ils ne cessent de le comprimer comme s'ils pétrissoient. Il est aussi nécessaire d'envelopper le derriere de ces petites bêtes avec suffisamment de linge , car elles font très-souvent leurs ordures.

Quand au choix de ces chiens , il faut qu'ils soient non-seulement très-nouveaux-nés mais de grosse espece. Ils doivent être fort jeunes, par la raison qu'à trois semaines ou environ , ils commencent à avoir des dents ; & qu'alors ces dents , qui sont extrêmement ppointues , ne manqueroient pas de blesser les mammelons.

Il est utile que ces chiens soient d'une grosse espece , afin qu'ils vuident plus aisément & plus promptement le sein , parce qu'alors, c'est-à-dire le troisieme ou le quatrieme jour , il n'y a souvent que trop de lait , tandis qu'il n'en sort que difficilement ; d'où il résulte une tension plus ou moins douloureuse, qui, en raccourcissant toujours plus ou moins les mammelons , & en les durcissant , produit toute la difficulté de l'allaitement : difficulté qui fait que , quelquefois le chien ne pouvant point tetter aisément , saisit le mamelon avec ses mâchoires , ce qui fait beaucoup de douleur : lorsque cela arrive , il faut que la femme lui introduise promptement un doigt au fond de la gorge , en le passant par un des côtes de la gueule ; & sur le champ il lâche le mamelon.

Il est aussi nécessaire que ces petits chiens soient un peu affamés lorsqu'on les présente au sein , sur-tout pour la premiere fois , & qu'on ait mis du lait tiède au mamelon , sans quoi ils sont sujets à refuser de se donner la peine qu'ils doivent prendre dans ces circonstances pour tetter : on en a vu à qui il a fallu dix , douze ou quinze heures , & même jusqu'à dix-huit , pour les y déterminer ; ainsi il ne faut pas s'y prendre trop tard , afin d'accélérer la réussite.

D'un autre côté, il est bon d'observer que, pendant tout le tems qu'on sera obligé d'employer, pour mettre les mammelons en train de fournir suffisamment & assez aisément du lait pour nourrir l'enfant, il faudra y suppléer avec de bon lait de vache ou de chèvre, en les coupant plus ou moins, suivant leur consistance, avec une légère eau d'orge sucrée ou miellée : il est très-utile de faire prendre cette boisson par le moyen du biberon, à travers le goulot duquel on a fait passer un petit rouleau de linge fin & mollet, qui n'ait point d'éfiloches, & qui déborde d'un pouce ou environ, afin d'empêcher ce fluide (lequel doit être d'une douce chaleur,) de tomber tout-à-coup en trop grande quantité dans la bouche. On renouvelle souvent ce petit rouleau de linge, & on rince chaque fois le biberon : il n'est pas nécessaire de dire pourquoi, mais on ne doit point oublier d'attacher ce linge au bout du goulot que l'enfant suce ; par ce moyen, on l'entretient dans l'exercice de la succion : d'ailleurs la salive de l'enfant, qui se mêle successivement & continuellement avec sa boisson alimentaire, en facilite la digestion.

§. IX. Après avoir exposé les difficultés que l'art peut souvent surmonter les premiers jours de l'alaitement, venons à celles

de ces difficultés , qui résistent quelquefois pendant plusieurs semaines , & même plusieurs mois , avant que de céder tout-à-fait.

Les femmes , à qui nous avons vu que cela est arrivé , sont principalement celles qui, n'ayant presque point de mammelons, n'ont point travaillé à les former avant que d'être accouchées ; sur tout si le lait n'avoit point du tout coulé. Celles-ci peuvent très-rarement réussir avant que le mouvement du lait soit passé , par conséquent vers le cinq ou sixième jour de la couche ; & encore la plupart de ces femmes sont alors sujettes à avoir le lait grumelé dans le sein : il est vrai qu'on vient très-souvent à bout de le dégrumeler, par le moyen de l'application des cataplasme de mie de pain & de lait , renouvelés toutes les cinq ou six heures ; ou, au lieu de lait , qui est très-sujet à s'aigrir , avec la pulpe d'écorce de racine de guimauve , qui, ne s'aigrissant pas si aisément , peut rester dix à douze heures en place ; ce qu'il faut continuer constamment , jusqu'à ce que tout soit rentré dans l'ordre naturel, ou à-peu-près : on seconde l'effet des cataplasme , par le régime , les boissons délayantes, les lavemens émolliens, & quelque juleps , pour procurer du sommeil la nuit : ces juleps produisent souvent de très-bons effets.

Mais

Mais, comme chez la plupart de ces infortunées, c'est tantôt un sein qui s'engorge, & tantôt l'autre successivement & alternativement, & quelquefois tous les deux ensemble, il en résulte que, pendant tout le tems que ces engorgemens durent, il arrive, de toute nécessité, que l'enfant ne tette que d'un côté, & d'autres fois point du tout; il faut donc absolument y suppléer.

Le choix d'une bonne nourrice de louage, pour remplir ces vues, en attendant que la mere soit devenue en état d'atteindre ce but, seroit sans doute alors le parti le plus convenable à prendre, à bien des égards, & c'est ce que nous avons vu pratiquer plusieurs fois avec un avantage non-équivoque, quoiqu'avec beaucoup de répugnance; mais, lorsque cette répugnance devient invincible, & que les deux seins ne sont pas affectés ensemble, ou à un point assez considérable pour rendre l'alaitement impossible, au moins pour un tems plus ou moins long, on pourra donner à l'enfant, indépendamment du lait coupé, (dont nous venons de parler un peu plus haut,) de la panade très-légère, faite avec de ce lait coupé & du pain desséché au four, (à demi-chaud,) puis réduit en poudre très-fine, de préférence à de la bouillie; celle-ci étant un aliment des plus visqueux,

au lieu que celle-là l'est très-peu ; & par conséquent vaut beaucoup mieux : quoique, dans ce pays-ci, la bouillie soit infiniment plus d'usage que la panade, nous n'avons pas la foiblesse d'accorder à l'ancienneté de l'usage, ce qui ne doit appartenir qu'à la raison éclairée d'une expérience bien réfléchie.

Le vulgaire donne le nom de *poil* à l'état du sein engorgé, lorsqu'il est devenu très-douloureux ; état qui dépend essentiellement de la coagulation du lait. Comme cette coagulation a pour cause principale le contact d'un air froid, pendant la sueur, on doit prendre beaucoup de précautions pour l'éviter (a), sur-tout dans le tems où le sein se remplit promptement de lait ; état qui, dans le cas de l'allaitement laborieux, se perpétue plus ou moins long-tems ; enforte qu'alors l'engorgement du sein est presque inévitable, sur-tout le lait ne coulant que très-peu par les mainmelons, tandis qu'il s'en accumule continuellement du nouveau.

Les secours les plus convenables pour remédier à cet accident, lorsqu'il est accompagné de fièvre, sont les saignées, soit du bras, soit du pied, placées & répétées suivant l'exigence du cas, & un régime sé-

(a) Voyez ce que nous avons conseillé, sur ce sujet, au commencement du §. VII.

vere & délayant, le tout dirigé par un bon conseil. A l'égard des topiques, ils doivent d'abord être émolliens, tels que les cataplasmes de mie de pain & de lait, auxquels on ajoûte, lorsque la détente commence, les jaunes d'œufs & la fleur de safran; ou bien l'application réitérée des farines résolatives cuites dans la décoction des plantes émollientes, ou enfin en ajoûtant au cataplasme de mie de pain & de lait, de petites doses de sel fixe de tartre, depuis fix jusqu'à dix ou douze grains par once de cataplasme. Ce sel, étant étendu dans beaucoup d'eau, est le meilleur de tous les fondans résolutifs qu'il y ait dans la nature, pour liquéfier le lait grumelé dans le sein, ce que nous pouvons affirmer d'après notre propre expérience.

Si, malgré les saignées, le régime & les cataplasmes simplement émolliens, les mamelles ne se ramollissoient point, & qu'au contraire, il s'y déclarât de la douleur avec pulsation, rougeur, & élévation à la peau, il ne faudroit pas différer d'avoir recours aux suppuratifs émolliens, tels que l'onguent de la mère; qui, suivant nous, doit être préféré à tout autre, dans ce cas, soit qu'on l'emploie seul, soit qu'on le mêle avec les cataplasmes susdits.

Il arrive, en pareil cas, de trois choses l'une; ou le tissu cellulaire de la mamelle

est engorgé lui seul , ce qui est rare ; ou bien l'engorgement n'occupe que les glandes , ce qui est assez commun ; mais, le plus souvent, l'une & l'autre de ces parties sont affectées ensemble & en même tems.

Dans le premier cas , la mamelle devient , pour l'ordinaire & uniformement , d'un volume très-considérable ; en sorte que le sein ne change point de figure , à moins qu'il ne s'y forme différens foyers d'abcès : encore arrive-t-il communément que les cloisons, qui séparent ces foyers, se détruisent , & qu'ils communiquent les uns dans les autres. Ces dépôts occasionnent de très-vives douleurs pulsatives, avant que la tumeur s'ouvre naturellement , ou , au moins , que la fluctuation de l'abcès devienne assez sensible au tact , pour être prête à se faire jour au-dehors.

Dans le second cas, le sein paroît comme bosselé de distance en distance , & l'on reconnoît facilement au toucher que ces différentes tumeurs ne sont pas intimement adhérentes entr'elles. D'ailleurs la peau de la mamelle est inégalement gonflée, elle est plus dure dans quelques endroits que dans d'autres ; mais les douleurs pulsatives se font sentir comme dans le cas précédent.

La suppuration se fait promptement, elle est même assez abondante dans le pre-

mier cas ; mais le pus est inégal & varié , soit en couleur , soit en consistance ; néanmoins l'ulcère , qui succède à l'ouverture de la tumeur , se déterge aisément , s'il ne se rencontre point de complication , ou s'il n'y a point eu d'application indiscrette de médicament , & particulièrement si le dépôt s'est ouvert de lui-même ; d'ailleurs la cicatrice , qui se forme lors de la consolidation de la peau , n'est pas plus difforme que si c'étoit celle d'un grain de petite vérole-discrette.

Dans le second cas , la suppuration est semblable en tout à la précédente ; elle est très-lente à se faire , & elle ne se prépare pas , en même tems , dans toute l'étendue du sein : elle commence dans un endroit , & s'annonce ensuite dans un autre ; en sorte que , pendant qu'un foyer d'abcès se vuide , un autre endroit de la mammelle devient douloureux , & s'abcède de suite. Cette alternative se répète jusqu'à ce que toutes les glandes , qui ont été affectées d'engorgement , & dans lesquelles la résolution n'a pu se faire , aient suppuré les unes après les autres ; ce qui dure plus ou moins long-tems , suivant le nombre de ces foyers , la quantité de matiere qu'ils contiennent , la célérité ou la lenteur avec laquelle la suppuration se fait , &c. ce qui produit des variétés presque à l'infini.

Il se forme aussi différens foyers de matière purulente de la même nature dans le troisieme cas ; mais, comme il y a plusieurs glandes engorgées, qui se trouvent comprises dans chacun de ces foyers, la mamelle se dégorge plus promptement que dans le second cas, & plus lentement que dans le premier, parce qu'il tient exactement, du caractère des deux précédans.

Il faut attendre, dans tous ces cas, que la matière se fasse jour d'elle-même, tant pour éviter que l'air extérieur ne pénétre trop dans le sein, que parce que le plus long séjour de pus accélère la destruction des cloisons qui partagent les différens foyers voisins : d'où il résulte qu'il se fait moins d'ouvertures à la peau.

Si, après que les suppurations sont finies, il reste des duretés dans le sein, quand bien même il y auroit encore des ouvertures à se cicatrifer, il faudroit doucher chaudement la partie avec de bonne eau (a), sur chaque pinte de laquelle on auroit fait dissoudre depuis un gros jusqu'à deux de sel fixe de tartre, ayant soin d'entretenir, sur le sein malade, une compresse imbibée de cette liqueur chaude & recouverte d'un taf-

(a) Il faut choisir l'eau dans laquelle le savon commun se fond aisément & uniformément sans se grumeler nulle part ; & rejeter toutes les autres, quoiqu'elles puissent être très-bonnes à boire.

fetas ciré : on commencera par la plus petite dose de ce sel , & on l'augmentera par degrés , jusqu'à ce que la peau du sein rougisse par-tout ; & alors il faut cesser d'augmenter, ou même en diminuer les doses. Quant à l'épiderme , il périt toujours, en pareil cas , dans toute l'étendue que la liqueur a mouillé ; mais, comme on le sçait, il est bientôt réparé.

La Suite dans le Journal prochain.

LE T T R E

A M. ROUX, auteur du Journal de Médecine ; par M. PIETSCH, docteur en médecine , démonstrateur d'anatomie , &c. à Altkirch , en haute Alsace, contenant une nouvelle Méthode de réduire les Luxations du Bras.

MONSIEUR,

J'ai lu , dans votre Journal du mois de Janvier 1768 , un Lettre de M. Portal à M. Sonyer du Lac, contenant plusieurs Observations sur l'abus des machines , dans le traitement des luxations. J'ai lu aussi les Réflexions de M. Dupouy , & les Objections de M. Aubrai , Journal de Médecine, mois de Juin. Ces différentes pièces m'ont

fait faire quelques réflexions que j'ai cru devoir vous communiquer.

La démonstration géométrique, que M. Portal fait dans ses planches de la mécanique des parties qui souffrent par l'application des lacs & des machines, est très-ingénieuse. Il y fait voir clairement que l'application du lacs sous l'aisselle, fait faire un angle aux muscles pectoral & dorsal, qui les divise en deux parties, dont la plus grande, se trouvant sous le lacs, n'est, dans le moment de l'opération, point susceptible d'extension; tandis que cette partie, étant charnue, est la plus capable d'extension; & qu'au contraire la partie de ces deux muscles, qui se trouve au-dessus du lacs, étant tendineuse, ne peut guères se prêter à la contre-extension, le grand rond étant poussé, en même tems, vers le bord antérieur de l'omoplate.

M. Portal me permettra d'ajouter à cette démonstration, que, ce lacs étant posé à l'endroit où ces muscles commencent à devenir tendineux, plus la force qui fait agir ce lacs est grande, plus elle tire la tête de l'*humerus* en en-bas, & l'éloigne de la cavité glénoïde, au lieu de l'en approcher; en outre, il recule l'angle inférieur de l'omoplate, & porte par conséquent en-devant l'angle antérieur, d'autant plus que le muscle deltoïde, le plus fort du bras, qui cou-

vre ledit angle , & qui s'oppose le plus à la réduction , tire la cavité glénoïde vers lui.

Quant au lacs inférieur, attaché au-dessus des condyles de l'*humerus* , auquel sont attachées les cordes de la machine , sa compression sur le muscle *biceps* ne sçauroit porter un grand obstacle à son extension , vu qu'il est appliqué à l'endroit où ce muscle commence à former son tendon. Dans la supposition que ce lacs pourroit gêner l'extension dudit muscle , on pourroit attacher les cordes de la machine à la partie antérieure du lacs, par conséquent, sa compression ne porteroit pas sur ce muscle ; & , en même tems , les vaisseaux & les nerfs , qui passent en cet endroit , ne seroient pas comprimés.

La plus grande difficulté , qui se trouve dans la réduction de l'*humerus* avec l'omoplate , vient de que cet os étant mobile , suit l'extension qu'on fait au bras ; il est donc essentiel , pour la réussite de l'opération , de reculer l'épaule autant qu'il est possible , de la fixer , d'empêcher que les muscles pectoral & dorsal , par la compression du lacs , ne retiennent la tête au-dessous de sa boîte articulaire ; que le lacs même n'embrasse la tête ; & que les vaisseaux & les nerfs brachiaux ne soient pas comprimés.

Pour obtenir à la fois & par un seul moyen tous ces avantages , j'enseigne dans mon cours de chirurgie la méthode suivante. Je fais asseoir le malade sur une chaise de bois , ou banc bien fort ; je fais entrer dans ledit siège , du côté de la luxation , une vis à anneau ; par cet anneau je fais passer une courroie , &c. Pendant qu'on passe sous l'aisselle un essuie-main fort, plié en plusieurs doubles, qu'on croise sur l'épaule , je passe la courroie , tenant à l'anneau, par-dessus l'essuie-main, à la hauteur du corps , sous l'aisselle ; un homme fort empoigne le bras luxé au-dessus des condyles , & un autre saisit les bouts de l'essuie-main : pendant que ces aides font l'extension , le chirurgien se place à côté du bras, en-dehors, & fait faire de légers mouvemens à l'extrémité supérieure de l'*humerus* ; lorsqu'il s'apperçoit que la tête de l'os touche au bord de la cavité , il fait baisser l'extrémité inférieure ; il relève en même tems & par secousses la supérieure , remettant ainsi la tête dans son articulation. Si l'on ne réussit pas ainsi, je fais appliquer un lacs au-dessus des condyles ; je fais passer une courroie en-dehors du bras , à l'endroit du muscle *biceps* ; je fais tirer cette courroie par deux hommes , tandis que deux autres tirent l'essuie-main : si, malgré cela, le chirurgien a

de la peine à faire entrer la tête dans la cavité, je fais pousser, par un assistant, l'angle inférieur de l'omoplate, en devant; par ce moyen, on recule encore la cavité glénoïde; & on ne manque pas d'y faire entrer la tête de l'*humerus*.

Si la luxation est en-devant, je fais coucher le malade sur une table; & on fait la même manœuvre, avec cette différence que, dans le moment de la plus forte extension, on place, sous l'angle antérieur de l'omoplate, un rouleau garni d'une compresse; alors le chirurgien pousse la tête vers la cavité, faisant en même tems approcher le bras du corps. Les chirurgiens de la campagne, qui ont assisté à mes démonstrations, sont venus me rapporter qu'ils ont éprouvé les plus heureux succès de cette méthode. On pourroit même réussir de cette façon, quand même la tête de l'*humerus* auroit percé le ligament capsulaire, comme M. Dupouy croit que cela est arrivé dans le malade dont il parle, Journal de Médecine, mois d'Avril, page 362.

Ce n'est pas que je veuille proscrire les machines: il faut bien y avoir recours lorsque les mains ne suffisent pas; mais il faut être assez intelligent pour sçavoir s'en servir. Je suis survenu, une fois, lorsqu'un

chirurgien voulut faire la réduction d'un bras luxé, à une femme d'environ cinquante ans ; après y avoir travaillé infructueusement , pendant une heure , il avoit attaché au bras une machine , qui , de la maniere dont elle étoit appliquée , auroit fait l'extension de l'avant-bras avec le bras, & non pas de l'*humerus* avec l'omoplate, où étoit la luxation. Je lui fis ôter la machine ; & je réduisis ce bras , en moins d'un quart-d'heure , par la méthode que je viens de décrire ; avec cette seule différence , que j'avois passé sous le bras une serviette , que je soutenois avec ma tête ; ce que je recommande de faire dans ce cas. L'avantage que nous en retirons , c'est que pendant qu'on souleve avec le col l'extrémité supérieure du bras , on peut mieux suivre & conduire la tête de l'os avec les mains , sans faire une grande compression sur les vaisseaux & les nerfs brachiaux : on obtient cette facilité par l'application susdite du lacs.



LETTRE

*De M. PIETSCH, docteur en médecine,
démonstrateur en anatomie chirurgie, &c.
à M. LEVRET, du collège & de l'aca-
démie royale de chirurgie, accoucheur de
Madame la Dauphine, &c. sur l'Attache
du Placenta.*

MONSIEUR,

Si Deventer s'étoit flatté d'avoir porté une nouvelle lumière dans une partie aussi intéressante, en médecine, que celle des accouchemens, on doit vous rendre la justice que vous avez dissipé les ténèbres qui enveloppoient & obscurcissoient certains points d'un art si salutaire à l'humanité.

Bien loin de blâmer l'auteur de la critique anonyme, dont vous parlez dans la suite de vos *Observations sur les causes & les accidens de plusieurs accouchemens laborieux*, le public doit lui sçavoir gré de vous avoir fourni l'occasion de relever les erreurs dans lesquelles son patron étoit tombé, croyant être dans la bonne voie, & de publier des vérités dont les accoucheurs même de réputation, ne s'étoient pas encore apperçus, ou qu'ils n'avoient

pas eu le courage de reconnoître & d'adopter.

Ce n'étoit certainement pas l'intention de votre Critique; néanmoins il a, par sa démarche, procuré un très-grand avantage à ceux qui s'adonnent à la pratique des accouchemens, en leur évitant les embarras dans lesquels ils auroient pu se trouver sans vos découvertes, vos dogmes, & les nouveaux moyens que vous proposez pour parvenir plus aisément à terminer les accouchemens les plus difficiles & les plus laborieux.

Je vous en ai, en mon particulier, toutes les obligations imaginables : je suis convaincu par expérience, combien vos remarques sont judicieuses, vos préceptes solides & vos instrumens utiles; votre forceps courbe sur-tout, est, selon moi, l'instrument le plus parfait en son genre : on doit seulement regretter qu'il n'ait pas été connu plutôt; bien des mères & des enfans auroit pu être conservés, par son moyen, à la société.

Ce qui m'a engagé à vous écrire la présente, c'est pour vous faire quelques remarques sur l'attache latérale du *placenta*, & l'implantation du cordon ombilical. Le mécanisme que vous exposez dans la *suite de vos Observations sur les causes*, &c. de

puis la page 112, jusqu'à la page 116, est solidement fondé : je l'ai observé tel dans le cours de ma pratique, sans y avoir fait l'attention nécessaire ; & quand je ne m'en ferois pas aperçu, il faudroit que je me rendisse à l'évidence.

Vous y dites, entr'autres, que, lorsque le *placenta* est attaché au fond de la matrice centre sur centre, le *placenta* peut s'épanouir également dans sa circonférence ; que le cordon doit, par cette raison, être implanté au milieu du *placenta*, & que la déchirure des membranes doit se trouver à l'endroit diamétralement opposé ; mais que, plus le centre du *placenta* est situé inférieurement dans la matrice, & plus le cordon est attaché près de sa partie la plus basse ; enforte que, si le *placenta* a l'un des points de sa circonférence près de l'orifice de la matrice, ce sera à ce même point qu'on trouvera le cordon attaché : que l'attache du cordon marque le degré de la déviation du *placenta* vers les parois, & que les membranes se déchirent en même raison ; de maniere que, si le *placenta* est attaché assez bas dans un endroit des parois de la matrice, pour que le cordon se trouve implanté sur le bord, ce sera sur ce même bord, & dans ce même point, que les membranes se déchireront.

Cette théorie, comme vous dites, n'est

point hypothétique ; elle est fondée sur le mécanisme des parties ; & vous avez pièces en main pour le démontrer ; que vous ne prétendez cependant pas nier absolument qu'il ne puisse arriver dans la suite, par cas fortuit, que quelques-unes de ces circonstances ne se trouvent pas bien exactes, & qu'il n'y a de règle générale, dans la nature, qui ne soit sujette à quelques exceptions.

Quoique j'aie une pièce en main, qui n'est point conforme à cette théorie, bien s'en faut que je veuille crier à l'erreur : je vous rends la justice, que c'est à vous, Monsieur, qu'on doit le développement de cette loi générale, naturelle & mécanique ; car je ne connois pas d'auteur qui en ait parlé avant vous. J'avoue même, comme M. Guyot, page 85, que je n'y ai pas fait attention, depuis sept ans que j'ai cette pièce sous mes yeux, & que je ne l'aurois peut-être pas encore remarquée, si je n'avois lu votre livre.

Cette pièce consiste en un arriere-faix injecté, dont j'ai parlé dans l'observation d'un accouchement laborieux, avec rupture du vagin & du col de la matrice, insérée dans le deuxieme cahier du Supplément au Journal de Médecine de l'année 1770. Le cordon ombilical s'y trouve implanté positivement au bord du *placenta*,
qui

qui finit en cet endroit en pointe, de manière que le cordon y représente quasi le manche d'une raquette, & la déchirure des membranes est au côté opposé, où le *placenta* est le plus large; le reste des membranes est dans son intégrité, & étendu en forme de sac. Aussi il me souvient encore que, dans cet accouchement, je n'ai point eu de peine à délivrer la femme, mais qu'en tirant seulement un peu le cordon, le *placenta* a suivi en son entier; ce qui n'arrive guères, lorsque l'implantation du cordon se trouve proche l'orifice de la matrice.

Vous êtes trop exact observateur, pour que pareil cas eût échappé à votre attention, si jamais il se fût présenté à vous dans le cours de votre pratique: je crois donc vous faire plaisir de vous en informer.

Permettez, Monsieur, de vous demander à ce sujet, 1^o d'où vient que le cordon, quoique proche l'orifice de la matrice, & le passage étant libre, tombe rarement hors du vagin?

2^o Quelle peut être la cause déterminante de l'attache du *placenta*, soit au fond, soit aux parois de la matrice? N'étant pas encore satisfait des réflexions que j'ai faites là-dessus, je vous serai obligé si

vous voulez bien me communiquer les vôtres , par la voie que vous jugerez à propos.

J'ai l'honneur d'être , &c.

R É P O N S E

De M. PIET , maître en chirurgie , & accoucheur de Paris , aux Observations de M. ROBIN , sur une correction proposée dans l'usage du Forceps courbe.

Je viens de lire , Monsieur, dans le Journal de ce mois, les réflexions de M. Robin , maître en chirurgie à Reims , sur une Lettre que je vous priai d'insérer dans celui de Septembre dernier , par laquelle je proposois une petite correction dans l'usage du forceps. Je ne sçais trop si M. Robin ne me refuse pas la paternité de cette foible découverte : la maniere , dont il s'exprime à ce sujet , n'est pas sans équivoque. D'ailleurs il m'accuse d'avoir manqué à M. Levret , en ne le prévenant pas sur cette correction ; enfin il conclut qu'elle est *non-seulement inutile dans tous les cas , mais dangereuse dans certains*. Peut-être me trompé-je , mais je pense qu'il ne me sera pas difficile de répondre à tous ces objets. Je vous prie aussi de lui faire passer mes ré-

AUX OBSERVAT. DE M. ROBIN. 179
flexions sur les fiennes, par la voie de vo-
tre Journal.

1^o Que ce soit moi ou non, qui le premier aie imaginé cette correction, c'est ce qui m'importe fort peu; je suis bien éloigné de mettre de l'importance & de la gloriole dans une découverte si mince, & qui m'a coûté si peu; car, quoi qu'en dise M. Robin, il ne m'a fallu ni *efforts*, ni *frais d'imagination*: il est constant cependant que personne ne me l'a suggérée, & que j'ignore qu'un autre que moi l'eût mise en usage; mais voici ce que j'en sçais à présent. Peu de jours après que ma Lettre fut publiée, M. Hévin, premier chirurgien de Mad. la Comtesse de Provence, me dit que cette réforme lui étoit venue en idée, qu'il en avoit senti l'avantage, & qu'il l'approuvoit; depuis ce tems aussi, j'ai appris qu'un accoucheur, très-occupé à Paris, met cette méthode en pratique, depuis plusieurs années; je conviens donc très-volontiers que je ne suis pas le seul qui l'aie imaginée, mais je l'ai publiée le premier, & je m'en sçais gré, parce que je la crois avantageuse.

2^o M. Robin prétend que, j'étois dans l'obligation de faire part à M. Levret de cette correction, avant de la publier: je ne sçais pas sur quel fondement; & je proteste que, si je l'avois cru, je n'aurois pas manqué à ce devoir. Je suis charmé de trouver

ici l'occasion de faire profession publique de mes sentimens pour M. Levret : personne n'a pour lui une plus haute estime que moi. Je le considere comme un de ceux à qui l'art des accouchemens a les plus grandes obligations ; & , en mon particulier, je me fais gloire de lui devoir le germe des connoissances que j'ai acquises dans cette partie de la chirurgie ; j'en suis on ne peut plus reconnoissant , & je crois lui avoir fait mes preuves d'attachement (a) ; mais pourquoi lui aurois-je fait hommage de cette correction ? Elle n'est point faite à son instrument : je déclare que je suis persuadé qu'on ne peut rien y ajoûter , & qu'il est au point de perfection ; cette correction est faite à l'opération même, dont la découverte n'est point dûe à M. Levret : avant lui, ceux qui se servoient des tenettes de Palfin , Chamberlain , Chapman , & autres , ne désembroient la tête de l'enfant qu'après l'avoir entièrement emmenée hors de la vulve ; enfin cette correction , si elle est avantageuse , doit avoir lieu , soit qu'on se serve du forceps de M. Levret , soit qu'on

(a) Voyez ma Lettre, sur le *Forceps*, dans le Journal de Médecine, Avril 1767. Ce n'a été que pour venger M. Levret de l'injustice qu'on lui faisoit , que je me suis immiscé dans cette querelle. M. Levret l'a sçu, & m'a témoigné qu'il m'en sçavoit gré.

en emploie un autre ; elle n'a donc aucun trait avec ses découvertes , & c'est m'inculper *gratis* ; que de me reprocher de ne lui en avoir pas fait part.

Enfin M. Robin prétend que la restriction que je propose, loin d'être avantageuse, est inutile, & quelquefois dangereuse : c'est là le point capital. Il est bien vrai que dans le cas d'hémorrhagie, de convulsions, ou d'autres accidens aussi pressans, ce seroit commettre une grande faute, que d'apporter le moindre délai dans l'opération ; mais cette conduite seroit si déraisonnable, que je n'ai pas cru devoir faire ces exceptions. Dans ces cas, la nécessité fait loi, & je ne balance pas à terminer l'accouchement avec toute la célérité possible, de quelque nature qu'il soit. C'est ainsi que je me suis comporté depuis peu dans un accouchement, où il survint tout-à-coup, pendant le travail, un délire qui me donna les plus vives craintes, & me força d'avoir recours au forceps. Il n'en est pas de même de quelques autres cas que suppose M. Robin ; il y a, relativement à ces cas, des distinctions à faire ; mais ce n'est pas ici le lieu d'entrer dans ces explications. A l'égard de la position où l'enfant présente le derriere, il ne m'est pas bien prouvé que, dans cette position, l'application du forceps puisse être nécessaire, ni fructueuse ; mais, à tout prendre,

je n'ai parlé que de l'enclavement de la tête, & non de celui d'aucune autre partie.

Je conviens donc que ma correction ne peut avoir lieu dans des cas pressans ; aussi me gardé-je bien de la conseiller alors ; mais, qu'elle soit inutile, quand il y a simplement un enclavement de la tête, qui n'est compliqué d'aucun accident, c'est ce qu'il me paroît fort difficile de prouver. L'application la plus méthodique du forceps, peut quelquefois, malgré les plus sages précautions, malgré tous les soins, tous les ménagemens & toute la dextérité possible, même en suivant la méthode de M. Levret, donner lieu à des déchiremens ; c'est-là mon principe, & c'est précisément ce que nie M. Robin. S'il n'étoit question que de faire des phrases & de calculer, pour prouver cette possibilité, j'en viendrois facilement à bout ; mais à quoi bon s'évertuer à démontrer qu'une chose est possible, quand l'expérience parle, & démontre qu'elle est de fait. La question présente est dans ce cas ; & je défie M. Robin, & tous les accoucheurs de l'Europe, de le nier. Je sçais que des accoucheurs très-expérimentés & très-versés dans l'emploi du forceps, qui nombre de fois l'ont appliqué sans qu'il en résultât le moindre déchirement, ont quelquefois, malgré les plus sages précautions, éprouvé cet accident, parce qu'il s'en pré-

sente des circonstances particulières qui l'ont rendu inévitable. M. Robin m'en croira-t-il sur ma parole ? Malheureusement je suis réduit à ne lui en fournir aucun autre témoignage , car je ne puis nommer ni les accoucheurs, ni les femmes qui se sont trouvés dans ces circonstances défavorables. Cependant , s'il ne veut pas s'en rapporter à moi seul , qu'il fasse des informations , qu'il interroge ; & je suis certain qu'il ne lui restera plus de doute à cet égard.

Ce principe une fois prouvé , comme il l'est incontestablement , s'il est un moyen sûr de parer à cet accident , dans tous les cas , pourquoi ne pas le mettre en usage ? Par la méthode que je propose , on évite inmanquablement de déchirer ; mais cette méthode a encore un autre avantage : quelque ménagement qu'on emploie pour extraire avec le forceps la tête d'un enfant , il est impossible de le faire avec autant de douceur que le fait la nature seule ; si l'extension des parties n'est pas plus brusque , du moins est-elle toujours précipitée & moins graduée , par conséquent , plus douloureuse : quand au contraire on a déclavé la tête avec le forceps , & qu'on commet à la nature le soin de son expulsion , la dilatation des parties se fait plus lentement & plus doucement , & l'accouchement alors rentre dans la classe des accouchemens naturels.

Je sçais que bien des gens tiennent si fort à leur opinion, que rien ne peut les en faire départir : que ceux-là persistent, je ne prétends pas faire des conversions ; que ceux qui sont certains de ne jamais produire de déchiremens, n'adoptent pas ma méthode : peut-être l'expérience les en fera-t-elle repentir ; car, quoique jamais cet accident ne me soit arrivé, je suis certain qu'il peut se rencontrer des particularités qui le rendent inévitable, comme je l'ai déjà dit & répété. D'ailleurs, combien y a-t-il d'accoucheurs qui n'ont ni assez d'usage, ni assez de talent, pour se promettre un pareil bonheur dans tous les cas ! Quelle raison ceux-ci pourroient-ils avoir de rejeter cette méthode ? Elle met à l'abri du déchirement, elle ne peut donner lieu à aucun accident, elle épargne des douleurs : tout ceci me paroît fournir des raisons peremptoires.

Il ne faut pas qu'on m'objecte qu'un accoucheur est obligé de *pérorer*, & que ceux qui l'écoutent *ne sont pas disposés à l'entendre*, & *sont toujours sur la méfiance*. Je puis assurer, que toutes les fois que j'ai été forcé d'avoir recours au forceps, que j'ai prévenu la femme & les assistans sur la restriction que je croyois nécessaire ; quoique je ne sois pas grand orateur, on m'a écouté, on m'a cru ; & après mon opé-

ration, on en a attendu le résultat avec une ferme confiance, même avec une joie anticipée. Malheur à qui trouve des gens toujours sur la méfiance !

Peut-on de bonne foi craindre que les douleurs ne reviennent pas ? L'atonie n'est nullement à craindre dans l'état naturel ; mais, s'il y a prostration de forces, que la matrice soit sans action, c'est un de ces cas urgens, où tout engage à employer toute la célérité possible ; mais cette atonie est extrêmement rare, sur-tout tandis que l'enfant & ses dépendances sont encore renfermés dans la matrice.

La réponse que je fais à M. Robin, est aussi celle que je fais aux raisons que me donne M. Guilhermond ; je le remercie de ses réflexions, & du ton honnête avec lequel il me fait l'honneur de me les adresser ; cette honnêteté fait son caractère. J'aurois bien, à cet égard, quelques petits reproches à faire à M. Robin, mais je passe sur le style. Une autre réflexion qui me vient : ces Messieurs sçavent-ils quelle est l'opinion de M. Levret sur cette correction ? S'en est-il expliqué ? S'il la désapprouve, qu'il me fasse l'honneur de me le dire : s'il veut prendre la peine de réfuter mes raisons, & de me déduire les siennes, je m'y rendrai très-volontiers ; mais, excepté à M. Levret lui-même, je n'en dirai pas un mot de plus.

OBSERVATIONS MÉTÉOROLOGIQUES.

D É C E M B R E 1771.

Jours du mois.	THERMOMETRE.			BAROMETRE.		
	A 7 h. Erdemic du mat.	A 2 h. Erdemic du soir.	A 11 h. du soir.	Le matin. pout. lig.	A midi. pout. lig.	Le soir. pout. lig.
1	1 $\frac{1}{2}$	7	3 $\frac{1}{4}$	28 2	28 2	28 2
2	2 $\frac{1}{2}$	8 $\frac{1}{2}$	4	28 2	28 1 $\frac{1}{2}$	28 1
3	3	7 $\frac{1}{2}$	5 $\frac{1}{2}$	28 $\frac{1}{2}$	27 11 $\frac{1}{2}$	27 10 $\frac{1}{4}$
4	5	9	6	27 9 $\frac{1}{4}$	27 8 $\frac{1}{2}$	27 8 $\frac{1}{4}$
5	5 $\frac{1}{2}$	9 $\frac{1}{2}$	6	27 8 $\frac{1}{2}$	27 8 $\frac{1}{2}$	27 9 $\frac{1}{2}$
6	4 $\frac{1}{2}$	8 $\frac{1}{2}$	6	27 9 $\frac{1}{2}$	27 9 $\frac{1}{2}$	27 7
7	7	9	6 $\frac{1}{2}$	29 7	27 7	27 8
8	5	7	6	29 10 $\frac{1}{4}$	27 10 $\frac{1}{2}$	27 10 $\frac{1}{2}$
9	5 $\frac{1}{2}$	7 $\frac{3}{4}$	7 $\frac{1}{2}$	27 8	27 7	27 7 $\frac{1}{2}$
10	7	9 $\frac{1}{2}$	5 $\frac{1}{4}$	27 10	27 10 $\frac{1}{2}$	28 1
11	7 $\frac{1}{2}$	10 $\frac{1}{4}$	10	28	28	28 $\frac{1}{2}$
12	10	10 $\frac{1}{2}$	7 $\frac{1}{2}$	28	28	28 1
13	4	7	2 $\frac{3}{4}$	28 1 $\frac{1}{4}$	28 1 $\frac{1}{2}$	28 1 $\frac{1}{4}$
14	1	4	2	28	27 10 $\frac{1}{2}$	27 10 $\frac{1}{2}$
15	5	6	6	27 10 $\frac{1}{2}$	27 10	27 4 $\frac{1}{2}$
16	6	7	6	27 3 $\frac{1}{2}$	27 3 $\frac{1}{2}$	27 3 $\frac{1}{2}$
17	5	6	4 $\frac{1}{2}$	27 3 $\frac{3}{4}$	27 3 $\frac{1}{2}$	27 5 $\frac{1}{2}$
18	4	6	2	27 7 $\frac{3}{4}$	27 8 $\frac{1}{2}$	27 9 $\frac{1}{2}$
19	2	3 $\frac{1}{4}$	2 $\frac{1}{4}$	27 8 $\frac{1}{2}$	27 8	27 8 $\frac{1}{4}$
20	2	4 $\frac{1}{2}$	6	27 10 $\frac{1}{2}$	27 10 $\frac{1}{2}$	27 10
21	6	8 $\frac{1}{2}$	6 $\frac{1}{2}$	27 10	27 10	27 6 $\frac{1}{2}$
22	4 $\frac{1}{4}$	6 $\frac{1}{2}$	5 $\frac{1}{4}$	27 6 $\frac{1}{2}$	27 6 $\frac{1}{2}$	27 6 $\frac{1}{2}$
23	5	5	7	27 8 $\frac{1}{2}$	27 10	27 7 $\frac{1}{4}$
24	5 $\frac{1}{2}$	7 $\frac{1}{4}$	3	27 6 $\frac{1}{2}$	27 6 $\frac{1}{2}$	27 7 $\frac{1}{2}$
25	3	5 $\frac{1}{4}$	3 $\frac{1}{2}$	27 10	27 10 $\frac{1}{4}$	28
26	3	4 $\frac{1}{2}$	5	28 $\frac{1}{2}$	28 1	28 1
27	3	8 $\frac{1}{2}$	5	28	27 11	28
28	1 $\frac{3}{4}$	5 $\frac{1}{4}$	1 $\frac{1}{2}$	28 1	28 1 $\frac{1}{2}$	28 $\frac{3}{4}$
29	1	2	2 $\frac{1}{2}$	28 1 $\frac{1}{4}$	28 1 $\frac{1}{2}$	28 2
30	1 $\frac{1}{4}$	2	2	28 2	28 1 $\frac{1}{2}$	28 1 $\frac{1}{2}$
31	2	3 $\frac{3}{4}$	2	28 1 $\frac{1}{2}$	28 1 $\frac{1}{2}$	28 1 $\frac{1}{2}$

ÉTAT DU CIEL.

<i>Jours du mois.</i>	<i>Le Matinée.</i>	<i>L'Après-Midi.</i>	<i>Le Soir à 11 h.</i>
1	S-E. br. beau.	S-E. beau. br.	Beau.
2	S-E. nuages beau.	S-E. beau.	Beau.
3	S-E. beau.	S. nuag.	Couvert.
4	S-S-E. c. n.	S-E. nuag.	Couvert.
5	S-E. br. nuag.	S-E. nuag. br.	Nuages.
6	S. nuages.	S. beau. n.	Beau.
7	S-S-O. pl. c.	S-S-O. couv.	Couvert.
8	S. ép. brouil.	S. b. brouil.	Couvert.
9	S. pl. couv.	S-S-O. p. pl. c.	Pluie.
10	O-S-O. nuag.	O-S-O. n.	Beau.
11	S-O. pl. couv.	O. couv. pl.	Couvert.
12	O-S-O. pl. c.	O-S-O. c.	Nuages.
13	O. beau.	O. n. beau.	Beau.
14	S-E. beau. n.	S. couv. n.	Nuages.
15	S-O. couv.	S-O. c. pl.	Vent. Pluie.
16	S. n. vent.	S-O. nuages.	Pluie.
17	O. couvert.	O. couvert.	Couvert.
18	O-N-O. c. pl.	N-O. nuag.	Beau.
19	S-S-O. brou. couv. pl.	S-S-O. pluie. beau.	Beau.
20	S-S-O. leg. br.	S-S-O. pluie.	Couvert.
21	O. nuages.	O. n. gr. pl. v.	Pluie.
22	S-O. n. couv.	S-O. pl. vent.	Pluie.
23	N-O. nuag.	N-O. c. pl.	Couvert.
24	O-S-O. n.	O-S-O. n. pl.	Nuages.
25	O-S-O. n.	O-S-O. n.	Nuages.
26	O-N-O. ép. brouil.	S. brouil. pet. pluie.	Pluie.
27	S-O. pl. c.	S-O. pluie.	Gr. vent. c.
28	O. nuages.	O. nuages.	Nuages.
29	S. leg. br.	N. couv. vent.	Beau.
30	N-N-E. c.	N-N-E. c. p. p.	Couv. Vent.
31	N-N-E. c.	N-N-E. couv.	Couvert.

188 OBS. MÉTÉOR. FAITES A PARIS.

La plus grande chaleur marquée par le thermomètre, pendant ce mois, a été de $10\frac{1}{4}$ degrés au-dessus du terme de la congélation de l'eau; & la moindre chaleur, de $\frac{1}{2}$ degré au-dessus du même terme. La différence entre ces deux points est de $10\frac{1}{4}$ degrés.

La plus grande hauteur du mercure, dans le baromètre, a été de 28 pouces 2 lignes; & son plus grand abaissement, de 27 pouces $3\frac{1}{2}$ lignes. La différence entre ces deux termes est de $10\frac{1}{2}$ lignes.

Le vent a soufflé

1 fois du N.
2 fois du N-N-E.
6 fois du S-E.
1 fois du S-S-E.
7 fois du Sud.
4 fois du S-S-O.
5 fois du S-O.
4 fois de l'O-S-O.
5 fois de l'O.
2 fois de l'O-N-O.
2 fois du N-O.

Il a fait 11 jours, beau.
 16 jours, des nuages.
 19 jours, couvert.
 7 jours, du brouillard.
 16 jours, de la pluie.
 7 jour, du vent.

MALADIES qui ont régné à Paris, pendant le mois de Décembre 1771.

Les affections catarrhales ont continué encore pendant tout ce mois; elles ont même été très-rebelles, sur-tout lorsqu'elles ont attaqué la poitrine: on a été obligé, pour en arrêter les pro-

grès, de recourir aux incisifs les plus efficaces, tels que le kermès minéral & les différentes préparations de scille; encore le succès n'a-t-il pas toujours répondu à l'attente du médecin. Les rhumatismes n'ont pas été moins fréquens. Les petites véroles ont paru moins nombreuses, & on n'a pas ouï-dire qu'elles aient fait de ravage.

*OBSERVATIONS météorologiques faites
à Lille, au mois de Novembre 1771;
par M. BOUCHER, médecin.*

Nous avons eu quelques jours de pluie au commencement du mois : mais il en est tombé très-peu après le 8. Aussi le mercure, dans le baromètre, a-t-il toujours été observé au-dessus du terme de 18 pouces, si l'on en excepte les quatre à cinq premiers jours du mois.

Quant à la température de l'air, la liqueur du thermomètre a été, pendant trois ou quatre jours vers le milieu du mois, observée le matin au terme de la congélation, ou un peu au-dessous de ce terme : elle ne s'est portée, aucun jour, plus haut que sept à huit degrés au-dessus de ce terme.

Les vents ont varié tout le mois.

La plus grande hauteur du mercure, dans le baromètre, a été de 28 pouces 4 lignes; & son plus grand abaissement a été de 27 pouces 9 lignes. La différence entre ces deux termes est de 7 lignes.

La plus grande chaleur de ce mois, marquée par le thermomètre, a été de $7\frac{1}{2}$ degrés au-dessus du terme de la congélation; & la moindre chaleur a été de $\frac{1}{2}$ degré au-dessous de ce terme. La différence entre ces deux termes est de 8 degrés.

190 OBS. MÉTÉOR. FAITES A LILLE.

Le vent a soufflé 4 fois du Nord.

3 fois du Nord vers l'Est.

5 fois du Sud vers l'Est.

11 fois du Sud.

3 fois du Sud vers l'Ouest.

3 fois de l'Ouest.

9 fois du Nord vers l'Ouest.

Il y a eu 20 jours de tems couvert ou nuageux.

6 jours de pluie.

1 jour de neige.

*MALADIES qui ont régné à Lille, au mois
de Novembre 1771.*

La fièvre continue-putride s'est propagée ce mois dans le petit peuple, chez qui elle a fait quelque ravage. L'on a observé que presque tous les malades étoient opiniâtement constipés pendant tout le cours de la maladie : quelques-uns néanmoins ont eu la diarrhée, qui ne soulageoit point. En général, cette maladie a été plus fâcheuse & plus rebelle dans ceux qui n'avoient pas été évacués au commencement de la maladie par quelques émético-cathartiques, que dans les autres. On a apperçu, en quelques-uns, dès le cinquième jour, une légère éruption miliaire rouge, à la peau des bras & de la poitrine, qui ne servoit qu'à faire constater la malignité de la fièvre. La convalescence a été généralement longue dans ceux qui ont échappé.

On a soupçonné que cette fièvre étoit le produit de l'usage des viandes des bêtes mortes de la maladie épidémique, ou tuées dans le plus haut degré de cette maladie. Il est de fait que nombre de personnes ont mangé de ces viandes, sur-tout dans les cantons où ce fléau régnoit le plus. Mais, une circonstance qui paroît devoir faire évanouir le soupçon énoncé, c'est que la fièvre en question

n'a pas été plus commune, ni plus meurtrière dans ces cantons que dans ceux qui ont été exempts de la maladie des bestiaux : bien plus, c'est qu'on a vu très-peu de malades dans certains cantons où cette maladie avoit fait le plus de ravage.

Nous avons eu nombre d'enfans & d'adolescens travaillés de la petite-vérole, qui, en général, n'étoit point fâcheuse. Il n'en étoit pas de même de la rougeole, qui étoit épidémique parmi les enfans des pauvres, & qui, négligée, a été funeste à un assez grand nombre. Dans la plupart de ceux qui échappoient à la fougue de la maladie, il restoit une quinte-toux, qui, dégéneroit en langueur funeste, lorsqu'elle n'étoit point traitée convenablement.

LIVRES NOUVEAUX.

Nouveau Dictionnaire universel & raisonné de Médecine, de Chirurgie & de l'Art vétérinaire, ou le Médecin de la Campagne: contenant des connoissances étendues sur toutes ces parties, & particulièrement des détails exacts & précis sur les plantes usuelles, avec le traitement des maladies des bestiaux: ouvrage utile à toutes les classes de citoyens, & sur-tout aux habitans de la campagne; par une société de Médecins. A Paris, chez *Vincent*, 1772, in-8°, 6 vol. d'environ 600 pages chacun.

Le Jardinier prévoyant, Almanach pour l'année bissextile 1772. A Paris, chez *Didot*, in-16, prix 1 liv. 10 s. relié, & 1 liv. 4 s. broché. Le Calendrier seul 6 s. Car, outre le Calendrier qui contient mois par mois tout ce que le jardinier doit faire, on trouve, sous le titre de Considérations sur le jardinage, des Observations très-étendues sur toutes les parties de cette branche utile de l'agriculture.



T A B L E.

<i>Extrait des Observations & Recherches de Médecine.</i>	Page 29
<i>Observations diverses. Par M. Doneaud, méd.</i>	121
<i>Observation sur les effets du Suc de Ciguë, administré intérieurement. Par M. Lemoine, méd.</i>	129
<i>— sur des Accidens causés par des Noyaux de Pruniers. Par M. Devillaine, chir.</i>	134
<i>— sur une Germination de Noyaux de Cerises dans les intestins d'un malade. Par M. Landais, méd.</i>	137
<i>Première suite des nouvelles observations sur l'allaitement des enfans. Par M. Levret, chir.</i>	143
<i>Lettre de M. Pietsch, méd. contenant une nouvelle méthode de réduire les luxations du Bras.</i>	167
<i>Lettre du même à M. Levret, sur l'attache du Placent.</i>	173
<i>Réponse de M. Piet, chirurgien, aux Observations de M. Robin, sur une correction proposée dans l'usage du Forceps.</i>	177
<i>Observations météorologiques faites à Paris, pendant le mois de Décembre 1771.</i>	186
<i>Maladies qui ont régné à Paris, pendant le mois de Décembre 1771.</i>	188
<i>Observations météorologiques faites à Lille, au mois de Novembre 1771. Par M. Boucher, médecin.</i>	189
<i>Maladies qui ont régné à Lille, pendant le mois de Novembre 1771. Par le même.</i>	190
<i>Livres nouveaux.</i>	191

A P P R O B A T I O N.

J'AI lu, par ordre de Monseigneur le Chancelier, le
Journal de Médecine du mois de Février 1772.
 A Paris, ce 14 Janvier 1772.

Signé POISSONNIER DESPERRIERES.

JOURNAL
DE MEDECINE,
CHIRURGIE,
PHARMACIE, &c.

Dédié à Monseigneur le Comte
de PROVENCE.

*Par M. A. ROUX, Docteur-Régent & ancien
Professeur de Pharmacie de la Faculté de
Médecine de Paris, Membre de l'Académie
Royale des Belles-Lettres, Sciences & Arts de
Bordeaux, & de la Société Royale d'Agricul-
ture de la Généralité de Paris.*

*Medicina non ingenii humani partus, sed temporis
filia. Bagl.*

MARS 1772.

TOME XXXVII.



A PARIS,

Chez VINCENT, Imprimeur-Libraire de M^{te} le
Comte de PROVENCE, rue des Mathurins,
Hôtel de Clugny.

AVEC APPROBATION, ET PRIVILEGE DU ROY



JOURNAL
DE MÉDECINE,
CHIRURGIE,
PHARMACIE, &c.

MARS 1772.

SECOND EXTRAIT.

Medical Observations and Inquiries ; by a Society of Physicians in London , volume IV. C'est-à-dire , Observations & Recherches de Médecine ; par une société de Médecins , quatrieme volume. A Londres , chez Cadell , 1771 , in-8°.

J'AI terminé mon premier Extrait par la description d'une rougeole épidémique qui avoit régné à Londres ; le morceau suivant, qui est le douzieme du Recueil , contient des observations sur la fièvre bilieuse , à laquelle sont exposés ceux qui font le voyage des Indes orientales. M. Badenock,

auteur de ces observations , a cru pouvoir se dispenser de décrire cette fièvre , par la grande affinité qu'elle a avec celles qui sont si fréquentes dans tous les climats chauds. Son but est de confirmer les remarques de MM. Lind & Rouppe , sur les dangers auxquels on expose les équipages des vaisseaux, en les laissant passer la nuit à terre dans le voisinage des bois & des marais ; c'est ce que M. Bruce , chirurgien du Ponsborne , vaisseau de la compagnie des Indes , a eu lieu de remarquer. Ce vaisseau ayant jetté l'ancre auprès de l'isle Mohilia , au nord de Madagascar, le 25 Août 1765, on envoya à terre les malades, consistant en cinquante scorbutiques. Le 2 Septembre, ces malades étant rétablis , le vaisseau quitta l'isle ; mais il fut pris d'un calme qui le retint jusqu'au 5 : ce même jour, quarante personnes furent prises de vomissemens bilieux , de prostration de forces , &c. & c'étoit principalement ceux qui avoient été à terre, pour se guérir du scorbut. Outre ceux-là , les charpentiers , les équipages des chaloupes , & tous les autres que leur état obligeoit de coucher à terre pendant le séjour du navire, furent attaqués de la même fièvre , dont la plupart moururent.

M. Badenock fit lui-même une observation toute semblable l'année suivante à bord du Nottingham , vaisseau de la même

compagnie , qui fut obligé de jeter l'ancre auprès d'Anjoanné , autre isle dans les mêmes parages. Lorsqu'on leva l'ancre, la plupart de ceux qui avoient couché à terre , furent pris de la fièvre bilieuse qui parut épargner le reste de l'équipage ; & , pour qu'on ne soupçonne pas que le scorbut , dont la plupart avoient été affectés , avoit eu quelque part à la production de cette fièvre, il fait observer que plusieurs officiers, que leur devoir ou le plaisir avoit obligés de coucher à terre , en furent attaqués comme les scorbutiques.

Lorsque ces fièvres prennent à la mer, on est obligé de recourir à la saignée , sur-tout dans les sujets athlétiques ; on emploie ensuite les antimoniaux & les mixtures salines, pendant tout le tems de l'effervescence, ce qui suffit pour ramener la fièvre au type des intermittentes : le quinquina administré dans ces circonstances , complete promptement la cure. Dans les ports des Indes orientales , & quelque fois à la mer , la saignée , quoique la fièvre paroisse très-forte, est plus nuisible qu'avantageuse. M. Badenock, s'étant apperçu qu'elle réussissoit si mal , commença par administrer deux grains de tartre émétique, broyé avec trois ou quatre grains d'ipécacuanha ; lorsque ce remède agissoit par haut & par bas , la fièvre diminuoit sensiblement. Peu après l'opération

de ce vomitif, il administroit les antimoineaux sous différentes formes; le plus souvent il faisoit prendre un grain de tartre stibié avec cinq grains de poudre de *contrayerva* composée, dans une cuillerée d'eau, ce qu'il répétoit toutes les deux heures jusqu'à ce qu'il eût excité le vomissement, des évacuations par le ventre & la sueur. Après avoir fait usage de ces remèdes, pendant quelques jours, il avoit recours aux préparations salines, comme par exemple à l'esprit de Mindérérus, à la mixture ant-émétique de Riviere dans l'état d'effervescence. Les vésicatoires ne lui ont paru procurer aucun avantage. Dans les cas où la fièvre étoit accompagnée d'un trop grand abattement des forces, sensible au pouls, sans s'amuser à tous ces remèdes, il avoit immédiatement recours au quinquina.

Ce Mémoire est suivi de la description d'une nouvelle méthode de faire l'amputation de la jambe, un peu au-dessus de l'articulation du pied, par M. White, chirurgien de l'hôpital de Manchester. La méthode qu'on décrit ici, est une espece d'amputation à lambeau; ce qu'elle a de particulier, c'est que M. White propose, d'après M. O'Halloran, chirurgien à Limerick, en Irlande, de différer à appliquer le lambeau sur le bout de l'os, jusqu'après que l'inflammation est passée; &, en attendant, de pan-

fer le lambeau & le moignon séparément. L'auteur annonce, dans le titre, la description d'une nouvelle machine adaptée au moignon ; mais il s'est contenté d'en donner la figure.

M. Gibson, chirurgien à Newcastle-sur-Tyne, a communiqué ensuite à la Société une observation sur un bubonocèle extraordinaire. Le malade, qui en fait le sujet, étant mort, on trouva, à l'ouverture du sac herniaire, que les parties engagées étoient l'épiploon, & une petite portion de l'iléon. A l'ouverture de l'abdomen, on observa, à peu de distance de la partie étranglée, une appendice de la longueur & de la grosseur du petit doigt ; la portion engagée formoit elle-même une seconde appendice. Le même chirurgien a joint à cette première observation trois autres, sur les effets des cataplasmes de carottes, dans les ulcères d'un mauvais caractère, & sur ceux de la décoction de drêche dans les affections scorbutiques. La première personne sur laquelle il fit usage de ces deux remèdes, étoit un homme qui avoit un cancer à la verge, accompagné de douleurs atroces & d'une puanteur insupportable. Après avoir tenté inutilement plusieurs remèdes, on eut recours aux carottes & à la boisson de drêche ; le malade en éprouva un soulagement très-marqué, les douleurs diminuèrent, la

puanteur se dissipa , l'ulcere parut vouloir se cicatrifer ; mais , malgré ces belles apparences , la cure n'avançoit pas : on fut obligé de recourir à l'extirpation. La seconde étoit une femme qui avoit au pied un ulcere du plus mauvais caractère , accompagné , comme le précédent , de douleurs & d'une puanteur insupportable : l'usage des mêmes remèdes le cicatriferent parfaitement. Il en est de même d'un autre ulcere qu'un homme portoit dans l'aîne ; & pour lequel on lui avoit fait passer les grands remèdes. M. Gibson dit avoir observé , sur ces deux malades , que les carottes , trop jeunes , ou trop vieilles , ou gardées long-tems , paroissent moins efficaces que celles qui étoient dans toute leur vigueur. Une seconde observation , qui nous a paru mériter attention , c'est que , lorsque la cicatrice étoit un peu avancée , il crut s'appercevoir que le cataplasme , venant à se durcir , enlevoit quelquefois les bords encore mols de la cicatrice ; en effet , ayant garni ces bords avec des bandelettes de linge , recouvertes de cérat blanc , la cicatrice lui parut faire des progrès plus rapides.

Il résulte des expériences de M. Jean Haygarth de Chester , que l'eau est le dissolvant le plus propre à ramollir la cire des oreilles , qui produit si souvent la surdité des vieillards ; il a vu , en effet , que cet ex-

exérent tenu dans l'eau échauffée; au degré du corps humain, y blanchissoit, & s'y divisoit en très-petits grumeaux, tandis que toutes les autres liqueurs acides, alkalines, savonneuses, huileuses, qu'il a essayées, ou ne produisent aucun effet, ou en produisent un beaucoup moins sensible; d'où il conclut que, dans cette espèce de surdité, on doit préférer les injections d'eau tiède simple, à toutes celles qui ont été recommandées par les auteurs.

M. Dickson, médecin de l'hôpital de Londres, recommande, comme un remède excellent, dans toutes les hémoptysies, le nître à petites doses; il fait mêler quatre onces de conserves de roses rouges avec demi-once de nître en poudre, & en fait prendre gros comme une noix muscade, cinq ou six fois le jour. Il assure avoir trouvé ce remède aussi efficace dans cette maladie, que le quinquina dans les fièvres intermittentes.

Je ne crois pas devoir m'arrêter aux remarques d'un anonyme sur les bills de mortalité: elles roulent sur un projet qui n'a pas été adopté par le parlement d'Angleterre; projet que l'auteur ne développe pas. Je vais donc passer à l'observation de M. Garthshore, sur une passion iliaque. Une jeune fille de vingt ans fut attaquée d'une colique violente, accompa-

gnée de vomissement , de hoquet , de tension de l'abdomen ; elle mourut le huitieme jour. A l'ouverture de son cadavre , on trouva dans l'abdomen , une certaine quantité de fluide épanché de couleur brune ; le jéjunum & l'iléon étoient considérablement distendus. Une partie de l'épiploon adhéroit au mésentère , près de l'endroit où l'iléon se plonge dans le cœcum. De cette adhérence qui touchoit presque à l'épine , partoit une corde ligamenteuse d'environ deux pouces & demi de long , inégalement grosse , égalant à peine , en quelques endroits , une ficelle , laquelle , par son autre extrémité , s'attachoit à l'iléon , environ deux pouces au-dessus du cœcum : cette corde formoit un cercle avec le mésentère assez large pour laisser passer un œuf de poule. Il seroit difficile d'expliquer comment il avoit pu arriver que cette corde eût formé un lac dans lequel s'étoient engagés environ deux pouces de l'iléon , & qu'elle eût étranglé cet intestin , non-seulement de maniere à intercepter tout passage & à le faire tomber en mortification , mais encore à le couper du côté opposé au mésentère , & y faire une ouverture d'environ deux pouces.

Après cet exposé , l'auteur compare son observation avec quelques cas semblables , qui se trouvent rapportés dans les *Mémoi-*

res de l'Académie Royale de Chirurgie de Paris. Il est évident, dans ce cas, que, s'il y avoit quelque moyen de sauver la vie au malade, ce seroit de faire une ouverture à l'abdomen, & de dégager l'intestin en coupant la corde; mais, comme l'observe très-bien M. Garthshore, il n'y a malheureusement aucun signe qui indique assez évidemment cette cause, pour oser hasarder une opération aussi périlleuse.

M. Fothergill combat, dans le dix-huitième morceau de notre Recueil, l'opinion trop généralement adoptée de l'utilité des balsamiques dans la phthisie; il remonte à son origine, & fait voir qu'elle est dénuée de tout fondement.

Dans le dix-neuvième, M. Dickson prend la défense de la méthode que Sydenham suivoit dans le traitement des rougeoles; méthode qui avoit été attaquée par le docteur Méad. Il m'a paru que M. Dickson prouvoit assez bien que le reproche, que ce dernier écrivain fait à Sydenham, d'avoir négligé la saignée au commencement de cette maladie, étoit d'autant plus mal fondé, que les rougeoles, qu'il a décrites, n'exigeoient point ce secours, puisqu'il les guérissent sans lui, & qu'il l'a prescrit très-expressément dans les cas où il pouvoit être nécessaire. Le même M. Dickson défend encore l'histoire que ce

grand médecin a donnée des rougeoles épidémiques de son tems, contre Morton qui les a présentées sous un aspect bien différent. Je ne m'y arrêterai cependant pas; ces sortes de discussions n'étant guères susceptibles d'extrait.

Les articles 21 & 22 contiennent l'histoire d'une opération Césarienne. M. Guillaume Cooper, médecin, rend compte, dans le premier, de l'état de la personne sur laquelle elle a été exécutée, & des suites qu'elle eut. M. Thomson, chirurgien de l'hôpital de Londres, qui fit l'opération, décrit la méthode qu'il a suivie, & y ajoute des remarques: je vais donner un précis de ces deux morceaux. Une jeune femme de vingt-trois ans, extrêmement contrefaite, ayant fait une fausse-couche, trois mois après son mariage, devint enceinte pour la seconde fois, la même année. Lorsqu'elle fut à terme; elle fut prise de douleurs pour accoucher; le travail n'avancant point, M. Cooper, que la sage-femme envoya chercher, la toucha, & apperçut que l'os sacrum faisoit une telle avance vers le pubis, qu'il jugea qu'il étoit impossible de l'accoucher par les voies ordinaires; ayant appelé du conseil, il fut décidé qu'on feroit l'opération Césarienne. Le ventre paroissant très-faillant du côté droit, M. Thomson, qui fut, comme je l'ai déjà dit, chargé de l'opéra-

tion , fit son incision de ce côté , à quatre travers de doigt du nombril , & la prolongea de six pouces ; le milieu correspondoit au nombril : ayant incisé les tégumens jusqu'aux bords externes des muscles droits , il coupa l'aponevrose des muscles obliques & transverses , & fit au péritoine une ouverture qui lui permit d'y introduire l'index de la main gauche ; alors , ayant pris un bistouri courbe , qu'il dirigeoit avec ce doigt , il fit une ouverture qui mit à nud l'uterus : comme il parut très-solide , on craignit avec raison que le placenta ne fût attaché de ce côté ; c'est pourquoi l'opérateur fit avec la plus grande circonspection une petite ouverture dans le centre , & , y ayant introduit le doigt , il s'en servit pour écarter le placenta , & diriger son instrument. L'enfant ayant été retiré par le docteur Ford un des assistans qui se chargea de l'arranger ; la matrice se contracta si promptement , que l'épiploon & les intestins commençoient à s'échapper : M. Jean Hunter aida à les retenir , pendant que M. Thomson faisoit la gastrophilie.

La femme soutint cette opération avec le plus grand courage , & ne montra quelque sensibilité que lorsqu'on passa les aiguilles pour faire la suture. Ayant été remise dans son lit , elle parut reposer , ne se plaignant que d'une douleur sourde dans

la plaie. Ne pouvant pas soutenir de rester couchée sur le dos, elle se retourna du côté droit sans rien dire à sa garde: presque aussitôt elle tomba en foiblesse, perdit la parole, & mourut cinq heures après l'opération. Ayant fait l'ouverture de son cadavre, on trouva d'abord une quantité considérable de sang épanché, qui couvrait tous les intestins; on supposa qu'il pouvoit y en avoir vingt onces, & on remarqua que sa consistance étoit plus considérable du côté de la plaie de la matrice, ce qui fit conclure que c'étoit de-là qu'il venoit. Après qu'on eut enlevé la matrice, le rectum & la vessie, on se convainquit que l'intervalle entre la symphise du pubis, & l'avance formée par la partie supérieure de l'os sacrum & la dernière vertèbre des lombes, n'avoit qu'un pouce moins un huitième.

L'enfant fut à peine hors de la matrice, qu'il jeta un cri; mais malheureusement il portoit sur le front, immédiatement au-dessus du nez, une excroissance de la grosseur d'un œuf de poule, qui s'étendoit sur les deux yeux; on sentoit au-dessous un vuide qui indiquoit que les os manquoient en cet endroit, & que la tumeur communiquoit du moins avec les méninges, peut-être même avec le cerveau. La suture frontale étoit aussi très-lâche. Cet

enfant parut d'abord assez vif; il prit le tétou, alla à la selle; mais, le soir du jour qui suivit celui de l'opération, il fut pris d'une attaque de convulsions qui se renouvelèrent le lendemain, & il mourut. Peu de tems après sa naissance, on apperçut qu'il suintoit autour de la racine de l'excroissance, d'abord du sang, ensuite une sérosité sans odeur: quelques heures avant sa mort, la pointe de la tumeur parut se flétrir & se sécha.

Dans ses remarques, M. Thomson examine ce qu'on trouve, dans les auteurs, de relatif à cette opération; il paroît, en général, assez peu satisfait des travaux de la plupart d'entr'eux; & le résultat de ses remarques est qu'il faut attendre un plus grand nombre d'expériences, pour décider si cette opération est véritablement utile ou non. Il convient cependant que, dans les cas semblables à celui de la femme dont il est question dans son mémoire, il n'y a point d'autre parti à prendre.

Après avoir désapprouvé, dans un premier mémoire, l'abus que l'on fait des balsamiques dans la cure de la phthisie, M. Fothergill propose quelques remarques sur le traitement de cette maladie dans laquelle il importe plus que dans aucune autre de s'y prendre dès le commencement, si l'on veut avoir quelque succès. La plupart des phthisies commencent le plus souvent par

une toux plus ou moins violente : M. Forthergill en conclut qu'on ne doit jamais négliger cet accident , quelque léger qu'il puisse paroître. Les moyens d'y remédier sont trop connus , pour qu'il n'ait pas pu se dispenser de s'y arrêter. Mais une chose qu'il a cru devoir inculquer par-dessus toutes les autres, c'est d'avoir la plus grande attention de tenir les malades, sur-tout les enfans , au régime le plus exact , tant pour la quantité que pour la qualité des alimens. Il veut qu'on ne leur permette que des potages légers , de l'eau d'orge , du lait coupé , des gruaux légers , &c. suivant que l'âge & les circonstances paroîtront l'exiger. Si la chaleur est vive , ou que le malade ressent quelque douleur à la poitrine , il est nécessaire de lui tirer du sang. Quant aux remèdes , on ne doit employer que les adoucissans & les rafraichissans ; & , lorsque les symptômes de l'inflammation auront disparu , on peut avoir recours aux anodins , évitant avec le plus grand soin tout ce qui peut irriter ou échauffer.

La description d'une maladie épidémique , qui avoit régné aux Barbades , par M. Sandiford , fait la matiere du vingt-quatrième article. C'étoit une espece de fièvre rémittente putride , qui attaquoit indistinctement les Blancs & les Noirs , les jeunes & les vieux , les hommes & les femmes. Les symptômes de cette maladie varioient dans
les

les différens sujets qu'elle attaquoit : en général cependant la tête étoit toujours plus ou moins affectée ; il n'y avoit pas un malade qui ne se plaignit d'y ressentir des douleurs, constamment accompagnées de stupeur & de délire qui s'aggravoient aux approches de la nuit, & d'un bruit désagréable dans la tête & dans les oreilles, qui dégénéroit souvent en une parfaite furdité. Ils éprouvoient outre cela des vertiges, & leur vue s'affoiblissoit au point qu'ils étoient incapables de se conduire & même de se tenir sur leurs jambes, & de supporter la lumière. Ils se plaignoient outre cela de douleurs dans le dos & d'une sensation très-pénible dans le creux de l'estomac, accompagnée d'envie des vomir, d'une grande pesanteur dans les hypocondres, & de difficulté de respirer. Ils éprouvoient souvent des feux qui leur montoient au visage, tandis que le bout du nez paroissoit aussi froid que de la glace. A ces accidens se joignoit une chaleur brûlante dans tout le corps, à laquelle succédoit une sueur abondante qui étoit suivie de la rémission de tous les symptômes, mais qui laissoit le malade dans un tel état de faiblesse, qu'il étoit nécessaire d'employer les plus forts cordiaux pour le soutenir, & que les extrémités devenoient aussi froides que le marbre. Les yeux paroissoient, en géné-

ral , d'un rouge de feu mêlé d'un peu de jaune ; bientôt après, cette dernière couleur se répandoit par tout le corps. D'autres fois, sur-tout aux approches de l'accès, ils paroissent abattus , humides , pesans , tels qu'on les observe ordinairement dans les grandes affections du cerveau. Dans la rémission, le pouls étoit en général petit, foible & fréquent ; lorsque l'accès approchoit, il devenoit plus plein , plus fort & plus fréquent ; dans le fort de l'accès, il étoit aussi fort , aussi plein, aussi fréquent que dans la fièvre inflammatoire la plus vive. Dans les commencemens, la langue paroissoit cramoisie ; à mesure que la maladie avançoit , elle devenoit d'un jaune brun ; quelquefois sa surface étoit couverte d'une matière blanche , molle & humide , & elle trembloit lorsque les malades vouloient la sortir de la bouche. Les urines étoient d'abord crues & pâles ; elles devenoient ensuite plus épaisses & enflammées , & déposent un sédiment brun, épais : à la fin, lorsque la maladie avoit traîné en longueur, elles étoient bilieuses au point de teindre le linge en jaune. Les matières rejetées par le vomissement , étoient d'un verd de porreau ; les selles, qui en général étoient très-fétides , paroissent dans les uns graisseuses , dans les autres elles ressembloient à une eau bourbeuse. Le sang paroissoit couen-

neux à sa surface , mais la partie inférieure du caillot étoit sans consistance.

Les saignées & les purgations, quelque indiquées qu'elles parussent par la gravité des symptômes , bien loin de soulager les malades, ne faisoient qu'augmenter l'état d'épuisement où ils étoient. On étoit cependant obligé quelque fois de tirer un peu de sang au commencement , lorsque le malade étoit pléthorique, & que la fièvre étoit trop violente ; mais il ne falloit pas recourir plus d'une fois à ce secours. Les vomitifs paroissoient mieux indiqués , & réussissoient plus constamment, en débarrassant l'estomac des matieres putrides qui le surchargeoient. Les premières voies étant nettoyées , l'indication la plus urgente à remplir, étoit d'arrêter & de corriger la putridité des humeurs. Le remède qui paroissoit remplir ces vues , le plus sûrement étoit le quinquina en décoction ou en substance. Les vésicatoires ne parurent procurer aucun avantage ; au contraire, les grandes suppurations qui suivoient leur usage , concouroient avec tous les autres accidens à jeter les malades dans un état de foiblesse très-dangereux. Mais ce qui parut les soutenir le plus efficacement , fut le vin de Madère , dont on leur faisoit faire un très-grand usage.

M. Sandiford termine son Mémoire, en faisant observer que les deux années , qui

avoient précédé cette épidémie, avoient été singulièrement chaudes & humides aux Barbades.

La pièce suivante est une addition de M. Watfon, au Mémoire que j'ai déjà analysé sur l'hydropisie du cerveau. Elle contient l'histoire de la cure d'une maladie de cette espèce, caractérisée par la perte de la parole, des feux qui montoient au visage, des sueurs qui n'affectoient que la tête, une stupeur léthargique, l'émission involontaire des urines & des autres excréments, l'immobilité de l'iris aux approches d'une chandelle, &c. Cette cure fut opérée par un vésicatoire & quelques légers purgatifs, soutenus d'une diète convenable.

Cette pièce est suivie de l'extrait d'une Lettre de M. Thomson, au docteur Hunter, contenant une observation sur une extravasation de sang dans le péricarde. Suivant M. Thomson, il pouvoit y en avoir trois chopines de fluide, sans compter plusieurs caillots dont le cœur étoit incrusté. Ce viscere étoit pâle & flasque comme une vessie vuide, ne contenant pas une goutte de sang, ni aucune concrétion polypeuse. Ce qu'il y a de plus singulier, c'est qu'on ne put pas découvrir la source de ce sang.

La nécessité de débrider les parties aponevrotiques quand elles sont blessées, est

trop connue pour que je croie devoir m'arrêter à une observation de M. Wilmer qui la confirme. Je ne ferai non plus qu'indiquer une observation de M. Teckel sur l'insensibilité des tendons ; il assure avoir coupé un bout d'un tendon du muscle perforant, sans que le malade, qu'il avoit prévenu, en ait rien senti. Il suffira également d'avertir que, dans l'article 29, M. Else, chirurgien de l'hôpital S. Thomas, rapporte plusieurs observations de guérisons de vieux ulcères aux jambes, opérées par la seule application d'un bandage, après les avoir convenablement détergés. Le même M. Else donne ensuite l'histoire d'une hernie crurale qui, causa la mort du malade, quoiqu'il n'y eût qu'une très-petite partie d'une des parois de l'intestin qui eût été pincée.

M. Nicholson décrit, dans l'article 31, l'histoire d'une femme qui avoit un cancer au sein, & chez laquelle un cataplasme composé de sommités de ciguë, cuites dans l'eau, mêlées avec la pulpe de carottes, parut produire les effets les plus marqués ; mais la malade mourut dans les convulsions.

M. Benjamin Rush, médecin, & professeur de chymie au collège de Philadelphie, prouve par deux observations, que la liqueur disposée à faire la bière, actuellement en fermentation, a une efficacité très-marquée pour corriger la mauvaise

qualité de certains ulcères. Il fait préparer cette liqueur, en versant une pinte d'eau bouillante sur une cuillerée de drêche en poudre bien fine ; il y ajoûte une cuillerée ou deux de vin & un peu de sucre brut,

M. Brocklesby expose, dans le trente-troisième Mémoire, l'histoire d'une tumeur enkystée, située dans la partie inférieure de l'orbite, qui avoit expulsé presque entièrement le globe de l'œil de cette cavité, & renversé la paupière inférieure. Plusieurs chirurgiens, qui avoient examiné cette tumeur, avoient dissuadé le malade qui la portoit d'y laisser faire aucune opération, convaincus qu'elle étoit de nature cancéreuse. Mais M. Ingram, ayant senti une espèce de fluctuation, crut pouvoir en entreprendre la cure ; il se chargea donc, conjointement avec M. Bromfield, d'en faire l'extraction. Ayant relevé la paupière inférieure, ils y firent une incision, au moyen de laquelle ils parvinrent dans la cavité de l'orbite ; & , ayant introduit le doigt jusque derrière le globe de l'œil, afin de diriger un scalpel bien pointu, ils percerent la tumeur ; il en sortit environ un petit verre d'une liqueur très-claire : ensuite ils procédèrent à l'extraction du kyste. La plaie fut guérie en moins d'un mois ; le globe de l'œil & la paupière inférieure reprirent, peu-à-peu, leur position naturelle ; & la vue,

qui avoit été absolument détruite, paroiffoit se rétablir un peu, du moins diftinguoit-il de cet œil, le jour d'avec la nuit.

Le trente-quatrième Mémoire contient deux Lettres de M. White, chirurgien à Yorck, au docteur Hunter; elles contiennent l'observation de deux anévrysmes variqueux, dont on doit la découverte au docteur Hunter, qui a donné ce nom à l'efpece d'anévryfme produite par la piqure de l'artère au travers de la veine, lorsque les bords des tuniques de l'artère se colent aux parois de la veine, en laiffant une communication entre les deux vaisfeaux. On connoît ces fortes d'anévrysmes à une dilatation variqueufe de la veine, dans laquelle on fent une pulsation, accompagnée d'un léger bruit; pulsation, qui cefse toutes les fois qu'on comprime le tronc de l'artère. Ces deux Lettres font fuivies d'une troifieme de M. Thomas Armiger, au même M. Hunter, qui contient une observation entièrement femblable.

C'est au même docteur Hunter que M. Lynn, chirurgien à Woodbridge, dans la Suffolck, a adreffé l'hiftoire d'un renverfement de la matrice qui fit périr la malade. Dans ce renverfement, qu'on pourroit appeller *retroverfion*, le fond de la matrice étoit tombé entre le rectum & le vagin, & fon orifice répondoit au pubis: dans cette pofition,

il comprimoit l'urètre, & avoit arrêté totalement les urines. Il en étoit de même des gros excréments qui ne pouvoient pas franchir l'obstacle que le fond de la matrice leur opposoit en comprimant le rectum. Cet accident n'arrive guères que dans les premiers mois de la grossesse; mais, si on n'y remédie pas de bonne heure, & qu'on laisse au fœtus le tems de prendre quelque accroissement, il n'est plus possible de remettre la matrice dans sa situation naturelle. Le moyen que M. Hunter propose pour faire la réduction lorsqu'elle est praticable, est de faire appuyer la femme sur ses genoux & ses coudes, d'introduire les doigts d'une main dans le rectum, & ceux de l'autre dans le vagin, & de tâcher, en poussant convenablement, de faire remonter le fond & d'écarter l'orifice des pubis. La femme qui fait le sujet de l'observation de M. Lynn, mourut par la rupture de la vessie, occasionnée par l'amas d'urine, qu'il ne fut pas possible d'évacuer.

Le trente-septième & dernier article contient l'histoire d'une simple fracture du tibia dans une femme enceinte, fracture dont le cal ne commença à se former qu'après les couches.





R É F L E X I O N S

*Sur la Maladie noire ; par M. MARECHAL
DE ROUGERES, maître en chirurgie,
à Lamballe.*

La maladie noire consiste , suivant les praticiens modernes , dans un abattement total , une foiblesse , un épuisement sans causes apparentes ni connues , accompagné de déjections noires , excessivement fétides & corrompues , dont l'odeur est absolument cadavéreuse ; un pouls ordinairement petit , concentré , & sans fièvre sensible.

Tous les auteurs , qui ont parlé de cette maladie , ont cru devoir faire sentir la différence qu'il y a entr'elle & plusieurs autres , comme la dyssenterie qui donne des déjections sanglantes & muqueuses , où l'on éprouve douleur , tenesme & fièvre ; les hémorrhoides ou le sang qui coule est vermeil ; les déjections hépatiques qui sont comme des lavures de chair crue ; les affections hypocondriaques où le corps & l'esprit sont à la gêne ; le ventre resserré , tourmenté de borborygmes , de douleurs dans l'hypocondre droit , & de déjections quelquefois noires , poisseuses & fétides , &c.

Le *Journal de Médecine* offre près de quarante observations sur cette maladie.

Les auteurs qui les ont données au Public ; ne paroissent pas s'éloigner de ce qui vient d'être exposé ci-dessus. Quelques-uns d'eux se sont autorisés du témoignage d'Hypocrate ; mais, en lisant les ouvrages de cet homme immortel , j'ai été frappé du peu de rapport qu'il y a avec la maladie nommée , par lui , *morbus niger* , & celle qu'ils ont traitée sous la même dénomination. Je crois que je puis rapporter ici en entier le passage d'Hypocrate , pour mettre le lecteur plus à portée d'être convaincu , dans le moment , de ce que j'avance.

Nigrum vomit veluti fecem, quandoque cruentum, quandoque velut vinum secundarium, quandoque velut polypi atramentum, quandoque acre velut acetum, quandoque salivam & pituitam, quandoque bilem cum virore pallidam; & ubi quidem nigrum cruentum vomuerit, cadaveris fœtorem refert; & fauces & os à vomitu aduruntur, & dentes stupefcunt, & id quod vomitu rejectum est, terram elevat; &, postquam vomuit, paululum melius se habere putat, & neque sine cibo esse, neque ampliorem cibum ferre potest. Verum ubi sine cibo manet, viscera sugunt, & salivæ acidæ sunt. Quum verò cibum accepit, gravitas in visceribus est, & pectus ac dorsum velut stilis pungui videntur, & dolor tenet latera, & febris debilis est, & caput dolet, & oculi

lis non videt, & crura gravantur, & color niger est, & consumitur. Hyppocrat. Lib. II, de morbis, edit. Cornar. Lugd. 1562.

Je crois qu'il n'est pas possible de peindre mieux une maladie. D'après cela, qui ne fera frappé des différences sensibles qu'il y a entre cette maladie décrite par Hyppocrate, & celle que j'ai exposée ci-devant? Aucun moderne ne parle de ces douleurs au dos & à la poitrine, que les malades éprouvent quand ils ont mangé, *Et pectus ac dorsum velut stilis pungi videntur.* Aucun auteur ne fait mention de déjections qui fermentent avec la terre sur laquelle elles tombent; & *id quod vomitu rejectum est, terram elevat.* Ils ne disent pas aussi que ces matieres enflamment la bouche & le gosier, & agacent les dents; & *fauces & os à vomitu aduruntur, & dentes stupefunt.* Le plus grand nombre ne reconnoît la maladie noire, que par les déjections (a) par en-bas. Hyppocrate n'en parle point; & ne semble, au contraire, reconnoître cette maladie que par les vomissemens, &c. *Nigrum vomit, &c.* Tous les modernes sont d'accord pour reconnoître que les déjections sont de sang dissous & corrompu, donné

(a) Quoique le mot *déjection*, dans sa signification positive, ne se dise qu'en parlant des selles, je l'ai également employé sous l'acception de vomissement.

par les veines mésentériques. Outre le sang ; les malades rendent , suivant Hyppocrate , une pituite tenue , une salive aqueuse , une bile verdâtre. *Quandoque salivam & pituitam , quandoque bilem cum virore pallidam ;* & l'odeur cadavéreuse , que l'on assigne comme la marque & le caractère de cette maladie , ne se rencontre dans Hyppocrate que lorsque les déjections sont sanguines ; & *ubi quidem nigrum cruentum vomuerit , cadaveris foetorem refert ;* car , dans d'autres circonstances , elles ont souvent l'âcreté du vinaigre. *Quandoque acre velut acetum , &c.* Que conclure de toutes ces différences ? Que la maladie , décrite par Hyppocrate , n'est pas la maladie noire des modernes , & *vice versa*. Non ; mais on peut dire , je crois , avec toute vraisemblance , que les symptômes , énoncés de part & d'autre , peuvent se rencontrer dans différentes maladies ; & qu'on a peut-être tort de prendre , pour une maladie particulière , ce qui peut n'en être qu'un symptôme : c'est ce que je vais examiner , d'après ce qu'on en a écrit.

Je vois d'abord une contradiction manifeste , dans la manière dont les auteurs veulent qu'on différencie cette maladie d'avec les autres. Je prends pour exemple l'affection hypocondriaque qu'on a eu soin de ranger dans une classe à part. Cependant les

causes éloignées de la maladie noire, sont, suivant les mêmes auteurs qui ont fait cette distinction, les peines de l'esprit, les soucis, les chagrins; ceux qui sont les plus sujets à cette maladie, les hystériques, les hypocondriaques, les personnes qui ont des embarras dans les viscères du bas-ventre, celles dans qui les évacuations menstruelles ou hémorrhoidales sont supprimées. Si on examine, en effet, sans prévention, les symptômes qui accompagnent ordinairement ces affections, on verra qu'ils sont les mêmes que ceux qu'on assigne à la maladie noire; ce qui m'engageroit volontiers à conclure que cette maladie n'est que le dernier période de l'hypocondriacé & de la mélancolie.

Quelques auteurs ont senti le peu de justesse qu'il y avoit à ranger ces symptômes généraux sous une dénomination particulière; & feu M. Vandermonde, dans son *Dictionnaire de Santé*, renvoie au mot *maladie noire*, à l'article *hémorragie des intestins*, dont il reconnoît trois especes. La première, sous le nom de *dyssenterie*; il traite la seconde sous la dénomination de *flux de sang*; & la troisième, sous celle de *maladie noire*. Mais, si on en excepte la première, je veux dire la dyssenterie qui a ses caractères bien distincts, le flux de sang

simple ne peut il pas prendre celui qu'on donne à la maladie noire ? Car, pour peu que le sang séjourne dans le canal intestinal, il s'y décompose bientôt, & acquiert la couleur & l'odeur qu'on veut donner comme caractéristiques de cette maladie. Je dis plus ; toute espece d'hémorragie interne donnera les mêmes symptomes. J'ai vu des hémorragies de l'estomac vérifier tout l'exposé d'Hippocrate ; j'ai vu celle du nez en avoir plusieurs caractères ; j'ai vu, à la suite de chutes, de coups reçus dans le ventre, la prostration, la foiblesse, l'épuisement, les déjections par-haut & par-bas de matieres noires & fétides ; j'ai vu, eh ! quel est le praticien qui n'a pas vu toutes ces choses-là ! J'ai vu, dis-je, le vomissement de sang, les selles noires & putrides, à la suite de la suppression des règles ou du flux hémorroïdal, &c.

On peut m'objecter, je le sçais bien, ce que j'ai dit au commencement de ces réflexions, que le caractère de cette maladie consiste dans un abattement total, la foiblesse & l'épuisement, sans qu'il y ait de cause apparente ni connue ; au lieu que, dans l'exposé que je viens de faire, les causes n'en sont point cachées ; & que c'est donc, avec raison, qu'on en a fait une maladie à part & distincte : voilà positivement

ce que j'ai bien de la peine à concilier avec les observations mêmes que les auteurs fournissent.

M. Varnier, dans sept observations qu'il a données au Public sur cette maladie (a), ne fait mention; dans les quatre premières, que de déjections noires par-bas, avec foiblesse, épuisement, syncope, excepté que, dans la quatrième, le malade, qui en fait le sujet, ressentait des douleurs assez considérables de ventre. Dans la cinquième & la sixième observations que M. Varnier ne regarde pas positivement comme des maladies noires, si ce n'est la maladie d'Hippocrate, (chose à remarquer,) les malades eurent des vomissemens de sang assez rouge pour être reconnu, & dont les selles ne devinrent puantes que lorsqu'elles cessèrent d'être rouges; le septième malade rendit une quantité prodigieuse de sang rouge & vif. M. Varnier ne fait point mention du tempérament des malades, &c.

M. Vandermonde donne l'histoire d'une petite fille, âgée de six ans, attaquée d'une fièvre considérable (b), elle avait le visage d'un rouge foncé, la langue sèche & chargée d'une couche bilieuse, des douleurs vagues dans le bas-ventre, des envies de vomir, & une grande altération: il y avait

(a) Journal de Médecine, Tom. VI, page 83.

(b) *Ibidem*, page 336.

trois jours qu'elle avoit une hémorragie considérable du nez, ainsi qu'une éruption de taches noires sur la poitrine & au col. Elle fit une selle d'une puanteur excessive & noire comme de l'encre d'imprimerie, deux heures après qu'on lui eut tiré du sang assez beau. M. Vandermonde ne pouvoit reconnoître dans cette maladie une fièvre scorbutique pétéchiale. Il la met au rang de la maladie noire; je trouve ses raisons bien foibles. Mais, comme il le dit, les déjections noires caractérisent cette maladie. A cela, je n'ai rien à répondre que ce que j'ai dit ci-devant. Il est cependant bon de remarquer que cette observation, qui a un mérite particulier, est bien antérieure à la publication du *Dictionnaire de Santé*.

Comme je ne veux que faire voir l'abus qu'il y a à prendre des symptômes généraux pour en former des cas particuliers, je vais parcourir rapidement les observations données sur la maladie noire; celles sur-tout qui présentent des faits contradictoires, avec ce que leurs auteurs ont dit de cette maladie. On voit dans les unes, des malades avec le teint plombé, des crachats noirâtres, le pouls intermittent, fièvre putride, explosion de vents par-haut & par-bas, des gencives molasses & fort rouges, des taches aux jambes, hémorragie considérable des gencives, déjections par-haut
&

& par-bas de matieres noires (a). On voit dans les autres, des élançemens violens à l'estomac, fièvre putride avec redoublement, la langue sèche & noire, soit extrême, douleurs vives à la région du foie, tiraillement vers la ratte, matieres noires & fétides, rendues par-haut & par-bas, qui deviennent d'un jaune verdâtre, bouche aride, le corps comme un brasier, toux sèche, constipation, urines claires & lymphides (b); dans celles-ci, vomissement considérable, altération, dégoût affreux, suppression de règles, toux sèche, gêne douloureuse à la poitrine, l'estomac & les hypocondres; douleur fixe au-dessus de l'ombilic, humidité gluante sur tout le corps, nuages devant les yeux, matieres glaireuses, visqueuses, bilieuses, sanguines, brunes, dures, rendues par le vomissement & par les selles (c); dans celles-là, anxiétés aux hypocondres, estomac douloureux, vomissement bilieux, suivi de sang noirâtre, hoquet de tems à autre, fièvre ardente, &c. (d). On ne finiroit point, s'il falloit rapporter tous les différens symptomes observés par les auteurs. Ceux qui vou-

(a) Journal de Médecine, Tom. VIII, p. 222.

(b) *Ibidem*, pag. 517.

(c) *Ibidem*, Tom. XII, pag. 298.

(d) *Ibidem*, pag. 317.

dront voir plus amplement le faux de la définition de cette maladie, peuvent lire les observations citées, & quantité d'autres consignées dans les *Journaux de Médecine* (a).

D'après ces faits, je ne suis point du tout surpris que les remèdes, préconisés par quelques-uns, comme les acides, n'aient pas été d'un grand secours dans bien des cas. Les causes pouvant & étant souvent fort différentes, il ne peut y avoir qu'une routine empirique à admettre tel ou tel remède comme spécifique. Qui ne sçait combien les maladies qui ne reconnoissent que des causes premières, si l'on peut se servir de ce terme un peu obscur; qui ne sçait, dis-je, à quel point on est souvent obligé d'en varier le traitement?

La nature agit toujours avec beaucoup de règle; mais nous ne jugeons pas comme elle agit, dit le sage Fontenelle: c'est ce qui seroit cependant bien à desirer dans un art aussi important que celui qui a pour objet la vie des hommes.

(a) Journal de Médecine, Tom. XIII, p. 484; & suivantes. Tom. XXII, pag. 449, & suivantes.



L E T T R E

*De M. DUHAMEL DU MONCEAU, de
l'Académie royale des Sciences, sur le
projet d'un Traité de la Rage; par M. de
S. MARTIN, annoncé dans le Journal
de Novembre 1771.*

On ne peut trop louer, Monsieur, le projet que M. de S. Martin a formé de donner au public un Traité sur la rage. Il y a apparence que son dessein n'est pas de former des systèmes, qui communément sont assez inutiles pour la curation, puisqu'il invite le public à lui communiquer les remèdes, dont on aura vu de bons effets. Mais en cela même il se présente de grands inconvéniens.

J'ai vu des chiens tourmentés de coliques, qui, de doux qu'ils étoient, étoient devenus furieux, & se jettoient sur tout ce qui se présentait à eux. On les jugeoit enragés, & déjà on se proposoit de les tuer. Je les ai fait enfermer; & étant muni de bons gants, je leur ai fait avaler de l'huile, ensuite du lait, & en peu de tems ils ont été guéris parfaitement. Si, dans cet accès de fureur, un de ces animaux avoit mordu quelqu'un, on auroit tué le chien, & fait prendre, à celui qui auroit été mordu, un remède

contre la rage. En voilà assez pour publier qu'on a un excellent remède contre la rage, quoique l'animal qui eût causé l'alarme, n'eût rien moins que cette maladie, & n'eût effectivement qu'une colique.

Le remède ci-joint n'est point nouveau ; il a été publié dans un petit livret que je voudrois bien trouver pour vous l'envoyer. Il a de plus paru dans plusieurs ouvrages, particulièrement dans le *Parfait Maréchal de Solleysel*, & dans la dernière édition du *Dictionnaire Economique*, mais confondu avec tant d'autres remèdes, qu'on ne sçait lequel choisir. J'espère que M. de S. Martin évitera le défaut de ces compilateurs : car donner pour une maladie cent remèdes bons, médiocres ou mauvais, est comme si on n'en donnoit aucun. Voici entr'autres faits ceux qui me donnent de la confiance pour le remède que je vous adresse.

Nous étions, mon frere & moi, fort jeunes, lorsqu'un braque, bon chien d'arrêt, & très-careffant, enragea. Il houspilla tous les chiens ; il mordit au petit doigt la servante de basse-cour, fit à un batteur en grange une grande plaie à la cuisse, & mordit dans la basse-cour deux cochons. On fit prendre le remède aux hommes, aux chiens & aux cochons. Les hommes ni les chiens n'eurent aucune incommodité. Il n'y eut

que les cochons qui enragerent ; mais on ne peut pas sçavoir si ces animaux mal-propres n'avoient point rejeté le remède.

Il y a deux ans qu'un chien enragé mordit très-grièvement un vigneron de la seigneurie de Denainvilliers , & le même animal ayant continué sa route , mordit au visage une petite fille , d'environ dix ans , & lui fit à la joue une plaie profonde , qui avoit deux pouces à deux pouces & demi de longueur. Le vigneron alla chercher , à quatre lieues , un homme qui se vantoit d'avoir un remède infallible pour la rage ; il lui mit une pincée de sel sur la plaie , & lui donna , dans une petite bouteille , une potion , qu'il lui recommanda d'avalier le matin à jeun , l'affurant qu'il n'avoit rien à craindre : néanmoins , le bon homme devint enragé au bout de neuf jours.

La petite fille prit , pendant neuf jours , le remède dont je vous envoie la composition ; je la rencontrai au bout de quinze jours , elle avoit une grande cicatrice à la joue , mais elle m'assura qu'elle se portoit très-bien ; néanmoins je l'engageai à continuer encore pendant quelque tems , de prendre du même remède , une fois tous les huit jours. Cette fille qui demeure au Monceau , à une lieue de Péthiviers , se porte très-bien.

Je pourrois vous rapporter beaucoup d'autres bons effets de ce remède, mais je n'en ai point qui soit aussi propre à en constater la vertu ; parce que, dans les deux cas que je viens de vous exposer, on ne peut douter que les chiens ne fussent enragés, puisque ceux qui ont été mordus, & qui n'ont point pris mon remède, ont été pris de la rage, & en sont morts. Je vous le répète, le remède dont il s'agit a été publié dans plusieurs ouvrages, & le seul motif qui m'engage à vous en marquer les bons effets, est pour répondre aux bonnes intentions de M. de S. Martin, & coopérer avec lui, à une chose qui est très-intéressante pour le genre humain.

A l'égard de l'hydrophobie spontanée, j'ai ouï dire que le frere Duchoisel, apothicaire des missions des Jésuites à Pondichéry, avoit publié un petit ouvrage, où il détaillait la méthode qu'il suivoit pour traiter cette maladie assez commune dans ce pays-là. Cet écrit fut vendu, dans le tems, chez M. De la Tour, rue S. Jacques, & se trouveroit peut-être encore chez la veuve Dessaint. Dans le cas où vous ne connoîtriez pas cet ouvrage, je crois devoir vous l'indiquer ; mais c'est tout ce que je puis vous en dire, car je ne l'ai point lu.

REMÈDE pour prévenir la Rage.

Lorsqu'on a été mordu d'un animal attaqué de cette maladie, il faut faire saigner la plaie le plus qu'il est possible ; & pour cela il faut la scarifier, appliquer dessus une ventouse, ou sucer le sang avec une seringue à injection, dont le tube se termine par un évasement comme l'embouchure d'une trompe : en appliquant le pavillon sur la morsure, & tirant ce piston, on aspirera le sang. Ensuite on appliquera sur la plaie, de l'ail, de la ruë & du sel qui aura été pilé dans un mortier, & qu'on arrosera d'un peu de vin blanc. Il faut essayer que la plaie ne se cicatrise pas promptement : mais le point essentiel est de faire avaler, à celui qui a été mordu, le remède qui suit.

Prenez ruë, absynthe, sauge, de chacune une petite poignée, le double de marguérites sauvages, une grosse gousse d'ail, ou deux petites ; hachez le tout bien menu, pilez-le dans un mortier avec le double de ce qu'il faut de sel pour saler un bouillon : versez dessus un bon verre de vin blanc. Si le cas est pressant, exprimez-le pour en faire boire au malade. Si l'on a le tems, on laisse infuser du soir au matin. Exprimez le tout dans un linge, & faites boire un verre de cette liqueur au malade, le

matin à jeun. Il faut qu'il fasse de l'exercice, ou qu'il se tienne chaudement dans le lit, pour faciliter la transpiration que ce remède a coutume de procurer. Deux heures après, on peut prendre un bouillon, puis vivre à l'ordinaire.

Quand la morsure est aux extrémités, & qu'elle n'est pas considérable, il suffit de prendre ce remède trois ou quatre jours; mais si elle est considérable, ou quand elle est à la tête, il faut en prendre, tous les matins, pendant neuf ou dix jours au moins.

Pour les chiens mordus, on leur donne le remède à moindre dose qu'aux hommes, & on les enferme dans un lieu propre. Ordinairement ils ont des tranchées, & quelquefois ils vomissent; quand cela arrive, il faut leur en faire de nouveau avaler une petite dose. Deux heures après, on fera bien de leur donner à boire du lait, & on répétera plus ou moins ce remède, suivant la grandeur de la plaie.



S U I T E

Des Nouvelles Observations sur l'Alaitement des Enfans , &c. par M. LEVRET, &c.

S E C O N D E P A R T I E.

Des Obstacles à l'Alaitement , provenant de la part de l'Enfant.

§. X. Dans le grand nombre des enfans qui viennent au monde en présentant la tête la premiere , quelques-uns descendent la face en-devant , ce qui les rend souvent hideux , sur-tout lorsqu'ils ont été très-long-tems à vaincre les obstacles qui les empêchoient de sortir.

Ces enfans ont toujours le visage plus ou moins tuméfié & violet. Nous en avons vu en qui cette couleur étoit si foncée , qu'elle approchoit de celle des Nègres adultes , & dont la bouffissure des lèvres en avoit donné tout l'aspect. D'ailleurs , tous ces enfans naissent la bouche béante , bavant continuellement , comme quand la mâchoire est luxée , & elle l'est quelquefois. Lorsqu'elle l'est , il faut la réduire sur le champ & la maintenir réduite en suivant les règles de l'art ; & , au bout de vingt-quatre heures ou environ , commencer à les

nourrir, soit avec du lait de femme qu'on leur raye de tems en tems dans la bouche, soit en leur en dégouttant peu-à-peu de celui de chèvre ou de vache, tiède & coupé, ayant soin de mettre cette boisson dans un biberon, afin de s'apercevoir le plutôt possible du tems ou l'enfant sera en état de sucer, & par conséquent de tetter.

On voit par cet exposé qu'il est absolument impossible à ces enfans de tetter peu d'heures après leur naissance, & même quelquefois avant qu'il se soit passé plusieurs jours, soit que la mâchoire ait été luxée, soit qu'elle ne l'ait point été. Mais, ce qu'il y a de consolant alors, c'est que tout se rétablit par la suite, comme s'il n'étoit rien arrivé que de très-ordinaire; il suffit, pour cela, de bassiner seulement de tems à autre le visage de l'enfant avec du vin chaud.

§. XI. Il y a quelques enfans qui naissent avec les narines si étroites, dans leur partie supérieure, que très-peu de chose les bouche entièrement (a). Ces enfans, qui

(a) Nous avons vu naître des enfans avec ce défaut de conformation, qui par la suite s'est dissipé, quoique ce vice dépendit du rapprochement des os du nez. Cet effet a sans doute pour cause l'air, qui fait peu-à-peu ses efforts, pour passer par ces lieux rétrécis, & qu'à mesure que l'enfant prend de l'accroissement, les dimensions

sont très-souvent forcés , par cette cause seule ; d'abandonner le mamelon à tout moment pour pouvoir respirer , ont presque toujours la bouche plus ou moins ouverte , soit qu'ils dorment , soit qu'ils veillent. Lorsqu'on s'aperçoit de ce défaut , il est aisé d'y remédier , en se servant d'une plume d'aile de moineau , trempée dans de bonne huile , dont on introduit successivement les barbes dans les deux narines pour les déboucher , ce qui réussit ordinairement d'autant mieux , que cette espèce de fourgonnement est sujet à faire éternuer.

Si donc l'enfant n'a point d'autres défauts que celui d'avoir les narines bouchées par la présence de quelques matieres muqueuses , plus ou moins épaisses , même desséchées , si tôt qu'il aura éternué , il pourra tetter librement , au moins pour le moment ; & , si , par la suite , le nez se bouche de nouveau , on réitérera le même moyen , autant de fois que cela deviendra nécessaire. On en peut faire autant , & avec le même succès , pour les enfans qui s'enrhument pendant le cours de l'alaitement.

§. XII. Il n'aît quelquefois des enfans à terme , à qui il ne manque que l'aptitude nécessaire pour pouvoir tetter , & qui ne peuvent point y réussir sans secours. On en du vuide des parties augmentent proportionnellement à celles qu'acquierent leurs parois.

trouve des exemples à l'article IX de l'histoire de l'Académie Royal de Chirurgie (a).

» M. Lapie, maître en chirurgie à saint-Severin-sur-l'Isle, près Coutras en Guienne, à envoyé à l'Académie deux Observations, desquelles il résulte qu'il vient au monde des enfans qui, sans avoir le filet ni la langue trop courte, ne peuvent point tetter, & sont en danger de périr faute de nourriture; il faut alors examiner s'ils n'ont point la langue trop fortement appliquée & comme collée au palais; en ce cas, il faut l'en détacher, & l'abaisser avec une spatule ou le manche d'une cuiller, ou choses semblables; par ce moyen, M. Lapie dit avoit sauvé la vie à deux enfans qui, jusqu'à ce moment, n'avoient pu prendre le tetton, sans qu'il eût été possible de reconnoître la cause de cet empêchement. »

» Cette remarque toute simple qu'elle paroisse, (dit judicieusement M. le secrétaire,) peut cependant échapper aux sages-femmes & même aux maîtres de l'art; & M. Bunel (maître en chirurgie, &c.) est convenu que ce n'est que depuis l'avis donné par M. Lapie, qu'il y a pris garde. En 1755, Il trouva un enfant dans ce cas; il abaissa la langue avec l'instrument appelé

(a) Page 16, du troisieme tome, in-4°, de ses Mémoires.

feuille de myrte ; il fit mettre le bout du tetton dans la bouche de l'enfant ; il abandonna la langue , & l'enfant suçà : il y avoit plusieurs jours qu'il ne tettoit point. »

Nous pouvons ajouter à ces remarques que nous avons la même obligation à M. Lapie, ayant eu comme lui occasion de sauver la vie à des enfans qui étoient dans le cas qu'il a exposé ; cas qui nous avoit échappé , comme vraisemblablement à bien d'autres. Mais , depuis que notre attention a été réveillée nous nous sommes apperçus qu'il y a des enfans qui , sans être nés avec ce défaut, l'acquierent quelquefois , & c'est lorsqu'on a été trop long-tems à leur faire prendre le mammelon ; en effet, nous en avons vu qui avoient alors perdu l'habitude de la succion. Pour éviter cet inconvénient , lorsque la mere ne peut ou qu'elle ne veut point allaiter son enfant , & qu'on est plus de vingt-quatre heures à lui donner une nourrice , il faut , au lieu de le faire boire , soit à la cuiller , soit au gobelet , le nourrir au biberon ; de la maniere que nous l'avons conseillé à la fin de notre huitieme section.

§. XIII. Il y a des enfans qui naissent avec un prolongement contre nature du frein de la langue, qui s'oppose à la succion. Dans ce défaut de conformation , qu'on nomme *le filet* , le bout de la langue est

238 NOUVELLES OBSERVATIONS

figuré à-peu-près comme la partie la plus large d'un cœur de carte à jouer, & elle ne sçauroit s'appliquer contre le palais, ni passer le bord des lèvres; son bout, qui est retenu trop bas, est toujours plus ou moins recourbé en-deffous, sur-tout lorsque l'enfant crie. Cet état indique de détruire cette espece de bride, puisqu'elle empêche la liberté des mouvemens de la langue.

Pour couper le filet avec beaucoup de facilité & sans courir aucun risque, nous avons reconnu depuis long-tems que la meilleure maniere de faire cette opération, (très-petite en apparence, & qui peut quelquefois avoir de grandes conséquences,) est 1^o que l'enfant soit posé horizontalement sur le dos & en travers des cuisses d'une personne assise sur un siège un peu haut; 2^o que le chirurgien soit debout derriere la tête de l'enfant, pour que sa vue puisse plonger perpendiculairement sur le lieu même de la bouche où il doit opérer, & sur lequel le jour doit tomber directement sans aucun obstacle; 3^o qu'alors il souleve la langue avec la piece de pince fendue d'une sonde cannelée ordinaire, faisant passer le filet à travers la fente de la sonde; 4^o qu'avec des ciseaux à lames étroites & à pointes émoussées, mais dont les tranchans soient bien bons, il coupe d'un seul coup toute la portion superflue du frein de

la langue, & aussi-tôt cet organe prendra sa forme naturelle & fera librement tous ses mouvemens.

Si on n'a coupé que cet excédent, il sortira peu de sang, parce que cette portion, excédente du frein est ordinairement toute, membraneuse & fort mince. D'ailleurs, en prenant les précautions que nous venons de recominader, on sera à l'abri du danger d'ouvrir aucun des gros vaisseaux de la langue. Au reste, il ne faut absolument couper que le vrai filet ou prolongement du frein de la langue; car on a vu périr des enfans à qui, faute d'attention ou de sçavoir, on avoit coupé le frein réel & bien conformé pour le filet; & cela, parce qu'on s'en étoit laissé imposer par quelqu'autre obstacle imprévu, qui produisoit la difficulté de la succion. A raison de cette méprise, il peut arriver que la langue devenant malheureusement trop libre de se porter fort en arriere dans les cris de l'enfant, elle s'engage toute entiere au-delà de la valvule du gosier, ce qui feroit que l'épiglotte, resteroit pour toujours abaissée sur la glotte d'où s'en suiveroit de toute nécessité l'interception de la respiration & la mort de l'enfant par suffocation (a).

(a) On trouve plusieurs de ces faits dans un Mémoire que feu M. Petit, notre célèbre confrere, présenta à l'Académie des Sciences de

Fabrice de Hilden (a) veut qu'on coupe le filet des enfans en deux ou trois endroits différens, pour qu'il ne puisse pas se réunir aussi aisément que si on ne le coupoit qu'en un seul endroit. Nous n'approuvons point cette méthode, une seule section étant suffisante, pourvu qu'elle soit complète; observant toujours de ne jamais entamer le frein de la langue, & cela pour les raisons susdites.

La plûpart des gens de campagne qui coupent ou qui font couper le filet aux enfans, sont dans la mauvaise habitude de passer, immédiatement après, le tranchant d'une de leurs ongles, dans la division qui vient d'être faite avec les ciseaux; & cela, dans le dessein, non-seulement d'augmenter cette division, mais aussi d'empêcher la réunion des lèvres de la plaie. Ces deux motifs sont erronés; en effet, si d'une part l'incision n'a pas été complète, il faut l'achever avec les ciseaux, plutôt que d'hasarder de faire enflammer la langue par la contusion qu'occasionne toujours le déchirement; d'autre

Paris, en 1742. Nous aurions volontiers fait ici usage de ces faits, si M. Des-Essats, D. M. P. &c. ne nous avoit prévenu dans son excellent *Traité de l'Education corporelle des enfans en bas âge*. Traité qui, depuis 1760, est entre les mains de tout le monde.

(a) Cent. 3, observ. 28, page 393.

part

part, les mouvemens presque continuels de cet organe s'opposant de toute nécessité à la réunion du filet, il n'est jamais utile d'achever son incision avec le tranchant de l'ongle : &, comme il peut être dangereux de faire usage de ce mauvais moyen, on doit absolument le proscrire de la pratique.

§. XIV. Il arrive quelquefois, qu'après qu'on a coupé complètement le filet, que l'enfant n'a pas encore acquis la faculté de fucer; il faut en ce cas examiner attentivement les deux côtés de la langue : car on y trouve ordinairement alors des brides ligamenteuses qui la retiennent en arriere, ou qui la contraignent latéralement, soit d'un côté soit de l'autre, & même des deux, ce qui l'empêche de se creuser comme en cuilleron, pour bien embrasser le mamelon.

Lorsqu'on a reconnu l'existence de ces brides, on doit les couper transversalement & assez profondément pour les empêcher de se réunir aisément. Les ciseaux, dont nous venons de parler, doivent, suivant nous, avoir encore ici la préférence sur la lancette ou les bistouris, même le pharyngotome que nous avons vu en pareil cas ne pas remplir les intentions de ceux qui s'en étoient servis. En effet, avec ces divers instrumens, on est plus en danger de couper ou de piquer des parties qu'on doit

ménager, qu'avec des ciseaux qu'on peut porter si profondément que cela devient nécessaire, pourvu qu'ils soient fermés, & que les branches en soient assez longues, pour que la main qui les tient ne gêne point la vue de celui qui opere.

Dans ce cas, le chirurgien ne doit point se placer derrière la tête de l'enfant, comme dans le cas précédent, mais en face; & au lieu de sonde, il suffit de lui pincer le nez, afin de le faire crier, parce qu'alors, toutes les parties de l'intérieur de la bouche étant dans une tension considérable, on voit très-aisément ce que l'on a à faire, & comment il faut le faire: il est encore nécessaire, pendant ce tems-là, d'empêcher l'enfant de remuer la tête.

Les brides, dont il est ici question, sont ordinairement plus charnues que membranées, & par conséquent plus sujettes à se réunir que celle du filet, ce qui indique de les couper bien complètement, & de n'en laisser échapper aucunes. Mais, doit-on couper tout de suite ces brides; ou ne faut-il les couper qu'en des tems différens, laissant guérir une plaie avant que d'en faire une autre?

Pour se décider prudemment sur le parti qu'il y a à prendre en pareille occurrence, il faut commencer par examiner les avantages & les inconvéniens de ces deux mé-

rhodes. Si on suit la première, on remplit l'indication principale qu'on a en vue, en détruisant, sans délai, tous les obstacles qui s'opposent au mouvement de la langue, par conséquent à la succion & à la déglutition. Mais les douleurs, les plaies multipliées, & la perte de sang inséparable de cet état, ne peuvent-elles pas mettre la vie de l'enfant en plus grand danger que si on suivoit la seconde méthode ?

En partant de l'expérience, nous pouvons affirmer que non. Cependant, il est utile d'avertir 1^o qu'il faut bien se donner de garde de faire prendre quelque chose à l'enfant par la bouche, n'importe pourquoi, ni comment on voudroit le donner ; car, en ce cas, non seulement l'enfant ne peut point tetter ; mais il lui est impossible d'avaler : & , pour peu qu'on fût assez mal avisé pour en faire la tentative, on ne tarderoit pas à s'en repentir, ayant mis pour lors l'enfant en danger d'étouffer, comme dans le cas dont nous allons parler dans peu, & par les mêmes raisons que nous exposerons alors ; 2^o qu'il est à propos d'attendre qu'il ne sorte presque plus de sang de la première section avant de faire la seconde, & ainsi de suite, autant qu'il y aura de brides à couper jusqu'à la dernière, & 3^o de commencer par les antérieures avant que d'attaquer les postérieures.

Quant à l'hémorragie, elle n'est point à craindre, quoique la section de ces brides fournisse chacune plus de sang que celle du filet; mais, comme les vaisseaux des parties latérales de la langue ne sont pas, à beaucoup près, aussi gros que ceux qui accompagnent le frein, leur section ne menace point la vie de l'enfant comme pourroient le faire celles des ranines, si malheureusement on les ouvroit en coupant le filet. Au reste, sitôt qu'on aura coupé une bride, il faut tourner la face de l'enfant presque en-dessous, & l'y maintenir sur les bras jusqu'à ce qu'il ne sorte presque plus de sang, ce qui, ordinairement, n'est point de longue durée.

§. XV. Indépendamment du filet & des autres brides contre nature, qui gênent la langue dans ses mouvemens, il y a encore le cas de la soubre-langue, c'est-à-dire d'une masse de chair plus ou moins longue & épaisse, qui est située à la place du frein de la langue, de manière que cet organe est alors presque immobile. Ce défaut de conformation fait ordinairement périr l'enfant, parce qu'il lui est absolument impossible de tetter & d'avalier, la langue réelle n'ayant point alors la liberté de se porter en arrière, comme elle le fait toujours dans l'ordre naturel pendant la déglutition; ce qui fait que l'épiglotte ne peut s'abattre sur la glotte pour la fermer, & que le lait que l'on donne à

l'enfant, (quoique versé goutte-à-goutte ,) au lieu de prendre la route de l'estomac , enfile tout de suite celle des poulmons , & occasionne sur le champ la suffocation.

Nous avons , pour garant de ces faits , l'ouverture du cadavre de plusieurs de ces infortunés , dans l'estomac desquels il n'y avoit rien qu'un peu de matiere muqueuse , qui en tapissoit seulement les parois , tandis que les bronches étoient plus ou moins garnies de lait qu'on leur avoit mis dans la bouche pour les nourrir (a).

Il se présente ici naturellement à l'esprit de celui qui réfléchit , que , la perte du sujet étant inévitable , si on ne retranche au plutôt la tumeur charnue qui en est la cause , il vaudroit mieux pratiquer ce moyen , que de n'en tenter aucun. Mais comme les mauvais succès & l'inspection des parties démontrent que la réussite est impossible , par la raison que les gros vaisseaux de la langue naturelle ont leur tronc dans celle qui est contre nature , l'application du précepte de Celse n'est nullement admissible dans ce cas.

D'où il résulte , suivant nous , que tout

(a) Ces remarques semblent démontrer que tant que l'enfant est au ventre de sa mere , il n'a point de déglutition ; & , par conséquent , qu'alors il ne se nourrit point en partie par la bouche , comme il y a tant d'auteurs qui l'ont avancé & soutenu.

246 NOUVELLES OBSERVATIONS

enfant qui naît avec une foubre-langue, est un enfant perdu ; c'est au moins la conséquence que les divers faits de cette espece, qui sont parvenus à notre connoissance, nous font tirer, sans cependant vouloir captiver le sentiment de personne sur ce sujet, desirant, au contraire, pour le bonheur des humains, que, dans des cas semblables, (qui heureusement sont très-rares,) d'autres que nous puissent trouver des ressources qui jusqu'à présent nous sont inconnues. En attendant, nous conseillons aux personnes qui rencontreront ce cas, de faire baptiser l'enfant, avant que de faire aucune entreprise, même celle de tenter de le nourrir artificiellement, de crainte de le priver subitement de ce secours spirituel.

§. XVI. Il y a des enfans qui naissent avec le bec-de-lièvre, soit qu'il soit simple, soit qu'il soit double. La plupart de ces enfans ont aussi ordinairement alors la voûte du palais entr'ouverte ou fendue dans toute sa longueur, comme par un défaut de continuité de la substance osseuse, souvent d'un seul côté, & quelquefois des deux côtés en même tems. Mais, quel que soit le degré de cette difformité, le voile du palais est aussi séparé pour l'ordinaire en deux parties, tantôt égales tantôt inégales; cette division correspond toujours à l'écartement de la suture du palais, en sorte que la

lurette est quelquefois partagée en deux ; mais le plus souvent elle se trouve placée du côté où la substance des os qui forment la voûte du palais , est la moins retirée.

Aucun de ces enfans ne peut tetter , parce que l'air communique du nez dans la bouche , en-deçà du voile du palais ; de manière que , quand bien même ces enfans fairoient exactement le mammelon , ils ne pourroient point pomper le lait , ce qui oblige de les nourrir , en leur faisant avaler peu-à-peu du lait coupé. Il est peu d'enfans , ainsi conformés , qui en réchappent. Quant à ceux qu'on parvient à élever , on peut leur faire l'opération lorsqu'ils sont en état de la supporter : alors , le plutôt est toujours le mieux.

Nous ne décrivons point ici la manière de pratiquer cette opération , parce qu'on la trouve détaillée dans les ouvrages de nos praticiens , dont un des meilleurs sur cette matière est , à notre avis , celui de M. de la Faye (a). Cet auteur fait d'ailleurs remarquer , page 627 de son excellent *Mémoire* ; qu'il suffit très-souvent de réunir seulement la division ou les divisions de la lèvre , pour que l'écartement du palais se détruise par les suites peu-à-peu , sur-tout lorsque

(a) Voyez le 1^{er} vol. in-4^o, des Recueils des Mémoires de l'Académie royale de Chirurgie , page 605, & suiv.

le sujet est encore dans un âge tendre ; à quoi nous pouvons ajouter qu'au contraire, l'obturation de ces os ne peut se faire, si on ne réunit point auparavant la lèvre.

Nous avons vu, en effet, plusieurs petits enfans opérés, qui ont parfaitement guéri avec le tems. Mais nous avons vu aussi des adultes qui avoient ; dès leur naissance, un écartement de la future du palais avec des béc-de-lievre de la première conformation ; en sorte qu'il semble que cette future ne soit ainsi écartée, que parce que la lèvre supérieure est fendue. Ce qui nous porte à le croire, c'est que nous avons remarqué que, dans les enfans nouveaux-nés & dans les adultes qui ont originairement ces difformités, la mâchoire supérieure est toujours plus large, (soit d'un côté, soit de l'autre, & quelquefois des deux ensemble,) que l'inférieure, & qu'elle se rétrécit dans tous ceux qui guérissent, après qu'on leur a fait la future de la lèvre.

Nous osons donner ici, comme de nous, la double remarque de l'élargissement & du rétrécissement de la mâchoire supérieure dans les cas dont il s'agit, n'ayant trouvé ces mêmes remarques dans aucuns des auteurs qui sont venus à notre connoissance. Mais, quoi qu'il en soit, ces deux mêmes remarques conjointes nous conduisent à reconnoître que la fente du palais n'est point

occasionnée par un manque de substance des os qui forment la voûte, mais seulement par l'écartement de ces mêmes os ; & elles nous indiquent la possibilité d'en accélérer le rapprochement, au moyen de quelques bandages artiftement faits, comme, par exemple, celui de baleine dont M. de la Faye donne la description d'après M. Quesnai ; puisque la réunion seule de la lèvre occasionne à la longue ce rapprochement, fans doute, parce qu'alors la lèvre étant plus tendue que ci-devant, elle sert, à quelques égards, de bandage unissant. Si donc, après que la lèvre est entièrement réunie, on continuoit l'usage du bandage susdit, il n'est point douteux que ce seroit un moyen très-utile, pour faciliter beaucoup plus promptement l'obturation complète de la fente du palais ; ce qui nous paroît mieux fondé que ce qu'en présume M. de la Faye, à la même page 617 du Mémoire ci-devant cité.

Il reste, à la vérité, un point assez embarrassant à décider, qui est de sçavoir comment l'obturation parfaite de ces os peut se faire, sans qu'il soit besoin de rafraîchir les bords de leur division, ceux-ci étant charnus ; tandis que, si on y manquoit pour la lèvre, la réunion de celle-ci ne se feroit certainement point. La dissection de cette partie, après la mort d'un pareil sujet, pourroit seule nous en instruire parfaite-

ment; il faut espérer que quelque hasard favorable en fournira l'occasion. En attendant, profitons toujours de ces nouvelles découvertes aussi utiles au progrès de l'art de guérir, qu'au soulagement des humains qui en ont alors besoin.

La Suite dans le Journal prochain.

NOUVELLES OBSERVATIONS

Sur les Lésions par Contre-coup dans différentes parties du corps ; par M. AUR-RAN, Docteur en Médecine de la Faculté de Strasbourg, Anatomiste, Adjoint à l'Académie Royale des Sciences, Belles-Lettres & Arts de Rouen, Chirurgien Gagnant-maîtrise à l'Hôtel-Dieu de la même Ville.

Carie dans l'Enarthrose du Fémur.

OBSERVATION I. Un homme, fruitier de profession, âgé de vingt-six ans, étant tombé d'un arbre sur le grand trochanter, se donna un contre-coup dans la cavité cotiloïde. Après un mois de souffrance, il lui survint un dépôt dans l'aîne, & un autre au côté externe de la cuisse, qui grossit beaucoup en très-peu de tems; l'extrémité étoit plus courte que l'autre, de demi ponce; elle ne touchoit la terre que par le bout

du pied. Celui-ci & le genou étoient presque toujours tourné en-dedans , mais il pouvoit le tourner en-dehors à volonté ; il tenoit la jambe en extension parfaite : il remuoit la cuisse en tout sens. L'ayant empoignée vers le genou , pour la faire agir , je sentis qu'il se faisoit un frottement rude dans la cavité cotiloïde , où il me parut que l'os étoit encore. Ces signes m'ayant fait connoître que la carie & la source du pus étoit dans cette cavité , je jugeai la maladie incurable , & je me proposai d'établir une cure palliative , & dévacuer les dépôts par une ou deux petites ouvertures fistuleuses, *les seules qui soient avantageuses en pareil cas.* Mais , étant obligé de faire une *large ouverture* , selon l'avis d'un consultant , je fis sortir une grande quantité d'un fluide aqueux & noir , comme du sang dissout par putréfaction , & une certaine quantité de pus , qui étoit au fond de la cavité : celle-ci , qui étoit entre la gaine des muscles & le corps graisseux , communiquoit supérieurement avec la fosse articulaire , d'où découla , tous les jours , pendant le traitement , une sérosité brune & fétide.

Le cinquieme jour , la suppuration s'établit comme à l'ordinaire , & tout fut selon l'ordre naturel jusqu'au douzieme , que la fièvre avec delire survint , & reparut , tous les jours , jusqu'au dix-huitieme. Ce jour-

là, la fièvre ayant redoublé avec frisson, je ne trouvai que de la sanie dans la plaie, avec des caillots de sang; ces accidens redoublèrent jusqu'au vingt-deuxieme jour que le malade mourut.

Je trouvai la tête du fémur dans son articulation; mais elle étoit rongée en partie par la carie, ainsi que les parois de la cavité, où il ne restoit aucun vestige de cartilages & de parties molles, &c.

Il faut observer, à l'occasion de la sérosité noire que nous avons trouvée dans le dépôt, que ce n'est pas le fluide que ces sortes de tumeurs contiennent ordinairement; mais qu'il paroît que celui-ci n'étoit qu'un sang dissout, après s'être épanché dans le foyer, où il aura été fourni par quelque artère musculaire, ou fessiere, ou sciatique.

Carie & Luxation dans le même endroit.

OBS. II. Il y a quelques années qu'ayant ouvert jusqu'au grand trochanter, une fistule, dont l'orifice étoit à la partie moyenne & postérieure de la cuisse, occasionnée par la suppuration & la carie de la cavité cotiloïde, avec luxation en arriere du fémur, la malade mourut le vingtieme jour de l'opération, avec à-peu-près les mêmes accidens que dans le cas précédent. A l'ouverture du cadavre, je trouvai ce que je viens d'annoncer.

Suppuration dans la Synarthrose sacro-iliacque.

OBS. III. Un jeune homme robuste, de dix-neuf ans, étant chargé d'un fardeau sur l'épaule gauche, broncha en descendant des escaliers, & tomba perpendiculairement du premier sur le second degré, de façon que le poids du corps & du fardeau, multiplié par la vitesse de la chute, s'appesantit sur l'extrémité inférieure gauche, avancée sur ce degré. Il sentit à l'instant la violence du contre-coup dans la symphyse sacro-iliacque du même côté. Les accidens qui survinrent, l'obligèrent de garder le lit pendant plusieurs semaines. Après quelques soulagemens, il se remit au travail, mais celui-ci fit renaître la douleur. Il lui survint, deux mois après, un dépôt sur la partie du moyen fessier, que le grand ne recouvre point, & qui devint, par la suite, aussi volumineux que la voûte du crâne. On fit une large ouverture; il fournit un pus bien conditionné, & qui tiroit sa source de l'articulation susdite, par le moyen d'un sinus pratiqué entre les deux premiers fessiers. Le blessé mourut le seizième jour de l'opération, après avoir essuyé les accidens des deux malades précédens.

Les cartilages & ligamens de l'articulation lésée étoient détruits, les os cariés &

254 NOUVELLES OBSERVATIONS

écartés. Il partoit, de la circonférence de ces parties, des fusées purulentes, dont les unes alloient dans le bassin, où elles avoient produit des désordres consécutifs, &c.

*Suppuration & Caries dans les cartilages
intervertébraux.*

OBS. IV. Une femme, de trente-un ans, sentoit, depuis deux ans, une douleur fixe dans les vertèbres des lombes, sans dérangement sensible dans ces parties. Elle portoit, depuis plusieurs mois, une tumeur au côté interne & supérieur de la cuisse gauche, du caractère des dépôts, symptôme de carie occulte : après quelques délais, on fit une large ouverture ; il ne sortit que du bon pus. Le lendemain, l'appareil & trois draps de lit pliés en plusieurs doubles étoient inondés d'une sérosité rousse & puante : elle continua de sortir par la plaie, en aussi grande quantité, pendant le reste du traitement qui finit avec la vie, après les accidens ordinaires, le vingtième jour. Le corps de la deuxième & troisième vertèbres lombaires & leur cartilage commun étoient cariés. Ils fournissoient à deux sinus dans les psoas, dont un seul sortoit du ventre.

Autre.

OBS. V. Un homme de trente ans ayant

fait une chute sur son derrière, avec un fardeau sur les épaules, sentit une douleur fixe dans la région lombaire, pendant long-tems; elle ne l'obligea de garder le lit que deux ans après. Dans la quatrième année, on lui ouvrit deux dépôts symptomatiques; un au-dessous de l'aîne droite, & l'autre dans l'aîne gauche; ils furent cicatrisés dans la cinquième année: le malade parut guéri la sixième; & la septième il se remit au lit avec un nouveau dépôt sous la fesse droite. On fit une large ouverture, & le blessé mourut le cinquième jour dans les accidens ordinaires.

Le cartilage commun à la dernière vertèbre & à l'os sacrum étoit détruit, & ces deux os cariés dans leurs surfaces correspondantes. Cette vertèbre étoit ankylosée par son corps, avec l'avant-dernière. La longueur de la pièce osseuse, qui résultoit de cette union, me fit juger que le cartilage intervertébral avoit été préalablement détruit. Les autres vertèbres de cette région, excepté la première, étoient gonflées.

Dés deux côtés de la carie, partoient un sinus, qui, comme à l'ordinaire, traversoit le psoas dans sa longueur. Le sinus du côté droit, parvenu deux pouces au-dessous du col du fémur, se coudoit de devant en dedans, d'où il couloit en spirale autour de l'os, pour venir se rendre dans le dépôt

ouvert : une des anciennes cicatrices étoit sur ce coude. Le sinus gauche se divisoit en deux branches , une se bernoit dans l'aîne, du même côté où existoit l'autre cicatrice ; l'autre branche descendoit dans le petit bassin, d'où elle sortoit par le bas de l'échancre ischiatique droite , pour se rendre dans le dépôt ouvert. Celui-ci étoit donc devenu un réservoir détourné , vers lequel le pus des autres s'étant dirigé ; avoit abandonné les anciennes ouvertures. Il y a apparence que la situation sur le dos , que le malade gardoit constamment , détourna le pus de ses premiers courans. On voit en cela la raison de la guérison illusoire , que ce malade avoit obtenu dans la sixième année de son mal.

Suppuration & Ankylose dans l'Enarthrose du Fémur.

OBS. VI. Un homme de cinquante-un ans , portant un fardeau sur l'épaule droite, tomba de sa hauteur sur le genou du même côté , & fut en même tems renversé. Il fut à l'instant si vivement blessé dans l'articulation supérieure du fémur , qu'il ne lui fut plus possible de remuer cette partie , & qu'on fut obligé de le transporter dans son lit. Il l'a gardé pendant le reste de ses jours ; au bout de l'an , il s'aperçut que cette extrémité étoit plus courte que l'autre , & ce raccour-

raccourcissement alloit à quatre pouces. Quand je vis le malade, quatre années après sa chute, je lui trouvai le fémur foudé avec l'os innominé, *une fistule* auprès de l'anüs, qu'il portoit depuis deux ans, & un dépôt au côté externe de la cuisse, qui fut ouvert avec deux coups de trois-quart : ces ouvertures firent par la suite *deux fistules*, sans éteindre l'ancienne, & elles recevoient toutes le pus du siége primitif de la maladie.

Ce malade, en s'affoiblissant peu-à-peu, mourut au commencement de la sixième année de sa maladie, après l'ouverture fistuleuse du dernier dépôt. L'ouverture du cadavre confirma cette description.

Suppuration & Carie dans le même endroit.

OBS. VII. Un homme de trente-six ans, ayant considérablement écarté sa cuisse droite, en montant à cheval, sentit à l'instant une douleur si violente dans la cavité cotiloïde, qu'elle l'empêcha de marcher ; un repos de huit jours lui ayant procuré le soulagement ordinaire, & qui fait illusion à ceux qui se conduisent eux-mêmes, il reprit ses occupations : la douleur se fit bientôt sentir de nouveau. Trois mois après il lui survint un dépôt symptomatique, qui s'ouvrit & dégénéra en *fistule* le cinquième mois. Vers la fin de l'année, il

vint me consulter ; je lui trouvai l'extrémité raccourcie de demi pouce , & tous les signes de la carie dans la cavité cotiloïde , sans déplacement du fémur. Je lui conseillai l'usage des moyens propres à favoriser l'ankylose , & je ne l'ai plus revu.

Ce sont les brides membraneuses , qui vont du ligament interne à la circonférence du fond osseux de la fosse articulaire , qui sont déchirées dans ces grands écarts : il est facile de s'en assurer sur les cadavres. L'on comprend qu'il n'en faut pas davantage , pour donner naissance à une suppuration , qui produit ensuite tous les désordres consécutifs.

Suppuration & Luxation dans le même endroit.

Obs. VIII. Un homme de vingt-deux ans ayant reçu un coup de pied , armé d'un sabot , sur le grand trochanter , il lui survint deux mois après un dépôt symptomatique , quatre travers de doigt au-dessous de cette apophyse ; quelque tems après , il en parut deux autres , & sa cuisse devint plus longue : ces dépôts s'étant ouverts , ils furent remplacés par *trois fistules*. J'ai vu ce malade dans la deuxième année du choc ; je lui trouvai le fémur luxé & logé dans le trou ovalaire : il marchoit assez librement quoiqu'il fût boiteux.

Autre.

OBS. IX. Une fille de huit ans, étant tombée sur le grand trochanter, se donna un contre-coup dans la cavité cotiloïde. La douleur étant supportable, elle la fit augmenter en ne gardant point le repos. La luxation du fémur se forma d'elle-même deux mois après. Je n'ai vu la malade que dans le cinquième mois, & avec la luxation en arrière & en haut. Je lui trouvais un dépôt symptomatique fort considérable dans la partie moyenne & postérieure de la cuisse. On évacua le pus par deux petites ouvertures, qui ont fait *autant de fistules*. Dix mois après, une des fistules étoit fermée; l'autre fournissoit très-peu de matière: la malade avoit repris l'embonpoint, & je ne l'ai plus revue.

Luxation de l'Os des îles.

OBS. X. J'ai été consulté pour un jeune homme de dix-sept ans, maigre & délicat, qui, avec une fièvre-lente, se plaignoit, depuis deux ans, d'une douleur fixe dans l'articulation sacro-iliaque, où je trouvais l'os des îles du côté droit luxé en haut: cet effet avoit pour cause une longue station sur le pied du même côté. Ce jeune homme avoit été mis à quatorze ans au métier de tourneur, où, en travaillant, il

étoit toujours sur le pied droit ; c'est à la fin d'une année d'exercice que la douleur l'obligea de quitter le métier : mais, n'ayant point gardé le repos, le mal augmenta. Selon la manière d'agir de la cause de ce déplacement, je présentai que, les parties molles circonvoisines ayant eu le tems de prêter & de se fortifier dans cette situation, il seroit dangereux de vouloir replacer l'os subitement ; je conseillai des extensions lentes & répétées, des bains relâchans dans les intervalles, des fomentations fortifiantes par la suite, & le repos absolu. En moins de quinze jours, le chirurgien, qui exécutoit mes avis, m'écrivit que l'os étoit entièrement remplacé ; que le malade se portoit si bien qu'on n'avoit pu le retenir au lit plus longtemps. La récurrence suivit de près cette imprudence, & il aima mieux souffrir de son mal que de se soumettre de nouveau à la méthode curative qui lui auroit rendu la santé : il a traîné une vie languissante pendant encore une année. Il lui survint un dépôt qui s'ouvrit *en fistule*, qu'il a gardée jusqu'à sa mort.

Suppuration vertébrale.

OBS. XI. Un garçon de seize ans, s'étant donné un contre-coup aux lombes dans une chute sur les fesses, vécut pendant dix ans dans les infirmités qui accom-

pagnent la suppuration des cartilages intervertébraux. Celui qui unit la dernière vertèbre avec l'os sacrum, étoit le siège de la maladie; ces deux os étoit peu altérés: il eut une fistule auprès du grand trochanter, dans les deux dernières années de sa vie. L'ouverture de son cadavre mit au jour ces désordres, que le diagnostic nous avoit fait connoître dix-huit mois auparavant.

Autre.

OBS. XII. Il est quelques années qu'étant occupé, sur le cadavre d'une vieille femme, à des recherches anatomiques, je trouvai le corps de la troisième vertèbre lombaire & les cartilages voisins détruits par la suppuration, jusques dans le canal vertébral, qui étoit plein de pus & de pulpe médullaire, jusqu'à l'extrémité voisine de la moëlle. Des deux sinus ordinaires, l'un descendoit dans le bassin, pour s'ouvrir en fistule dans le vagin, & l'autre venoit dans un dépôt placé à la partie supérieure de la cuisse de son côté.

Les informations que je fis sur l'histoire de cette malade, m'apprirent qu'elle avoit eu, pendant plusieurs années, tous les symptômes qui devoient annoncer ces désordres.

Autre.

OBS. XIII. Un soldat François, étant

avec son régiment en Allemagne , tomba du rempart dans les fossés d'une ville de guerre , & reçut une contusion dans la région lombaire , qui fut suivie de suppuration & de carie dans la troisieme vertèbre. La maladie dura deux ans ; elle produisit un dépôt symptomatique dans le haut d'une cuisse , & une *fistule* qui s'ouvroit à travers la prostate , dans le col de la vessie , ce qui occasionna long-tems une rétention d'urine , à laquelle on ne pouvoit remédier que par le moyen du cathéter , qui faisoit sortir toujours autant de pus que d'urine. L'ouverture du cadavre me mit à même de voir les sinus ordinaires , le dépôt , la fistule , dans toute leur étendue ; & je trouvai beaucoup de fragmens osseux , repandus çà & là , provenant du corps de la vertèbre cariée.

Autre.

OBS. XIV. Un garçon de huit ans portoit , depuis quatre , une bosse faite en arc , qui paroissoit comprendre toutes les vertèbres dorsales , & dans laquelle il sentoit une douleur fixe. Lorsque je le vis , il avoit deux dépôts symptomatiques à la cuisse droite. Je leur fis à chacun une ponction avec la lame du bistouri ; il en sortit avec le pus plusieurs petits morceaux de vertèbres. Je pansai à plat & à sec , espérant

qué, comme à l'ordinaire, le pus, qui surviendrait, s'opposeroit à l'agglutination des bords de ces petites ouvertures, & que celles-ci feroient dès-lors *autant de fistules*; mais, ayant trouvé les bords collés le quatrième jour, je les séparai avec un stylet mouffe. Jusques-là, le malade n'avoit eu aucun accident; mais la nuit suivante, la fièvre & l'agitation survinrent; les ouvertures ne donnerent que de la sérosité rousse; la cuisse devint douloureuse dans toute l'étendue des dépôts, & la douleur de la bosse augmenta. J'inferai de-là que l'irritation que j'avois occasionnée en rouvrant les plaies, avoit fait naître l'inflammation dans les parties que le pus parcouroit, & qu'elle étoit cause de ces accidens: je pansai alors de manière à arrêter la sérosité dans ces cavités, pour qu'elle y fît elle-même office de relâchant, de bain intérieur; par ce moyen, les accidens diminuèrent peu-à-peu; ils furent entièrement dissipés le quinzième, & la sérosité fut changée en pus. Celui-ci a continué de sortir en grande quantité, ce qui affoiblit tellement ce petit malade, qu'il mourut dans le marasme le trentième jour de l'opération. Il est évident qu'il a vécu dans ces derniers quinze jours aussi long-tems qu'aucun des malades ci-dessus, qui ont été à plusieurs mois, à plus d'une année après l'ouverture de la fistule;

car il n'est mort comme eux que d'épuisement. Il semble donc qu'en pareil cas, on prolongeroit de quelques jours la vie du malade, en ralentissant l'évacuation; c'est pourquoi il seroit avantageux de laisser fermer les ouvertures, & de ne vider les dépôts, que lorsqu'ils seroient pleins, comme on le pratique à l'égard de l'ascite, de l'hydrocèle, &c.

Le corps de la neuvieme vertèbre dorsale étoit carié & détruit; il n'y avoit qu'un sinus, mais qui étoit fort dilaté dans le ventre. Il se divisoit dans la cuisse, en autant de branches que de dépôts.

Commotion mortelle de la moëlle épinière.

OBS. XV. Un homme de quarante ans, étant tombé de bout sur son lit, donna à plomb de l'os sacrum sur le pavé; il fut tout de suite paralytique des extrémités inférieures, du rectum & de la vessie. Il eut le pouls dur & lent jusqu'au cinquieme jour, qu'il lui survint un accès de fièvre, & il en eut trois jusqu'au huitieme qu'il mourut.

Je ne lui trouvai aucune lésion, qui indiquât la cause de ces accidens, les veines, sur-tout les cutanées, étoient beaucoup plus pleines, & les artères plus vuides qu'à l'ordinaire.

Commotion légère.

OBS. XVI. Un gros homme , âgé de soixante-dix ans , étant tombé sur son derrière, le long de l'escalier, fut sur le champ paralytique des extrémités inférieures , & il cessa de pouvoir retenir les excréments du rectum & de la vessie. Deux saignées , des frictions avec l'esprit de vin camphré , huit jours de diète & quinze de repos firent disparaître ces accidens.

Commotion curable.

OBS. XVII. Un maçon de vingt-neuf ans , ayant fait une chute de trente-six pieds , sur ses pieds & sur ses fesses , fut paralytique des extrémités inférieures , du rectum & du col de la vessie ; & on lui a fait plusieurs saignées , & des frictions avec un liniment anti-paralytique , il a recouvré le mouvement des jambes en trois semaines , ceux des cuisses en un mois ; il n'a commencé à retenir ses urines , & à pouvoir lâcher les matieres fécales , sans lavemens, que dans la fixieme semaine, &c.

Commotion incurable.

OBS. XVIII. Un homme de quarante ans , ayant reçu un coup violent sur les vertèbres des lombes , fut à l'instant paralytique des parties inférieures du corps. Il

fut fix mois en cet état , fans que les médicamens pussent y apporter aucun changement. Il est mort dans le marasme, avec plusieurs ulcères gangreneux sur l'os sacrum, les grands trochanters, &c.

Je lui trouvai les nerfs de la queue de cheval en suppuration, jusqu'au bout de la moëlle inclusivement, &c.

Hémiplégie par commotion de la moëlle épinière.

OBS. XIX. Un soldat de trente ans, ayant reçu, sur la racine de l'apophyse transverse gauche de la seconde vertèbre, un coup de fleuret, qui entra par la bouche & perça le voile du palais, il lui survint un petit gonflement douloureux qui s'étendoit jusques dans la partie moyenne du muscle mastoïdien voisin, & il fut le surlendemain hémipléctique du côté droit, l'œil excepté. Dans les deux premiers mois on lui administra des saignées, des purgations, des tisanes, des apozèmes nervins, & des bains aromatiques; ce qui procura le rétablissement de la parole, du sentiment & du mouvement de la langue, de la main & de l'avant-bras. Dans le troisieme, on a fait usage des bains secs, de marc de raisins, qui ont rétabli les lèvres, la narine & la jambe; mais la cuisse & le bras sont restés au même état: après quel-

ques intervalles, on soumit le malade aux frictions spinales, d'huile de fourmis, qu'on donnoit, tous les jours. Dans la troisième semaine, il fut pris d'abondante salivation; le gonflement de toutes les parties de la bouche se propagea peu-à-peu dans tout le corps; &, comme on ne soupçonnoit pas, ainsi qu'on l'auroit dû, que ces accidens fussent occasionnés par une huile surchargée d'acide, on continua les frictions jusqu'à ce que le malade, parfaitement leucophlegmatique, ne put plus être soulevé: il mourut dans le huitième mois de sa maladie. Le cadavre n'offrit que la cicatrice du voile du palais de relatif à sa première maladie. L'ouverture du canal vertébral ne fut point oubliée.

Il paroît que l'hydropisie universelle fut la cause immédiate de la mort de cet homme: il n'y a aucune raison de l'attribuer au coup de fleuret, ni à l'hémiplégie. Comme ce dernier accident n'est survenu que deux fois vingt-quatre heures après le coup, il semble être plutôt l'effet du gonflement des parties contuses & des parties voisines, que de l'ébranlement de la moëlle; car, pourquoi ne seroit-il pas survenu dans le moment du choc? Il y a apparence que ce blessé auroit guéri de sa paralysie, si l'anasarque n'étoit venue s'y joindre. J'avance cette conjecture, appuyé sur le fait suivant;

Hémiplégie par un coup de baïonnette dans l'orbite.

OBS. XX. Cet instrument perça la paupière inférieure, pénétra dans la fosse orbitaire, entre l'os maxillaire & le globe, sans offenser celui-ci : le sang s'épancha dans le tissu des parties qui l'entourent, jusques dans celui de l'albuginée & des paupières. Le blessé n'eut le tems que de faire dix pas, & il tomba hémiplétique, du côté opposé, à l'œil près. Un traitement, pareil à celui du malade précédent, perfectionné par les bains aux eaux de Bourbonne, qui dura une année, guérit parfaitement cette maladie.

Il est évident que l'arme n'entra pas dans le crâne; car le blessé seroit mort nécessairement en peu de tems, comme la raison & les faits cités par les auteurs le démontrent également.

Comme, dans ces observations, j'ai souvent parlé des *dépôts symptomatiques*, & que cette expression n'est pas d'usage, je crois devoir ajouter ici que j'entends par-là, une tumeur purulente, sans inflammation, formée par le pus qui vient *se déposer* peu-à-peu en cet endroit, après avoir été engendré dans une partie plus ou moins éloignée, où l'inflammation, formatrice de ce liquide, existe avec carie, & dont ledit dépôt est constamment *symptôme*. La ma-

niere , dont cette tumeur se forme , lui mérite exclusivement le nom de DÉPÔT. M. Ledran l'a appelée *collection de pus* , & on la nomme vulgairement *dépôt par congestion* ; mais notre expression nous paroît plus exacte , parce qu'elle indique la nature de la tumeur , & sa différence avec l'*abcès* , qui est constamment une tumeur *idiopathique* , ou un amas de pus formé dans le lieu même , par le moyen de l'inflammation qui l'y a précédé , & qui l'y accompagne ; ce qui est clairement & précisément exprimé , par le mot latin *abscedere* , étymologie d'*abcès* , nom qu'on ne doit par conséquent donner qu'à cette sorte de tumeur. Ainsi , en n'employant les termes de *dépôt* & d'*abcès* que dans leur vraie signification , on montrera aux praticiens la premiere distinction théorique , qui existe entre ces deux tumeurs purulentes , & que la chirurgie clinique voit souvent confondre , au détriment des malades , puisqu'ils présentent des indications différentes. Qu'on juge à présent s'il auroit été possible de donner ce petit éclaircissement à la doctrine des abcès , si la théorie de M. Gaber sur la formation du pus étoit vraie ? Voyez le *Journal de Médecine* , tome XIX , pag. 1 , & suiv.



OBSERVATIONS

D'une Hernie inguinale, avec sphacèle des tégumens, de l'intestin, & mortification extérieure de tout le bas-ventre, traitée & guérie par DUFREÑAY, maître en chirurgie, & chirurgien-major de l'hôpital-royal de Vitry-le-François.

La veuve Pierret, jardiniere, demeurant dans le fauxbourg du Hamois, dépendant de la ville de Vitry-le-François, âgée de soixante ans, étoit attaquée depuis très-long-tems d'une hernie inguinale, à laquelle elle n'avoit jamais fait attention, parce que l'intestin rentroit aisément, & qu'il ne lui étoit survenu aucun accident fâcheux, quoiqu'elle n'eût point porté de bandage.

Dans le commencement du mois de Juillet 1770, l'intestin sortit en plus gros volume qu'à l'ordinaire; il survint étranglement. Elle eut recours à différentes personnes, qui employèrent des moyens de toute espece, pour procurer la rentrée de l'intestin: on n'y parvint pas. Au contraire, les parties furent tellement froissées que les tégumens s'enflammèrent, se gonflèrent, & devinrent œdémateux; la fièvre se dé-

clara avec vomissement des matieres fécales : en peu de tems, la mortification & la gangrène s'en suivirent ; enfin le sphacèle , tant des tégumens que de l'intestin avec dépôt : tout le bas-ventre étoit aussi mortifié. Cette femme moribonde , vint à l'hôpital de ladite ville , le 15 Juillet. Son état faisoit horreur ; elle avoit un poulx concentré, le hoquet, des sueurs froides, des foibleffes successives de longue durée ; elle vomissoit fréquemment : accidens qui annonçoient une mort prochaine.

Je crus devoir promptement détruire toutes les parties sphacelées, découvrir l'intestin, pour arrêter au moins le progrès de la gangrène, s'il étoit encore possible.

L'ouverture faite, il sortit par la plaie une grande quantité d'un pus sanieux, roussâtre, infect. L'intestin, corrodé & ouvert par la gangrène, laissa échapper beaucoup d'excrémens liquides, de la bile & trois grands vers.

J'employai aussi-tôt l'eau marine, mêlée avec l'eau-de-vie camphrée, dans laquelle on avoit dissout du sel ammoniac ; je frottai violemment la plaie avec de la charpie trempée dans cette eau ; j'ajoutai plusieurs bourdonnets, un emplâtre de styrax, & plusieurs compresses imbibées de la même eau ; j'en chargeai également tout

le bas-ventre , & j'ordonnai le quinquina en apozème , comme antiseptique & vermifuge , qualités qui lui sont propres : la malade en a fait usage pendant huit jours .

Dès le lendemain , contre mon espérance , tous les accidens avoient cessé . La plaie étoit ranimée , & la mortification du bas-ventre détruite . J'ai continué à panser cette femme à plat , légèrement & avec méthode , ayant soin qu'elle ne prît de nourriture que peu à la fois , & seulement pour l'empêcher de mourir .

Tous les jours il sortoit , par l'ouverture faite à l'intestin , deux , trois & quatre vers , ce qui se continua jusqu'au quinzième jour , par l'effet , sans doute , des anti-vermineux , dont cette femme faisoit usage .

La plaie s'est réunie peu-à-peu ; il ne sortoit que rarement de la bile , en petite quantité , ce qui me faisoit espérer une guérison parfaite & radicale : la malade alloit facilement à la selle . Mais , au pansement du trentième jour de son arrivée , je fus surpris de voir qu'un grand ver s'étoit fait jour par la plaie , qui étoit si petite la veille , qu'à peine on auroit pu passer la tête d'une épingle dans l'ouverture qui restoit . Je tirai ce ver , il en succéda d'autres , qui ont rendu la plaie fistuleuse : il en est sorti plus de soixante . Le quarantième jour ,
cette

cette femme est retournée chez elle sans aucune autre incommodité, que le désagrément de cette petite fistule, par laquelle il découle par fois un peu de bile; mais elle ne se ressent plus de sa hernie, & elle continue les fonctions de son état, quoique très-pénible.

Autre Observation de même nature.

Le 11 Septembre 1770, la femme du nommé Louis Avril, vigneron, demeurant audit Vitry, âgée de soixante-sept ans, est venue audit hôpital, ayant une maladie semblable avec les mêmes accidens produits par le froissement des parties. Je lui ai fait l'opération: il est sorti par la plaie beaucoup de sanie; & par l'ouverture de l'intestin, une grande quantité de bile & d'excrémens, mais point de vers; seule différence de la maladie de la veuve Pierret. J'ai usé des mêmes remèdes & des mêmes soins avec succès; & au bout de cinq semaines, elle est retournée chez elle parfaitement guérie, sans aucun retour de sa hernie. Cette femme existe encore, n'éprouvant plus aucun accident, tandis qu'avant l'étranglement, elle vomissoit presque continuellement tous les alimens dont elle faisoit usage. Les fonctions se sont ré-

tablies, & elle jouit de la fanté la plus parfaite.

Autre Observation de la même nature que la première.

Le 1^{er} Juin 1771, la nommée *Marie Paradis*, veuve de Jean-François Bourry, vivant Carreleur à Glannes, village distant d'une lieue de Vitry, est venue à l'hôpital de ladite ville, ayant éprouvé les mêmes douleurs, le même traitement, & les mêmes suites : cette femme est âgée de cinquante-neuf ans. Son état exigeoit la même célérité ; j'opérai aussi-tôt. A l'ouverture des tégumens sphacelés, il sortit du pus & une sanie infecte : je découvris ensuite l'intestin, à travers duquel s'étoient fait jour deux vers de deux pieds de longueur que je tirai. J'aperçus aussi une poche membraneuse un peu divisée, contenant une portion de l'épiploon ; je l'ai ouvert avec circonspection, & j'ai fait la section de la portion grasseuse qui se présentait, sans employer la ligature, quoique recommandée en pareil cas. Je me suis servi des mêmes remèdes avec le même succès. Cette femme a rendu en trois jours huit autres vers par la plaie, des excréments & de la bile. Depuis ce tems il n'est sorti ni vers, ni excréments, ni bile par ladite

plaie. La suppuration s'est bien établie ; elle a toujours été à la selle facilement & sans douleur : dès le quinzième jour la plaie étoit presque réunie. Elle est enfin retournée chez elle parfaitement guérie au bout de cinq semaines, & elle n'éprouve plus de retour de la hernie.

Des maladies aussi graves que celles que je viens de rapporter, font toujours craindre pour la vie de ceux qui ont le malheur d'en être affectés. On en a vu rarement dans des états aussi dangereux, guérir promptement sans plus de précaution. Les observations publiées jusqu'à présent par les plus célèbres artistes, nous annoncent dans ces circonstances la section des portions de l'intestin gangrené, qui obligeoit à faire rentrer les deux extrémités de cet intestin l'une dans l'autre, en les contenant par le moyen d'une suture, ce qui n'a pas été fait dans les trois observations que je donne. Au contraire, j'ai tout soumis à la nature, après avoir détruit ce qui pouvoit nuire à la guérison, & empêcher les remèdes indiqués de produire l'effet qu'on desiroit, qui est, d'écarter & d'arrêter le progrès de la gangrène, &c.

Je ne pense rien donner de nouveau sur cette matière, mais je crois devoir recommander à beaucoup de personnes, en-

tre les mains desquelles tombent des mala-
des attaqués de pareilles incommodités,
d'en user avec plus de prudence que ceux
qui ont donné lieu à ces observations.

On ne doit toucher que légèrement ces
parties, pour aider la nature, sans rien frois-
ser ; ce qui n'arrive malheureusement que
trop souvent, & fait périr quantité de per-
sonnes.



OBSERVATIONS MÉTÉOROLOGIQUES.

JANVIER 1772.

THERMOMETRE.				BAROMETRE.		
Jours du mois.	A 7 h. du mat.	A 2 h. & demie du soir.	A 11 h. du soir.	Le matin. pouc. lig.	A midi. pouc. lig.	Le soir. pouc. lig.
1	1	1	1	28	1 $\frac{1}{4}$	28
2	$\frac{1}{4}$	1 $\frac{1}{4}$	01	28	2	28
3	02 $\frac{1}{4}$	$\frac{1}{4}$	1 $\frac{1}{2}$	28	3	28
4	2	3 $\frac{1}{2}$	0	28	1	28
5	02	0	0 $\frac{1}{4}$	28	2	28
6	$\frac{1}{4}$	2 $\frac{1}{2}$	1 $\frac{1}{2}$	28	1	27 $\frac{10}{10}$
7	1 $\frac{1}{4}$	3	$\frac{1}{2}$	27	6 $\frac{1}{4}$	27
8	02	1 $\frac{1}{4}$	$\frac{1}{2}$	27	3	27
9	$\frac{1}{2}$	2 $\frac{1}{2}$	$\frac{1}{2}$	27	6 $\frac{1}{2}$	27
10	1	3 $\frac{1}{4}$	2 $\frac{1}{4}$	27	11	27 $\frac{10}{10}$
11	3	6 $\frac{1}{4}$	7 $\frac{1}{4}$	27	9	27
12	7 $\frac{1}{4}$	7	8 $\frac{1}{2}$	27	7	27
13	7	8	3	27	8	27 $\frac{10}{10}$
14	1	3 $\frac{1}{4}$	2	28	4	28
15	1	3	7	28	$8 \frac{1}{2}$	27 $\frac{5}{10}$
16	6 $\frac{1}{2}$	7 $\frac{1}{2}$	$\frac{1}{2}$	27	1 $\frac{1}{4}$	27
17	02 $\frac{1}{2}$	0 $\frac{1}{2}$	02 $\frac{1}{4}$	27	2	27 $\frac{5}{10}$
18	03	0	02 $\frac{1}{2}$	27	7	27 $\frac{8}{10}$
19	05 $\frac{1}{2}$	01 $\frac{3}{4}$	05	27	8 $\frac{1}{2}$	27 $\frac{9}{10}$
20	06	01	02 $\frac{1}{4}$	27	9 $\frac{1}{2}$	27 $\frac{9}{10}$
21	03 $\frac{1}{4}$	01	02 $\frac{1}{2}$	27	9 $\frac{1}{2}$	27 $\frac{9}{10}$
22	02	0 $\frac{1}{4}$	0 $\frac{1}{4}$	27	9 $\frac{1}{2}$	27 $\frac{9}{10}$
23	0 $\frac{1}{2}$	$\frac{1}{2}$	$\frac{1}{2}$	27	9 $\frac{1}{2}$	27 $\frac{9}{10}$
24	$\frac{1}{4}$	0	0	27	9	27 $\frac{8}{10}$
25	$\frac{1}{4}$	1 $\frac{1}{4}$	$\frac{3}{4}$	27	8	27 $\frac{8}{10}$
26	$\frac{1}{2}$	1	1	27	7 $\frac{1}{2}$	27 $\frac{6}{10}$
27	$\frac{1}{2}$	2	1	27	5 $\frac{1}{2}$	27 $\frac{4}{10}$
28	$\frac{1}{2}$	3	1	27	6	27 $\frac{8}{10}$
29	$\frac{1}{2}$	3 $\frac{1}{2}$	02	27	8	27 $\frac{9}{10}$
30	02 $\frac{1}{2}$	01	03 $\frac{1}{4}$	27	9	27 $\frac{7}{10}$
31	02	1	1 $\frac{1}{4}$	27	5 $\frac{1}{2}$	27 $\frac{3}{10}$

ÉTAT DU CIEL.

Jours du mois.	Le Matinée.	L'Après-Midi.	Le Soir à 11 h.
1	N-E. c. p. pl.	N-E. couv.	Couv. Vent.
2	N-E. couvert	N-N-E. n. b.	Beau.
3	N-N-E. n. c.	N. nuag. p. pl.	Petit pluie.
4	N. nuag. pl.	N. vent. n. pl.	Beau.
5	N-N-E. beau.	N-N-E. b. n.	Couvert.
6	O. couv.	O. couv. neig.	Couv. neige.
7	S-O. c. p. pl.	O-S-O. pl. v.	C. neige. v.
8	O-S-O. beau	S-O. b. neige.	Couv. neige.
9	O-S-O. neige nuages.	O. nuages.	Beau.
10	S-O. nuag. v.	S-O. couv.	Couvert.
11	S-S-O. couv.	S-O. couv.	Couvert.
12	S-S-O. n. c.	S-S-O. c. p. pl.	Nuages.
13	N. couvert.	N. couv. n.	Nuages.
14	N. beau nuag.	N-N-E. c.	Couvert.
15	S. neige c. p.	S-O. pluie.	Pluie.
16	O. vent. pl.	O. pluie. c.	Pluie.
17	N. v. neige. n.	N. nuages.	Beau.
18	S. beau. n.	S. nuag.	Beau.
19	S-S-E. beau.	S-S-E. n. leg. b.	Beau.
20	S-E. nuages.	E. neige. n.	Beau.
21	E. nuag. c.	E. couvert.	Couvert.
22	N. brouil.	N. couv. br.	Couvert.
23	N-N-E. c.	N-N-E. couv.	Couvert.
24	N. couv.	N. couv. pluie.	Couvert.
25	N. couv.	N. couv. pluie.	Couvert.
26	N-N-E. couv. neige.	N-N-E. couv. pluie.	Couvert.
27	N. ép. brouil.	N-O. couv.	Couvert.
28	O. beau.	O-S-O. nuag. neige.	Neige.
29	S-O. neige.	S-O. couv.	Beau.
30	N. brouil. c.	N. couvert.	Couv. neige.
31	E. couvert.	E. ép. br. pl.	Pluie.

La plus grande chaleur marquée par le thermometre, pendant ce mois, a été de $8\frac{1}{2}$ degrés au-dessus du terme de la congélation de l'eau; & la moindre chaleur, de 6 degrés au-dessous du même terme. La différence entre ces deux points est de $14\frac{1}{2}$ degrés.

La plus grande hauteur du mercure, dans le barometre, a été de 28 pouces 4 lignes; & son plus grand abaissement, de 27 pouces. La différence entre ces deux termes est de 16 lignes.

Le vent a soufflé

9 fois du N.
6 fois du N-N-E.
2 fois du N-E.
2 fois de l'E.
1 fois du S-E.
1 fois du S-S-E.
2 fois du Sud.
1 fois du S-S-O.
6 fois du S-O.
4 fois de l'O-S-O.
3 fois de l'O.
1 fois du N-O.

Il a fait 12 jours, beau.

15 jours, des nuages.

23 jours, couvert.

5 jours, du brouillard.

11 jours, de la pluie.

10 jours, de la neige.

5 jours, du vent.

*MALADIES qui ont régné à Paris;
pendant le mois de Janvier 1772.*

Les alternatives de tems doux & froid, de sec & d'humide qu'on a éprouvées pendant tout ce

mois, ont considérablement multiplié les affections catarrhales & les ont rendues de plus en plus rebelles; il y a même un grand nombre de personnes chez lesquelles elles ont dégénéré en véritables fluxions de poitrine.

Beaucoup de gens ont aussi été attaqués de rhumatismes plus ou moins vifs. On a observé en outre quelques maladies éruptives.

*OBSERVATIONS météorologiques faites
à Lille, au mois de Décembre 1771;
par M. BOUCHER, médecin.*

Nous n'avons pas eu de gelée ce mois, la liqueur du thermometre n'étant descendue aucun jour au-dessous du terme de la congélation, si ce n'est le 29, qu'elle a été observée à $\frac{1}{2}$ degré au-dessous de ce terme. Aussi le vent a-t-il presque toujours été *sud*.

Le tems a été à la pluie depuis le 7 jusqu'au 28 du mois.

Le mercure, dans le barometre, ne s'est porté au-dessus du terme de 28 pouces, que le premier & les trois derniers jours du mois.

La plus grande chaleur de ce mois, marquée par le thermometre, a été de 8 degrés au-dessus du terme de la congélation, & la moindre chaleur a été de $\frac{1}{2}$ degré au-dessous de ce terme. La différence entre ces deux termes est de $8\frac{1}{2}$ degrés.

La plus grande hauteur du mercure, dans le barometre, a été de 28 pouces 1 ligne, & son plus grand abaissement a été de 27 pouces 4 lignes. La différence entre ces deux termes est de $8\frac{1}{2}$ degrés.

Le vent a soufflé 3 fois du Nord vers l'Est.

8 fois du Sud vers l'Est.

14 fois du Sud.

3 fois du Sud vers l'Ouest.

2 fois de l'Ouest.

3 fois du Nord vers l'Ouest.

Il y a eu 23 jours de tems couvert ou nuageux.

16 jours de pluie.

9 jours de brouillards.

5 jours de vent forcé.

Les higrometres ont marqué une humidité moyenne tout le mois.

MALADIES qui ont régné à Lille, au mois de Décembre 1771.

Outre la continuation de la fièvre continue-putride parmi les pauvres, nous avons eu des fièvres pleuropneumoniques qui, dans la plupart de ceux qui en étoient attaquées, tenoient du caractère de la fièvre putride, & dont la crise devoit se faire en partie par une expectoration purulente, & en partie par des déjections bilieuses du bas-ventre. Il y a eu aussi un petit nombre de personnes travaillées de pleurésie & péripleurésie légitimes.

La rougeole & la fièvre-rouge ont persisté parmi les enfans, sur-tout chez les pauvres : elle étoit jointe dans la plupart à une quinte-toux sèche & très-rebelle, qui en a fait périr beaucoup.

La petite-vérole s'est propagée, & a été funeste à nombre d'enfans des pauvres par le défaut de soins convenables & par des erreurs dans le traitement. La continuation du tems humide, jointe aux brouillards, a nui beaucoup aux catarrhes poitrinaires, & leur a été funeste.

Il y a eu encore un assez bon nombre de fièvres-tierces & doubles-tierces, qui exigeoient de la prudence & de la circonspection dans le traitement.

*Distribution de prix, & Sujets proposés par
l'Académie des Sciences, Belles-Lettres & Arts de Lyon. 1771.*

L'Académie de Lyon avoit anciennement proposé, pour sujet du prix des Arts, fondé par M. CHRISTIN, de trouver le moyen de durcir les cuirs, &c. elle continua ce sujet pour l'année 1768, le prix étant double. Les Mémoires qui furent adressés, n'ayant aucunement rempli ses vues, elle réserva les trois prix pour l'année 1771, sans déterminer de sujet précis; elle annonça qu'ils seroient décernés à une découverte utile dans les arts, & postérieure à la publication du Programme, &c.

Le nombre des Mémoires envoyés au concours, & la diversité de leurs objets, ayant forcé l'Académie de suspendre, pendant quelque tems, la distribution, elle y a procédé dans sa séance publique, du 3 Décembre 1771.

Elle a décerné un premier prix, consistant en deux médailles d'or, chacune de la valeur de 300. livres, au Mémoire, coté n^o 8, suivant l'ordre de sa réception, ayant pour devise :

*Naturam contra & frustra obluctantibus undis,
Insuetum per iter flumen portatur in auras.*

SANT.

Portant pour titre : *Mémoire sur les vrais dia-*

metres des tuyaux ou conduits d'eau, pour servir à perfectionner l'art du Fontainier : avec des tables du déchet causé dans les tuyaux de conduite, par le frottement contre leurs parois intérieures.

L'auteur est M. AUBÉRY, chanoine régulier de Sainte - Genevieve, vicaire de la paroisse de Nanterre, près de Paris. Ce sçavant est le même qui obtint un prix, dans la même Académie, en l'année 1769, sur le sujet des moulins.

Le second prix, consistant en une médaille d'or, de pareille valeur, a été partagé entre les deux Mémoires, cotés n° 5 & 11.

Le n° 5, portant pour devise : *Hæc æræ & duræ chalybis perfecta metallo*, a pour auteur M. J. N. RENARD, médecin à la Fere, en Picardie.

N° 11, avec cette épigraphe : *Experientia rerum magistra*; & ce titre : *l'Art de tanner en jusse*, est de M. JOSEPH DE CHEVRANT, maître tanneur juré à Besançon.

L'Académie, en couronnant ces deux ouvrages, a cru devoir encourager des recherches qui tendent à perfectionner, en France, l'art du tanneur : objet du Programme qu'elle avoit publié dès l'année 1763. Ces Mémoires lui ont paru contenir des vues utiles, telles que le procédé de laminer les cuirs, au lieu de les battre, & surtout celui d'employer des dissolutions martiales pour augmenter leur consistance : moyen proposé par les deux auteurs. Elle auroit désiré qu'ils eussent envoyé des cuirs préparés suivant les méthodes qu'ils indiquent. Elle les invite à les porter à une plus grande perfection, en continuant leurs expériences sur l'emploi du vitriol martial, & d'autres matières ferrugineuses.

Dans la même séance, on a renouvelé l'an-

noncé des sujets de prix , proposés pour les années suivantes. Sçavoir

Pour l'année 1772.

Quels sont les moyens les plus faciles & les moins dispendieux , de procurer à la ville de Lyon la meilleure eau , & d'en distribuer une quantité suffisante dans tous ses quartiers.

Les Mémoires seront adressés, francs de port, AVANT LE PREMIER AVRIL 1772 :

A M. DE LA TOURRETTE, secrétaire perpétuel, pour la classe des Sciences, rue Boissac.

Ou à M. BOLLIOD MERMET, secrétaire perpétuel pour la classe des Belles-Lettres, rue du Plat.

Ou chez AIMÉ DE LA ROCHE, Libraire-Imprimeur de l'Académie, aux Halles de la Grenette.

Le prix est une médaille d'or, de la valeur de 300 livres. L'Académie l'adjugera, dans une séance publique, immédiatement après la fête de S. Louis.

Pour l'année 1773.

Le prix de physique, fondé par M. CHRISTIN, sera décerné, en l'année 1773, au meilleur Mémoire sur le sujet précédemment proposé pour l'année 1770 :

Déterminer quels sont les principes qui constituent la lymphe ; quel est le véritable organe qui la prépare ; si les vaisseaux qui la portent dans toutes les parties du corps, sont une continuation des dernières divisions des artères sanguines, ou si ce sont des canaux totalement différens & particuliers à ce fluide ; enfin quel est son usage dans l'économie animale.

Le prix est double , & consiste en deux médailles d'or , de 300 livres chacune. L'Académie a conservé , au concours, les Mémoires qui y ont été ci-devant admis ; elle n'en recevra aucun , passé LE DERNIER JANVIER 1773. La distribution se fera après la fête de S. Louis.

Autre Prix pour l'année 1773.

L'Académie a réservé pour l'année 1773 , un autre prix , & demande de nouveau *des recherches sur les causes du VICE CANCEREUX , qui conduisent à déterminer sa nature , ses effets , & les meilleurs moyens de le combattre.*

Le prix étoit de 600 livres, somme déposée par M. POUTEAU, académicien ordinaire , pour être adjugée , par l'Académie , à l'auteur du meilleur ouvrage sur ce sujet ; qu'elle a continué , en conservant les Mémoires admis au concours, en 1770. Un CITOYEN plein de zèle pour l'humanité, sans vouloir être connu, a doublé la somme proposée ; de sorte que le prix est actuellement de 1200 liv.

Les Mémoires ne seront admis que JUSQU'AU DERNIER JANVIER 1773. Les conditions comme ci-dessus. La distribution sera faite dans la même séance que celle du prix précédent.

A V I S.

Le goût pour l'Histoire naturelle se répand de plus en plus. La minéralogie sur-tout , qui en fait la branche la plus essentielle , & la plus importante à l'humanité, attire aujourd'hui plus que jamais l'attention des hommes. Mais, pour acquérir des connoissances & du goût dans cette partie, il ne faut pas seulement consulter les ouvrages qui en traitent, il faut aussi visiter les cabinets, &

les collections minéralogiques : sans cela on ne fait qu'une étude stérile & sèche. Il faut voir nécessairement les objets dont on parle, se familiariser avec eux ; alors on jouit d'un double avantage, d'acquérir des connoissances réelles & de s'amuser fort agréablement ; mais tout le monde n'est point apportée, ou n'a point les facultés nécessaires pour cela. C'est pour lever ces difficultés & faciliter les progrès de cette science, que le sieur Monnet offre au Public, d'après les invitations qu'on lui a faites, un cabinet portatif, ou caisse minéralogique dans laquelle on trouvera tout le règne minéral exposé en petit, & divisé en cinq classes, *terres, pierres, mines, substances inflammables & sels*. Cette caisse qui est longue de deux pieds, & large de dix pouces, est expliquée par un catalogue raisonné, ou introduction à la minéralogie, imprimé, au moyen des numéros qui se rapportent à ceux des cases, & à ceux qui sont appliqués sur les substances même. Indépendamment de cet écrit, il y en aura un autre fait à la main, pour expliquer l'état & la nature particulière des morceaux, lorsque les circonstances l'exigeront.

Ceux qui désireront se procurer ce cabinet, enverront cinquante écus, franc de port, au sieur Monnet, rue Charlot au Marais, chez M. Le Grand, inspecteur des pavés de Paris.

L I V R E S N O U V E A U X.

Recueil de Mémoires & d'Observations sur la perfectibilité de l'homme, par les agens physiques & moraux ; par M. *Verdier*, docteur en médecine, &c. A Paris, chez l'auteur, & chez *Butard, Guillyn & Lacombe* Libraires, 1772, in-12.

Mémoire sur la maladie épizootique du pays

Lanois; par M. *Augier Dufot*, médecin pensionnaire de la ville de Laon, & de la généralité de Soissons, pour les maladies épidémiques. A Laon, chez *Calvet*, 1771, in-8°.

Un des avantages le plus marqué qu'ait produit l'attention que le gouvernement porte depuis quelque tems sur la conservation des bestiaux si nécessaires à l'agriculture, est d'avoir excité les médecins à s'occuper de cet objet important. En effet, rien n'est plus propre à accélérer les progrès de l'art vétérinaire, que les ouvrages de MM. *Barberet & Vittet*. Celui de M. *Dufot*, que nous annonçons, contient la description d'une maladie contagieuse qui a fait beaucoup de ravages, & qu'il est parvenu à arrêter par les secours les mieux entendus. Les conseils qu'il donne, pour empêcher la contagion de s'étendre, nous ont paru très-propres à produire cet effet; & il seroit fort à désirer qu'ils fussent suivis dans tous les lieux où l'on a lieu de la craindre.

Analyse d'une eau minérale nouvellement découverte dans la ville de Nancy, adressée à MM. du Collège royal de Médecine; par *François Mandel*, maître-ès-arts & en pharmacie, & gradué en médecine. A Nancy, chez *Hæner*, 1772, in-8°.

La Nature considérée, &c. Cet ouvrage périodique de M. *Buc'hoz*, se débite actuellement chez *Fétil*, chez lequel on a déjà distribué huit décades du recueil de planches de botanique, que nous avons annoncées dans notre Journal de Janvier.

Elémens de Minéralogie Docimastique; par M. *Sage*, de l'Académie des Sciences. A Paris, chez *De Lormel*, 1772, in-8°.



T A B L E.

<i>OBSERVATIONS & Recherches de Médecine , second Extrait.</i>	Page 195
<i>Réflexions sur la maladie noire. Par M. Maréchal de Rougeres , chir.</i>	217
<i>Lettre de M. Duhamel du Monceau , sur le projet d'un Traité de la Rage. Par M. de S. Martin.</i>	227
<i>Suite des nouvelles observations sur l'alaitement des enfans. Par M. Levret , chir.</i>	233
<i>Nouvelles Observations sur les Lésions par contre-coup. Par M. Auréan , chir.</i>	250
<i>Observations sur une Hernie inguinale. Par M. Dufiténay , chir.</i>	270
<i>Observations météorologiques faites à Paris , pendant le mois de Janvier 1772.</i>	277
<i>Maladies qui ont régné à Paris , pendant le mois de Janvier 1772.</i>	279
<i>Observations météorologiques faites à Lille , au mois de Décembre 1771. Par M. Boucher , médecin.</i>	280
<i>Maladies qui ont régné à Lille , pendant le mois de Décembre 1771. Par le même.</i>	281
<i>Prix proposés par l'Académie de Lyon.</i>	282
<i>Avis.</i>	285
<i>Livres nouveaux.</i>	286

A P P R O B A T I O N.

J'i lu, par ordre de Monseigneur le Chancelier, le
Journal de Médecine du mois de Mars 1772.
 A Paris, ce 22 Février 1772.

Signé POISSONNIER DESPERRIERES.

JOURNAL
DE MEDECINE,
CHIRURGIE,
PHARMACIE, &c.

Dédié à Monseigneur le Comte
de PROVENCE.

*Par M. A. ROUX, Docteur-Régent & ancien
Professeur de Pharmacie de la Faculté de
Médecine de Paris, Membre de l'Académie
Royale des Belles-Lettres, Sciences & Arts de
Bordeaux, & de la Société Royale d'Agric-
ulture de la Généralité de Paris.*

*Medicina non ingenii humani partus, sed temporis
filia. Bagl.*

AVRIL 1772.

TOME XXXVII.



A PARIS,

Chez VINCENT, Imprimeur-Libraire de Mgr le
Comte de PROVENCE, rue des Mathurins,
Hôtel de Clugny.

AVEC APPROBATION, ET PRIVILEGE DU ROI,



JOURNAL
DE MÉDECINE,
CHIRURGIE,
PHARMACIE, &c.

AVRIL 1772.

EXTRAIT.

*Recherches sur le Pouls par rapport aux crises ;
par M. THÉOPHILE DE BORDEU, docteur
en médecine des Facultés de Paris & de Mont-
pellier. Tome III, contenant les décisions de
plusieurs sçavans médecins sur la doctrine du
Pouls, avec des Réflexions & quelques Dissertations
qui n'ont point encore vu le jour ; on y
a joint une Dissertation nouvelle sur les Sueurs
critiques & leurs Pouls, avec cette épigraphe :*

In vitium ducit culpâs fuga si cariet arte.
HORAT. de Arte poet.

*A Paris, chez Didot le jeune, 1772, in-12,
2 vol. 5 liv. relié.*

CE troisieme volume, à l'édition du-
quel a présidé M. Marque, méde-
cin à Clermont en Beauvoisis, contient,

comme l'indique le titre, les jugemens que plusieurs médecins célèbres, tant de France que des pays étrangers, ont portés sur la nouvelle doctrine du poulx; & les Observations nouvelles qui, en étayant ces jugemens, augmentent la masse des faits qui confirment cette doctrine. Comme la plupart des morceaux qu'on trouve ici recueillis, sont tirés du Journal de Médecine, je ne crois pas devoir m'y arrêter; je n'entrerai pas non plus dans aucun détail sur la Lettre que M. Soleilhet m'avoit fait l'honneur de m'adresser, dans le Journal Encyclopédique, au sujet de la critique que M. de Haën avoit faite de cette doctrine, dans la XII^e partie de son *Ratio mededendi*, dont j'ai donné l'Extrait dans le Journal de Juillet 1771, parce que j'ai exposé dans cet Extrait l'objet de cette dispute. Je me serois donc contenté de l'annonce que j'ai faite de ce troisieme tome dans le Journal de Janvier dernier, si je ne me croyois pas obligé de faire connoître plus particulièrement une Dissertation sur les Sueurs critiques & sur leur Poulx, qui compose plus de la moitié de la seconde partie de ce troisieme tome. L'éditeur avertit qu'elle est extraite d'un commentaire sur le premier & le troisieme livres des Epidémies d'Hippocrate; quoiqu'il n'en nomme point l'auteur, on n'a cependant pas de peine à

le deviner à ses connoissances profondes, à la sagacité avec laquelle il évalue les observations, & sur-tout à la sagesse avec laquelle il juge des différentes méthodes qu'on suit dans la traitement des maladies.

C'est encore M. de Haën qui a donné lieu à ce morceau, en accusant Freind & M. de Bordeu de nier l'existence des sueurs critiques dans les maladies, & en leur imputant d'avoir avancé qu'Hippocrate n'a point fait cas de ces sortes de sueurs. L'auteur convainc fort aisément son antagoniste, d'avoir inculpé sans fondement ces deux hommes célèbres; & les nombreux passages qu'il rapporte des ouvrages de l'un & de l'autre, ne peuvent laisser aucun doute, à ce sujet, dans l'esprit du lecteur. Mais, ce à quoi nous croyons devoir nous arrêter plus particulièrement, c'est au caractère des différentes especes de sueurs qui peuvent survenir dans les maladies.

« Il n'y a pas beaucoup de sueurs bien critiques, (avoit dit M. de B. dans ses *Recherches*,) elles ne sont le plus souvent que symptomatiques. » Il appelle *sueurs bien critiques*, celles qui jugent complètement, définitivement & en dernier ressort, une maladie; qui en détruisent entièrement la cause, & qui sont précédées

du pouls simple de la sueur. Pour prouver qu'il n'y a pas beaucoup de sueurs bien critiques, il cite l'Aphor. 4, de la Sect. 8°, où Hippocrate dit : « Les sueurs promptes & violentes, *celles mêmes qui arrivent aux jours critiques*, sont dangereuses, ainsi que celles qui sortent du front, en manière de gouttes, ou de sérosités fort froides, & qui sont abondantes, ce qui fait trois especes de sueurs, qu'Hippocrate & M. de B. après lui, ont regardées comme suspectes. En voici encore une quatrième especie indiquée par Hippocrate : « Les sueurs qui coulent toujours, font juger que le corps abonde en humeurs, & qu'il faut évacuer, Aph. 61, Sect. 4. » Enfin « la sueur, (dit toujours Hippocrate cité dans les *Recherches*,) la sueur qui survient à un fébricitant, sans que la fièvre cesse, est un mal, parce qu'elle signifie que la maladie sera longue, Aphor. 56, Sect. 4. » M. de Bordeu indique encore une autre sorte de sueur importante à connoître, ce sont celles qui se compliquent avec d'autres évacuations critiques : ce qui fait une especie de crise mixte ; ces sueurs, quoique bonnes, ne sont pas *bien critiques*, c'est-à-dire complètes, parfaites ; & elles ne jugent pas les maladies seules & en dernier ressort. Ces différentes especes de sueurs se présentent chaque jour dans les maladies,

Hippocrate en parle souvent , & les peint sous beaucoup de faces différentes ; de sorte qu'il n'est pas aisé d'appercevoir ou de suivre le fil de toute cette doctrine des sueurs dans les ouvrages de ce pere de la médecine.

L'exposition que l'auteur fait ensuite de l'opinion du docteur Haën , sur les sueurs, n'est pas à l'avantage de cet auteur. Je ne crois pas devoir entrer dans cette discussion, il suffira de rapporter la comparaison qu'il fait des opinions de ces trois auteurs sur les sueurs.

Le docteur Freind pense que les sueurs critiques sont uniquement l'ouvrage de la nature , l'effet de la guérison autant que la cause , & que l'art ne doit pas tenter de les procurer par des remèdes actifs. Il prétend qu'elles n'offrent aucune indication à suivre dans le traitement : suivant lui, Hippocrate les a regardées sur ce pied , puisqu'il n'ordonnoit pas de remèdes sudorifiques. Freind part de-là pour désapprouver le traitement chaud & sudorifique dans les maladies aiguës , en avouant pourtant que des sudorifiques légers peuvent devenir favorables , lorsqu'ils sont bien ménagés & bien appliqués.

« Le docteur de Bordeu a cherché la liaison & le rapport des sueurs avec le pouls, la route qu'il avoit à suivre, étoit tra-

cée par tous les médecins depuis Galien : ils disoient à-peu-près comme Sennert, (Inst. lib. 3, part. 3, cap. 16,) que la sueur critique est précédée d'un pouls mol ondulant & fluctuant. Gordon avoit mieux que tous les autres Galénistes, observé la connexion singulière qui se trouve entre le pouls & les sueurs, & même les autres crises. Le pouls ondulant indique une crise par les sueurs. . . On connoît si elle sera salutaire ou mortelle aux signes suivans : si, après la crise, le pouls acquiert de la grandeur, ou de la force, ou de la régularité, la crise sera salutaire. . . Si au contraire le pouls devient petit, foible, enfoncé, irrégulier, la crise est certainement mauvaise, & annonce la mort. (Gordon, de Pronostic. part. 4.) Coelius Aurelianus n'avoit pas décrit avec moins de soin le pouls qui accompagne les crises bonnes ou mauvaises par les sueurs. On lit, en effet, dans le 36^e Chapitre, de son *Traité des maladies aiguës*, que, dans les sueurs colliquatives par dissolution, le pouls est plus petit, plus fréquent, plus foible & plus vuide ; la poitrine éprouve de l'oppression, la respiration est fréquente, le malade est agité, son esprit est abattu, la voix est foible, & le visage pâle. Dans les sueurs salutaires, le pouls se relève, la respiration est plus facile, le sommeil refait le malade, tous

les accidens diminuent, le corps & l'esprit se raniment.

: Ce passage, que l'auteur que j'analyse regarde avec raison comme un excellent aphorisme, paroît avoir servi de base à tout ce que M. de Bordeu a dit sur les sueurs & sur leur pouls. « Il n'y a pas, dit-il, beaucoup de sueurs bien critiques; elles ne sont le plus souvent que symptomatiques. Le pouls critique & simple de la sueur ne se trouve pas bien souvent; peu de sueurs sont assez critiques pour juger une maladie par un seul ou principal effort: elles sont le plus souvent accompagnées du pouls non critique. Le pouls de la sueur se trouve aussi mêlé avec d'autres pouls critiques ou non critiques, qui sont imparfaitement ou incomplettement critiques, ou à moitié symptomatiques. » C'est en partant de ces principes, qu'il a entrepris de classer la grande quantité de sueurs qui se trouvent journellement dans les maladies & dans les incommodités. Les sueurs bien critiques sont accompagnées d'un pouls développé & critique: les sueurs symptomatiques ne le sont point; leur pouls est pour l'ordinaire muet, & non critique, serré. Une chose singulière tirée d'Hippocrate, est que les mauvaises sueurs arrivent quelquefois aux jours plus spécialement marqués pour les crises heureuses, ou aux jours criti-

ques. Ainsi, il ne faut pas précisément juger des sueurs, par le jour de la maladie où elles arrivent, mais par les symptômes heureux ou malheureux qui se joignent à elles, & sur-tout par le pouls qui les précède, & qui les annonce. Si le pouls est bon, la sueur est ordinairement bonne, s'il est mauvais, la sueur est ordinairement mauvaise.

Telle est la doctrine de M. de Bordeu sur les deux premières classes de sueurs ; 1^o celles qui sont complètement & absolument bonnes par elles-mêmes ; 2^o celles qui sont entièrement mauvaises & inutiles pour l'ordinaire. Quant aux sueurs mixtes, moitié bonnes & moitié mauvaises, qu'on peut aussi appeler *incomplètes* & *imparfaites*, *irrégulières*, *demi-critiques* & *incommodes* suivant l'expression d'Hippocrate ; elles forment, selon M. de Bordeu, une troisième classe beaucoup plus nombreuse que celle des sueurs bien critiques, & même que celle des mauvaises. Cette classe (dont les auteurs ont dit quelque chose,) se distingue aussi par le pouls ; il est alors, non point de l'espèce des pouls simples & critiques, ni de celle des pouls d'irritation, convulsifs & non critiques, mais de l'espèce des pouls composés & compliqués. Ils sont composés, lorsqu'à la crise des sueurs, il se joint une autre crise favorable, qui se montre aussi par le pouls. Ils sont compliqués,

lorsque la crise est suspendue par un état d'irritation dominant , qui retient le pouls dans le rithme d'irritation , ou qui l'y fait tomber plus ou moins fréquemment dans le cours des redoublemens. Cette troisième espece de sueurs , annoncée dans les *Recherches* , se trouve confirmée par les observations d'Hippocrate , comme l'auteur le demontre , en analysant ces observations. Je ne le suivrai pas dans ces détails ; je me contenterai de rapporter ses résultats.

« 1^o Ceux des malades, dont l'histoire est rapportée dans les Epidémies d'Hippocrate, qui guérissent , eurent tous , excepté deux , des sueurs plus ou moins abondantes : d'où il est d'abord permis de conclure qu'en général , les sueurs sont une espece d'évacuation plus favorable que nuisible. »

« 2^o Des malades, dont l'histoire est rapportée dans les Epidémies , il y en eut vingt-cinq qui moururent ; & , parmi ceux-là , il y en eut six qui suerent assez abondamment ; cinq qui suerent fort peu , & treize qui ne suerent point du tout. On pourroit donc encore conclure de ces observations , que la sueur est d'un assez heureux présage dans les maladies , & que le défaut de sueur a au contraire quelque chose de suspect. Il n'y a , parmi les histoires rapportées dans les Epidémies , que deux malades qui guérissent sans sueurs ; quinze

fuerent & guérissent : treize , qui n'avoient pas sué , moururent. Autre présomption de la nécessité & de l'utilité des sueurs en général. Treize malades moururent , à la vérité , quoiqu'ils eussent sué. Il reste à sçavoir quelle différence il y avoit entre la sueur de ces derniers , & celle de ceux qui guérissent après avoir sué. L'auteur trouve , parmi ces malades qui guérissent & qui fuerent tous , trois especes de sueurs remarquables. La première espece qui est la moins nombreuse , est aussi la plus complete , la plus prompte , la plus décidée , la plus critique ; il ne trouve que quatre malades dans ce cas , Péricles , Nicodème , la femme bourrue de Thaze , & la vierge d'Abdère. Il y eut cinq autres malades , dont la sueur fut peu remarquable , ou d'un petit effet dans la crise , ce furent la femme grosse de trois mois , Mélidie , Anaxion , Pithion le prêtre , le jardinier de Déalcès. C'est de cette espece de sueurs qu'on pourroit dire , avec le docteur Freind , qu'il y a des sueurs qui ne sont que le signe de la guérison , & non la cause ; elles sont l'effet d'une détente générale qui arrive vers la fin de la maladie , & de ses différentes périodes. Enfin il y eut cinq autres malades , Hérophon , Cléonactide , Meton , la vierge de Larisse , & Choëron dont les sueurs furent critiques , utiles à la guérison , mais qui ne se firent

qu'à coups redoublés comme par divers accès de fièvre, & furent aidées par d'autres crises. D'où il résulte évidemment que les sueurs complètes, bien critiques, & formant uniquement la crise, sont rares.

Les observations rapportées dans les Epidémies, confirment complètement aussi ce que M. de Bordeu dit sur les crises congénères, ou qui vont aisément l'une avec l'autre, sur le mélange des pouls critiques qui se font le plus ordinairement, & qui sont le plus suivant le vœu de la nature. Il dit chap. 16, du tome I, des *Recherches*, que « le pouls » critique de la sueur a tant de rapport » avec le pouls supérieur, qu'à moins d'une » attention particulière, ou d'une grande habitude d'en juger, il est difficile de ne pas » les confondre : il est au contraire très-rare » de le trouver joint au pouls inférieur. » Et, chap. 17, « le pouls nasal & le pectoral vont très-communément ensemble : » le pouls pectoral & celui de la sueur, » quelque opposés qu'ils paroissent, forment une combinaison qui est assez ordinaire. »

Il suit de-là que les hémorragies du nez, la sueur & l'expectoration, lorsqu'elles sont critiques, se combinent aisément ensemble. Il n'en est pas de même des évacuations par les selles ; ainsi, une crise qui se fait par les intestins & la sueur, est une chose

rare, difficile & assez suspecte. Il arrive pourtant que le pouls intestinal se combine souvent avec le pectoral, & que l'intestinal succède souvent au pouls de la sueur, à la fin des maladies, ce qu'il faut bien distinguer. On trouve, comme je l'ai déjà observé, des exemples de ces complications dans les épidémies. Anaxion fut jugé par les sueurs & par les crachats. Méton éprouva à la fois la sueur & le saignement de nez. Chez la vierge d'Abdere, les sueurs marcherent de concert avec l'hémorragie du nez. La femme bourruée de Thaze eut du délire, des convulsions, de l'assoupissement, ce qui marquoit un effort de la nature, pour procurer une hémorragie du nez; mais les règles, qui survinrent, détournèrent & suppléèrent à cette crise, ce qui n'est pas rare.

M. de Bordeu enseigne, dans ses *Recherches*, qu'il y a beaucoup de ressemblance entre les pouls de toutes les hémorragies, & qu'elles marchent de concert avec la sueur. Dans Mélidie & la vierge de Larisse, les sueurs se combinèrent avec les règles. Il est vrai que ces crises furent interrompues par des évacuations du ventre: aussi les sueurs furent-elles tronquées, languissantes, & reparurent-elles à plusieurs reprises. Péricles eut le quatuor, & il saigna du nez dès le premier jour; il vomit aussi :

or le vomissement, qui marche avec les crises supérieures, & qui les provoque en quelque maniere, provoque aussi la sueur, & a par conséquent quelque sorte d'analogie avec elle: c'est une crise extraordinaire, qui, en évacuant l'estomac, agit fortement sur tous les organes situés au-dessus du diaphragme. En un mot, on trouve dans les malades des épidémies, que la sueur se combine, se rapproche intimement, ou se mêle souvent avec les crises supérieures & sanguines, & difficilement avec la crise du ventre; aussi voit-on que les sueurs furent d'autant moins critiques, que les évacuations du ventre furent plus abondantes, & plus souvent réitérées. C'est ce que prouve l'histoire du jardinier de Déalcés, celle de la femme d'Epicrate, celle de Cléonactide, & celle de Chœrion. Quant à Clazomène & à Hérophile, qui ne suerent point, les crises se complèterent par le canal intestinal; nouvelle preuve que cette crise intérieure croise la crise extérieure ou la sueur & c'est, ce qui semble decouler de l'axiome, *cutis densitas, alvi laxitas*, &c. C'est encore ce que Baglivi paroît avoir bien observé, lorsqu'il dit *Prax. Med. lib. 1, si eodem tempore, in acutis & gravibus morbis, duæ crises sudor & alvi fluxus superveniunt, cum paucis levamine, ferè omnes moriuntur; vel si non moriuntur perniciosè habent.*

On peut regarder comme établi, conclut l'auteur que j'extrais, que les sueurs critiques se joignent plus volontiers avec les crises supérieures, telles que l'hémorragie du nez, & les divers transports des humeurs à la tête, avec les hémorragies en général, & avec l'expectoration critique & les affections de la poitrine, qu'avec la crise par le canal intestinal. L'histoire du pouls vient ici à l'appui des observations ; celui qu'on nomme *supérieur*, se trouve plus souvent réuni avec celui de la sueur, que l'intestinal. Les rithmes du pouls, dans les crises supérieures & sanguines, ont plus de rapport avec celui de la sueur, qu'avec le rithme bien décidément intestinal.

L'auteur passe ensuite à l'examen de l'histoire de quelques malades d'Hippocrate, qui moururent n'ayant éprouvé que des sueurs inutiles, de mauvaise espèce, & symptomatiques. Il observe encore ici qu'on doit bien se garder de confondre les sueurs critiques avec les symptomatiques. Les sueurs qui, suivant l'expression d'Hippocrate, sont promptes & violentes, quoiqu'arrivant aux jours critiques, sont dangereuses, parce qu'elles sont l'ouvrage d'un travail excessif ; elles sont symptomatiques, & on trouve toujours, en ce cas là, le pouls de la sueur compliqué avec celui d'irritation ; & comme il y a des sueurs critiques de diverses espèces, il y en a aussi de symptomatiques, dont

dont les unes sont très-décidément mauvaises, d'autres douteuses, d'autres pour ainsi dire neutres. De cette dernière espèce, seront (suivant l'esprit des *Recherches*,) celles qui ne changent rien à la marche ordinaire du pouls; celles-là sont comme indifférentes: on peut les négliger. Celles dont le pouls est mêlé d'irritation, avec quelque tendance à la modification critique, peuvent être mauvaises, & devenir bonnes, si la crise salutaire prend le dessus: elles sont toujours dangereuses, suspectes & inquiétantes. Mais les sueurs, jointes à un pouls non développé, irrité, convulsif, sans aucun rythme critique, sont décidément mauvaises & sans ressource.

Ces principes posés, l'auteur tâche de mêler la marche du pouls dans les sueurs de mauvaise espèce, dont Hippocrate a parlé. Mais, je passerois les bornes d'un *Extrait*, si j'entreprendois de le suivre dans ces détails; je me contenterai de rapporter la conclusion. « Le pouls est donc, parmi nous, la pierre de touche de la sueur: s'il est bien libre, bien franc, si, après le serrement passager qui suit le tems de l'irritation de la maladie, il se développe, qu'il devienne critique, qu'il dégage les viscères intérieurs en se développant; si ensuite il s'élargit, se fortifie, s'amollit, & prend un rythme qui approche de l'ondulance, &

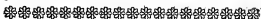
dans laquelle la dilatation de l'artere se fait comme à coups redoublés , & dont l'un soit plus exhauffé que l'autre , alors la sueur survient ; elle est de bonne espece ; elle tombe ordinairement vers le déclin ou le tems de l'excrétion de la maladie , comme l'état du développement critique du pouls tombe vers celui de la coction. »

« Si, au contraire, le pouls ne suit pas exactement la marche des trois états principaux de la maladie, l'irritation , la coction & l'excrétion ; s'il s'écarte, dans ces trois états, des rithmes que la nature lui a prescrit ; s'il se développe trop tôt , s'il reste resserré lorsqu'il devroit se développer ; s'il demeure ordinairement fixé au rithme intérieur , au lieu de prendre son essor à l'extérieur ; s'il n'annonce pas son développement par sa liberté , & par ses efforts gradués vers le dehors ; s'il ne précède pas par ces modifications la sueur qui peut survenir , alors celle-ci est mauvaise , inutile , symptomatique , de nulle valeur , ou décidément mortelle , suivant que le pouls reste plus ou moins opiniâtrément fixé à l'état de foiblesse & à l'état critique. La nature fait d'inutiles efforts pour suer ; elle ne fait que chasser au dehors une sérosité non cuite , & semblable à la matiere des dévoiemens & des urines crues. »

« Cette règle générale , ajoute l'auteur ,

est sujette, sans doute, comme toutes les autres, à quelques exceptions. Il peut arriver, en effet, que le pouls soit naturellement inhabile au développement & aux rythmes critiques ; qu'il aye, à raison de la constitution du sujet, une résistance invincible à se plier aux modifications critiques ; qu'il soit tellement fixé à l'irritation, que son état ne se laisse entrevoir qu'à peine. Il peut de même annoncer quelquefois une crise heureuse, qui devient cependant funeste. Tout cela se peut faire, comme dans l'histoire des devoiemens ; mais ce sont des cas rares, qui ne dérangent point la règle générale : il faut juger de ces exceptions, par ce qui est dit dans les *Recherches*.

Tel est le précis de la Dissertation sur les Sueurs, dont M. Marque a enrichi ce Recueil ; je me persuade que mes lecteurs me sçauront quelque gré de le leur avoir présenté : il seroit difficile de trouver cette matière mieux traitée dans aucun ouvrage de médecine. L'application, que l'auteur fait de ses principes à l'usage de l'air chaud & froid, & de la méthode échauffante & rafraîchissante dans les maladies aiguës, en examinant le sentiment particulier de M. de Haën sur cette matière, application par laquelle il termine ses discussions, découle trop évidemment de ces principes, pour que je ne me croie pas dispensé de le suivre jusques là.



OBSERVATION

*Sur une Pleurésie symptomatique ; par
M. TABARY , docteur en médecine de
l'université de Montpellier , agrégé à
la Faculté d'Aix en Provence , &
médecin de l'Hôtel - Dieu de la même
ville.*

Le sieur Sabatier , agent de l'hôpital de la charité de cette ville , âgé d'environ soixante ans , homme replet & gros mangeur , fut dernièrement attaqué d'un rhume assez violent , malgré lequel cependant il alloit & venoit par un tems froid , vaquoit à ses affaires , sans rien retrancher de sa nourriture ordinaire. Sur ces entrefaites , la fièvre le prend , & continue avec la toux & l'expectoration d'une matiere gluante ; un point de côté se met de la partie , & ces symptomes sont en quelque sorte négligés pendant huit jours. Enfin les crachats sont teints de sang ; il y a oppression , en conséquence on saigne le malade ; mais bientôt après le mal s'aigrit au point que l'amitié des protecteurs , je dirai presque & une sorte de bienveillance , exigent la visite du médecin. Ce n'est qu'alors que je suis appelé ; c'étoit le soir : je trouve le malade aux abois , c'est-à-dire prêt à suffoquer par la gêne de

la respiration , avec le râle , se plaignant d'une douleur de côté très-aiguë. Les crachats , auparavant épais & abondans , sont presque supprimés , & la toux ne procure que quelque peu de sérosité sanguinolente ; le visage est allumé , & les yeux paroissent comme injectés de sang ; il y a assez de fièvre , & beaucoup de chaleur par tout le corps. Cet état déplorable n'étoit apperçu que depuis quelques heures après qu'on avoit ouvert la veine. De plus , le malade se trouvoit constipé ; un limon épais & jaunâtre couvroit sa langue , & il disoit avoir la bouche empestée.

Aussi-tôt je mande le médecin spirituel , & prescris 1 gr. de kermès minéral ; de deux heures en deux heures , un lavement simple , & la tisane de bourrache pour boisson ordinaire ; en même tems je fais ôter ce topique vulgaire (composé de gingembre , de poivre & d'eau-de-vie ,) de dessus le côté douloureux , à la place duquel j'ordonne un liniment doux approprié , & un cataplasme émollient ; & je pronostique , devant les assistans , déjà livrés aux pleurs & au désespoir , que , bien que le danger fût pressant , néanmoins , si les crachats venoient à se rétablir dans la nuit , & sur-tout qu'il y eût quelques déjections , on ne manqueroit pas d'appercevoir d'a-

bord un soulagement marqué , & que la pourriture sur l'estomac me paroïssoit jouer le plus grand rôle dans cette pleurésie. En effet, le lendemain je ne trouve presque plus d'oppression; les crachats sont sortis plus aisément durant la nuit, pendant laquelle des déjections très-fétides, & quelques heures de sommeil ont fort soulagé notre malade: il ne ressent presque plus de douleur. Je profite de ce calme pour remplir mon indication, & fais préparer une potion purgative, (composée de manne \mathfrak{z} iv, & de kermès minéral 2 gr.) dont l'effet parut être suivi d'une diminution notable des symptômes. Le lendemain on entre tint les évacuations, au moyen des lavemens; & , le surlendemain, une médecine un peu plus active emporta les restes du mal, à quelque peu de toux près, qui fut bientôt éteinte par une tisane pectorale. Ainsi succéderent cette tranquillité du pouls, & cette chaleur douce & tempérée, compagnes inséparables de la santé; & notre convalescent, (aujourd'hui aussi bien portant qu'avant sa maladie,) fut reconduit peu-à-peu à une honnête mesure d'alimens.

Cette observation ne prouve-t-elle pas que les instrumens de la digestion proprement dite, dérangés, affoiblis par le rhume,

n'ont pu opérer la transmutation d'une grande quantité d'alimens, lesquels ont surchargé l'estomac, & s'y sont putréfiés; d'où la fièvre survenue a donné lieu à l'engorgement des vaisseaux délicats de la poitrine déjà malade, plutôt que de telle autre partie jouissant de tout son ressort? Ne donne-t-elle pas une idée de l'efficacité du kermès minéral, dans la suppression des crachats, & des purgatifs dans la pleurésie? Ne contribue-t-elle pas à fortifier l'opinion de M. Bouteille, (Journal de Médecine, Janvier 1759,) qui a observé que la plûpart des pleurésies étoient symptomatiques, & que les purgatifs, (& non pas les saignées,) en étoient le principal remède? Ce qui quadre avec nos expériences journalières faites dans les hôpitaux de la Miséricorde & l'Hôtel-Dieu, & ce qu'on ne doit cesser d'inculquer dans l'esprit des personnes destinées à la pratique de la médecine. Notre observation démontre enfin combien l'emploi de la saignée est délicat & périlleux, & de quelle conséquence il est, pour les personnes affligées par des maladies internes, de se confier d'abord à tout autre qu'au médecin.



OBSERVATION

*Sur une Perforation de l'Estomac à la suite
d'un Dépôt critique ; par M. LAPORTE,
maître en chirurgie à Bruges.*

Un cas singulier, par rapport à ses circonstances, m'a paru digne de vous être communiqué : il s'agit d'une perforation de l'estomac à la suite d'un dépôt critique.

Le pere Siv, prêtre de la Société de Jésus, âgé de quarante-deux ans, d'une taille médiocre, constitution forte, & d'un embonpoint extraordinaire, fut attaqué, en Décembre 1770, d'une fièvre inflammatoire, qui céda aux remèdes généraux, & parut en apparence guérie au bout de quinze jours. Quoiqu'il ressentît de tems à autre de légers accès de fièvre, il prit le parti de se transporter à Ippe, où son devoir l'appelloit pour y prêcher pendant le Carême ; ce qu'il fit. Quinze jours après, une démangeaison, accompagnée d'un peu de douleur vers le nombril, l'obligèrent de mander un médecin & un chirurgien de l'endroit, qui l'examinèrent ; &, trouvant la partie inférieure de la région épigastrique, & la supérieure de l'ombilicale endurcie, & une tache rouge au-dessus, & un peu à gauche du nombril, jugèrent, (eu égard à la maladie

qui avoit précédé,) que c'étoit un dépôt critique ; en conséquence, prescrivirent l'application des émolliens & maturatifs, & firent administrer les délayans, joints aux minoratifs. La saignée fut répétée trois fois, & donna un sang couenneux ; enfin la tumeur se termina en abcès, que l'on ouvrit le neuvième jour. Le pus qui en sortit étoit très-putride ; & , quant à la quantité, elle étoit à-peu-près de deux onces. Il est à remarquer que l'on donna une fort petite issue à la matière : l'on traita son mal pendant quelques semaines comme un simple abcès ; & , sans trouver beaucoup de changement, il continua à jouir d'une santé assez bonne, pour entreprendre, (le Carême fini,) un voyage de quinze jours, avant que de revenir à Bruges, lieu de sa résidence, où je le vis, pour la première fois, le 13 Avril 1771. Instruit de tout ce qui avoit précédé, j'examinai son mal ; l'ulcère étoit fistuleux, & il y avoit une sinuosité qui s'étendoit vers la partie supérieure du nombril ; l'induration, qui formoit une espèce de croissant, étoit des plus considérables, & paroissoit au tact s'étendre à une profondeur considérable, je jugeai nécessaire de donner du jour, en agrandissant le canal fistuleux ; j'introduisis, à cette effet, un escarotique qui remplit les vues que je m'étois proposées, & me donna

le moyen de faire des injections détersives & vulnéraires, qui pénétroient dans la sinuosité. J'appliquai un cataplasme résolutif sur le tout ; je continuai ce traitement pendant trois semaines : mais, voyant que rien n'avançoit ni du côté de la résolution, ni du côté du recollement des parois de la sinuosité, malgré les compressions graduées qui furent faites, & que l'ulcère donnoit une suppuration variée, relativement à la qualité & à la quantité des matieres, je soupçonnai qu'il y avoit des clapiers, & je persuadai au malade de permettre la dilation des sinuosités extérieures, ce qui fut fait. Je trouvai le lendemain le fond couvert de chairs baveuses, que je consumai par la pierre infernale ; l'escare tombée, j'aperçus, dans certains pansemens, plus de putréfaction, & une matiere ichoreuse, ce qui me fit examiner le fond de l'ulcère avec une petite sonde. Je trouvai un endroit où la chair étoit flasque, néanmoins ma sonde n'entroit que très-peu ; pour-lors, je pris le stilet de mon algalie à femme, qui pénétra à la profondeur de deux travers de doigts ; j'introduisis une petite tente escarotique, & l'escare tombée, je vis la continuation du même sinus, dans lequel j'introduisis le stilet, qui entra plus de quatre travers de doigts. J'employai de nouveau l'escaroti-

que , & , après la chute de l'escare, l'éponge préparée ; ce qui me donna un canal assez ample pour faire mes injections , & sonder avec toutes sortes de sondes. Mais rien ne me parut plus surprenant , que de voir une grosse sonde boutonnée , y entrer toute entiere sans résistance ; je fis des injections qui ressortirent , sûrement à cause de quelque tortuosité : je pris pour-lors l'algalie à femme , qui entra toute entiere , & par laquelle j'introduisis huit onces d'injection , sans qu'il en sortît une seule goutte , & sans que le malade ressentît la moindre gêne. Tout ceci me paroissant extraordinaire , je mandai deux de mes confreres , qui furent surpris de voir la profondeur & la quantité d'injection que pouvoit contenir la fistule ; raison qui nous faisoit conclure qu'il devoit se trouver des clapiers considérables dans le tissu celluleux ; le sujet étant fort gras , qu'il pouvoit y avoir des concavités dans les parties graisseuses , suffisantes pour contenir la quantité de liqueur injectée , & permettre l'introduction de la sonde à la profondeur ci-dessus mentionnée ; qu'il n'y avoit aucune raison de croire que le péritoine fut perforé , mais qu'il ne falloit plus porter la sonde si avant , de crainte de l'offenser ; qu'il falloit continuer des injections composées d'eau végeto-minérale & de miel rosât ; qu'il étoit né-

cessaire d'augmenter le diamètre du canal par les escarotiques, & d'appliquer sur la tumeur des cataplasmes résolutifs; ce qui fut fait & continué pendant vingt jours sans changement. Notre pronostic fut incertain, quand, le 28 Juin, introduisant à l'ordinaire la sonde, je m'aperçus que rien ne la soutenoit, & qu'elle se trouvoit comme nageante par son extrémité: ce qui m'engagea de me servir d'une sonde de quelque travers de doigts plus longue, que j'introduisis avec facilité presque toute entière. Il prit tout à coup une envie de vomir au malade, &, au même instant, il sortit par l'algale une quantité de thé aulait, qu'il avoit bu une heure avant, cet événement m'engagea à recommander une diète des plus rigides, & à demander des consultations médico-chirurgicales.

L'histoire de la maladie depuis son origine, faite aux consultants, ils doutoient & ne pouvoient comprendre qu'il y eût perforation de l'estomac, par suppuration dans sa propre substance, ou dans les parties adjacentes, sans que ni douleurs, ni fièvre, ni vomissemens, ni indigestions, sur-tout dans un homme qui mangeoit considérablement, eussent précédé.

J'introduisis l'algale en leur présence, & en présence de huit autres personnes; & ils virent sortir le bouillon que le ma-

lade venoit de prendre ; nous fîmes prendre au malade quelque peu de vin rouge, & , en proportion de ce qu'il en buvoit, il ressortoit tel qu'il l'avoit bu ; enfin, retirant l'algale , il se trouva un morceau d'asperge attaché à son bout : voilà des preuves assez convaincantes de la perforation du ventricule. Peu d'auteurs font mention de pareilles maladies ; ce que l'on trouve chez eux, ne regarde que les opérations & les plaies de l'estomac. Le célèbre Morgagni, dans sa 36^e Lettre anatomico-médicale, art. 31, rapporte le cas d'une femme guérie d'une perforation d'estomac, tant en dehors qu'en dedans, produite par cause interne ; cas qui diffère peu de celui que décrit Etmuller le fils, dans son Programme *De prægrandâ Pedis Inflammatione*. Ce Programme n'est pas trouvable ici, de même qu'une histoire analogue, donnée, à Strasbourg, en 1743, par M. Christian Wéncker ; nous avons regret au susdit Programme, qui contient la méthode curative entièrement omise dans Morgagni. Le tout bien considéré, les consultants conclurent qu'il étoit nécessaire que le malade observât une diète des plus exactes, la vacuité de l'estomac étant nécessaire, tant pour prévenir les vomissemens & les épanchemens, que pour parvenir à une cicatrice. Ils prescrivirent le quinquina en infusion, & la décoction

de la même écorce pour les injections ; ordonnerent de tenir le ventre libre. Le malade souffrit des convulsions effrayantes ; pendant les douze derniers jours , jusqu'à le rendre entièrement muet & imbécile plusieurs jours avant sa mort , qui arriva le 16 Juillet 1771. Le cadavre fut ouvert en présence de deux médecins & de trois chirurgiens ; nous découvrîmes ce qui suit : j'introduisis une algalie dans la fistule , & enlevai les parties contenant du bas-ventre , en conservant toujours la fistule & l'anneau ombilical , sous lequel nous trouvâmes un kyste considérable , formé du tissu cellulaire du péritoine & de l'épiploon ; le tout ne faisant qu'un corps ; ses parties latérales & supérieures avoient un pouce d'épaisseur , & étoient d'une dureté presque cartilagineuse : c'est ce qui faisoit sentir , à l'extérieur , cette induration semi-lunaire , ci-devant mentionnée ; le kyste pouvoit avoir la grandeur d'un œuf d'oie ; il étoit adhérent , par sa partie antérieure , aux tégumens ; par sa partie postérieure & supérieure , à la grande courbure de l'estomac ; & , par sa postérieure & inférieure , au colon : cet intestin , à la longueur de sept à huit travers de doigts , étoit d'une grosseur extraordinaire. Voilà tout ce que nous remarquâmes ; quant à l'extérieur du kyste , nous sondâmes avec l'algalie restée dans la fistule , & elle entroit

quelquefois à perte de fond, & , un instant après, seulement quelques travers de doigts, selon la situation des parties ; & du bec de l'algalie. Je fis l'ouverture du canal fistuleux , le long de la sonde ; nous trouvâmes son fond rempli d'exulcérations carcinomateuses, d'une espece affreuse, & d'hydatides remplis d'une matiere ichoreuse ; il y avoit différentes sinuosités, dont l'une alloit vers la grande courbure de l'estomac , à quatre travers de doigts du pylore, endroit où étoit l'adhérence avec le kyste , qui étoit percé par trois différens ulcères , dont l'un étoit de la grandeur d'un liard , & les autres étoient plus petits : voilà le canal par lequel les alimens passaient de l'estomac à l'extérieur.

Une seconde sinuosité s'étendoit le long de la partie latérale gauche du kyste , & perçoit le colon , à l'endroit où il étoit adhérent avec lui , sans cependant qu'il se fît aucun épanchement de matiere sterco-rale , ni dans le kyste , ni dans le bas ventre , quoique l'intestin fût également perforé dans sa partie postérieure , & que l'algalie passât de part en part. La raison de ceci est sûrement que les tuniques de l'intestin n'étoient point rongées vis-à-vis l'une de l'autre , comme dans la gangrène, mais que les matieres ichoreuses, s'étant infiltrées entre

les tuniques, les avoient corrodées les unes après les autres jusqu'à perforation : le reste des viscères du bas-ventre étoit en très-bon état.

Nous crûmes pouvoir conclure, des circonstances mentionnées, que cette maladie avoit pris son origine dans les cellules graisseuses ; que le dépôt critique avoit occasionné la première obstruction ; que les efforts journaliers que le malade avoit fait en prêchant, & le peu de régime qu'il observoit, mangeant beaucoup, avoient augmenté l'induration & la suppuration ; que le long séjour du pus l'avoit rendu corrosif ; qu'en conséquence, il s'étoit formé des clapiers, ce pus avoit cherché des issues par les endroits où il trouvoit le moins de résistance. Si, dès l'instant que l'abcès se manifesta à l'extérieur, l'on eût donné une issue fort grande à la matière ; ou si, peu après la première ouverture, on l'eût dilatée jusqu'au fond de l'induration, auroit-on pu parvenir à une guérison radicale ?



DISSERTATION

En forme de Lettre, à M. L. B. D. G. D. V. contenant le détail d'une Fièvre maligne laiteuse, &c. Par M. RAZOUX, docteur médecin de la Faculté de Montpellier, de l'Académie Royale de Nîmes, de la Société Médico-Physique de Basle, correspondant de l'Académie Royale des Sciences de Paris, Toulouse, Montpellier.

MONSIEUR,

Vous êtes aussi surpris qu'affligé de la mort de Mad.****, & vous ne pouvez concevoir qu'une femme, après quatorze jours d'un heureux accouchement, puisse avoir encore quelque danger à courir. Vous ne pouvez non plus croire que la maladie, qui nous a enlevé si rapidement cette dame, soit une fièvre laiteuse; qu'elle ait pu, en si peu de tems, réduire au tombeau une jeune personne, qui, à l'extérieur, paroïssoit jouir de la santé, qui n'avoit aucune incommodité manifeste, & qui, l'avant veille de sa mort, reçut compagnie chez elle, sans paroître affectée en aucune façon. Vous me demandez sur tout cela des éclaircissmens, & vous souhaitez que je joigne à ma lettre les conseils que je croirai les plus néces-

faïres pour les femmes en couche , & les moyens qu'elles doivent employer pour prévenir de si facheux accidens. Je me rends à vos ordres d'autant plus volontiers que c'est toujours avec la plus douce satisfaction que je m'entretiens avec vous ; mais , avant toutes choses , il convient que je vous fasse l'histoire succincte de la maladie de Mad. **** & du régime qu'elle a observé depuis sa couche jusqu'au moment de l'invasion du mal. Je commence donc par-là : je répondrai ensuite à vos objections , & je finirai par les avis que je crois les plus nécessaires aux femmes en couche. Au reste , Monsieur , comme il n'est pas possible que je ne me serve du texte des autorités qui appuyent mon sentiment , je vous prévien d'avance que ma Lettre sera un peu hérissée de citations & de latin. Ne vous en fâchez pas : je vous fais grace du grec que je pourrois encore citer tout aussi-bien que d'autres qui s'en font gloire , & qui ne l'entendent peut-être pas mieux que moi. Je tâcherai cependant d'être intelligible ; & , en n'omettant rien d'essentiel , d'être aussi court que je le pourrai.

Madame de **** , âgée de vingt-trois ans , accoucha très-heureusement , le 30 Janvier 1771 , de son second enfant ; elle étoit brune , d'un tempérament bilieux , & elle avoit toujours paru assez bien confi-

tuée. Les lochies furent très-abondantes ; elles coulerent pendant quelques jours ; à cette évacuation succéda une perte blanche très-considérable. Les linges, dont cette dame se servoit , étoient comme si on les avoit trempés dans du pus. La fièvre de lait parut au tems ordinaire ; elle fut très-moderée , & d'une fort courte durée : le lait ne parut point se porter au sein. Tout alloit au mieux dans cette couche. Cette dame, se trouvant bien , ne prit aucune précaution contre le lait , quoiqu'elle ne fût point dans l'intention d'allaiter son enfant ; elle n'observa donc , après son accouchement , ni diète , ni régime ; elle mangeoit presque comme à son ordinaire , à-peu-près des mêmes alimens dont elle se nourrissoit lorsqu'elle étoit en parfaite santé ; elle se contentoit seulement de prendre quelques lavemens avec l'eau pure , ou avec la décoction des herbes émollientes : ces lavemens faisoient très-peu d'effet , elle les rendoit comme elle les prenoit. On s'aperçut même qu'elle en avoit gardé deux sans aucune évacuation , & on lui en fit prendre un troisième fait avec une décoction de sené : celui-ci lui fit pousser une selle copieuse de matieres fécales. Quatre ou cinq jours avant de tomber malade , elle mangeoit sans goût , sans appétit , ce qu'on lui présentoit , & cependant elle mangeoit

toujours assez honnêtement. Les alimens solides n'étant pas trop de son goût, on avoit soin de lui donner des crèmes d'espeautre, de riz, &c. servies au bouillon.

Le 13 Février, quatorzieme jour après sa couche, elle se donna beaucoup de mouvement pour ranger des hardes, comptant, peut-être, que cet exercice lui donneroît de l'appétit; après s'être fatiguée, elle se sentit saisie d'un grand froid & d'un mal-aise général. Elle fit peu de cas de cette incommodité, recommanda même à sa garde de n'en rien dire, vécut, pour les alimens, comme à son ordinaire, observant seulement de se coucher à meilleure heure.

Le 14, nonobstant un bouillon qu'on avoit donné à Mad. ****, dans la nuit, & une crème de riz qu'elle prit le matin, elle dina à l'ordinaire; sur les quatre heures de l'après-midi elle prit une écuellée d'espeautre; le soir, outre sa soupe, elle mangea deux alouettes. Elle avoit vu du monde dans le courant de la journée; elle passa l'après-soupe avec sa famille, & elle ne se plaignoit d'aucune incommodité, paroissant, à l'extérieur, être en fort bon état. Sur les dix heures du soir, elle se retire dans sa chambre, se couche; &, peu de tems après, elle se plaint d'une colique violente. On lui chauffe des linges qu'on lui applique sur le ventre, on lui fait prendre quelques tasses

de thé. Les douleurs augmentent; elle a des frissons irréguliers : on appelle M. Mitter, son médecin ordinaire, au milieu de la nuit; il lui fait prendre, sur le champ, beaucoup d'eau tiède avec de l'huile d'amandes douces, tirée sans feu, à la dose d'une once, de demi-heure en demi-heure. Mad. vomit considérablement, & à plusieurs reprises; ce qu'elle rend est fort épais, de consistance, & de la même couleur que du chocolat : elle pousse une ou deux selles sans nul soulagement. Les douleurs continuent & augmentent si vivement que, par la vivacité des douleurs, elle se trouve mal : on la fait revenir, en lui faisant sentir des eaux spiritueuses. On l'abreuve d'eau de poulet, on applique des fomentations sur toute la région du ventre; rien ne peut calmer la violence des douleurs : elle continue d'avoir des foiblesse momentanées.

Le 15 au matin, on nous appelle en consultation, M. Baux, doyen du collège de médecine & moi; nous trouvons la malade avec un pouls misérable, qui se perd sous le doigt; &, malgré cela, d'une vitesse extrême; le visage pâle & cadavéreux, les yeux vitrés, une petite sueur gluante sur toute l'habitude de la peau, les jambes fléchies, & les genoux touchant presque le

ventre ; elle avoit eu précédemment des douleurs dans les reins , les lombes , & autour du bassin ; les douleurs occupoient actuellement l'hypogastre : elles ne discontinuoient pas ; & , de tems en tems , elles redoubloient , malgré tous les remèdes qu'on avoit mis en usage , & quoique la malade eût été assez évacuée par les selles & par les urines. Nous caractérisons la maladie de fièvre maligne laiteuse ; nous pensons qu'il n'y a pas du tems à perdre , & qu'il faut solliciter tous les couloirs pour procurer une décharge , & dégager , s'il est possible , les viscères principaux qui sont si violemment attaqués. Nous prescrivons donc une tisane acidulée purgative , avec la casse , les tamarins , la manne , & une potion cordiale , alexipharmaque pour soutenir les forces , avec une autre potion qu'on donnoit à cuillerées , dans laquelle on faisoit entrer l'eau bénite de Rulland : les fomentations , en même tems , ne furent point négligées. On appliqua des épispastiques , &c. &c. tout est inutile ; le mal fait les plus rapides progrès , la tête , qui menaçoit déjà , se prend de moment en moment , la malade a des disparates , des légers mouvemens convulsifs ; elle perd connoissance , & meurt vers les trois heures du matin du jour suivant ,

Voilà le détail exact & circonstancié de la maladie & de ses symptômes, de tout ce qui a précédé & suivi, du traitement qui a été employé, & de la triste catastrophe que nous avons essuyée.

Venons maintenant, Monsieur, à vos objections. Vous me dites d'abord, cette maladie est-elle véritablement une fièvre maligne laiteuse, & ne vous êtes vous pas trompez en la caractérisant ainsi?

Je ne puis mieux répondre, Monsieur, à votre première objection, qu'en vous rapportant la définition que les auteurs de médecine, les plus célèbres, donnent de la fièvre maligne.

Febris maligna, dit M. Fizes, *nuncupatur ea quæ graviora infert symptomata quam natura febris exigere videtur* (a).

On donne le nom de *maligne* à la fièvre qui est produite par quelque cause de mauvais caractère, qui a des symptômes très-graves, & qui réduit bientôt le malade à l'extrémité, tandis qu'il paroît extérieurement dans l'état presque naturel (b).

L'on appelle *fièvres malignes*, celles dans lesquelles le danger est plus grand que les symptômes ne sont effrayans; elles font plus de mal; & le plus grand mal, sans pa-

(a) *Traclatus de Febris*, Cap. VI, pag. 99.

(b) Dict. de Santé, &c.

roître dangereuses (a). Quelques-uns (des malades) ont une douleur fixe dans quelque partie du bas-ventre ; elle dépend d'un engorgement, & finit souvent par la gangrène : aussi ce symptôme est-il très-fâcheux (b).

Mad. **** étoit , à l'extérieur, dans un état qui paroïssoit tout-à-fait naturel , lorsqu'en moins de trois jours, elle fut enlevée ; sa maladie étoit, sans doute, produite par une cause de mauvaise espèce, qui portoit, dans son principe, un caractère deletère & mortel : or il est constant que , de toutes les humeurs animales dégénérées, le lait est la plus mauvaise. M. Pujos, qui a si bien traité des maladies produites par le lait répandu, & qui détaille, dans le plus grand ordre, les maux & les désordres qu'il occasionne dans le corps humain, dit formellement que le lait dégénéré ne connoît souvent ni remèdes ni bornes (c) ; il prend, ajoute-t-il, différens caractères, produit diverses maladies, quelquefois même il occasionne une fièvre maligne d'autant plus dangereuse qu'elle le paroît moins dans les premiers instans (d). Il fait sourdement, ajoute-t-il encore, des progrès si rapides,

(a) *Tiffot*, Avis au Peuple, &c. Tom. I, pag. 273. (b) *Ibid.* pag. 276. (c) *Ibid.* pag. 347. (d) *Ibid.* Spars.

qu'il éclate tout d'un coup avec une fureur que rien n'est capable de dompter (a). Le lait répandu, comme on l'appelle vulgairement, dit un autre auteur (b), est suivi de beaucoup d'accidens. Quelquefois ce sont le délire, la phrénésie, des convulsions, & une mort très-prompte ; d'autrefois ce sont des inflammations, des abcès, & des dépôts qui se forment dans plusieurs parties du corps : ces dépôts sont souvent la terminaison de la maladie, lorsqu'ils se forment dans des parties extérieures ; mais aussi, ils sont presque toujours funestes, s'ils se forment dans l'intérieur.

Après les autorités que je viens de vous citer, & le témoignage de nos meilleurs auteurs, vous n'aurez pas de peine à vous persuader, j'espère, Monsieur, que la maladie de Mad. **** étoit une vraie fièvre maligne laiteuse ; & vous conviendrez que nous ne nous sommes pas trompés en la caractérisant ainsi.

Mais, me dites-vous, comment se peut-il qu'en si peu de tems, cette maladie ait fait de si rapides progrès, & ne sembloit-il pas même que cette dame eût dû être à l'abri des inconvéniens que le lait occasionne, puisqu'elle avoit atteint déjà le quatorzième jour après sa couche, sans avoir

(a) *Tiffot*, Avis au Peuple, &c. pag. 346.

(b) *Differt*, sur le lait, &c. de M. *David*, pag. 71.

ressenti aucune des incommodités que cet état entraîne après soi?

Je réponds, Monsieur, que les femmes s'abusent lorsqu'elles pensent que le lait ne peut guères produire des ravages que les premiers jours après l'accouchement. C'est bien pour-lors, j'en conviens, que s'établit la fièvre de lait avec tous ses symptômes; mais, quoiqu'on ait passé ce tems critique, on n'est point à l'abri des inconvéniens des dépôts laiteux, tant extérieurs qu'intérieurs; ils ne sont même que trop fréquens, & pendant un certain tems, les nouvelles accouchées (sur-tout celles qui n'alaitent pas leurs enfans, car c'est particulièrement celles-ci que j'ai en vue,) doivent être en garde contre le lait qui roule dans leur corps, & qui fomenté souvent diverses maladies. Ce lait, qui circule avec leur sang, se dépose sur celui des viscères qu'il trouve le plus disposé à le recevoir; l'organe cutané, les parties extérieures, sont souvent le lieu qu'il choisit de préférence: d'autrefois les viscères, qui paroissent le plus à l'abri de son action, tels que le poulmon, le cerveau, &c. n'en sont point exempts, & sont mortellement engorgés.

M. Levret a vu (a), dit-il, plus d'une

(a) L'Art des Accouchemens, &c. pag. 146, & suiv.

fois, les femmes en couche attaquées presque subitement d'une violente douleur à la tête, comme si elles eussent été frappées par quelque coup extérieur, & cet accident étoit suivi des symptômes les plus effrayans, de la mort même; d'autrefois, les nouvelles accouchées sont sujettes à des pleurésies, des péripneumonies, &c. qui reconnoissent les mêmes causes.

On s'est convaincu, par les ouvertures des cadavres, de la présence de ces dépôts, & de la matiere qui les occasionnoit (a). On a aussi trouvé de pareils dépôts dans la poitrine, le bas-ventre, &c. (b).

Quant au tems qui s'étoit écoulé après la couche de notre malade, il n'étoit pas assez considérable pour pouvoir la tranquilliser, elle & ses parens, sur les suites du lait; puisqu'au contraire, c'étoit précisément à cette époque, où l'on devoit le plus craindre les dépôts laiteux.

C'est ordinairement, dit M. Puzos, le dixieme ou le douzieme jour après l'accouchement, & quelquefois plus tard, qu'ils se manifestent (c).

Sed & similis metastasis lactea.... Colli-

(a) *In cranio post mortem sæpius inventa fuit lactea materia.* Van-Swieten, in *Aphor.* Tom. III, pag. 610. (b) Mémoire de l'Académie Royale des Sciences, en 1728 & 1746. (c) *Traité des Accouchemens, &c.* par M. Puzos, &c.

gitur , raro autem hoc fit ante duodecimum , aut quinto-decimum à partu diem.... Observavi plerumque talem metastasim fieri quindecim diebus postquam , &c. Van-Swieten in *Aphoris.* Tom. IV , pag. 610.

Quant aux progrès immenses que cette maladie a faits dans peu de tems , on en rend facilement raison si l'on fait attention 1^o au peu de ménagement que la malade a eu pour faire passer son lait ; 2^o à la nourriture succulente , & un peu en trop grande quantité qu'elle a prise ; 3^o à la manière dont elle fut attaquée. Je pense , en effet , qu'elle étoit déjà malade le 13 du mois , lorsqu'elle ressentit ce grand froid , qu'elle cacha avec soin , & que même la maladie couvoit depuis quelques jours , puisque c'étoit sans goût , sans appétit , que la malade mangeoit ce qu'on lui présentoit , ce qui ne laissoit pas que d'être des alimens très-nourrisans ; 4^o aux douleurs qu'elle ressentoit dans le bas-ventre & aux lombes , puisque , lorsque nous la vîmes , elle ne pouvoit se tenir couchée sur le dos , les jambes étendues , sans souffrir les plus vives douleurs. Or nos auteurs , en parlant de ce symptôme , le regardent comme très-dangereux.

Solet materia illa lactea , dit Van-Swieten , colligi in tunicâ cellulosa , perquam peritoneum pelvi neëditur ; vel inter muscu-

lum psoam & iliacum , circa ligamenta lata , & quandoque in pluribus locis simul. Dum hoc fit obtusus dolor circa inguina , pondus in pelvi , & debilitas femorum percipiuntur , si decumbat in dorso femoribus extensis , plus molestiæ habet , quàm si eadem flexa fuerint. Van-Swieten , in Aph. T. IV , pag. 611.

D'autrefois , dit encore M. Pujos , le lait répandu n'attaque d'abord que par des douleurs vagues , & sans interrompre le cours des évacuations ordinaires ; mais ensuite il fait sourdement de si rapides progrès , qu'il éclate tout d'un coup avec une force que rien n'est capable de dompter (a).

Le sçavant auteur , déjà cité , dit , en termes exprès , que les dépôts laiteux sont d'autant plus dangereux , que les parties , sur lesquelles ils se forment , sont plus ou moins nécessaires à la vie , & que ces dépôts produisent les métastases les plus funestes , lorsqu'ils viennent à se porter sur des parties d'où l'on ne peut que difficilement les déloger ; il ajoute que , si les vaisseaux du cerveau sont une fois engorgés , la mort la plus prompte est une suite nécessaire de cet état (b).

(a) *Traité des Accouchemens , &c. pag. 346.*

(b) *An non ex hastenus dictis concludi potest metastasim lacteam producere posse omnia illa mala , quæ in textu enumerantur. (Boëhaave dans l'A-*

Et n'est-ce point là , Monsieur , ce qui est arrivé à la malade qui fait le sujet de cette dissertation. Le lait , ne sortant point par les voies ordinaires , a commencé d'abord à se jeter sur les parties qui environnent le bassin ; ayant acquis ensuite , en peu de tems , une âcreté & une virulence extraordinaires , il s'est porté , par une métastase funeste , au cerveau ; il a gêné , dans ce viscere , le cours du sang , & des esprits animaux ; les sinus & les vaisseaux de la partie corticale & cendrée , se sont de plus en plus engorgés ; les mouvemens vitaux sont devenus de moment à autre plus foibles ; les cardialgies & les lipothymies ont été une suite nécessaire de cet état : bientôt les mouvemens convulsifs des yeux & de la face ont annoncé la mort , qui n'a pas tardé à les suivre.

Il n'est donc que trop vrai que de pareilles métastases sont ordinairement incurables. *Talis depositio materiæ lactææ , quando*

phorisme que Van-Swieten commente , dit que ces dépôts laiteux produisent même des apoplexies , des paralyties mortelles.) *Prout nempe in has illasve partes deponitur materia lactæa , & quidem tanto majori cum periculo , quanto , partes in quas deponitur ad vitam magis necessariæ fuerint , uti etiam , si materia hæc deponatur in loca ex quibus difficulter eliminari poterit.... Ubi vero in cavum calvaria tendit , cito mors sequitur.... Ibid. pag. 612.*

que in aliis corporis locis colligitur non dissipanda amplius. Van-Swieten, T. IV, pag. 611.

On peut, peut-être, encore ajoûter à la cause que nous venons d'indiquer, une suite de lochie, dont la malade n'étoit point entièrement purgée; pour-lors le danger aura dû être excessivement augmenté, parce que si le lait par lui-même, quoique composé des parties les plus douces & les plus balsamiques du sang, occasionne tant de désordres dans l'œconomie animale, que ne fera point une humeur ichoreuse qui, par son séjour, acquiert de plus en plus des qualités putrides, & porte dans les viscères, où elle se fait jour, des principes destructeurs & gangreneux (a)?

Mais enfin, ajoûtez vous, Monsieur, en dernier lieu, n'auroit-on pas pu faire d'autres remèdes plus efficaces que ceux dont on s'est servi, & n'a-t-on pas eu tort de ne point employer, en particulier, la saignée?

J'ose vous répondre, Monsieur, que;

(a) *A mora ergo in cavo vel sinibus uteri imprimis metuendum est ne putrescant extravasata, uterum ipsum male afficiant, & resorpta pessimas febres producant, vel ad alia corporis loca deposita, & illa putredine inficiant; si enim tot & tanta mala fiant à blandâ materiâ lacteâ, quid non metuendum erit ab ichore putrido.* Ibid. pag. 613.

de tous les remèdes possibles, la saignée étoit le moins indiquée. Dès le moment que la malade a appelé du secours, elle étoit froide & glacée; elle avoit le pouls petit, serré, & comme convulsif; les foibles étoient fréquentes, le visage pâle & decoloré, les yeux presque éteints. Dans un état pareil, prescrire la saignée, eût été agir contre toutes les règles de l'art; je dis plus, c'eût été même blesser les simples lumières du bon sens. Les forces vitales étoient trop anéanties, pour que cette évacuation ne les eût pas fait éclipser totalement. Nous avons donc agi, dans cette occasion, de la manière dont nous devons le faire, suivant tous nos principes & nos connoissances; nous avons fait exactement tout ce qu'il étoit possible de faire: nous avons suivi la seule route que nos auteurs, en pareil cas, ont tracée; &, quoique nos efforts n'aient pas été couronnés d'un heureux succès, on ne peut pas dire que les remèdes, que nous avons employés, ne fussent pas indiqués. Dans une si fâcheuse circonstance, il ne pouvoit pas y en avoir de plus efficaces; & on peut bien dire, à ce sujet, *contra vim mortis*, &c.

Je pourrois vous citer, Monsieur, mille exemples de personnes moissonnées à tout âge, & en aussi peu de tems que la malade dont il est ici question, par des fièvres

vres malignes ordinaires, contre lesquelles tous les secours de l'art ont blanchi. Je me bornerai seulement à ne vous parler que d'un fait qui vient de se passer tout récemment sous mes yeux. Une jeune demoiselle de seize ans est attaquée presque tout-à-coup d'un violent mal à la tête; elle est dans un abattement extrême; elle a des douleurs vagues par-tout le corps; elle se plaint d'une certaine difficulté d'avaler; elle a les yeux fixes, le regard étonné, la langue noirâtre; le pouls est tantôt fort, dur, tendu, & comme convulsif; tantôt foible, languissant, & d'une vitesse extrême. On donne à cette malade tous les secours possibles. Dans quatre jours elle est saignée trois fois, deux fois du bras, & une fois du pied; on lui donne l'émétique en lavage, on lui fait prendre des potions cathartiques, on lui administre le kermès minéral, on lui fait des sinapismes, on lui applique des vésicatoires, on lui fait des embrocations sur la tête, que sçais-je? il n'est rien qu'on ne mette en usage. Cette demoiselle étoit si chère à ses parens, qu'ils ne veulent rien négliger pour elle. Malgré tous ces secours, malgré les saignées répétées, & tout ce qu'on avoit pu mettre en usage, elle expire au commencement du cinquième jour, victime d'une fièvre maligne.

Or, si les fièvres malignes ordinaires enlèvent si subitement ceux qui en sont atteints, & font de tels ravages dans l'économie animale, à combien plus forte raison les fièvres malignes laiteuses en feront-elles de pareils ! C'est ce qui me paroît démontré clairement par les raisons que nous avons apportées plus haut.

Je crois, Monsieur, que vous serez content des réponses que je viens de faire à vos objections ; il ne me reste plus à présent, pour remplir ce que vous souhaitez de moi, que de donner quelques conseils aux femmes en couche, & c'est par où je finis cette Lettre.

Je conseillerai, en général, à toutes celles qui pourront allaiter leurs enfans, de le faire : la religion, la nature, la raison les y obligent. Leur intérêt particulier, la conservation de leur vie & de leur santé, celle de leurs enfans en sont les plus puissans motifs. Je ne m'étends pas sur cet article, & je les renvoie à l'ouvrage que vient de publier une personne de leur sexe, Mad. Le Rebours, sous le titre d'*Avis aux meres qui veulent nourrir*, &c. Elles y verront que cette dame réfute victorieusement toutes les raisons, & tous les prétextes qu'on pourroit alléguer pour ne pas nourrir ses enfans. Elle appuie son sentiment sur de si bonnes preuves, qu'il est impossible de se

refuser à leur évidence. Elles y verront encore que toute femme qui a la force de mener un enfant à terme, à celle de le nourrir ; & que les personnes, de la santé la plus débile, vaporeuses même, & celles dont le genre nerveux seroit le plus irritable, n'ont point de meilleur remède pour rétablir leur santé, pour fortifier leur tempérament, pour éloigner les retours des accidens vaporeux, & même pour les guérir radicalement, que de nourrir leurs enfans. Plus une femme est délicate, dit cette dame, autant plus difficilement soutiendra t-elle tout ce qu'il faut qu'elle fasse pour faire passer son lait ; & , malgré toutes les précautions qu'elle pourra prendre, tous les remèdes qu'elle emploiera pour détourner son lait, s'il lui en reste encore, comme il arrive presque toujours, & qu'il se devoye sur quelque viscere ou ailleurs, comment pourra-t-elle en soutenir les ravages dans son corps ?

Je souscris à toutes les vérités qui sont consignées dans cet ouvrage ; & je pense, comme Mad. Le Rebours, que la dépopulation & la dégénération de l'espece humaine vient principalement de cette cause.

Mais si, comme à un médecin, on me demande ce que doit faire une femme qui ne peut, ou ne veut point absolument nourrir son enfant, je répondrai, avec M. Da-

vid (a), qu'il faut nécessairement partir de ces principes ; « 1^o diminuer la pléthore » générale de tout le corps ; 2^o s'opposer » à la pléthore particuliere, qui, naturelle- » ment, doit s'établir dans les mammelles ; » 3^o éviter tout ce qui peut donner lieu » à la formation d'une grande quantité de » chyle , en procurant la dissipation de » cette humeur , & sa prompte assimilation » avec le sang.

» On remplira la premiere de ces indi- » cations , dans le premier tems qui suit » de près l'accouchement , en favorisant » par toute sorte de moyens, l'écoulement » des lochies , en le rendant plus considé- » rable , & le faisant durer plus long-tems » qu'il n'auroit fait ; en excitant la trans- » piration , & la rendant aussi plus abon- » dante : enfin en faisant observer à l'ac- » couchée une diète convenable. On favo- » risera l'écoulement des lochies , en te- » nant les parties inférieures dans une douce » chaleur , en faisant sur ces parties des fo- » mentations émollientes , & quelques fric- » tions avec de la flanelle chauffée : on » fera prendre à la femme, dans les mêmes » vues, des bains de pied dans l'eau chaude, » & des lavemens adoucissans. La saignée » du pied pourra même être mise en usage,

(a) Dissertation sur le Lait des femmes , &c. couronnée , en 1762 , par la Société de Harlem.

» si on le juge à propos ; la transpiration
 » sera rendue plus abondante , en la favo-
 » risant par le moyen d'une chaleur tem-
 » pérée , qui doit régner dans la chambre
 » de la femme , en la tenant raisonnable-
 » ment couverte dans son lit , & par l'usage
 » de quelques potions légèrement diapho-
 » rétiques. La diète sera un peu sévère ,
 » afin que le chyle , qui passeroit dans le
 » sang , ne nuise pas à la diminution qu'on
 » veut procurer dans le sang (a).»

Les premiers tems de l'accouchement
 passés , si l'indication de supprimer le lait
 subsiste , & les moyens indiqués se trouvant
 insuffisans , on pourra réitérer la saignée du
 pied , insister sur les bains de pied , en
 appliquant une ligature sur chaque jambe.
 On injectera fréquemment des lavemens ,
 & on purgera la malade à diverses reprises.
 Les purgatifs hydragogues , dit M. David ,
 sont employés avec succès pour diminuer
 la sécrétion de l'humeur laiteuse.

« On s'opposera à la pléthore particu-
 » lière des mammelles , si on applique des-
 » sus quelque topique , qui doit être pris
 » dans la classe des astringens & des lé-
 » gers repercutifs , tels que les linges trem-
 » pés dans l'eau de plantain , dans la dé-
 » coction de renouée , l'application de la

(a) Dissertation sur le Lait des femmes , &c. cou-
 ronnée , en 1762 , par la Société de Harlem , p. 52.

» terre qui se trouve dans l'auge des cou-
» teliers, &c. &c. &c. » Les feuilles de
courge ordinaire, pilées & appliquées sur
le sein, sont un remède vanté par Mathiole.
On se sert ici assez communément d'une
embrocation faite avec l'huile de menthe,
de laurier, d'anet, &c. après laquelle on
garnit le sein. Le suc des poireaux, pris in-
térieurement, est très-efficace pour faire
passer par les urines. Mad. Le Rebours con-
seille, pour faire couler le sein, de faire
chauffer le cul d'une petite bouteille d'a-
pothicaire, & de mettre le goulot sur le
mammelon. J'ai fait employer plus d'une
fois à cet usage des courges, dont les ou-
vriers & les gens qui travaillent à la terre
se servent ordinairement en guise de bou-
teilles.

« Enfin, pour éviter tout ce qui peut
» donner lieu à la formation d'une grande
» quantité de chyle, on interdira à la femme
» la soupe, les panades, le lait, les ali-
» mens farineux, & ceux qui sont fort suc-
» culens : on l'assujettira, au contraire, à
» l'usage des alimens secs, dont la diges-
» tion n'est pas si prompte, & qui ne con-
» tiennent pas beaucoup de matiere pro-
» pre à former du chyle. La dissipation de
» l'humeur chyleuse, & sa prompté affi-
» milation avec le sang, auront lieu, si on
» fait prendre à la femme plus d'exercice.

» qu'à l'ordinaire , & si on lui fait pousser
 » ses exercices jusqu'à un commencement
 » de lassitude (a). »

Mais si on a négligé d'employer à tems les moyens que nous venons d'indiquer , ou si, par quelque cause que ce soit , le lait engorge le sein , il faut, dès qu'on s'en aperçoit , y remédier le plus promptement qu'il est possible ; car , comme le dit très-bien Mad. Le Rebours , il ne vient jamais du mal au sein , que par des engorgemens négligés : en y remédiant promptement , ils n'ont aucune suite fâcheuse. (Il faut faire attention que cette dame parle ainsi , pour les femmes qui nourrissent leurs enfans ; elle ne donne aucun conseil aux autres.) Elle ajoute même « qu'il n'est point » de femme qui , après avoir fait tout ce » que l'art suggère pendant six semaines , » pour faire passer son lait , ne soit encore » en état de nourrir , si elle le vouloit. Ce » que j'avance ici, est un fait, dit-elle, dont » je me suis assurée sur plusieurs femmes , » qui ont été bien étonnées de se trouver » capables d'être nourrices , lorsqu'elles » croyoient n'avoir plus de lait du tout. » Ceci prouve qu'il faut nourrir , ou se ré-

(a) Dissertation sur le Lait des femmes , &c. couronnée , en 1762 , par la Société de Harlem , pag. 56.

» figner à éprouver, tôt ou tard les ravages
» du lait (a). »

Je dis cependant que si l'on emploie à propos tout ce que nous venons de prescrire pour les nouvelles accouchées, on verra certainement que ces secours ne seront point infructueux ; mais si, contre toute apparence, il survenoit quelque dépôt lacteux, ou qu'on craignit les effets d'un lait répandu, il faut au plutôt y apporter remède. Les saignées du bras & du pied doivent être répétées ; les purgatifs, les cathartiques même doivent être employés : les topiques émolliens, fondans, résolutifs, suppuratifs, &c. les cataplasmes de *mica panis*, des feuilles d'hieble, &c. &c. &c. sont purlors indiqués. Mais ces topiques & tous les autres, quels qu'ils soient, sont insuffisans pour résoudre une tumeur lacteuse, sur laquelle ils n'agissent pas immédiatement : il faut, pour qu'ils operent, que la tumeur soit disposée à la résolution par d'abondantes évacuations, procurées par le moyen des saignées, des purgatifs répétés, des diurétiques, des apéritifs, &c. &c. &c. Ce sont là les vrais remèdes qu'il faut employer à propos.

La voie la plus favorable, que la matière du lait puisse prendre, après la route

(a) Avis aux Meres, &c. pag. 32.

des mammelles, est celle de la transpiration & des sueurs : aussi est ce celle que la nature lui fait prendre le plus volontiers. On doit donc , sur toutes choses , solliciter les couloirs de la peau , en mettant en usage des légers diaphorétiques & des doux sudorifiques , sans cependant négliger d'ouvrir les couloirs des autres sécrétions : ceux des reins & des urines sont aussi souvent la voie que la nature choisit pour se dégager de l'humour laiteuse qui la surcharge. Le sel de *duobus* est communément employé par tous les bons praticiens pour remplir cet objet ; ce sel est diurétique , purgatif , & presque toujours il favorise la transpiration insensible : son usage ne peut donc qu'être très-salutaire.

Le lait dégénéré procure aux nouvelles accouchées , ou des maladies aiguës , ou des maladies chroniques. Les dépôts laitux se font ou sur l'habitude de la peau , ou dans l'intérieur du corps , & sont la cause d'un grand nombre d'infirmités. Ce n'est point ici le lieu d'entrer dans le détail de ces maladies , & de leur traitement. Si quelqu'un desire des éclaircissémens ultérieurs sur cette matiere , il peut consulter le *Traité des Accouchemens* de M. Puzos, publié par M. Morisot Deslandes, imprimé à Paris en 1759 , & il y trouvera de quoi se satisfaire.

Je suis cependant bien aise de vous faire

observer, Monsieur, que les fièvres laiteuses, d'une aussi mauvaise qualité que celle dont je viens de vous entretenir, se trouvent assez rarement dans la pratique; & qu'une femme en couche sera toujours à l'abri de ces fâcheuses maladies, toutes les fois qu'elle suivra la route que je viens de lui tracer, qu'elle ne commettra aucune imprudence dans ce que nous appellons *les six choses non-naturelles* (a), & qu'enfin, sur-tout, elle appellera du secours à tems, & dès la plus légère indisposition: les plus petits symptomes en apparence étant de conséquence pour elle. Il n'est pas à présumer que la malade, qui fait le sujet de cette Lettre, eût succombé si elle s'étoit exactement conformée à ce que nous venons de prescrire, & si elle avoit employé à tems les remèdes qui dans la suite furent inutiles.

Au reste, Monsieur, je serois bien fâché que ma Lettre decourageât une seule mere de famille du pénible emploi de mettre des

(a) On les désigne par ces mots *aër, cibus & potus, motus & quies, somnus & vigilia, excreta & retenta, & animi pathemata*, qu'on peut traduire ainsi, l'air, le boire & le manger, le repos & l'exercice, le sommeil & les veilles, les évacuations auxquelles le corps est sujet, & les humeurs qui ne doivent pas être évacuées, enfin les affections de l'âme.

enfans au monde. Ce n'a point été là mon intention en l'écrivant; j'ai voulu, au contraire, les prémunir toutes contre les dangers qui pourroient menacer leurs jours, si elles n'y faisoient attention; j'ai voulu encore encourager à nourrir leurs enfans, celles qui seroient en état de le faire, par l'exemple des maux qu'elles se prépareroient, si, contre le vœu de la nature, elles faisoient perdre leur lait; & donner enfin à celles, qui ne pourroient ou qui ne voudroient pas absolument nourrir, les règles de conduite, & les moyens indispensablement nécessaires à leur conservation: voilà qu'elles ont été mes vues.

J'ai l'honneur d'être, &c.

OBSERVATIONS

Sur les soins qu'exigent les Enfans qui viennent de naître, tant pour remédier aux différens vices de conformations, que pour prévenir plusieurs accidens auxquels ils sont exposés; par M. LEVRET, accoucheur de Madame la Dauphine, &c.

Les diverses remarques de pratique que nous avons exposées jusqu'ici, ont toutes pour but les obstacles à l'allaitement, provenant de la part de l'enfant; mais,

comme elles ne sont point les seules que nous puissions faire sur d'autres choses qui influent souvent sur la vie, la santé, la bonne ou la mauvaise conformation des enfans en bas-âge, nous en ferons également part en commençant par la ligature du cordon ombilical.

§. XVII. Les auteurs ont fixé le lieu où il convient de placer la ligature du cordon ombilical, à un pouce & demi ou environ du ventre de l'enfant, tant pour ne pas placer cette ligature trop près de la peau de cette partie, que pour que, si la ligature venoit à manquer, il se trouvât encore suffisamment de longueur à cette portion restante du cordon, pour pouvoir y placer solidement une nouvelle ligature du côté du ventre de l'enfant.

Nous ajoûterons à cette pratique reçue, que nous sommes, depuis très-long-tems, dans l'usage de ne point mettre la ligature, que nous n'ayions avant déplacé, le plus que nous pouvons, le sang qui se trouve dans la veine ombilicale, depuis le ventre de l'enfant, jusqu'au-delà du lieu où il convient de poser la ligature; & cela, afin d'éviter que tout le sang, qui, sans cette précaution, resteroit stagnant entre cette ligature & le sinus de la veine-porte, ne cause de l'engorgement au foie. La raison nous a d'abord suggéré ce procédé; & l'expérience

nous a confirmé que c'est en plus grande partie la cause d'où dépend que les enfans nouveaux-nés sont si souvent sujets à devenir plus ou moins couleur de feuille morte, lorsqu'on manque à cette précaution; & qu'au contraire, quand on la prend, il est rare que cette espece de jaunisse survienne.

Le développement de cette vérité nous a conduit à découvrir pourquoi nous voyons de tems en tems naître des enfans de l'un ou de l'autre sexe avec une belle carnation, (soit que ces enfans soient blonds, soit qu'ils soient bruns,) & qui la conservent sans devenir jaunes à aucun égard. En effet, nous avons reconnu que cette espece de phénomène, (ce cas étant rare,) est inséparable d'un autre de cette nature, qui consiste en ce que nous voyons quelquefois venir au monde des enfans à terme, qui naissent se portant très-bien, dont on trouve le cordon ombilical aussi blanc que si ces vaisseaux n'avoient jamais contenu de sang, quoiqu'il soit très-certain que, jusqu'à l'instant de la naissance de l'enfant, ils en étoient fort pleins.

Or, comme nous avons remarqué que c'est dans ce cas que les enfans viennent au monde avec une belle carnation, & qu'ils la conservent sans altération, il en résulte que la jaunisse des enfans nouveaux-nés, dépend, le plus souvent, de la cause que

nous venons d'assigner. En effet, lorsque la portion restante de la veine est pleine de sang, entre la ligature & le foie, ou au moins celui qui est compris depuis la peau du ventre jusqu'à la veine-porte, ayant perdu son mouvement, doit s'y coaguler, &, par la suite, tomber en dissolution, pour pouvoir quitter ce vaisseau, à mesure que celui-ci tend par son ressort naturel à s'oblitérer. Or ce sang dégénère, n'ayant point alors d'autre issue que celle des veines hépatiques, ne peut manquer de nuire à la circulation du sang dans le foie, d'où naît, sans doute, la jaunisse, &, peut-être, quantité d'autres maux inopinés. Qu'on n'aille pas croire qu'il est impossible de vider la portion de veine qui est entre l'ombilic & le foie; car, si l'on est attentif à ce qui se passe, pendant qu'on blanchit peu-à-peu le cordon, on verra que la veine se regarnit successivement du sang qui revient du dedans, de façon que le sang paroît d'abord augmenter à mesure qu'on le vuide: mais on l'a bientôt épuisé, & il cesse de couler (a).

(a) On sent que la célérité ou la lenteur de cette opération dépend principalement de la manière dont on l'exécute; mais nous croyons devoir avertir les élèves, que, comme dans les cas ordinaires, (& ils sont très-nombreux,) rien ne presse, qu'il faut y mettre tout le tems nécessaire, quelque secondes de plus

Indépendamment de ces avantages, la méthode que nous pratiquons habituellement, en a aussi une autre, dont nous n'avons point encore parlé. Celui-ci est de disperser les matières gélatineuses, dont le cordon ombilical est très-souvent infiltré. Infiltration qui est sujette à le rendre cassant, sous la ligature, en cas qu'on la serre bien fort; & si, de crainte de l'entamer, on ne la serre pas assez, il arrive alors que le ressort de cette matière gélatineuse, qui résiste à la construction de la ligature, pendant qu'on serre celle-ci, venant ensuite à céder peu-à-peu, n'est que trop souvent cause que la ligature ne serre plus assez fort les vaisseaux, pour en oblitérer tout-à-fait le calibre; d'où il résulte quelquefois des pertes de sang dangereuses, ce qui ne peut point arriver, en suivant la méthode que nous pratiquons: ce dernier avantage n'étant pas moins réel que le premier, mérite bien qu'on y fasse attention.

Nous déclarons ici, avec sincérité, que nous avons découvert depuis peu, que, quoique nous soyons depuis très-long-tems dans l'usage de blanchir le cordon au moment de la naissance de l'enfant, que nous ne sommes point les premiers qui nous en n'étant de nulle conséquence, au lieu que la précipitation pourroit peut-être avoir quelquefois des inconvénients.

soyons avises. En effet, on trouve, à la page 39 du Tome I des Mémoires de M. le chevalier Digbi, chancelier de la reine d'Angleterre, imprimé à la Haye, en 1700, ce qui suit. « *Remède pour empêcher, à la naissance d'un enfant, qu'il n'ait, en toute sa vie, la petite vérole, rougeole, ou autre maladies qui proviennent de la putréfaction du sang menstruel.*

« Lorsque l'enfant est né, & que la sage-femme va lier & couper le cordon ombilical, il faut qu'elle ne ferre pas d'abord le fil avec lequel elle le doit lier; mais, étant prête à nouer, elle fera monter & sortir, avec ses doigts & son pouce, tout le sang qui sera à la racine du nombril, lequel, s'il y demeure, cause toutes les galles, cloux, abcès & apostèmes qui viennent aux enfans & même aux adultes; parce qu'étant corrompu, il ne peut se convertir en la substance, mais au contraire gâte le bon, & faut, de nécessité, qu'il exhale par ces fortes de vi- lenies, que nous voyons tous les jours, qui tirent leur origine de ce sang menstruel putréfié. Ayant donc ainsi fait évacuer le- dit sang, il faut ferrer le fil, & couper le cordon ombilical; la racine duquel étant purifié de la manière susdite, l'enfant sera exempt de toutes ces maladies, quand même il seroit nourri parmi ceux qui en seroient attaqués. »

Il résulte de tout ceci, 1^o que la méthode dont nous faisons usage depuis très-long-tems, est fort bonne, mais que nous n'en sommes point le premier inventeur, comme nous l'avions cru; 2^o qu'en pratiquant cette méthode, nous n'avions que des vues générales, mais qui ne pouvoient manquer d'être utiles à l'œconomie animale; 3^o qu'il seroit à souhaiter, pour le bonheur des humains, qu'après avoir vérifié tout ce qu'a avancé M. le chevalier Digbi, ses promesses pussent s'accomplir à tous égards; 4^o que si cet auteur a plus cru qu'il n'a vu, & qu'il ne pouvoit démontrer, on lui a au moins l'obligation d'ouvrir des vues, dont les observateurs pourront peut-être tirer bon parti pour l'utilité publique.

§. II. En traitant de la ligature du cordon ombilical, nous n'avons parlé que de la meilleure façon de la pratiquer dans les cas les plus ordinaires; mais, comme il s'en présente de tems à autres d'extraordinaires, qui méritent l'attention des personnes qui veulent se consacrer à l'art des accouchemens, nous croyons faire plaisir à celles ci de leur faire part de ce qu'une longue expérience nous a mis à portée d'observer.

Les accoucheurs attentifs sçavent que, dans l'ordre naturel, la peau du ventre de l'enfant recouvre très-souvent, à

quelque ligne de hauteur, le cordon ombilical, sur-tout avant que l'enfant ait crié. Ils peuvent également s'être aperçus que, quelquefois, cette peau monte beaucoup plus haut; & qu'alors il arrive que, quand la portion du cordon qui a été liée vient à tomber, il reste une espece de petit moignon, lequel est formé par une partie plus ou moins longue des vaisseaux ombilicaux totalement recouverts de la peau du ventre.

Cet état est exposé à deux inconvéniens différens: dans le premier, la petite plaie qui reste après la chute du cordon, a quelquefois de la peine à se consolider; dans le second, l'enfant est menacé d'avoir un exomphale, si on ne fait de bonne heure ce qu'il convient pour l'éviter.

Dans le premier cas, la plaie a beaucoup de peine à guérir, par la raison qu'étant alors située au bout de cet espece de petit moignon, elle est exposée au frottement de tout ce qui peut y toucher; quoique nous n'ignorions point qu'on est dans le bon usage de mettre dessus une compresse trempée dans le baume Samaritain, que l'on sçait n'être que de l'huile & du vin battus ensemble, qu'on maintient avec le petit bandage de corps. Mais outre qu'il n'est pas aisé d'empêcher que cette compresse ne se déplace, tant à raison de ce que

le nombril de l'enfant est toujours beaucoup plus bas sur son ventre que dans l'adulte, que parce que dans la nouvelle méthode d'élever les enfans sans les emmailoter, ils dérangent tout; à force de remuer les genoux, en les portant de bas en haut sur le ventre. (Ce n'est point que nous voulions blâmer cette méthode; notre dessein n'est que d'avertir de ce qu'on ne peut empêcher qu'elle ne produise dans le cas dont il s'agit.) Nous conseillons donc de travailler alors à éviter ce mauvais effet. Effet qui est sujet à faire végéter des bourgeons charnus, lesquels saignent très-aisément.

On maîtrise ordinairement ces fortes de fonguosités, avec la poudre d'alun calciné, que l'on met dessus à sec, & qu'on recouvre d'une compresse mollette, soutenue du bandage de corps. Nous devons avertir les élèves, 1^o que cet alun, qui peut être mis de l'épaisseur d'une ligne ou environ, se mastique sur la plaie; 2^o qu'il faut laisser tomber d'elle-même cette croûte, & 3^o que s'il reste encore des chairs vives dessous, de remettre d'autre poudre d'alun calciné dessus; ce qui réussit très-souvent & en fort peu de tems; tandis que, faute de sçavoir ceci, il arrive, au contraire, que plus on va en avant, plus les fonguosités font du progrès, sur-tout si on y ap-

356 OBSERVATIONS SUR LES SOINS
plique des corps gras : d'ailleurs il est sous-
entendu ici qu'on empêchera l'enfant d'é-
lever ses genoux , jusqu'à ce que le nom-
bril soit bien cicatrisé.

Supposons présentement que la première
circonstance n'ait pas eu lieu , ou qu'on y
a remédié , la seconde est presque inévita-
ble. En effet , l'enfant est sujet par la suite
à avoir un exomphale, si on ne prend beau-
coup de précautions pour l'éviter : ce cas
est un de ceux qui fait dire au vulgaire, que,
si l'enfant a une descente de nombril , c'est
parce que nous n'avons pas lié le cordon
assez près du ventre de l'enfant ; se persua-
dant que c'est nous qui , par le moyen
du lieu , où nous lions le cordon , déter-
minons celui où ce qui reste au-delà de
la ligature doit tomber , tandis que c'est
toujours la nature toute seule qui le dé-
termine , & c'est ce que les praticiens
n'ignorent point. Mais, comme le mauvais
effet de ce vice de conformation n'est point
sans remède , nous dirons que le meilleur
de tous est 1° de donner à un morceau de
cire blanche la forme d'un moule de bou-
ton , soit de veste ou d'habit , suivant le
volume de l'exomphale ; 2° de faire une
compresse de linge mollet, qui ait la gran-
deur d'un écu de six livres ou environ,
& l'épaisseur de trois ou quatre lignes, qu'on
aura soin de bien imbiber d'eau marine ;

3^o on mettra le morceau de cire dans la compresse, de maniere que le côté bombé se trouve en-dessous, & qu'il n'ait entre lui & l'exomphale qu'un seul feuillet du linge qui forme la compresse; 4^o de faire en sorte que le milieu de cette espece de moule de bouton soit autant qu'on le pourra, sur celui de l'exomphale, & qu'on l'y maintienne avec le bandage de corps, appliqué de la même maniere que les chirurgiens posent les bandages unissans. Il n'est pas nécessaire d'avertir qu'à l'exception du morceau de cire, on doit renouveler cet appareil toutes les fois que l'enfant l'a sali, mais qu'il faut avoir de la persévérance dans son usage, sans quoi on risque de ne pas réussir; au lieu que si on ne perd point patience, on est sûr de guérir.

Si trop de peau, montant sur le cordon ombilical, a souvent les défauts que nous venons de faire remarquer, c'est bien pis quand il n'y en monte point du tout; en effet, ce petit prolongement de la peau, qui est destiné par la nature à former par la suite le nœud ombilical, venant à manquer tout-à-fait, le nombril reste ouvert; son cercle ne sçauroit alors se rapetisser assez pour que le tissu cellulaire, qui y soutient naturellement les trois vaisseaux ombilicaux, puisse se cicatriser, d'où il résulte de

toute nécessité que l'anneau ombilical reste plus ou moins dilaté. Mais c'est bien plus fâcheux, quand cette dilatation primordiale est considérable; car, pour lors, elle occasionne la sortie des viscères du bas-ventre, même dès le sein de la mère (a); ou si elle n'est pas d'abord telle, parce qu'il ne manque pas assez de peau pour que les viscères du bas-ventre soient sortis de cette capacité, les cris de l'enfant ne les disposent que trop à en sortir; & même très-peu de tems après la naissance: il faut donc prendre son parti sur le champ.

(a) Nous conservons deux de ces sujets, un de sept mois & l'autre de huit; ils étoient morts depuis peu l'un & l'autre, lorsque nous les reçûmes. La peau manque en entier dans les trois régions antérieures du bas-ventre, & le péritoine se confond avec le chorion, appartenant aux secondines, par une continuité non interrompue, si exacte, qu'il seroit aussi difficile de décider si c'est le péritoine qui fournit le chorion, qu'il l'est de sçavoir si c'est le chorion qui produit le péritoine. Outre cela, ni l'un ni l'autre de ces sujets n'ont de cordon ombilical isolé, de sexe marqué, d'*anus* perforé, de canal de l'urètre, ni de méat urinaire, mais tous les deux ont un *spina bifida* lombaire, & les pieds très-mal conformés, & de la même manière. Feu M. Fried, célèbre accoucheur à Strasbourg, qui m'honoroit de sa correspondance, m'a envoyé le dessein d'un fœtus, (semblable à tous égards,) qu'il avoit reçu privé de vie.

Pour le faire avec connoissance de cause, il est utile de sçavoir 1^o que n'importe à quel hauteur l'exomphale s'éleve dans le cordon; on n'y doit point employer la méthode que nous avons decrit pour éviter la jaunisse, & cela, de crainte de faire casser quelques-uns des trois vaisseaux ombilicaux au-dedans du ventre de l'enfant, ce qui seroit un surcroit de malheur: on auroit en effet cet accident à craindre dans ce cas, par la raison que ces trois vaisseaux se trouvent alors éloignés les uns des autres dans l'exomphale même; 2^o n'importe aussi quel volume ait la hernie; il faut toujours poser la ligature à un pouce ou environ, au-delà de la cime de la tumeur, & faire ensuite la réduction des parties, avant que de mettre le moignon du cordon dans la compresse, qui doit le contenir sur le ventre de l'enfant, & de l'y maintenir par le moyen du bandage unissant, mais peu serré, parce qu'il ne faut point perdre de vue que tous ces exomphales ont pour sac herniaire une portion du péritoine, qui tapisse la partie antérieure du bas-ventre, & que ce sac qui est alors adhérent au-dedans du cordon, ne peut souffrir de réduction. Ensorte que si on commençoit par réduire les parties avant de faire la ligature du cordon, & qu'on posât la ligature dans l'endroit où étoient

ci-devant les parties, on y comprendroit inévitablement une portion du sac herniaire, dont l'étranglement feroit périr le sujet, ou au moins en accéléreroit la perte. Or, comme nous avons vu arriver l'un & l'autre, ayant été consulté plusieurs fois en pareilles circonstances, ce sont ces mêmes faits qui nous ont fait prononcer, un peu plus haut, qu'il ne faut jamais poser de ligature en pareil cas, qu'au-delà de la cime de la tumeur, n'importe quelle longueur puisse avoir l'exomphale.

Il se présente ici naturellement une question, qui est de sçavoir ce que devient par la suite la portion de péritoine qui formoit le sac herniaire, puisqu'elle est, suivant nous, adhérente au-dedans du cordon. Nous pouvons donner pour solution, que nous avons vu, en pareil cas, le péritoine se retirer peu-à-peu de dedans le moignon du cordon, en s'aplanissant, & les extrémités des vaisseaux ombilicaux, comme en se crispant, chacun de leur côté, à proportion que la tumeur s'affaïsoit, & cela sans aucune hémorragie; mais qu'il a fallu ensuite travailler à resserrer l'anneau, à quoi on est quelquefois parvenu par degrés, au moyen de la future sèche, pratiquée en rayon, qui, tirant de loin la peau du ventre, a froncé cet anneau, mais ne l'a jamais pu faire fermer entièrement. Trois de ces cas sont parvenus à notre connoissance, &

nous pensons que si on n'a pas réussi complètement, c'est sans doute parce que, par prudence, n'ayant pas osé rafraîchir la circonférence du cercle ombilical, il a été impossible d'en obtenir la réunion complète, sur-tout à cause des cris inévitables des enfans, lesquels s'opposèrent sans cesse au succès des secours que l'art avoit mis en usage.

§. III. Les enfans sont très-sujets à naître plus ou moins couverts d'une espèce de pâte tenace, qu'on est obligé de leur ôter tout de suite ; à quoi on réussit assez bien ordinairement avec du vin chaud, dans lequel on a fait fondre un peu de beurre. Lorsque l'enfant est du sexe féminin, si on manque de bien nettoyer la vulve de cet enduit pâteux, il arrive quelquefois que cette matière crasse & sébacée, venant à se rancir par la chaleur naturelle des parties, y occasionne de l'inflammation avec écoulement glaireux & comme sanieux ; état que nous avons vu plusieurs fois avoir troublé la tranquillité de quelques familles, ayant donné des soupçons injurieux sur le défaut de pureté du sang des peres & meres : à la vérité, ces soupçons ont été bientôt dissipés après qu'on a eu ôté ces petits pelotons de matière crasse, & que la vulve a été baignée plusieurs fois avec du vin tiède. Mais le disgracieux que ces sortes de soupçons, quoique mal

362 OBSERVATIONS SUR LES SOINS
fondés, laissent après eux dans la mémoire,
n'importe de qui, est sans contredit plus
que suffisant pour ne point négliger de
bien nettoyer ces parties.

§. IV. Les enfans mâles ont rarement
les testicules dans les bourses au moment
de leur naissance ; ils n'y descendent ordi-
nairement qu'au moyen des cris ou des
efforts que l'enfant fait pour se vider, ce
qui arrive plutôt ou plus tard, suivant que
le cordon spermatique est plus ou moins
long, les testicules plus ou moins gros, &
que les anneaux qu'ils doivent traverser, se
prêtent plus ou moins à leur passage ;
quelquefois même ils n'y descendent ja-
mais : alors, loin que cet état s'oppose à
la puissance générative, il la fortifie : c'est
au moins le sentiment le plus reçu.

Supposons, par exemple, qu'il manque
un des testicules dans l'une des deux bour-
ses destinée à le recevoir, & que l'autre
soit descendu dans la fienne, on sent
qu'alors la bourse vuide aura moins de vo-
lume que celle qui sera pleine. Si, dans ce
cas, l'enfant a une tumeur dans l'une de
ses deux aines, & que cette tumeur soit du
côté le plus petit du scrotum, la tumeur
est vraisemblablement formée par le testi-
cule, qui a de la peine à franchir l'anneau.
La bonne chirurgie indique alors d'aider
tout de suite le testicule à descendre dans
sa bourse, en cas que l'anneau ne soit

point enflammé; & , s'il l'étoit , de commencer par l'application des émolliens , pour rendre l'opération manuelle plus facile.

Ce coup de main se fait en raison inverse du taxis , pour réduire les hernies inguinales ; c'est-à-dire , qu'au lieu d'agir avec le bout des doigts d'une main sur la tumeur , c'est sur la circonférence de l'anneau que l'action des doigts doit entièrement se passer , laissant libre la portion du testicule qui se présente dans le vuide circulaire que ces mêmes doigts doivent former , afin de faciliter la dilatation de l'anneau & la chute totale du testicule. Mais , comme nous nous sommes apperçus qu'après cela , ces enfans sont fort sujets aux descentes , soit de boyaux , soit d'épiploon , & souvent des deux ensemble , nous conseillons alors de faire usage , sans délai & pendant plusieurs semaines de suite , de l'eau foulée de sel marin , qu'on applique dans l'aîne , au moyen d'une compresse un peu épaisse , soutenue d'un petit bandage seulement contentif , qu'on a soin de renouveler toutes les cinq ou six heures , à cause que le tout s'imbibe d'urine chaque fois que l'enfant en rend : c'est pour ces mêmes raisons qu'il ne faut point négliger de laver les parties avec du vin tiède , autant de fois qu'on renouvellera ce petit appareil. La première de ces précautions met l'enfant

364 OBSERVATIONS SUR LES SOINS
à l'abri des descentes, & la seconde empêche que l'urine n'écorche les parties.

Si on réfléchit suffisamment à ce que nous venons d'exposer, on sera obligé d'accorder que, plus les testicules sont gros, plus les anneaux qu'ils doivent forcer à les laisser passer, seront obligés de se dilater, & plus les enfans sont alors en danger d'avoir des descentes inguinales, sur-tout si ces enfans crient beaucoup, & l'on sçait que cela leur arrive très-souvent. Si donc notre remarque réveille un peu l'attention des personnes qui prennent soin des enfans en bas âge, il pourra en résulter que moins d'enfans seront affligés de descente dans les bourses (a). Mais, comme, indépendam-

(a) Nous saisissons ici avec plaisir l'occasion de renouveler l'Avertissement salutaire que l'on trouve dans le troisieme volume in-4^o, des *Mémoires de l'Académie Royale de Chirurgie*, p. 8, 9 & 10, de son Histoire, qui consiste à ne se point fier aux empiriques, qui promettent de guérir radicalement les enfans qui ont des hernies complètes ou tombées dans les bourses, parce que la plupart de ces empiriques, pour y parvenir, châtent les enfans sans en avertir, ayant soin au contraire d'escarmer adroitement les testicules qu'ils ont émutés; & cela, toutes les fois que les personnes intéressées au sort de l'enfant, sont sous leurs yeux; ce procédé est en effet aussi condamnable devant Dieu que devant les hommes, sur-tout en France. Aussi, autant de fois qu'on a pu convaincre ces prétendus guérisseurs, ils ont été punis sévèrement.

ment de la cause que nous venons de mettre en évidence , il y en a encore beaucoup d'autres qui produisent des descentes aux enfans en bas âge , nous croyons devoir avertir que la même méthode préservative , dont nous venons de faire part , est également utile pour éviter les réchutes , après que les parties , qui formoient la hernie , ont été réduites.

S'il se présente des cas où les enfans mâles ont les bourses comme flétries au moment de leur naissance , il y en a d'autres où , au contraire , ces parties sont très-volumineuses , sans cependant être affectées d'aucunes descentes. Nous avons reconnu trois especes principales de ces gonflemens contre nature ; une avec inflammation , & les deux autres qui n'en ont point : de celle-ci , la partie est comme pâteuse , où elle est avec élasticité ; la première est occasionnée par une infiltration de sérosité dans le tissu cellulaire des bourses , près de la peau , & la seconde , par un épanchement de liqueur transparente , approchant souvent de la couleur & de la consistance de blanc d'œuf : cet épanchement a son siège entre le corps même des testicules & la membrane qui recouvre séparément chacun de ces organes.

L'inflammation , qui dans le premier cas tient de la contusion ou de l'enchymose , se

disipe assez aisément par l'application du vin chaud, dont on imbibe des petits linges, que l'on maintient en place avec un trousse-bource. On traite de même la bouffissure pâteuse; mais, afin de donner du ressort à la partie, l'imbibition des petits linges doit être faite avec le gros vin, dans lequel ont bouilli des roses de provins ou autres astringens équivalens; à l'égard de la bouffissure accompagnée de tension, représentant une vessie pleine d'eau, c'est avec l'eau-de-vie & l'eau de chaux seconde, mêlées en parties égales: ayant la précaution, dans ces trois cas, de renouveler ces applications toutes les cinq ou six heures, à cause des urines dont l'appareil ne manque point de s'imbibir toutes les fois que l'enfant pisse.

La résolution de l'inflammation s'obtient souvent facilement & en peu de tems; celle de l'œdème est ordinairement d'une plus longue durée: mais l'hydrocèle est sujet à être rebelle, néanmoins il est très-rare qu'à cet âge elle ne se disipe point peu-à-peu. On conçoit aisément que ces divers états peuvent être compliqués les uns par les autres suivant différentes combinaisons, & qu'alors ce seroit l'inflammation qu'il faudroit d'abord attaquer, ensuite l'œdème, & finir par l'hydrocèle.

La Suite dans le Journal prochain.

REMARQUES

En forme de Lettre, sur l'Observation de M. VIGER, maître en chirurgie à Saintes, insérée dans le Journal de Médecine, du mois d'Octobre, année 1771 ; par M. SERAIN, chirurgien en second de l'hôpital de Saint-Quentin en Vermandois.

MONSIEUR,

J'ai lu avec toute l'attention possible votre Observation sur un dépôt laiteux ; elle m'a paru intéressante, mais elle le seroit encore plus si l'on n'y appercevoit pas des défauts essentiels, qui, j'ose le dire, en diminuent de beaucoup le mérite. Plusieurs de mes amis, gens très-instruits, tant en médecine qu'en chirurgie, ont fait leur possible pour me persuader qu'elle avoit été imaginée dans le cabinet. Mais, Monsieur, ayant l'honneur de vous connoître, j'ai cru ne pas devoir adhérer à leur façon de penser ; j'aime beaucoup mieux attribuer à vos grandes occupations les fautes que l'on y lit. Je vais prendre la liberté de vous faire part de mes réflexions, non comme un critique injuste qui cherche des fautes où il n'y en a point, mais comme un vrai amateur de la vérité, qui la cherche avec empressement, & qui, lorsqu'il l'a trouvée, écoute attentive-

ment les instructions qu'elle donne pour les mettre en pratique.

D'abord, Monsieur, vous commençâtes par sonder l'ouverture de l'ombilic, & votre sonde vint sortir par le canal de l'urètre : cette première opération suppose une sonde extraordinaire pour la longueur, car personne n'ignore l'étendue qu'il y a de l'ombilic aux parties extérieures de la génération d'une femme. Puis, je retirai la sonde, dites-vous ; & , en cherchant dans la vessie... elle passa sans difficulté de ce viscère dans la matrice, & alla sortir par le vagin. Ce procédé étoit délicat & difficile selon moi ; ce font là de ces coups de maître que l'on doit bien se donner de garde d'imiter : toute personne, un peu instruite, en sent la raison.

Permettez-moi, Monsieur, de vous demander ce que vous vous proposiez, en aggrandissant de deux travers de doigts l'ulcère de l'ombilic ; étoit-ce pour faciliter l'issuë du pus mêlé de l'urine ? mais il devoit en sortir bien peu, puisque rien ne s'opposoit à leur cours inférieurement. Ce n'étoit sûrement pas pour y faire passer plus à l'aise une injection, qui mérite, on ne peut pas mieux, le titre de *composée* ; cette incision étoit donc inutile : elle a servi à augmenter les souffrances de la malade, & rien de plus.

J'ignore par quelle voie vous vous êtes si bien instruit de l'état de la vessie & de la matrice,

trice, (ce n'est sûrement pas par l'opération que vous avez faite à l'anneau ombilical :) mais ce que je sçais, c'est que quand vous auriez ouvert le bas-ventre exprès, vous n'en auriez sûrement pas fait un rapport plus exact.

Il ma été impossible de concevoir ce que vous avez voulu faire entendre, lorsque vous dites, *je pansois la plaie avec des bourdonnets en forme de sétou* : un bourdonnet & un sétou sont bien différens, tant par leur structures que par la maniere de s'en servir. Dans cette circonstance, le sétou ne devoit & même ne pouvoit avoir lieu ; quant aux bourdonnets, on ne les emploie que dans un très-petit nombre de cas, bien différens de celui dont il s'agit : donc il ne falloit pas s'en servir.

Je doute que cet ulcere eut besoin d'être pansé avec un digestif animé de *tincture de myrrhe & d'albès* ; mais, comme vous ne dites point par quelle raison vous l'avez employé, je passe rapidement sur cet article, pour en examiner un autre plus important.

Lorsque la tumeur qui étoit à la *partie latérale gauche de la matrice*, fut venue à suppuration, j'en fis l'ouverture ; dites-vous, il en sortit une quantité prodigieuse de pus comme laiteux. . . . je portai une sonde dans l'ouverture que j'avois faite ; elle vint sortir par le vagin ; je cherchai plus

haut & plus antérieurement, & je parvins à la faire sortir par le canal de l'urètre ; de sorte que les injections que je faisois, sortoient par l'anneau ombilical, l'urètre & le vagin. Tel est, Monsieur, votre exposé, qui présente ou des contradictions ; ou une pratique mal entendue ; car est-il possible de croire que du pus se soit accumulé jusqu'à former une tumeur assez considérable, & cela à la partie supérieure d'une ouverture ? Pourquoi le pus ne sortoit-il pas par le vagin, puisque votre sonde & les injections y passaient ? Sa consistance ne devoit-elle point s'y opposer, puisqu'il avoit la fluidité du lait ? D'après cela, on est en droit de penser qu'il n'existoit point de tumeur, du moins purulente ? Mais, si la tumeur existoit, & si elle contenoit réellement la grande quantité de pus que vous dites en avoir évacué, je soutiens que votre sonde s'est frayée une route pour elle & pour les injections ; or je demande si ce coup de main est louable, si même il est excusable ?

Telles sont, Monsieur, les réflexions que m'ont fait naître la lecture de votre observation, vous voyez que tout vous oblige de reprendre la plume, afin de mieux vous expliquer ; vous ne devez pas ignorer à quoi on s'expose, en présentant au public, & surtout à un public éclairé, des faits de la nature de ceux que je viens d'analyser.

J'ai l'honneur d'être, &c.

OBSERVATIONS MÉTÉOROLOGIQUES

F E V R I E R 1772.

THERMOMÈTRE.				BAROMÈTRE.		
Jours du mois.	A 7 h. du mat.	A 2 h. & trois du soir.	A 11 h. du soir.	Le matin. pouc. lig.	A midi. pouc. lig.	Le soir. pouc. lig.
1	1 $\frac{1}{2}$	6	2 $\frac{3}{4}$	27 3 $\frac{1}{2}$	27 3 $\frac{1}{2}$	27 4 $\frac{3}{4}$
2	2	5	3	27 5	27 5 $\frac{1}{4}$	27 4 $\frac{1}{2}$
3	2	3	0	27 6	27 8	27 9 $\frac{1}{2}$
4	01	2 $\frac{1}{2}$	1	27 11	27 11 $\frac{1}{2}$	27 10 $\frac{1}{2}$
5	1	4	4	27 7	27 6 $\frac{1}{2}$	27 6 $\frac{1}{2}$
6	1 $\frac{1}{2}$	1 $\frac{1}{2}$	01 $\frac{3}{4}$	27 7 $\frac{1}{2}$	27 8	28
7	01 $\frac{1}{2}$	2 $\frac{1}{2}$	4	28 1 $\frac{1}{4}$	28 2	28 2 $\frac{1}{2}$
8	4 $\frac{1}{2}$	7	5 $\frac{1}{2}$	28 3 $\frac{1}{2}$	28 4	28 3
9	2	7 $\frac{1}{2}$	4 $\frac{1}{2}$	28 2 $\frac{1}{2}$	28	27 10 $\frac{1}{2}$
10	5	8 $\frac{1}{2}$	5	27 10	27 9 $\frac{1}{2}$	27 10
11	5 $\frac{1}{2}$	7 $\frac{1}{2}$	6	28	28	28
12	4 $\frac{1}{2}$	8	7	27 10 $\frac{1}{2}$	27 9	27 8
13	6	10	6 $\frac{1}{2}$	27 8	27 8	27 7 $\frac{1}{2}$
14	5 $\frac{1}{2}$	7 $\frac{3}{4}$	4	27 7 $\frac{1}{2}$	27 7	27 6 $\frac{1}{2}$
15	3	4 $\frac{1}{4}$	3	27 7	27 8	27 9
16	1 $\frac{1}{4}$	6 $\frac{1}{2}$	3 $\frac{1}{2}$	27 9 $\frac{1}{2}$	27 9	27 8
17	2	7	3 $\frac{1}{4}$	27 8	27 8	27 8
18	3	6	2 $\frac{3}{4}$	27 8	27 7 $\frac{1}{2}$	27 6 $\frac{1}{2}$
19	4	6 $\frac{1}{4}$	3	27 5 $\frac{3}{4}$	27 5 $\frac{1}{2}$	27 6 $\frac{1}{4}$
20	3	4 $\frac{1}{2}$	2 $\frac{3}{4}$	27 8	27 8	27 9
21	2 $\frac{1}{2}$	7 $\frac{1}{4}$	2 $\frac{1}{2}$	27 9 $\frac{1}{2}$	27 9 $\frac{1}{2}$	27 9 $\frac{1}{2}$
22	1	6	5 $\frac{1}{2}$	27 8	27 7	27 6
23	5 $\frac{1}{2}$	5	1	27 6	27 6	27 6 $\frac{1}{2}$
24	1 $\frac{1}{2}$	3 $\frac{1}{2}$	2	27 6 $\frac{1}{2}$	27 6 $\frac{3}{4}$	27 7 $\frac{1}{4}$
25	2 $\frac{1}{4}$	8 $\frac{1}{4}$	8 $\frac{1}{2}$	27 8	27 8	27 7 $\frac{1}{2}$
26	10	13	10 $\frac{1}{2}$	27 6 $\frac{1}{2}$	27 6 $\frac{1}{2}$	27 7 $\frac{1}{2}$
27	10	11	10	27 8	27 8	27 6 $\frac{1}{2}$
28	9 $\frac{1}{2}$	11 $\frac{1}{2}$	9	27 7 $\frac{1}{2}$	27 7	27 6 $\frac{1}{4}$
29	7	10	4	27 6	27 6 $\frac{1}{2}$	27 8
				A a ij		

ÉTAT DU CIEL.

<i>Jours du mois.</i>	<i>Le Matinée.</i>	<i>L'Après-Midi.</i>	<i>Le Soir à 11 h.</i>
1	S-S-E. couv.	S. couv. pluie.	Beau.
2	O-S-O. beau nuages.	S-S-O. pluie. vent. nuag.	Vent. pluie.
3	O. vent. nuag.	O. beau. nua.	Beau.
4	S-O. b. nuag.	S-O. nuages.	Couv. pluie.
5	S. pluie cont.	S-O. pluie.	Nuages.
6	N. couvert.	N. couv.	Beau.
7	S-S-O. c. givr. pluie.	S-S-O. pluie cont.	Couvert.
8	S-O. c. p. pl.	S-O. couv.	Couvert.
9	S. beau.	S. nuages.	Nuages.
10	S. nuag. couv.	S-O. pl. couv.	Couvert.
11	O. couv.	O. couv.	Couvert.
12	S-S-O. c. n.	S-S-O. nuag.	Couvert.
13	S-O. nuag. c.	S-O. pluie.	Nuages.
14	O-S-O. nuag.	O-S-O. couv.	Nuages.
15	O-S-O. n. c.	S-O. nuages.	Nuages.
16	S. nuages.	S. nuages.	Couvert.
17	S. couv.	S-S-E. nuag.	Nuages.
18	S-S-E. nuag.	S-S-E. nuag.	Nuag. pluie.
19	E-N-E. n. c.	E-N-E. couv.	Couvert.
20	O. couv.	O. couvert.	Couvert.
21	O. couv.	O. nuages.	Beau.
22	S. couv.	S. couvert.	Nuages.
23	O. couv. pl.	O. couv. nua.	Beau.
24	E-N-E. couv.	E-N-E. couv.	Couvert.
25	S. couv.	S. pluie. vent.	Pluie. Vent.
26	S. pl. gr. v. couv.	O-S-O. vent. pluie. couv.	Couvert.
27	S. pluie cont.	S. pluie. nua.	Couvert.
28	S-O. nuag. pl.	S-O. pl. nua.	Nuages.
29	S-O. nuages.	O. pluie. nua.	Nuages.

La plus grande chaleur marquée par le thermomètre, pendant ce mois, a été de 13 degrés au-dessus du terme de la congélation de l'eau; & la moindre chaleur, de $1\frac{1}{4}$ degré au dessous du même terme. La différence entre ces deux points est de $14\frac{1}{4}$ degrés.

La plus grande hauteur du mercure, dans le baromètre, a été de 28 pouces 4 lignes; & son plus grand abaissement, de 27 pouces $3\frac{1}{2}$ lignes. La différence entre ces deux termes est de $12\frac{1}{2}$ lignes.

Le vent a soufflé

1 fois du N.
2 fois du l'E-N-E.
3 fois du S-S-E.
10 fois du S.
3 fois du S-S-O.
8 fois du S-O.
4 fois de l'O-S-O.
6 fois de l'O.

Il a fait 8 jours, beau.

20 jours, des nuages.

22 jours, couvert.

15 jours, de la pluie.

1 jour, du givre.

4 jours, du vent.

*MALADIES qui ont régné à Paris,
pendant le mois de Février 1772.*

Les maladies qui ont régné pendant ce mois, ont été les mêmes que celles qu'on avoit observées dans le mois précédent, c'est-à-dire des affections catarrhales, qui ont plus ou moins porté sur la poitrine, & des rhumatismes.

*OBSERVATIONS météorologiques faites
à Lille ; au mois de Janvier 1772 ;
par M. BOUCHER ; médecin.*

Depuis le 1^{er} du mois jusqu'au 17, la liqueur du thermomètre n'est guères descendue plus bas qu'à 1 degré au-dessous du terme de la congélation : le 12, elle s'est portée à la hauteur de 5 degrés au-dessus de ce terme. Mais, le 17 & le 18, elle est descendue à $3\frac{1}{2}$ degrés au-dessous du même terme, & à celui de $5\frac{1}{2}$ degrés le 19 & le 20. Dans les jours qui ont suivi le 21, elle ne s'est guères portée plus bas que le terme de deux à trois degrés au-dessous de celui de la congélation. Mais, le 31, elle a été observée à $6\frac{1}{4}$ degrés au-dessous de ce terme. Du 1^{er} au 15, il y a eu plusieurs jours de pluie & quelques jours de neige ; après le 15, il est tombé beaucoup de neige. Le vent a été variable tout le mois. Le mercure, dans le baromètre, a toujours été observé au-dessous du terme de 28 pouces, si l'on en excepte cinq jours. Le 7 & le 8, il a descendu au terme précis de 27 pouces.

La plus grande chaleur de ce mois, marquée par le thermomètre, a été de 6 degrés au-dessus du terme de la congélation, & la moindre chaleur a été de $6\frac{1}{2}$ degrés au-dessous de ce terme. La différence entre ces deux termes est de $12\frac{1}{2}$ degrés.

La plus grande hauteur du mercure, dans le baromètre, a été de 28 pouces 2 lignes, & son plus grand abaissement a été de 27 pouces. La différence entre ces deux termes est de 1 pouce & 2 lignes.

Le vent a soufflé 4 fois du Nord.

13 fois du Nord vers l'Est.

2 fois de l'Est.

5 fois du Sud vers l'Est.

9 fois du Sud.

7 fois du Sud vers l'Ouest.

2 fois de l'Ouest.

2 fois du Nord vers l'Ouest.

Il y a eu 26 jours de tems couvert ou nuageux.

13 jours de pluie.

8 jours de neige.

8 jours de brouillards.

Les higrometres ont marqué de l'humidité au commencement du mois, & une sécheresse légère à la fin.

*MALADIES qui ont régné à Lille , au mois
de Janvier 1772.*

Deux genres de maladies aiguës ont tourmenté ce mois nos habitans. D'un côté c'étoit la continuation de la fièvre continue putride , à laquelle ce sont jointes des fluxions de poitrine malignes ; & de l'autre , une fièvre catarrheuse inflammatoire & des pleuropneumonies.

La fièvre putride avoit gagné dès le mois précédent tous les quartiers de la ville , & persistoit avec fureur chez les pauvres : elle a été cependant observée moins meurtrière ce mois qu'elle ne l'avoit été. Les fluxions de poitrine tenoient du caractère de cette fièvre ; mais elles étoient bien plus meurtrières , & emportoient les malades en peu de tems , même dès le cinquième jour. La garnison en a été principalement infestée. La maladie s'annonçoit par un point de côté, qui le plus souvent se faisoit sentir du côté droit , avec une grande oppression de poitrine , une toux très-sèche , crachement de sang , violent mal de

tête, &c. L'ouverture des cadavres de quelques personnes qui en sont mortes , a fait observer une flétrissure gangréneuse dans les poumons , dont le foie n'étoit pas exempt , sur-tout dans sa partie convexe.

C'est vers la fin du mois que nous avons vu des malades dans le cas de la pleuropneumonie légitime , ou attaqués de fièvre catarrhale-inflammatoire , qui portoit sur-tout à la tête , & les faisoit tomber , dès les premiers jours , dans le délire phrénétique. Ces maladies exigeoient de promptes & amples saignées , & devoient être traitées par la méthode antiphlogistique.

*Programme de l'Académie Royale des
Belles-Lettres , Sciences & Arts de
Bordeaux , du 25 Août 1771.*

L'Académie de Bordeaux avoit , cette année , un prix à distribuer : prix double , composé d'une médaille d'or , de la valeur de trois cents livres , & de trois cents livres en argent. Elle l'avoit destiné à celui qui donneroit un procédé plus simple & moins dispendieux que ceux qui sont connus , & qui d'ailleurs fût le plus sain , pour obtenir , par le raffinage , le Sucre de la plus belle qualité , & dans la plus grande quantité possible.

En proposant ce sujet , en 1769 , elle ne s'étoit point dissimulé que les recherches nécessaires pour parvenir à l'objet intéressant qu'elle avoit en vue , demandoient peut-être plus de tems qu'elle n'en présentoit alors pour le concours ; que la nature se plaît quelquefois à cacher long-tems ses secrets au génie qui l'interroge , & que la plupart des découvertes ne sont dûes qu'à des hasards heureux , que l'expérience ne pré-

sente pas toujours au moment désiré; obligée de réserver ce prix, elle repropose le même sujet, pour l'année 1774.

Cette Compagnie avertit, par son Programme du 25 Août 1769, qu'elle avoit réservé, pour 1773, le prix double qu'elle a destiné à la question de sçavoir, *quels sont les principes qui constituent l'Argile, & les différens changemens qu'elle éprouve; & principalement quels seroient les moyens de la fertiliser.*

Pour le prix courant qu'elle aura à distribuer, cette même année, elle propose aujourd'hui; que l'on donne des notions claires & précises des propriétés médicinales du règne animal; que l'on indique les especes vraiment médicamenteuses: &, qu'en particulier, on étende ses recherches sur les vipères, les écrevisses, les tortues & le blanc de baleine; qu'on donne l'analyse chymique de chacune de ces substances, & qu'on l'appuye d'observations exactes & faites avec soin dans les maladies pour lesquelles on les aura employées.

Elle annonce de nouveau que, l'année prochaine, elle aura à disposer de trois prix. L'un (double) réservé de 1770, pour lequel elle a demandé:

Quelle est la meilleure maniere de mesurer sur mer la vitesse ou le sillage des vaisseaux, indépendamment des observations astronomiques, & de l'impulsion ou de la force du vent; & si, à défaut de quelque méthode nouvelle, & meilleure que celle du Lock ordinaire, il n'y auroit point quelque moyen de perfectionner cet instrument, au point de pouvoir en faire usage lorsque la mer est agitée, & d'empêcher la ficelle de s'allonger ou de se raccourcir, du moins sensiblement: & si enfin il ne seroit pas possible de mesurer par quelque instrument, également simple & peu coûteux, le tems de 30 secondes,

que dure ordinairement l'observation, plus exactement que l'on ne fait avec les sabliers dont on a coutume de se servir.

Le second (simple, prix courant) pour sujet duquel elle a demandé : *Quels sont les alimens les plus analogues à l'espèce humaine?*

Et le troisième (prix extraordinaire) qu'elle a destiné au meilleur *Éloge de MICHEL DE MONTAGNE.*

Pour ce dernier prix, elle a demandé que les ouvrages lui fussent envoyés avant le 1^{er} Janvier 1772, s'étant proposé de le distribuer dans une assemblée qu'elle tiendra extraordinairement pour cet objet dans la semaine de pâques: pour tous les autres, elle recevra les Mémoires jusqu'au 1^{er} Avril exclusivement.

Les auteurs auront toujours attention de ne point se faire connoître, & de mettre seulement leur nom & leurs qualités dans un billet cacheté, joint à leurs ouvrages. Les paquets seront affranchis de port, & adressés à *M. DE LAMONTAIGNE, fils, conseiller au parlement, & secrétaire perpétuel de l'Académie.*

Du 13 Janvier 1772.

Un citoyen, ami zélé de l'humanité, a porté ses regards sur la Traite des Nègres; & son cœur a été ému, quand il a calculé le nombre de ces infortunés qui périssent dans les vaisseaux qui les transportent de l'Afrique dans le Nouveau-Monde. Quelles que soient les causes qui peuvent en occasionner la perte, il a été sensible au spectacle touchant qu'elle présente; & conduit par ce sentiment, il a fait remettre & consigner entre les mains de l'Académie une somme de *deux cents livres*, pour servir de prix, au jugement de cette

compagnie, au meilleur Mémoire qui indiqueroit, quels seroient les meilleurs moyens pour préserver les Nègres qu'on transporte de l'Afrique dans les colonies, des maladies fréquentes & si souvent funestes, qu'ils éprouvent dans ce trajet.

L'Académie s'empresse de proposer ce sujet intéressant; &, pour qu'il puisse être traité d'une manière qui réponde aux vues qui en ont inspiré l'idée, elle demande :

I. Que les auteurs décrivent avec soin tous les différens symptômes de ces maladies; qu'ils en établissent la nature & les caractères; qu'ils en discutent les causes; & que leurs principes & leurs systèmes soient fondés sur des faits bien observés, & suffisamment certifiés.

II. Que les moyens qu'ils proposeront pour prévenir ou guérir ces maladies, soient exposés avec précision; qu'ils soient, autant qu'il sera possible, simples, faciles & économiques; & que leur efficacité soit confirmée par des expériences, appuyées de toutes les attestations convenables.

En outre, les auteurs ne devront point se borner à chercher des remèdes, uniquement déduits des principes & des expériences de la médecine curative; ils examineront de plus :

1^o Quelle seroit, dans la disposition intérieure des vaisseaux qui font la traite, la distribution la plus avantageuse pour la conservation des Noirs.

2^o Quels seroient les soins & le régime les plus propres à les maintenir en santé.

3^o Quel règlement seroit nécessaire, pour qu'on n'employât sur ces vaisseaux, que des chirurgiens intelligens & expérimentés dans leur art.

On n'entend point déterminer précisément par l'ordre de ces questions, celui qu'on devra

observer dans les Mémoires qu'on demande : on a seulement cru devoir les présenter pour fixer les objets qui ont paru exiger une attention particulière.

La certitude dans les faits, la netteté & la clarté dans les détails, seront sur-tout essentielles dans ces Mémoires : les auteurs sont priés de ne se permettre aucune négligence à cet égard.

Quelqu'empressement que dût avoir l'Académie, pour voir éclaircir une question aussi importante, elle a senti qu'elle ne peut l'être que par des expériences & des recherches nécessairement longues & difficiles. Cette considération l'a déterminée à fixer la distribution de ce prix au mois de Janvier 1778 : mais elle demande que les Mémoires lui soient envoyés avant le 1^{er} Janvier 1777 ; cette Compagnie ayant voulu se réserver un an pour l'examen, afin de se décider avec plus de connoissance, sur le mérite respectif des ouvrages qui seront destinés au concours. Elle prie cependant les auteurs, qui n'auront pas besoin de tout le délai qu'elle accorde, de lui faire remettre leurs pièces le plutôt qu'ils pourront.

Les paquets seront affranchis de port, & adressés à M. DE LAMONTAIGNE, fils, conseiller au parlement, & secrétaire perpétuel de l'Académie.

Les Mémoires pourront être écrits, ou en françois ou en latin ; on n'en recevra point dans d'autres langues, & les auteurs auront d'ailleurs attention de se conformer exactement aux règles prescrites dans les Sociétés Académiques ; ils éviteront de se faire connoître, & ils mettront seulement leur nom avec leurs qualités, dans un billet cacheté, joint à leur ouvrage.

¶. Le citoyen généreux qui a consacré à ce prix la somme qu'il a fait remettre, souhaite

roit, comme un moyen propre à remplir avec encore plus de succès les vues de bien public qui l'ont déterminé, que tous les armateurs généralement, qui font le commerce de la traite, voulussent bien engager, soit les capitaines, soit les chirurgiens des navires qu'ils emploieront à ce commerce, à tenir des journaux où fussent soigneusement décrites toutes les maladies dont leurs esclaves pourront être atteints dans le trajet, & qui présentassent tous les détails convenables des symptômes de ces maladies, de leurs progrès & de leur issue; des remèdes qu'on auroit employés pour les traiter; du régime qu'on auroit fait observer à ces malheureux; de la qualité même des vivres qu'on leur auroit donnés: il souhaiteroit qu'ils voulussent aussi faire dresser, pendant tout le cours de la navigation, des tables exactes de la température de l'air, soit à l'extérieur, soit dans l'entrepont; & faire tenir des notes de tout ce qui auroit paru influer sur la santé de leurs Nègres.

On sent que toutes ces observations, qui pourroient être communiquées aux sçavans par la voie des journaux littéraires, augmenteroient le recueil des faits, & la masse des connoissances nécessaires pour l'éclaircissement du sujet proposé. L'armateur, qui, écoutant la voix du sentiment honorable qui inspire ces souhaits, prendroit des mesures assurées pour que tous les objets en fussent exactement remplis, seroit, sans doute, un homme qui mériteroit de partager la reconnaissance de l'humanité.

COURS D'ACCOUCHEMENS.

Monsieur DELEURYE, maître en chirurgie & accoucheur, conseiller chirurgien ordinaire du

382 COURS D'ACCOUCHEMENT.

roi, en son châtelet de Paris, adjoint du comité perpétuel de l'Académie, professeur en l'art des Accouchemens, commencera, lundi 16 Mars 1772, à neuf heures précises du matin, un Cours complet d'Accouchemens, où, après avoir expliqué toute la théorie relative à cet art, il démontrera, sur le phantôme, les moyens à employer pour terminer heureusement le travail de l'Enfantement. Il donnera ensuite la théorie des maladies des femmes grosses, accouchées, & celles des petits enfans, & suivra, pour la plus grande facilité des élèves, l'ordre qu'il suit dans son *Traité d'Accouchemens*, imprimé, en 1770, par Lambert.

Ses Leçons se feront rue Maçon, à gauche, en entrant par la rue de la Vieille Bouclerie, même amphithéâtre de M. Ferrand.

LIVRES NOUVEAUX.

Essai de Cristallographie, ou description de figures géométriques, propres à différens corps du règne minéral, connus vulgairement sous le nom de *cristaux*, avec figures & développement; par M. *Romé Delisle*, de l'Académie électoral des Sciences utiles de Mayence. A Paris, chez *Didot, Knapen & Delaguette*, 1772, in-8°.

La Mere selon l'ordre de la nature, avec un traité sur les maladies des enfans, avec cette épigraphe :

Que lactat, mater magis, quam quæ genuit.

PHÆDOR.

par M. *Deleurye*, fils, conseiller chirurgien ordinaire du roi, en son châtelet de Paris, &c. A Paris, chez *Hérissant*, pere, 1772, petit in-12.

Supplément à l'Avis aux Meres qui veulent nourrir; ou Observations sur le danger & l'inutilité

de préparer, pendant la grossesse, le sein des femmes qui se proposent de nourrir leurs enfans. A Paris, chez *Didot le jeune*, prix 8 sols, broch.

Examen sur les différentes méthodes employées actuellement, touchant la guérison de l'hydrocèle; par *Thomas Hay*, chirurgien, membre honoraire de la société physico-médicale, & membre de la société médicale d'Edimbourg, sans nom d'imprimeur ni du lieu de l'impression.

Lettres sur l'usage d'une nouvelle découverte de pâtes de syrops & de tablettes d'orge; par *M. De Chamouffet*. A Paris, chez *Barbou*, 1772, brochure in-8°.

Considerations on the means of preventing the communication of pestilential contagion, and of eradicating it in infected places; by *William Brownrigg*, M. D. F. R. S. C'est-à-dire, Considérations sur les moyens de prévenir la communication de la peste, & de la détruire dans les lieux qui en sont infectés; par *M. Brownrigg*, docteur en médecine, & membre de la société royale. A Londres, chez *Lockyer Davis*, 1771, brochure in-4° de quarante pages.

Mémoires & Observations anatomiques physiologique & physiques sur l'œil & sur les maladies qui affectent cet organe, avec un précis des opérations & des remèdes qu'on doit pratiquer pour les guérir; par *M. J. Jeanin*, maître en chirurgie, oculiste de la ville de Lyon, &c. A Lyon, chez les freres *Périsset*, & à Paris, chez *Didot le jeune*, 1772, in-8°.

ERRATA.

PAGE 348, ligne 8, §. XVII, lisez §. I.

TABLE.

<i>EXTRAIT du Tome III des Recherches sur le Pouls;</i>	
Par M. de Borden, méd.	Page 291
<i>Observations sur une Pleurésie symptomatique.</i> Par M. Tabary, méd.	308
— <i>sur une Perforation de l'Estomac à la suite d'un</i>	
<i>Dépôt critique.</i> Par M. Laporte, chir.	312
<i>Dissertation sur une Fièvre maligne laiteuse.</i> Par M. Razoux, méd.	321
<i>Observations sur les soins qu'exigent les Enfans qui viennent de naître.</i> Par M. Levret, chir.	347
<i>Remarques sur une Observation d'un Dépôt laiteux.</i> Par M. Sevaln, chir.	367
<i>Observations météorologiques faites à Paris, pendant le mois de Février 1772.</i>	371
<i>Maladies qui ont régné à Paris, pendant le mois de Février 1772.</i>	373
<i>Observations météorologiques faites à Lille, au mois de Janvier 1772.</i> Par M. Boucher, médecin.	374
<i>Maladies qui ont régné à Lille, pendant le mois de Janvier 1772.</i> Par le même.	375
<i>Programme de l'Académie Royale des Belles-Lettres, Sciences & Arts de Bordeaux.</i>	376
<i>Cours d'Accouchemens.</i>	381
<i>Livres nouveaux.</i>	382

A P P R O B A T I O N.

J', par ordre de Monseigneur le Chancelier, le *Journal de Médecine* du mois d'Avril 1772. A Paris, ce 27 Mars 1772.

Signé POISSONNIER DESPERRIÈRES.

JOURNAL
DE MEDECINE,
CHIRURGIE,
PHARMACIE, &c.

Dédié à Monseigneur le Comte
de PROVENCE.

*Par M. A. ROUX, Docteur-Régent & ancien
Professeur de Pharmacie de la Faculté de
Médecine de Paris, Membre de l'Académie
Royale des Belles-Lettres, Sciences & Arts de
Bordeaux, & de la Société Royale d'Agric-
ulture de la Généralité de Paris.*

*Medicina non ingenii humani partus, sed temporis
filia. Bagl.*

M A I 1772.

TOME XXXVII.



A P A R I S,

Chez VINCENT, Imprimeur-Libraire de M^{te} le
Comte de PROVENCE, rue des Mathurins,
Hôtel de Clugny.

AVEC APPROBATION, ET PRIVILEGE DU ROI.



JOURNAL
DE MÉDECINE,
CHIRURGIE,
PHARMACIE, &c.

M A I 1772.

E X T R A I T.

*Le Médecin des Hommes, depuis la puberté
jusqu'à l'extrême vieillesse, avec cette
épigraphe :*

Le véritable honneur est d'être utile aux hommes.

A Paris, chez Vincent, 1772, in-12.

*Le Médecin des Dames, où l'Art de les con-
server en santé, avec cette épigraphe :*

Sincerum mihi,

Candore noto, reddas judicium peto.

PHÆD. Lib. III.

A Paris, chez Vincent, 1772, in-12.

J'AI cru devoir réunir l'analyse de ces
deux ouvrages, parce qu'ils partent de
la même main, qu'ils ont été entrepris

dans les mêmes vues, & qu'ils tendent au même but. L'auteur, étant persuadé que la médecine a été portée au point qu'il étoit facile à chaque homme d'en saisir assez les principes pour s'éviter soi-même beaucoup de maladies, ou du moins pour en écarter les suites funestes, a cru devoir extraire des meilleurs auteurs ces principes, & les dépouiller de toutes ces discussions plus capables d'embarrasser un malade que de l'éclairer. Il s'est attaché principalement à ne présenter à ses lecteurs que ce qu'ils veulent ou doivent sçavoir pour se maintenir en santé, ou pour connoître eux-mêmes les annonces de telle ou telle indisposition; il y a joint les moyens les plus assurés de suspendre la violence & les progrès des accidens, & de se ménager le tems & l'avantage de recourir plus utilement aux lumières & aux conseils des médecins & des chirurgiens. Il lui a paru inutile de mettre les hommes, qui ne s'occupent point de l'art de guérir, dans la nécessité de s'instruire des maladies des femmes; & les femmes, de connoître & d'étudier les maladies des hommes; il a traité séparément de ces deux objets. Mais, comme il y a plusieurs maladies qui sont communes aux deux sexes, il s'est contenté d'en traiter dans le *Médecin des Hommes*.

On trouve à la tête de cet ouvrage un parallèle de la jeunesse avec la vieillesse, qui est suivi de quelques généralités sur les soins qu'exige la santé ; de-là l'auteur passe à l'examen des six choses que les médecins appellent *non naturelles* ; les alimens ; l'exercice & le repos, les passions à la suite desquelles il traite des sens en général ; l'air, & à ce sujet il donne quelques règles sur le choix d'une habitation, & expose les effets des voyages. Il parle ensuite du choix d'un état & de la manière dont on doit prendre les évènements de la vie ; il passe après cela aux sécrétions & aux excrétions ; puis il traite de l'adolescence, de la virilité & de l'âge auquel les hommes doivent se marier. Ces préliminaires composent la première partie.

La seconde est destinée à traiter des maladies. Pour mettre quelque ordre dans son travail, l'auteur a cru devoir les rapporter aux quatre périodes de la vie humaine. Il expose, dans la première époque, les maladies de l'adolescence ; dans la seconde, celles de la puberté ; dans la troisième, celles de l'âge viril ; enfin, dans la quatrième, il décrit les maladies de l'âge avancé, & celles de la vieillesse. Il termine cette partie, & ce premier ouvrage, par un chapitre sur les dangers de se médicamenter sans néces-

fité , & par un autre, sur les soins qu'exige le corps.

Pour donner au lecteur une idée de la manière dont l'auteur traite ses sujets , je vais transcrire ici le chapitre quatorzième , qui est intitulé : *De l'Age auquel les Hommes doivent se marier , & des Précautions qu'ils doivent prendre quand ils le sont.* « Tous
 » les hommes , dit-il , se doivent à la so-
 » ciété ; & le mariage est , pour ainsi dire , le
 » tribut le plus authentique qu'ils doivent
 » lui payer. Mais autant ce lien est utile
 » quand il est contracté avec toutes les pré-
 » cautions convenables , autant il est in-
 » fructueux quand on n'envisage pas qu'il
 » a été établi non-seulement pour mettre
 » un frein aux passions , mais encore pour
 » donner à l'état des sujets qui puissent lui
 » être utiles. Toutes ces vues ne peuvent
 » être remplies , qu'autant que la réflexion
 » & les forces corporelles feront connoître
 » que l'homme est en état de se reproduire ,
 » sans travailler à son détriment ; c'est-à-
 » dire qu'il ne doit point s'exposer à per-
 » dre ou à abrégér sa vie pour la donner à
 » un autre.

« Le commencement de l'adolescence ,
 » & la vieillesse , sont peu propres au ma-
 » riage ; l'un , à cause de la foiblesse du su-
 » jet & de la violence des passions que

» la jeunesse suit aveuglément , & l'autre , à
 » raison du défaut des parties essentielles à
 » la génération , que l'âge détruit insensible-
 » ment.

» Le commencement de la virilité pa-
 » roît donc bien plus propre au mariage ,
 » parce qu'alors la nature est complètement
 » développée , & qu'en général , les orga-
 » nes ont toute leur force & toute leur
 » énergie.

» Mais , comme les hommes ne consul-
 » tent le plus souvent que leurs passions ,
 » l'intérêt & d'autres motifs aussi frivoles ,
 » ils doivent au moins n'user des droits du
 » mariage qu'avec circonspection , & dans
 » des tems propres à ne pas déranger les
 » fonctions les plus essentielles de l'œco-
 » nomie animale, telle que la digestion, &c.
 » En effet, il est bien rare que ceux qui jouis-
 » sent des plaisirs de l'amour , immédiate-
 » ment après avoir mangé , ne s'en trou-
 » vent pas incommodés. Le matin est donc
 » le moment le plus favorable , encore ne
 » faut-il pas s'y livrer avec excès ; car alors
 » on ressent, dans tout le courant de la jour-
 » née , des lassitudes dans les jambes ; on
 » est rompu , comme après un violent ac-
 » cès de fièvre ; on éprouve des maux de
 » tête , des assoupissemens ; on est peu
 » propre au travail d'esprit , &c. Les ex-
 » cès de l'amour, en produisant un éréthisme,

» & un violent mouvement convulsif dans
 » toute la machine, excitent une sueur très-
 » abondante qui dessèche les parties, &
 » donne lieu aux fièvres putrides & aux
 » maladies inflammatoires : ces accidens
 » sont plus fréquens & plus graves, en
 » égard à la saison dans laquelle ces excès
 » ont été commis. Enfin, comme on ob-
 » serve que le printems & l'automne sont
 » les deux saisons qui ont le plus de rap-
 » port pour la température de l'air, elles
 » sont aussi celles qui conviennent le mieux
 » pour satisfaire les desirs amoureux. Il
 » y a des signes certains par lesquels la na-
 » ture sçait avertir qu'elle veut jouir de ses
 » droits. Il faut attendre ces signes, & ne
 » pas les provoquer par une conduite con-
 » traire à la pudeur, ni par des moyens,
 » soit médicaux, soit dans le régime de
 » vivre, capables de les exciter. La nature,
 » toujours prudente, sage & constante
 » dans ses opérations, sçait annoncer ses
 » besoins, ou employer des moyens qui
 » ne sont pas préjudiciables à celui qui s'y
 » confie ; en effet, on voit très-peu d'hom-
 » mes attaqués de spermatorrhées, & on en
 » voit périr beaucoup plus du contraire,
 » & sur-tout actuellement que l'on se fait
 » honneur d'afficher le libertinage.
 » S'il est dangereux de se livrer aux de-
 » sirs amoureux, ou de les exciter, il ne l'est

» pas moins d'employer les moyens pro-
 » pres à les éteindre. La religion semble
 » même ne pas permettre ces moyens ;
 » elle ordonne d'éviter les occasions phy-
 » siques & morales qui peuvent les exci-
 » ter ; & , si la nature les fait éprouver ,
 » c'est dans la résistance que consiste le
 » triomphe. Au surplus, si l'on vouloit bien
 » observer les motifs de ces sensations, on
 » s'appercevroit facilement qu'on y a donné
 » lieu, soit par des discours que l'on a
 » proférés, ou auxquels on s'est arrêté, soit
 » par la lecture de certains ouvrages, soit
 » encore parce que l'œil se sera fixé sur un
 » objet qui aura porté le germe du vice
 » dans le cœur, soit enfin que, livré à la
 » mollesse & à la fainéantise, ou que, plongé
 » dans l'excès du boire & du manger, sans
 » aucune contention d'esprit, ou de peine
 » de corps, on ne fait aucune dissipation
 » des sucs trop abondans, & qui, par leur
 » séjour, portent l'érétisme dans tout le
 » genre nerveux. »

L'auteur suit à-peu-près le même ordre
 dans le *Médecin des Dames*. Il traite, dans
 une première partie, des précautions néces-
 saires pour conserver sa santé ; il débute
 parce qu'il appelle les élémens de la santé :
 ce sont quelques idées anatomiques ; mises
 à la portée des personnes, même les moins
 instruites. Le détail où il entre à ce sujet,

quoique très-succinct, paroît cependant suffisant pour que les femmes puissent connoître elles-mêmes la partie qui est affectée chez elles, & l'indiquer d'une manière plus exacte aux ministres de leur santé. De là il passe à l'examen de l'influence de l'air, à celle des saisons : il traite ensuite de la faim & de la soif, des alimens, de la digestion, des sécrétions & excrétions, des passions, des sens, de l'exercice & du repos, du sommeil & de la veille, de la beauté, du mariage, de la génération, de la grossesse, de l'accouchement & de ses suites, & de la conduite que doivent tenir les femmes qui veulent nourrir.

La seconde partie a pour objet les maladies des différens âges ; celles de l'enfance, de l'adolescence, de la puberté, de l'âge viril qu'il divise en deux époques, celles de l'âge avancé, & celles qui attaquent l'âge décrépit : les précautions qu'on doit prendre pour corriger les difformités naissantes, les bains & les lavages, les maladies de la peau que l'on peut guérir sans danger, & celles qu'on ne doit point supprimer ; enfin quelques incommodités particulières.

La troisième & dernière partie est entièrement destinée aux maladies particulières, dont l'auteur traite par ordre alphabétique : ce n'est qu'un extrait de différentes

recettes de médicamens conseillés par les meilleurs auteurs, dont, cependant, il est toujours prudent de ne faire usage que d'après l'avis de son médecin, comme l'auteur a soin d'en avertir lui-même, *parce que, dit-il, le meilleur remède peut quelquefois être nuisible entre des mains peu habituées aux observations essentielles, qui sont la base de la médecine pratique.*

Pour faire connoître à mes lecteurs les lumieres qu'ils peuvent se promettre de puiser dans ce nouvel ouvrage, je vais en extraire ce qu'on y trouve sur les bains. Après avoir donné une idée des différentes sortes de bains, l'auteur indique les cas où ils conviennent, & les attentions qu'ils exigent. « Les bains froids, dit-il, conviennent aux tempéramens gras, pituiteux, & aux personnes délicates, parce qu'en resserrant les fibres du corps, ils leur donnent plus d'action. Il est cependant bon d'observer que la fraîcheur de l'eau doit être proportionnée à l'âge & à la force du tempérament.

» Les bains chauds conviennent aux tempéramens vifs, bilieux & robustes, qui ont la fibre dure, & les vaisseaux vigoureux : aussi sont-ils moins propres aux femmes qu'aux hommes. Je crois devoir encore prévenir que les filles qui sont dans le tems de leurs règles, & les fem-

» mes qui relevent de couche , doivent
 » s'abstenir de toute espece de bain. Il n'est
 » pas moins dangereux de se mettre dans
 » le bain , lorsqu'on a l'estomac chargé de
 » nourriture ou de boisson , & que l'on sue.
 » Le matin est le tems le plus favorable
 » pour prendre le bain , ou , le soir , deux
 » heures avant que de souper. Lorsque l'on
 » sort du bain , si l'on se sent quelques be-
 » soins , il faut prendre un bouillon ; s'ha-
 » biller sans être gêné , après s'être bien
 » fait essuyer , & se reposer , au moins une
 » heure , sur un lit , ou sur une chaise lon-
 » gue. On peut même se mettre au lit , en
 » sortant du bain. Il est bon , lorsque l'on
 » prend les bains pour la propreté , ou pour
 » conserver sa santé , d'éviter les exercices
 » violens ; de ne manger que des alimens
 » de bon suc ; d'éviter les liqueurs , les
 » mets de haut goût , les fruits crus , le
 » café , le chocolat , & généralement tout
 » ce qui peut animer le sang , & y porter
 » de l'acrimonie.

» Comme l'effet des bains n'est pas égal
 » sur toutes sortes de personnes , on ne
 » doit point s'exposer à y rester seul. Il
 » faut également éviter d'y lire & de s'y
 » endormir. On a des exemples de person-
 » nes qui se sont noyées dans leur baignoire.

» Le tems de rester dans le bain est or-
 » dinairement d'une heure , quand on en

» prend tous les jours. Si l'on n'en prend
 » que de tems à autre ; on peut y rester
 » deux ou trois heures , si l'on ne s'en
 » trouve point incommodé. Rien n'empê-
 » che qu'on prenne , dans le bain , un verre
 » de limonade ; ou d'eau de groseilles ,
 » quand il n'est question que de bains d'a-
 » grément , ou de propreté. Si l'on aime
 » mieux les bains chauds , il faut avoir
 » égard à la qualité de l'eau , & à la façon
 » de chauffer le bain.

» Pour éviter l'embarras , on est dans l'u-
 » sage de se servir de baignoire à cylindre.
 » On fait allumer de la braïse de boulanger ,
 » ou du charbon , dans le cylindre ; &
 » quand l'un ou l'autre de ces corps com-
 » bustibles sont bien allumés , on met le
 » cylindre dans la baignoire qui est remplie
 » d'eau , & on y laisse le cylindre autant
 » de tems qu'il est nécessaire pour chauffer
 » l'eau , ayant soin de remettre de la braïse ,
 » ou du charbon , si la premiere quantité
 » ne suffit pas. Enfin , lorsque l'eau est suf-
 » fisamment chaude , ce que l'on reconnoît
 » à un thermometre destiné à cet usage ,
 » on retire le cylindre.

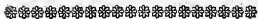
» Cette façon de chauffer le bain est
 » bien plus courte , moins pénible & moins
 » couteuse , & , en quelque façon , plus sûre
 » que celle d'apporter l'eau chaude à me-
 » sure.

» Mais, si l'on gagne d'un côté, on a beau-
 » coup à craindre de l'autre. Quelque bien
 » conditionnés que soient la braise ou le
 » charbon, il ne s'en exhale pas moins des
 » vapeurs très-nuisibles à la santé.

» On ne peut être à l'abri de ces accidents,
 » qu'en plaçant la baignoire dans un endroit
 » vaste & élevé, & qu'en laissant les fenê-
 » tres ouvertes pendant que l'eau chauffe.
 » Il faut se conduire de même, pendant au
 » moins une demi-heure, après que le cy-
 » lindre est ôté. Le mieux est d'avoir une
 » baignoire posée sur un châssis à roulet-
 » tes, & de faire chauffer l'eau dans un en-
 » droit écarté de celui où l'on doit prendre
 » le bain.

» Enfin, si les bains chauds produisent la
 » sortie de nombre de petits boutons qui
 » recouvrent la surface de la peau, les fem-
 » mes ne doivent ni s'en effrayer, ni cher-
 » cher à faire rentrer ces éruptions cuta-
 » nées : elles sont salutaires, & font connoi-
 » tre le bon effet des bains sur la masse des
 » liqueurs, en transmettant au-dehors ce
 » qui préjudicoit à l'économie animale.
 » D'ailleurs, ces éruptions durent peu de
 » tems ; car la peau reprend son premier
 » éclat, lorsque la masse des liqueurs est
 » rétablie dans son intégrité. »





LETTRE

A M. ROUX , auteur du Journal de Médecine , &c. sur la Carie des Dents ; par M. DUBRUC DELASALLE , D. M. au Blanc en Berry.

TOUT ce qui a rapport à l'histoire naturelle de l'homme, devient intéressant pour le physicien & pour le médecin ; j'ai toujours négligé de faire part au public d'une observation que j'ai faite sur la bonté des dents des hommes des siècles passés. En 1752 on enleva les terres d'un cimetière, dans la petite ville de Saint-Benoît du Sault, ma patrie , en Berry , pour en former un chemin , conduisant de la ville à l'église paroissiale : on coupa à pic les terres qui avoient sept à huit pieds d'hauteur. Les squelettes y étoient par trois couches, parce que le terrain avoit été successivement élevé, n'ayant pas assez d'étendue ; les squelettes de la première couche du bas étoient renfermés dans des cercueils en maçonnerie ; ceux de la seconde & troisième étoient en pleine terre. J'examinai toutes les mâchoires que je pus trouver de la première & seconde couches, au nombre de plus de cinq à six cents ; je n'en trouvai aucune à laquelle il manquât des dents : mais, dans la troisième couche d'en haut, je trouvai quelques dents

cariées, quelques-unes d'enlevées, & dont l'os avoit pris la place : il y avoit cent ans qu'on n'enterroit plus dans ce cimetiere, au rapport d'une vieille femme. Que doit-on conclure de cette observation ? si non qu'il n'y a pas long-tems que les dents commencent à se carier chez l'homme. Quelle en est la raison ? L'air a-t-il changé de nature ? Sont-ce les alimens ? Est-ce la plus grande propreté qu'on apporte à la conservation de ses dents ? on ne peut pas l'affirmer, puisqu'on voit aujourd'hui des dents cariées à tout âge, chez ceux qui en ont soin, comme chez ceux qui les négligent : les gens dont je parle négligeoient bien les leurs, car j'ai trouvé beaucoup de tartre entre les dents de la plûpart des mâchoires. Ces gens avoient de bonnes dents, & en avoient fait long-tems usage, car on ne remarquoit (dans un grand nombre,) aucune future aux os du crâne ; c'étoit de grands hommes, la plûpart au-dessus de six pieds, ce qu'il étoit facile de juger par la longueur des os. On voyoit quelques-uns de ces os qui avoient été rompus, & qui avoient été bien réunis ; on sçavoit donc, comme aujourd'hui, remettre les fractures, mais on avoit peu de soin de ses dents : si on étoit peu propre, on jouissoit de l'avantage d'avoir de bonnes dents, & on ne connoissoit pas les douleurs énormes qu'occasionnent leur carie & leur extraction.

O B S E R V A T I O N

*Sur une Obstruction squirrheuse des parois
de la Matrice ; par M. BUTOR DE LA
CREUSE, médecin à Boulogne-sur-mer.*

Rien de plus propre à éclairer la pratique de médecine, que les ouvertures de cadavres ; & rien qui éprouve de plus grandes difficultés, que ces ouvertures. Il semble que le respect superstitieux de nos bons aïeux soit passé jusqu'à nous, & la philosophie qui a changée la face des idées sur tant d'autres points, n'a encore rien obtenu sur celui-ci ; dans un préjugé si défavorable à l'avancement de la médecine, les causes & effets de certaines maladies deviennent difficiles à déterminer, & l'on est obligé de substituer la théorie, souvent équivoque des symptômes, à la connoissance physique du mal. M. Souquet, médecin de l'hôpital de Boulogne, zélé pour le progrès d'un art qu'il y exerce avec distinction, n'a rien négligé dans ces derniers tems, pour caractériser le génie de l'épidémie qui désole cette ville. Peu content des observations faites auprès des malades, il a vérifié, autant qu'il l'a pu, chez les morts l'analogie qui se trouvoit entre la maladie & le traitement. C'est dans une de ces circonstan-

ces où il avoit la bonté de faire appeller ceux qui lui avoient fait paroître le désirer, que j'ai puisé l'observation suivante ; quoiqu'elle n'ait aucun trait à l'objet de nos recherches d'alors, j'ai cru qu'elle pouvoit trouver place dans un Journal destiné à être le dépôt de tout ce qui s'observe en médecine.

M^{lle} Guerbé mourut le mois dernier à l'hôpital de Boulogne, au trente-septieme d'une fièvre maligne, dix jours après l'opération d'une parotide, dont l'écoulement abondant avoit laissé entrevoir quelque espérance. Elle avoit vécu fille, & étoit pour lors âgée de quarante-cinq ans, d'une taille médiocre, d'un tempérament sec & cacochisme. L'éruption de ses règles avoit été précédée d'une hémopthysie périodique, qui lui dura jusqu'à vingt & un an ; depuis ce tems, elle fut sujette à un asthme habituel, eut des vapeurs hystériques, & porta dans le bas-ventre une tumeur qui, d'abord insensible, prit ensuite beaucoup d'accroissement.

Cette tumeur qui fait le sujet de l'observation présente, forinoit un volume considérable dans le flanc gauche, à la hauteur de la région ombilicale ; après la section des tégumens communs, elle se présenta sur les intestins, qu'elle comprimoit d'une force proportionnée à son poids, qui étoit de trois livres & demie. Elle portoit

vingt-sept pouces de circonférence à sa base ; en avoit sept de hauteur , étoit divisée vers sa partie moyenne, en deux portions inégalement arrondies , dont la plus considérable égaloit en grosseur la tête d'un enfant de trois ans ; l'autre, beaucoup moindre , placée à la partie latérale droite, pouvoit équivaloir celle d'un fœtus de six mois.

J'avois auguré, au premier coup d'œil, que cette double tumeur pouvoit avoir pris son origine dans les ovaires ; mais, ayant enlevé toute la masse, à la dissection je retrouvai ceux-ci fort distincts. Le droit, à quelque engorgement près, existoit dans l'état naturel ; le gauche étoit totalement squirrheux, indépendant de la tumeur. A un pouce de distance de ceux-ci, les trompes de fallope venoient s'implanter dans la grosse portion, aux deux tiers inférieurs de sa partie postérieure. Les ligamens ronds & larges n'annonçoient aucune altération ; le col de la matrice formoit un allongement d'un pouce, au bout duquel tout se trouvoit confondu dans la grosse masse.

J'introduisis un stylet par l'orifice externe, & fis une section longitudinale suivant sa direction ; purlors je trouvai la cavité interne, qui étoit de la grandeur & forme ordinaire ; elle paroissoit d'un rouge pâle & enduite d'une humeur glaireuse. On discernoit à son entrée la petite grappe vési-

culaire, que quelques modernes ont regardée comme les vrais testicules de la femme ; le commencement de cette cavité se trouvoit placé dans la division de la tumeur, le fond se perdoit dans la petite portion.

Toute la masse étoit revêtue d'une membrane lisse, parsemée de vaisseaux de tout genre, & à laquelle on remarquoit distinctement plusieurs plans de fibres opposées. Il s'en falloit qu'elle eût par-tout la même épaisseur ; je lui en reconnus quatre & cinq lignes dans certains endroits, tandis que dans d'autres elle recouvroit à peine de petits tubercules squirrheux, formant des aspérités sur la tumeur, & semblant démontrer que l'obstruction avoit principalement lieu dans la tunique glanduleuse. Le tout étoit d'une consistance ferme & solide, ressembloit assez, à l'intérieur, à la substance cendrée du cerveau, mais avoit la dureté du cartilage.

L'histoire de cette tumeur ne laisse aucun équivoque sur sa nature. Elle est l'effet de l'obstruction squirrheuse des parois de la matrice. La structure & la situation de celle-ci la rendent très-propre à ces sortes d'affections, & cette maladie n'a point échappé aux anciens. *Si uteri schirro affecti sint, tum menses occultantur, tum eorum os connivet, neque concipit. Quod si contigeris, tanquam saxum illic esse videtur.* Voilà ce qu'en dit Hippocrate, dans le livre se-

cond *De Morbis Mulierum*. Ambroise Paré fait mention d'une matrice qui égaloit en grosseur la tête d'un adulte, dont les parois excédoient l'épaisseur de trois doigts, & étoient d'une substance si ferme, qu'ils résistoient au scalpel. On ne trouve que trop d'observations qui constatent l'existence d'une maladie aussi funeste, & le peu de succès de son traitement.

Le caractère de la maladie établi, est-il bien difficile de donner la cause des infirmités qui ont accablé cette malheureuse fille? Suivons la gradation des progrès, nous trouverons celle des maux. L'évacuation, qui a coutume de se faire à l'âge de puberté, trouvant un obstacle dans la disposition de l'uterus, le sang se porta au poumon; il s'y fit jour par un anastomose, dans le tems où l'écoulement devoit avoir lieu, & les choses subsisterent ainsi cinq à six ans, sans grands inconvéniens. Vers ce tems, Mlle Guerbé eut une maladie considérable, qu'on peut regarder comme un nouvel effort de la nature pour rétablir le cours ordinaire, puisqu'à sa suite les mois parurent. Alors l'hémoptysie, qui ne faisoit que suppléer ceux-ci, se trouva supprimée; mais elle laissa un asthme habituel, suite nécessaire de l'affoiblissement des vaisseaux du poumon qui s'étoient trouvé surchargés en faisant les fonctions d'uterus.

L'espérance qu'avoit pu donner l'apparition des menstrues, ne fut pas de longue durée ; elles ne purent s'établir parfaitement, & leur cours fut toujours ou peu abondant ou irrégulier. Il paroît même que l'écoulement étoit fourni par les vaisseaux du vagin (a) & du col de la matrice, & que dès lors le surplus du sang commença à tourner au profit du squirrhe. Car, de cette époque, au sentiment de pesanteur dont la malade s'étoit plainte, succéderent des tiraillemens suivis le plus souvent de vapeurs hystériques ; la tumeur augmenta sensiblement, & la circulation se trouvant gênée de plus en plus dans ces parties, ces accidens se rapprochèrent : les vapeurs, qui d'abord duroient peu, & n'occasionnoient que des spasmes ordinaires, vinrent bientôt au point de ressembler à l'épilepsie la plus forte. Elles s'annonçoient par un frémissement dans l'utérus, qui se continuoît le long de la moëlle épinière, & jettoit la malade dans des convulsions horribles ; il ne paroissoit cependant point d'écume à la bouche durant l'accès ; lorsqu'il étoit fini, elle se rappelloit tout ce qui avoit précédé, & en étoit quitte pour un mal-aise universel, occasionné, sans doute, par le spasme vio-

(a) *Si uteri schirra affecti sint, tum menses occultantur.*

lent qu'elle éprouvoit durant le paroxysme.

Le traitement qu'elle opposa avec succès à des symptômes si fâcheux, fut la saignée. Elle la porta à l'excès, & en éprouva toujours un soulagement manifeste. Le volume du sang diminué, la circulation devenoit plus aisée dans les viscères du bas-ventre, & la détente opérée dans toute la machine, rendoit la fibre bien moins irritable. J'avoue que cette cure palliative devoit augmenter la foiblesse du genre nerveux ; mais elle étoit indiquée, puisque ce n'étoit qu'en affoiblissant la nature qu'on pouvoit borner les progrès du squirrhe : il n'en est pas de même des apéritifs en substance, & de la poudre d'acier, dont elle fit usage, pendant les quinze dernières années de sa vie. Ces remèdes, qui auroient été placés dans les premiers tems de la maladie, devenoient pour-lors très-dangereux : la tension qu'ils devoient opérer dans les solides, le mouvement imprimé aux fluides, tout tendoit à faire travailler un squirrhe parfait, & à établir une suppuration dans une tumeur qui seroit bientôt devenue cancéreuse. Je ne doute nullement que cet effet n'eût eu lieu si la vertu active de ces remèdes n'avoit été contrebalancée, & par de-là, par l'usage immodéré des saignées.

L E T T R E

De M. GUILHERMOND, chirurgien ordinaire du roi à Choisi, contenant quelques Réflexions sur les Enveloppes des Jumeaux.

Je viens de lire dans votre Journal de ce mois, l'observation unique de son espece, dont M. Enaux avoit fait part à M. Levret; j'y trouve, page 441, que les deux jumeaux, qui en font le sujet, avoient leurs enveloppes communes, & que M. Enaux s'en est assuré par l'examen du placenta, sans faire mention de la cloison qui devoit séparer les deux enfans, cloison que M. Levret assure être toujours existante lorsque les jumeaux sont isolés, & ne sont point adhérens par aucunes de leurs parties; & qu'il démontre sur une infinité de placenta qu'il conserve, qui mettent dans la plus grande évidence cette vérité. Seroit-il possible que la déchirure des membranes de ces enfans, que nous présumons s'être ouvertes dans le même tems, puisqu'à raison de la médiocrité de leur volume, ils étoient descendus l'un & l'autre, en présentant différentes parties, dans le vagin, & le délabrement de ces mêmes membranes, l'accouchement étant terminé, aient

empêché M. Enaux de reconnoître cette cloison ? ou a-t-il prétendu simplement que les enveloppes étoient communes ? Nous ne le nions pas , mais nous assurons que dans le globe membraneux qui enveloppe les deux individus isolés , il y a toujours une cloison qui les sépare ; & nous persisterons dans ce sentiment, jusqu'à ce que M. Enaux ait prouvé incontestablement le contraire, soit par l'examen du placenta de ces deux jumeaux, s'il l'a conservé, soit par d'autres, s'il en a par devers lui, soit enfin par ceux qui pourront lui parvenir par la suite, soit directement soit indirectement. Si M. Enaux a conservé le placenta de ces deux jumeaux, nous nous persuadons, qu'avec l'attention dont il est capable , il y découvrira facilement les débris de la cloison qui les séparait, & il verra qu'elle étoit faite , ou par l'adossment des deux amnios seulement, (a) ou qu'elle étoit renforcée de chaque côté par un feuillet appartenant au chorion, l'autre feuillet, qui alors est toujours l'extérieur, étant commun aux deux enfans.

Nous espérons que M. Enaux , prévenu

(a) Je suis presque persuadé que la cloison qui séparait les jumeaux, étoit faite par le simple adossment des amnios , & que la ténuité & l'affaiblissement de cette membrane , après l'extraction du placenta , ont empêché M. Enaux de la reconnoître.

actuellement de ce qui a pu lui échapper dans son premier examen, pourra décider qui de nous deux est dans l'erreur sur ce sujet ; c'est ce que nous attendons de ses lumieres & de sa candeur.

SUITE DES OBSERVATIONS

Sur les soins qu'exigent les Enfans qui viennent de naître , tant pour remédier aux différens vices de conformation , que pour prévenir plusieurs accidens auxquels ils sont exposés ; par M. LEVRET, accoucheur de Madame la Dauphine, &c.

§. V. Dans l'ordre le plus naturel, l'enfant présente plutôt la tête la premiere que toute autre partie de son corps ; & si elle reste long tems à sortir, il arrive très-souvent qu'il se forme dessus une tumeur pâteuse, quelquefois si considérable, que la tête en devient difforme. Les sages-femmes & les gardes font, en pareil cas, dans l'usage de frotter avec le dedans de la main la partie la plus saillante de la tumeur, & cela dans le dessein de rendre à la tête sa forme naturelle, ce qui seroit dangereux, si, pour faire ces frictions seches, elles appuyoient beaucoup ; mais, lorsqu'elles ne le font que médiocrement, ce frottement peut être utile à la dissipa-

tion de l'infiltration qui forme la tumeur : néanmoins, afin de réussir plus facilement, il est bon de seconder cet effet par l'application de l'eau marine, dont nous avons déjà parlé plusieurs fois. Il est vrai qu'il arrive quelquefois que, malgré ces secours, la tumeur ne se dissipe qu'en partie, & que le reste se durcit plus ou moins; & c'est lorsqu'il s'y trouve du sang épanché qui n'a pu se resoudre : quand cela survient, il se déclare une espèce de phénomène qui paroît singulier à quiconque n'a jamais observé ce cas. En effet, le centre de la tumeur se ramollit peu-à-peu sans qu'il y ait eu de rougeur à la peau ni de chaleur contre nature à la partie; ce ramollissement augmente par degrés & s'étend de même, tant en circonférence qu'en profondeur : on y sent, par la suite, une fluctuation sensible avec pulsation manifeste, dont chacune répond exactement au battement des artères & à celui du cœur, en sorte qu'on diroit que la tumeur seroit anévrismale. D'ailleurs, la circonférence la plus éloignée du centre de la tumeur, est quelquefois d'une solidité si grande, qu'on la prendroit volontiers pour appartenir aux os du crâne, tandis qu'au milieu de la tumeur, il semble que les os y manquent; & ce qui fortifie dans cette illusion, c'est

que, pour peu qu'on appuie dans cet endroit, le fluide s'échappe en partie de dessous les doigts, comme s'il rentroit sous le crâne, mais en y réfléchissant suffisamment, l'illusion se dissipe, parce que ce qui y donnoit lieu, vient de ce qu'une partie du fluide comprimé, comprime à son tour l'espace membraneux voisin des sutures, pendant qu'une autre portion de ce fluide se glisse & se place en dessous du caillot annulaire restant, qui étoit immédiatement posé sur le crâne même avant la pression.

Il résulte de toutes ces remarques, l'indication de faire au cuir chevelu une incision cruciale, qui traverse le centre de la tumeur, pour en extraire le fluide épanché & le caillot de sang restant, ensuite de rapprocher les quatre lambeaux les uns des autres au moyen de la suture sèche : ces deux indications étant une fois remplies en suivant les règles de l'art ; l'enfant guérit ordinairement fort aisément & en fort peu de tems. Nous avons depuis long-tems l'obligation de ces lumières à feu M. Petit le pere, notre confrere, dont nous avons déjà parlé à l'occasion de la section du frein de la langue des enfans nouveaux-nés.

§. VI. Tant que les enfans sont au ventre de leur mere & qu'ils ne remuent

point, ils sont ordinairement accroupis, pour être sans doute réduits sous le plus petit volume possible; en sorte qu'ils ont alors les jarrets très-pliés, ce qui ne peut être que les genoux ne soient fort élevés, les cuisses rapprochées du ventre, & par conséquent les jambes des cuisses, & les talons des fesses. Quoique cette attitude des extrémités inférieures de l'enfant soit très-constante dans l'ordre naturel, nous avons néanmoins remarqué que les directions des cuisses & des jambes ne sont pas toujours les mêmes, & que ces variétés produisent divers effets dont il est utile d'être prévenu, afin d'y remédier de bonne heure lorsque cela devient nécessaire.

Ces directions particulières sont au nombre de trois principales: dans la première, qui est la plus ordinaire, les jambes sont croisées à la Chinoise, ou comme les tailleurs les croisent lorsqu'ils sont à travailler sur leurs établis: dans la seconde direction, qui, quoique rare, n'en est pas moins réelle, le dessus de chaque pied est appliqué tout étendu sur le bas du devant de la jambe dont il dépend; en sorte que, si l'on considère l'enfant couché sur le dos, & qu'on soit placé du côté de ses fesses, ce sont les talons qui se présentent les premiers à la vue, comme si c'étoit deux especes de moignons: dans la troisième direction, qui

est à-peu-près aussi rare que la précédente, mais qu'on ne peut révoquer en doute, les plantes des pieds sont appliquées l'une à l'autre de la même manière que quand l'on joint les deux mains à plat sans croiser les doigts.

Dans le premier cas, les jambes sont donc croisées; mais, soit que ce soit la jambe droite ou la gauche qui soit croisée dessus ou dessous l'autre, elles sont toutes deux un peu cambrées, de manière que la convexité de la courbure est latérale externe, & par conséquent celle qui est concave, latérale interne: néanmoins l'une & l'autre de ces courbures inclinent un peu vers les parties antérieures & les postérieures qui leur sont correspondantes.

Souvent ces courbures inquiètent les personnes qui ne sont pas habituées à voir des enfans nouveaux-nés, parce que ces personnes comparent la forme des jambes de ces enfans avec celle des jambes des adultes, reconnues bien conformées, sans faire attention que, dans l'ordre naturel, tout le changement qui doit arriver peu-à-peu par la suite à cette courbure, fera qu'au lieu de représenter une grande portion d'un petit cercle dans l'enfant qui vient de naître, elle ne représentera plus qu'une petite portion d'un bien plus grand cercle, lorsque l'enfant sera parvenu à l'âge

des adultes ; en sorte que, quoique le nombre des degrés du cercle de ces deux courbures soient ou puissent être les mêmes dans ces deux âges différens, cependant l'œil qui n'est pas habitué à voir de ces choses , en est frappé si différemment , qu'il prend alors pour un état contre nature ce qui est dans l'ordre naturel le plus parfait. Ces remarques prouvent qu'il n'y a rien à faire dans ce cas , que de laisser agir la nature à son gré.

Dans le second cas , qui est celui où les talons se présentent comme des moignons , la direction des cuisses & des jambes est presque parallèle ; les cuisses se touchent , par leur partie latérale interne , dans toute leur longueur : il en est de même des jambes. Au contraire , dans le troisieme cas , les cuisses & les jambes décrivent toujours ensemble, chacune de leur côté , une ligne plus ou moins courbe , dont la partie latérale externe de chaque genou forme à peu près le milieu de l'arc , ces deux parties étant les deux points les plus éloignés , l'un de l'autre , de toute la longueur de chaque extrémité ; ce qui produit une très-grande difformité.

On voit donc que , dans le premier cas où tout est naturel , les cuisses sont médiocrement rapprochées l'une de l'autre , & les jambes exactement croisées l'une sur

l'autre ; tandis que , dans les deux autres cas , tout y est extrême , quoiqu'en raison inverse ; enfin que , pendant que dans le premier cas aucune partie n'a de difformité réelle , dans les deux autres tout y est difforme jusqu'aux articulations , sur-tout celles des pieds avec les jambes , celles-ci étant des plus frappantes.

Or , pour saisir juste les indications curatives dans ces diverses circonstances , il s'agit de ramener d'abord , autant qu'il est possible , l'un & l'autre de ces termes extrêmes au moyen , en commençant par l'articulation des pieds. On parvient à déployer les pieds de dessus les jambes , moyennant deux petites pelotes ou rouleaux de linge mollet , qu'on pose sur le coup de chaque pied , & qu'on maintient artificiellement avec une bandelette de linge déchiré , dont la longueur peut être de trois à quatre pieds sur un pouce ou environ de large : on augmente journellement le volume des petites pelotes , jusqu'à ce que les pieds soient arrivés à leur direction naturelle. Lorsque les plantes des pieds sont appliquées l'une contre l'autre , il faut avoir le soin de faire à chaque pied , avec une bande pareille à celle que nous venons de décrire , ce que les chirurgiens nomment le *bandage en étrier* ; en sorte qu'à chaque tour de bande , il tende à faire
revenir

revenir la plante du pied en sa place naturelle, en la retirant de dedans en dehors; puisque, contre nature, elle se trouve être dans une position inverse, au point que la malléole ou cheville interne est située trop haut, & l'externe trop bas.

Quant aux cuisses & aux jambes, un seul & même moyen peut être utile dans l'un & l'autre cas: ce moyen est de mettre des coussinets mollets entre les cuisses & les jambes, & de les y assujettir avec une bande, une fois au moins plus forte, plus longue & plus large que celle que nous venons de conseiller pour les pieds. Dans un cas, c'est pour écarter les cuisses & les jambes les unes des autres; & dans l'autre cas, pour les rapprocher, avec cette différence néanmoins que, dans le premier de ces deux cas, on commencera par des coussinets minces, dont on augmentera l'épaisseur par gradation; & que, dans le second, au contraire, les coussinets seront d'abord fort épais, sur-tout dans leur milieu; ensuite moins épais, & on finira par de minces.

On sent que, dans ces cas, la nouvelle méthode d'élever les enfans sans maillot & sans aucune gêne, qui d'ailleurs est très-bonne pour les cas ordinaires, ne peut être suivie ici avec aucun avantage; que loin delà, si on n'avoit jamais fait usage

418 OBSERVATIONS SUR LES SOINS

du maillot , il faudroit l'inventer pour ces deux cas , mais pour les extrémités inférieures seulement. Au reste , il est bon d'avertir 1^o qu'il ne faut point s'impatier si on est quelquefois obligé de continuer ces soins plusieurs mois de suite ; 2^o de ne point perdre de vue que plus les difformités seront considérables , & plus il sera difficile de réussir , n'importe à quel degré , sur-tout si on s'y prend tard ; 3^o que le vice de conformation du corps, des os, des cuisses & des jambes de ces enfans , quoique le plus apparent aux yeux de tout le monde, n'est pas le seul qu'on ait à combattre , ayant encore à détruire celui des articulations de ces os les uns avec les autres , & avec ceux de la partie inférieure du tronc , dont la perversion influe toujours sur la conformation du vuide du bassin , en raison de ces deux sortes de difformités ; & cela, par rapport à la prodigieuse puissance des muscles qui avoisinent ou entourent de toutes parts ces deux articulations , d'où il résulte qu'il faut beaucoup de tems pour vaincre des résistances qu'il seroit dangereux de vouloir dompter trop promptement.

2. Lorsque les extrémités inférieures des enfans nouveaux-nés , qui ont les cuisses & les jambes rapprochées l'une de l'autre dans toute leur continuité, sont abandonnées aux soins de la nature , & que ces enfans ont

pris leur dernier degré d'accroissement, le vulgaire dit alors, en voyant ces difformités, que les cuisses ressembloient à des quilles, & les jambes à des bâtons de crottet; mais, comme ceci n'est bien frappant que dans l'adulte, on n'y fait pas d'attention pendant l'enfance; & lorsque l'accroissement est pris, il n'est plus tems d'y remédier, parce que les os ont alors trop de solidité pour se prêter aux diverses inflexions qu'on voudroit leur donner.

Mais, comme il est encore tems lorsque ces enfans commencent à marcher seuls, nous croyons utile de dire ce qui leur arrive alors, pour qu'on reconnoisse dans ce tems, ce dont ils sont menacés pour toute leur vie; 1^o lorsque ces enfans marchent, ils posent le talon le premier; & quand la plante du pied tend à appuyer à terre, elle le fait avec un bruit particulier, qui est comme si le ressort de l'articulation se débandoit subitement & forcément; 2^o les cuisses se frottent l'une contre l'autre dans toute leur longueur, jusqu'au point de s'écorcher quelquefois; 3^o les genoux tendent même souvent à se croiser; 4^o au contraire, les jambes s'écartent l'une de l'autre, de manière qu'elles décrivent ensemble un V confonnu renversé; sans doute pour donner plus de base & de soutien au sujet, lors de la progression.

A l'égard de la difformité opposée à celle-ci, elle est trop visible dès la naissance, pour avoir besoin d'autre détail que de la description que nous en avons donnée. Nous préférons de terminer ces remarques de pratique par les réflexions suivantes ; 1^o que, toutes les fois que, dans l'enfance, les extrémités inférieures du sujet sont mal conformées, le bassin hypogastrique l'est aussi ; 2^o que le sens dans lequel les cuisses & les jambes sont difformes, décide de la difformité du bassin, & 3^o que plus le degré de ces difformités est considérable, & moins le petit bassin a de capacité.

D'où il résulte que, si, dans les deux sexes, les difformités que nous avons décrites sont plus apparentes dans les hommes que dans les femmes, eu égard à la différence de l'habillement, d'un autre côté, ces mêmes difformités peuvent devenir d'une bien plus grande conséquence pour le sexe féminin que pour le masculin, ce qui est, à ce que nous croyons, trop évident pour avoir besoin d'explication. On ne doit donc pas, sous le spécieux prétexte que l'habillement cachera alors ces défauts, négliger de faire usage des méthodes curatives dont nous avons fait part d'après notre propre expérience, sur-tout pour le troisième cas.

§. VII. *Remarques sur le Maillot.* La nouvelle maniere d'envelopper les enfans nouveaux-nés, fans leur ferrer la poitrine & le ventre avec des bandes, a, en général, beaucoup plus d'avantages que d'inconvéniens, pour les enfans qui font nés à terme, forts, vigoureux & bien conformés, surtout s'ils naissent dans une saison chaude ou tempérée. Les avantages sont, que rien ne les gênant nulle part, ils ont tous leurs mouvemens libres, ce qui fait qu'ils se fortifient de plus en plus & de bonne heure; mais, s'ils sont nés avant terme, il faut avoir l'attention de les tenir chaudement, sans rien outrer, jusqu'à ce qu'ils soient parvenus au tems où ils auroient dû naître, afin d'imiter de son mieux, pour ce point, ce que la nature fait ordinairement lorsque l'enfant ne vient qu'à son terme complet. On sent que cette précaution devient d'autant plus nécessaire si la saison est froide. Ces mêmes précautions deviennent aussi très-utiles pour les enfans qui, quoique nés à terme, sont foibles de tempérament; ils ont encore besoin que l'on continue ces précautions, jusqu'à ce qu'ils aient pris le dessus.

D'ailleurs, nous croyons ne pouvoir nous dispenser d'avertir ici que, lorsqu'on veut élever les enfans foibles, comme s'ils étoient forts, & cela à dessein de les fortifier, la

plûpart en font les victimes ; enforte qu'il y a lieu de craindre , qu'à force de vouloir avoir des enfans forts & vigoureux , on en conserve peu. A celà on oppose ordinairement que, si, d'une part, on perd des enfans foibles & valétudinaires , on en est récompensé , d'autre part , par la force de ceux à qui on a conservé ou fortifié le tempérament ;' ce qui étant envisagé du côté du physique, peut-être vrai. Mais, sans vouloir trop nous mêler du moral, nous pouvons dire que nous avons vu périr tant d'enfans nés forts & vigoureux , & élever un si grand nombre d'enfans nés foibles, qui sont devenus par la suite très-forts, moyennant les grands soins qu'on en avoit pris , que nous croyons de bonne foi , que dans l'ancienne méthode, la population n'y perdoit rien ; & qu'il est douteux qu'il en soit tout à fait de même dans la nouvelle ; c'est-à-dire, lorsqu'au lieu d'agir en appréciant les circonstances susdites , on voudra traiter indistinctement les enfans qui naissent foibles, comme ceux qui naissent forts ; nous dirons plus , car l'expérience ne nous a déjà que trop convaincus qu'on ne doit point être alors sans crainte pour les plus robustes, sur-tout dans les premiers tems de leur naissance. Néanmoins, qu'on ne pense pas pour cela que nous voulions blâmer les bonnes intentions des personnes qui adoptent la

nouvelle méthode, ou, pour mieux dire, qui abandonnent tout ce qu'il y a de mauvais dans l'ancienne ; mais nous croyons seulement devoir les avertir de prendre garde qu'en s'éloignant avec raison d'un excès, de ne pas donner dans un autre non moins dangereux à quelques égards.

§. VIII. On a substitué aux bandes du maillot, les très-petits berceaux, & on a fort bien fait, sur-tout pour le jour ; parce qu'alors, quand la mere n'est point couchée, elle peut donner aisément à tetter à son enfant, sans le sortir de cette espece de petite crèche portative : mais, cela n'étant pas tout-à-fait aussi commode la nuit, on est dans l'habitude d'ôter l'enfant de son petit lit pour le mettre dans le grand de la mere, ce qui peut avoir des inconvéniens si on n'y prend bien garde ; en effet, l'enfant qui pisse souvent, mouille ce qui est sous lui ; &, par conséquent, son couché : il faut donc avoir le soin de changer ce couché toutes les fois qu'on en sortira l'enfant, pour qu'il ne soit pas mouillé lorsqu'on l'y remettra.

Quant à mettre l'enfant dans le lit de la mere, nous sçavons qu'il n'y aura pas froid, fut-il tout nud ; mais y restera-t-il toute la nuit ? Pour rendre les meres plus réservées sur cet objet, il suffira, sans doute, de leur rappeler qu'il y a eu des enfans étouffés

dans le lit de celles qui les nourrissoient, sans qu'on put leur rien reprocher que l'imprudence d'avoir hazardé, ce malheur. D'où nous concluons qu'il faut mettre l'enfant & son berceau à sec toutes les fois qu'on l'en sort, soit de jour, soit de nuit, & de ne point s'endormir avec l'enfant dans le lit.

§. IX. On nous demande souvent si on peut, sans inconvénient, ou avec avantage, assujettir les enfans à ne tetter qu'un certain nombre de fois toutes les vingt-quatre heures, &, en ce cas, comment il faut s'y prendre; à quoi nous répondons ordinairement, qu'il nous a paru qu'on ne devoit point faire cette entreprise qu'au bout de six semaines ou environ; mais, que passé ce tems-là, on pouvoit souvent commencer, sans inconvénient, à régler l'enfant, sur-tout dans tous les cas ordinaires, pourvu qu'on n'y procède que peu-à-peu; c'est-à-dire en divisant les momens de retard, de façon qu'on puisse, par exemple, gagner une heure ou environ le premier jour, deux le second, & ainsi de suite. En effet, nous avons vu quantité d'enfans qui, par ce moyen, ne tettoient plus que cinq ou six fois en vingt-quatre heures, & qui ne s'enportoient que mieux, de même que leurs meres.

A la vérité, des nourrices à gages ne s'assujettiroient pas aisément à ces précautions

raisonnables ; elles ont toutes des routines qu'elles se transmettent les unes aux autres, routines imaginées & soutenues par leur paresse , sans s'embarasser du bien être de leur nourrisson ; elles ont , par exemple , grand soin de les bourrer de bouillie le soir , afin qu'elles puissent dormir toute la nuit sans avoir besoin de donner à tetter ; en quoi elles réussissent presque toujours , parce que la digestion de cet aliment est bien plus difficile à se faire , qu'un pareil volume de lait que l'enfant auroit tiré du sein de sa nourrice ; pendant tous ce tems, l'enfant est absorbé de cette fatigue , & comme dans un assoupissement comateux , aussi sont-ils alors ordinairement tout en sueur à leur réveil : mais, n'importe, la nourrice à bien dormi ; elle est fort contente , & , si on veut lui dire quelque chose sur ce sujet , elle ne vous fait que des réponses qui choquent le bon sens.

§. X. De la solution de la question précédente naît naturellement une autre , qui est de sçavoir si , tant que l'enfant est à la mammelle , il ne doit vivre que du tetton. Pour donner clairement la solution de cette nouvelle question , nous disons qu'il seroit utile à l'enfant , que, pendant les six premiers mois de sa naissance , il ne vécut que de lait , en supposant néanmoins que la nourrice en ait suffisamment pour

cela, fans que fa fanté en fût altérée ; mais, fi on fe trouve dans la néceffité de donner un fupplément de nourriture à l'enfant, n'importe dans quel tems, nous préférons, à de la bouillie, de la panade bien claire & bien broyée, &c. comme nous l'avons dit dans nos nouvelles obfervations fur l'allaitement des enfans §. IX, pourvu qu'on n'abufe point de ce fupplément ; car, en général, moins les nourrices donnent à tetter aux enfans, & plutôt leur lait fe tarit, ce qui ne les met alors que trop fouverainement dans le cas de manquer de finir avantageufement la nourriture de l'enfant. D'ailleurs, ces nourrices deviennent plus fujettes à avoir des règles que les autres ; &, par conféquent, à redevenir groffes lorsqu'elles l'hazardent, ce qui ne leur arrive quelquefois que trop fouverainement : ce n'eft pas que nous croyions, avec le vulgaire, que toute nourrice qui n'eft point réglée, n'a pas à craindre de devenir enceinte ; loin de-là, nous n'avons en effet que trop de preuves du contraire.

Quant au tems le plus convenable pour faire ufage de fupplément, il faut d'abord que ce foit le foir, de préférence au matin, à caufe du repos de la nuit, enfuite deux fois par jour, à douze heures de diftance l'une de l'autre ; mais, pour en venir là, que ce foit le plus tard poffible, à plus forte

raison un plus grand nombre de fois par vingt-quatre heures. Il est essentiel aussi, autant qu'on le pourra, de ne pas entre-mêler ces repas d'aucun aliment, sur-tout de sucreries; &, de celles-ci, absolument aucunes qui ayent des corps solides dans leur intérieur, comme sont la plupart des dragées, parce qu'on a des exemples d'enfans qui en ont péri étouffés, ces dragées étant accidentellement tombées dans le conduit de la trachée-artère, au lieu d'avoir passé par celui de l'œsophage.

§. XI. S'il est important pour l'enfant qui est à la mammelle de vivre d'un bon régime, il ne lui est pas moins utile que sa mère en fasse autant en l'allaitant, cependant la plupart des femmes de la ville font ordinairement, sur ce sujet, un raisonnement qu'elles croient très-conséquent; en effet, elles nous représentent que, quoique les femmes de la campagne, qui nourrissent leurs enfans, ne mangent point des alimens bien succulens, ces mêmes enfans ne s'en portent pas moins bien pour cela, d'où elles concluent que le régime n'est pas plus nécessaire pour elles que pour ces campagnardes; mais elles ne font pas attention que la vie laborieuse des villageoises, & le grand air dans lequel elles vivent, donnent en général beaucoup de puissance à leur estomac, pour bien façon-

ner la matiere prochaine du chyle, quoique provenant d'alimens groffiers, tandis que, dans les villes, où l'air n'est pas si pur, la vie sédentaire y est cause qu'avec des alimens très-fucculens, il n'arrive que trop souvent que le chyle est médiocrement bon. Si donc on ajoûte du mauvais régime à ces principes défavantageux, il faudra bien que les enfans, & toute la population qui en proviendra s'en ressentent; aussi trouve-t-on, toutes choses égales entr'elles, que les gens de la campagne sont, en général, bien plus feins & plus vigoureux que ceux de la ville: d'où il résulte que les dames doivent beaucoup s'observer dans leur régime, si elles veulent réussir à tous égards en nourrissant leurs enfans. Mais, dira-t-on peut-être, quel régime faut-il suivre? que chacun consulte le bon sens, (d'après ce que nous venons d'exposer,) & il fera bien guidé.

§. XII. Nous en pourrions presque dire autant sur les corps durs que l'on faisoit porter ci-devant aux petits enfans des deux sexes, car nous adoptons, à tous égards, ce qu'en a dit M. Des-Effarts, D. M. P. dans son *Traité de l'Education corporelle des Enfans en bas âge*, &c. auquel nous renvoyons. On y verra avec satisfaction, qu'au moyen des conseils que cet auteur donne sur ce sujet, on évitera que les filles

ayent un gros ventre , comme l'ont presque tous les enfans qui sont élevés sans porter aucun corps ; & que l'usage des corps durs sont plus propres à détruire la bonne conformation & la vigoureuse santé , qu'à conserver ni l'une ni l'autre : nous en pouvons dire autant de l'usage des lifieres & des chariots , pour aider les enfans à marcher dans leurs bas âge , & c'est encore en quoi la méthode qu'on vient d'adopter , a des avantages infinis sur celle que l'on quitte avec raison.

Nous avons d'ailleurs remarqué que , dans l'ancienne maniere d'apprendre à marcher aux enfans , la plûpart , pour ne pas dire presque tous , devenoient très-sujets à porter la pointe des pieds plus ou moins en dedans ; au lieu que ceux qui sont abandonnés à eux-mêmes , n'acquierent point ce défaut , parce que , sans doute , en s'essayant de très-bonne heure à se relever de terre , ils sont obligés d'écarter beaucoup les jambes pour se donner une base ou assiette plus ferme , & que de-là , part la bonne disposition de la plante des pieds.

A la vérité , dans cette nouvelle maniere d'élever les enfans presque tous nus , & , par conséquent , la tête point couverte , ils sont très-sujets à avoir les oreilles à la turque ; c'est-à-dire leur partie supérieure trop éloignée de la tête , parce que , dans

les tentatives que ces enfans font très-souvent pour se relever de terre, tant dans les commencemens que pendant nombre de mois de suite, toutes les secouffes de leur tête nue en sont cause; mais il n'est pas difficile d'éviter cette difformité, sur-tout pour les filles, en leur mettant un petit bandeau de toile seulement, qui leur retienne la partie supérieure des oreilles près de la tête. Quant aux garçons, peu importe à bien des égards.

§. XIII. On sçait, de tems immémorial, que les enfans à la mammelle sont très-sujets aux croûtes laiteuses, aux oreillons & à la chassie. Le vulgaire donne ordinairement le nom de *gourme* à ces fausses éruptions cutanées, parce qu'il compare ces états à celui par lequel passent communément les chevaux, lorsqu'ils sont parvenus à l'âge de quatre, de cinq ou de six ans, en quoi le vulgaire n'a pas tout-à-fait tort; car toutes ces exsudations lymphatico-laiteuses sont, en effet, autant de dépurations de la masse du sang, dépurations qu'il faut laisser épuiser & non supprimer (a).

(a) Ces enfans se trouvent très-bien, en pareil cas, de l'infusion de racine de canne de Provence, à la dose de demi-gros par pinté, bouillie comme si c'étoit du chiendent, dont on leur fait boire le plus souvent que l'on peut, & pen-

Nous avons remarqué sur ce sujet; 1^o que les enfans que nous recevons, ont rarement de ces especes d'éruptions cutanées; &, lorsqu'ils en ont, elles ne sont ordinairement ni considérables ni de longue durée. Ne pourroit-on pas attribuer ce bon effet, à ce qu'en a avancé M. le chevalier Digbi? &, par conséquent, à ce que nous faisons depuis très-long-tems, comme nous l'avons dit ci-devant §. I.

2^o Que, lorsqu'il doit se faire de ces exsudations, les enfans deviennent valétudinaires; mais, si-tôt que le suintement commence à paroître, la santé de l'enfant ne tarde pas à devenir moins mauvaise, & cette amélioration devient par la suite d'autant plus considérable, que ces liqueurs hétérogènes sortent promptement & abondamment.

3^o Que, si, dans le cours de cette crise salutaire, quelque chose la supprime subitement, non-seulement l'enfant retombe

dant long-tems. C'est le remède souverain des Provençales & des Languedociennes lorsqu'elles sont en couche. Les Parisiennes, qui en font usage *en pareil cas*, s'en trouvent aussi très-bien, de même que celles qui ont ce que le vulgaire nomme le *lait répandu*: la racine de garance remplit les mêmes vues dans tous ces cas. Voyez pour les enfans en particulier, ce que nous disons dans le §. XVI, qui traite du rachitis ou nouage.

malade, mais il n'est alors que trop en danger de perdre la vie par des affoupissemens comateux, accompagnés de fièvre ardente, & suivis de convulsions mortelles, contre lesquelles toutes les poudres absorbantes que l'on est dans l'usage de donner à ces enfans, ne font, en pareilles circonstances, qu'accélérer leur perte, en les constipant.

4^o Que l'émétique, le kermès, l'ipécacuanha & autres médicamens, soit évacuans, sudorifiques, fondans, qui semblent être indiqués à bien des égards, ne réussissent point en pareils cas; qu'il n'y a alors que les vésicatoires, appliqués derrière les oreilles, si le suintement de ces parties est supprimé, ou sur le cuir chevelu, lorsque les croûtes laiteuses occupoient le dessus de la tête ou le visage, ou enfin n'importe le lieu qu'occupoient ci-devant ces croûtes; il n'y a, disons nous, que ce médicament qui puisse être de quelque utilité, conjointement avec la saignée du pied. Mais, si ces moyens ne peuvent point faire revenir l'exsudation, l'enfant succombe à ses maux; d'où il résulte:

5^o Qu'il est de la plus grande importance, pour la conservation de la vie ou de la santé de l'enfant, de ne rien faire qui puisse interrompre le cours de ces exsudations, jusqu'à ce que toutes ces liqueurs hétérogènes soient épuisées. On reconnoît
aisément

aisément que la crise est finie, parce qu'alors l'exsudation diminue journellement & par degré, & que la santé de l'enfant, au lieu d'être ébranlée par cette diminution, se fortifie de plus en plus. Quant à la durée de la sortie de ces humeurs, on ne peut rien fixer de positif, non plus que sur la quantité qu'il en doit sortir, n'y ayant point de signe pour la déterminer : tout ce qu'on peut dire sur ce sujet, c'est que cette crise est ordinairement très-longue à se faire lorsqu'elle est salutaire.

Les topiques, dont on fait utilement usage en pareil cas, pour faire tomber les croûtes, & détacher les linges qui se collent dessus, sont des substances onctueuses, douces & balsamiques, comme le lait chaud, la crème, le beurre frais, celui de cacao, sur-tout pour le visage, sur lequel on est quelquefois obligé de mettre un masque de papier brouillard, enduit de quelques-uns de ces corps gras. Il faut alors renouveler ce masque plusieurs fois par jour, sans rien arracher ; & empêcher ces enfans d'y porter les mains. A l'égard des oreillons, & sur la tête, on sçait que ce sont des linges fins, doux & blancs de lessive, dont on doit se servir pour faire ces applications. Quant à la chassie, il suffit de rayer souvent du lait dans les yeux ; mais il faut bien prendre garde d'arracher les cils,

car ces poils une fois tombés, il n'en revient point d'autres pour les remplacer.

§. XIV. Lorsque la gourme des petits enfans vient à transsuder par les pores de la superficie des premieres voies, au lieu de sortir par ceux de la peau, elle produit une maladie que le vulgaire nomme *le meuguet*. Cette maladie est beaucoup plus commune dans les hôpitaux que dans les maisons particulieres; parce que, comme elle est très-contagieuse pour les enfans à la mamelle, elle fait bien du ravage lorsqu'ils sont un grand nombre ensemble.

Quand l'enfant est menacé de cette maladie, il a beau bien tetter, & même de fort bon lait, il ne profite plus; loin de-là, il dépérit bien vite, & son aspect ne tarde pas à devenir celui des vieillards décrépits; parce que, chaque fois qu'il vient de tetter, il rejette tout de suite le lait qu'il a pris; ce qui est ordinairement accompagné de fièvre ardente, de devoiement séreux, soit grisâtre, soit verdâtre, & quelquefois partie l'un, partie l'autre. L'enfant est en même teins tourmenté nuit & jour de tranchées, lesquelles ne lui permettent de prendre aucun repos, sans cependant lui donner de convulsions, au moins ordinairement; car, de tous ceux que nous avons vus, aucun n'en a eu.

Peu de jours après ces premiers acci-

dens, & quelquefois en même tems qu'eux, il se déclare des aphtes dans la bouche, dont le plus souvent les premiers qu'on apperçoit, sont au bord du dedans des lèvres, sur-tout de la supérieure, & au milieu. Bientôt après, ces aphtes sont suivis de taches blanches, dispersées çà & là au dedans de la bouche; ces tâches, qui sont souvent d'une figure irrégulière, ne tardent point à s'étendre & à se joindre les unes aux autres, jusqu'au point de tapisser tout l'intérieur de la bouche, de même que la langue. Pendant ce tems, le fondement de l'enfant, qui extérieurement avoit rougi, s'écorche; il en fuite des humidités glai-reuses, qui se durcissent en croûtes laiteuses, si, au lieu d'être continuellement délayées, tant par les urines que par les liqueurs excrémenteuses qui sortent du fondement, elles étoient exposées au seul contact de l'air: cela est si vrai, que les premiers aphtes qui paroissent aux lèvres, deviennent, peu de jours après, des croûtes.

D'ailleurs il arrive quelquefois que l'enfant a en même tems le meuguet & des croûtes laiteuses sur la peau, n'importe de quelle partie; & que cette crise, ainsi partagée, est tant à la charge qu'à la décharge l'une de l'autre; ce qui semble indiquer l'usage des vésicatoires dès le commence-

ment du meuguet, afin de décharger les premières voies composées d'organes si essentiels à la vie, & de charger la peau, puisque l'éruption qui se porte de ce côté est très-salutaire, (comme nous venons de le prouver dans le paragraphe précédent,) tandis que celle qui se porte de l'autre côté est si dangereuse. Mais les essais qu'on en a faits, peut-être un peu trop tard, n'ont pas répondu aux espérances qu'on avoit formées en saisissant cette indication, sans doute parce que la fièvre ardente qui accompagne toujours le meuguet, s'y oppose d'autant plus alors, que les premières voies ne font plus aucunes fonctions propres à réparer la déperdition des sucs nutritifs si nécessaires au soutien de l'économie animale.

On trouve, en effet, dans ceux de ces enfans qui succombent à cette cruelle maladie, toutes les premières voies tapissées de cette matière crasse, comme crèmeuse en-dessus & fromageuse en-dessous; & cela, depuis l'intérieur des lèvres jusqu'à celui du fondement; en sorte que la bouche, l'estomac & tous les intestins en sont comme doublés; nous en avons vu dont l'épaisseur de cette substance hétérogène, (y compris le velouté des parties, qui s'y trouve toujours comme incorporé,) surpassoit la sixième partie d'un pouce. On voit quelquefois tomber des portions con-

fidérables de ces croûtes pâteuses, dans les enfans qui ont le bonheur d'échapper à cette cruelle maladie. Lorsque celles de la bouche se disposent à se séparer, dans ceux-ci, elles commencent par se gercer çà & là. Ces gercures se multiplient ensuite peu-à-peu ; & lorsqu'il y en a assez pour que quelques portions s'en trouvent entourées, alors elles se séparent, laissant la place où elles étoient ci-devant, aussi vive que si la partie qu'elles tapissoient étoit écorchée, mais cependant sans saigner, excepté qu'on n'ait voulu les aider à se détacher. On trouve dans ce même tems beaucoup de fragmens plus ou moins grands de ces especes d'exfoliations, dans les couches, ce qui dure ordinairement peu de jours : pour-lors la santé de l'enfant recommence à prendre faveur, la crise étant sentée finie, si-tôt que ces exfoliations se font au gré de la nature. La durée totale de cette maladie est ordinairement de quinze jours ou trois semaines pour les enfans qui en échappent. Quant à ceux qui en périssent, rarement dure-t-elle autant, & très-souvent beaucoup moins.

Nous ne connoissons point encore de vrais remèdes salutaires pour cette maladie ; lorsqu'elle est parvenue à son état, il faut qu'elle ait alors son cours jusqu'à la fin : mais nous en avons vu qui nous ont paru

abrégée la vie de l'enfant ; comme , par exemple , les médicamens , soit acides , soit astringens , soit absorbans , antispasmodiques , &c. Il nous a encore paru qu'il falloit se borner à l'usage du tetton , tant que l'enfant peut tetter ; & , lorsqu'il ne le peut plus , lui donner peu-à-peu , avec une petite cuiller , du lait tout nouvellement rayé. Au reste , le peu que nous exposons ici sur ce sujet , n'est que le résultat de notre expérience. Si les personnes qui sont plus à portée que nous d'observer cette maladie , vouloient bien faire part de leurs lumières , elles rendroient sûrement un grand service à l'humanité ; & nous , en notre particulier , leur en serions bien obligés.

§. XV. Quant aux convulsions des enfans à la mamelle , il s'en faut de beaucoup que les cas , dont nous avons parlé aux §§. XI & XII , soient les seuls qui les produisent ; on est , en effet , très-convaincu du contraire. D'ailleurs , les enfans en bas âge sont si disposés à ce fâcheux accident , qu'il y en a peu qui , pendant le sommeil de la plus parfaite santé , n'aient momentanément plus ou moins de petits mouvemens convulsifs , assez semblables à ceux qu'ont , en dormant , les petits chiens & les petits chats : en sorte qu'il n'est pas étonnant que , dans les états malades auxquels

les enfans font si sujets durant le cours de l'allaitement , ils soient si souvent attaqués de convulsions générales.

Mais , comme cet accident si dangereux n'est ordinairement qu'un effet , que cet effet a toujours sa cause , si on n'attaque pas directement cette cause , il est très-rare qu'on réussisse à dissiper utilement son effet. Or , comme les convulsions peuvent dépendre de quantité de causes différentes les unes des autres , il ne faut point se flatter , comme on ne le fait que trop souvent , de réussir alors en employant les prétendus spécifiques contre les convulsions ; car cette sécurité n'a que trop causé de chagrins aux familles qui ont eu le malheur de s'y livrer avec trop de confiance. Ce n'est pas que nous prétendions pour cela que ces divers moyens ne valent rien ; loin de là , puisqu'il est prouvé , par exemple , que ces poudres absorbantes sont aussi utiles dans les dévoiemens téreux , qu'elles sont nuisibles quand les enfans sont constipés : ainsi , le plus grand mérite de toutes ces poudres , consiste dans la bonne application qu'on en peut faire , comme accessoire à la cure ; & que cette application doit être dirigée par des personnes éclairées dans l'art de guérir. D'où il résulte qu'au lieu de chercher à temporiser avec ces moyens banneaux , il faut , sans perdre de tems , ap-

peller son médecin si-tôt que l'enfant tombe malade, soit que les convulsions se soient déclarées ou non ; & on fera très-bien.

La Suite dans le Journal prochain.

O B S E R V A T I O N

Sur un Polype utérin, compliqué d'un renversement total du vagin ; par M. ROI, maître en chirurgie, ancien chirurgien des armées du roi ; & accoucheur à Versailles.

L'an 1770, le 25 Août, je fus mandé pour voir la femme du sieur Marquis, ancien traiteur, rue des Bourdonnois, âgée d'environ trente-sept ans, attaquée d'une perte de sang depuis le mois de Mars 1765, & qui depuis ce tems n'avoit discontinué que cinq à six jours par mois. Cette femme étoit extrêmement maigre, & affoiblie par la longueur de sa maladie ; son visage représentoit une figure de cire : elle avoit souvent des foibleffes. Je la questionnai sur la nature des accidens qui avoient précédé & accompagné son triste état. Elle me dit qu'elle avoit été tourmentée de fleurs-blanches plusieurs années avant sa perte, & que sa maladie avoit pris naissance dans un tems de chagrin, occasionné par le dérangement de ses affaires domestiques ; qu'elle

ne fit pas beaucoup d'attention à cette perte pendant les cinq premiers mois, mais qu'au mois d'Août de ladite année, sa maladie persévérant, elle en prit de l'inquiétude; pour cet effet, elle fit appeller un jeune chirurgien, qui lui fit prendre l'émétique, à cause des fréquentes nausées qu'elle avoit; ce qui augmenta beaucoup la perte. Ce chirurgien, après l'avoir traitée pendant quelque tems, l'abandonna, faute de connoissances sur la cause de sa maladie. Vers le milieu de Septembre suivant, elle fit appeller un médecin qui lui fit faire beaucoup de remèdes sans aucun succès, & qui finit par lui dire qu'il falloit vivre avec son ennemi, ne pouvant attendre de guérison par les secours de la médecine, attendu que tous les remèdes les plus efficaces avoient été mis en usage sans aucun succès.

Cette infortunée malade, abandonnée & réduite à traîner une vie qui lui devenoit à charge, chercha son salut dans les remèdes de bonnes femmes, & dans ceux des charlatans qu'on lui indiqua. Tous ces remèdes, qui n'ont été mis en usage que sous des promesses les plus flatteuses pour la guérison de la malade, n'ont servi, au contraire, qu'à l'épuiser de toutes façons, & la réduire à avoir recours aux charités de sa paroisse. Elle me dit de plus, que, depuis environ dix-huit mois, elle sentoit un poids

sur le fondement, avec difficulté de rendre ses urines, particulièrement lorsqu'elle les rendoit de bout, & n'allant à la garde-robe qu'avec peine, malgré les envies qu'elle avoit d'y aller fréquemment.

Après qu'elle m'eut fait le détail ci-dessus, je jugeai que sa perte ne pouvoit dépendre que d'un polype utérin. Je lui proposai de la toucher pour mieux confirmer mon jugement ; mais, sous le voile d'une pudeur mal entendue, elle rejetta ma proposition fort loin. Voyant qu'elle ne vouloit point y acquiescer, je lui prescrivis une tisane astringente pour boisson, & le suc d'ortie épuré, à la dose de deux onces par jour, édulcoré avec le syrop de grande consoude. Elle en fit usage l'espace de cinq semaines sans aucun succès ; pendant ce tems, je lui fis de réitératives représentations sur la nécessité du toucher, sans pouvoir la déterminer. Enfin, le 5 Octobre, elle m'envoya chercher ; je la trouvai dans une foiblesse considérable, se plaignant d'une douleur très-forte dans les parties extérieures de la génération, accompagnée de fièvre ; je lui proposai de nouveau le toucher, en lui représentant que, si elle n'y consentoit pas, sa vie étoit en très-grand danger : malgré cela, je ne pus vaincre sa répugnance pour cette opération. Une de ses amies étant présente, la pressa fortement à con-

fentir à ma demande, & elle n'y put parvenir qu'à condition que son mari, qui étoit pour-lors à Paris, y feroit présent : on lui écrivit ; il arriva le 9, & l'on me fit avertir après qu'il fut arrivé.

Étant arrivé chez la malade, je la fis mettre dans une position favorable pour la toucher ; mais, ma surprise fut grande dans cette opération, lorsque je sentis une tumeur, d'un volume considérable, qui descendoit jusqu'à la partie moyenne des cuisses. Je découvris pour-lors la malade, & je vis un polype utérin qui avoit à-peu-près la figure d'une poire de bon-chrétien un peu aplatie, ayant trois pouces & demi d'étendue de son bord du côté droit au côté gauche ; trois pouces d'épaisseur de la partie antérieure à la postérieure, & quatre pouces depuis son bord inférieur jusqu'à son pédicule, qui étoit de la grosseur du doigt, & d'environ un pouce de longueur ; ce pédicule prenoit naissance de la partie interne & latérale droite de l'orifice de la matrice. Ce corps étranger avoit par son poids entraîné la matrice, & renversé totalement le vagin qui avoit quatre pouces de long depuis les grandes lèvres jusqu'à l'orifice de la matrice, formant une tumeur cylindrique de sept pouces & demi de circonférence ; cette tumeur étoit dans un état d'inflammation flegmoneuse, accompagnée

de trois escares gangreneux de la grandeur d'une pièce de vingt-quatre sols chacun.

La malade me dit qu'elle ressentoit une douleur tenfve dans la région hypogastrique ; je portai la main sur cette partie, & je sentis la vessie qui formoit tumeur au-dessus du pubis. La malade n'ayant point uriné depuis trente heures, je lui introduisis la sonde dans ce viscere, dont il sortit environ trois demi-septiers d'urine. Je fis faire ensuite une décoction avec la mauve, la guimauve, la camomille, le mélilot & la fleur de sureau, dans laquelle je trempai des linges que j'appliquai sur la tumeur vaginale, recommandant à la garde d'arroser souvent lesdits linges avec la décoction chaude. Je fus obligé de sonder la malade matin & soir pendant cinq jours, au bout duquel tems l'inflammation, le gonflement & la fièvre ayant un peu diminué, les urines reprirent leur cours ; la suppuration s'établit ensuite, & la chute des escares gangreneux se fit quelques jours après. En continuant ma décoction émolliente & résolutive, j'ai eu la satisfaction de voir diminuer tous les accidens de jour en jour, tellement que je me décidai de faire la ligature du polype, le 20 dudit mois.

Avant que de faire cette opération, je priai M. André, maître en chirurgie, &

M. Gauthier, chirurgien major de MM. les cheveux légers de la garde du roi, de venir voir la malade ; après leur avoir fait le détail de la maladie , ils examinerent la tumeur polypeuse & celle du vagin ; ils opinerent l'un & l'autre pour la ligature. Ce fut en leur présence que j'e la fis ; pour cet effet , je pris quatre brins de fil de Bretagne , que je cirai ensemble , pour ne former qu'un seul corps. Je passai cette ligature autour du pédicule , & la portai le plus près qu'il me fut possible de son insertion à l'orifice de la matrice ; je fis ensuite un double nœud que je ferai suffisamment , & que j'assurai par une rosette par-dessus. La lotion ci-devant fut continuée les jours suivans ; il survint le lendemain un gonflement plus fort que le jour de l'opération , occasionné par l'étranglement des vaisseaux liés. Cet accident ne subsista que quatre jours , pendant lequel tems la tumeur polypeuse se flétrit ; & , le cinquieme jour , en resserrant la ligature , le polype se sépara de la partie d'où il prenoit naissance.

Après la séparation de ce corps étranger , la tumeur vaginale diminua de jour en jour , au point que le 30 je fis la réduction de la matrice & du vagin dans leur lieu naturel. Les parties étant réduites , je fis usage d'injections faites avec la décoction d'orge & le miel-rosat , qui , en huit

jours de tems , finit de cicatrifer les ulcerés du vagin. A la suite de cette injection , j'en substituai une autre , faite avec les roses de Provins , la fleur de fumac , l'écorce de grenade , & la racine de bistorte bouillies dans le vin ; sur chaque bouteille, je fis ajouter deux gros d'alun de roche : cette dernière injection fut continuée pendant douze jours de suite , introduisant, après l'injection faite , une tente de linge trempée dans la dite liqueur , soutenue par un bandage en double T, dont je faisois croiser les branches sur la tête de la tente , & que j'assujettissois ensuite à la ceinture du corps : la malade, pendant les huit derniers jours, restoit levée dans son fauteuil trois ou quatre heures par jour. Enfin , je cessai tous médicamens le 20 Novembre : les parties ont si bien repris leur ressort, qu'il n'y a aucun relâchement de la matrice ni du vagin.

J'eus soin , après les premiers accidens cessés , de donner par gradation une nourriture incrascente & de facile digestion à la malade. Elle a acquis par ce moyen de la force & de l'embonpoint ; la perte n'a point reparu , & ses règles ont commencé à reparoitre au mois de Janvier dernier : depuis ce tems , elles n'ont pas manqué de revenir tous les mois , & elle jouit actuellement d'une santé aussi assurée que celle qu'elle avoit avant cette fâcheuse maladie.

LETTRE

A M. PIET, maître en chirurgie & accoucheur à Paris, au sujet de sa réponse aux Réflexions de M. ROBIN, maître en chirurgie à Rheims, & aux miennes sur la correction qu'il a proposé sur l'usage du Forceps courbe. Par M. GUILLERMOND, chirurgien à Choisy.

Je viens de lire, Monsieur, dans le Journal de ce mois, votre réponse aux Réflexions de M. Robin, maître en chirurgie à Rheims, sur la correction dans l'usage du forceps courbe, que vous aviez proposée dans celui du mois de Septembre dernier ; je suis touché du ton honnête avec lequel vous m'adressez aussi la même réponse, qui m'a paru mériter quelques nouvelles réflexions, que j'ai l'honneur de vous communiquer par la même voie.

Je crois, Monsieur, que pour donner quelque valeur réelle à une méthode qui décrédite celle qui est généralement reçue, & qui a bien fait ses preuves, je crois, dis-je, qu'il faut plus que des assertions ; & il me semble que vous auriez du imiter, en vous félicitant de l'avoir publié le premier, parce que vous la croyez avantageuse, la conduite de l'auteur du forceps courbe, l'étayer de quelques observations,

Vous dites que M. Hévin a senti l'avantage de cette réforme, & qu'il l'approuvoit ; je respecte autant que qui que ce soit les talens & les lumieres de M. Hévin, mais son autorité ne pourra accrediter votre opinion, M. Hévin n'ayant jamais mis le forceps en usage. A l'égard de l'accoucheur que vous avez appris mettre votre correction en pratique depuis plusieurs années, il faut qu'il lui soit arrivé de déchirer beaucoup de fourchettes & de périnées, en employant le forceps, avant d'avoir imaginé cette correction ; &, en ce cas, je suis convaincu qu'il ne connoissoit pas parfaitement la méthode de s'en servir ; &, à l'égard de cette méthode, en convenant que M. Levret est auteur du forceps dont est question ; comment pouvez vous lui refuser d'en être le créateur ? Cette méthode ne consiste-t-elle en effet qu'à ne pas désenparer la tête de l'enfant qu'elle ne soit extraite, & est-elle la même que celle qu'on employoit, en se servant des tenettes de Palfin, Chamberlain, Chapman & autres, avec laquelle elle n'a rien de commun que la maniere de saisir la tête ?

J'ai prétendu comme M. Robin, que votre correction, loin d'être avantageuse, est quelquefois dangereuse ; & je voyois, Monsieur, le danger de l'employer dans ces cas qui, malheureusement trop nombreux,

breux se présentent encore assez souvent dans la pratique, pour mériter des *exceptions que vous n'avez pas cru devoir faire*. Je vous avoue cependant que cette réticence de votre part m'a d'autant plus étonné, que c'est sur ces cas que tombent les plus importantes des objections à vous opposer; vous convenez qu'il seroit déraisonnable alors de suivre votre correction: nous sommes par conséquent parfaitement d'accord sur ce point.

J'ai prétendu aussi que votre correction étoit inutile dans les cas ordinaires, dans ceux d'enclavement simple & sans accidens. Pour vous le prouver, Monsieur, je pourrois rapporter quelques centaines d'observations, employer l'autorité de presque tous les accoucheurs, soit de la capitale, soit des provinces; mais il ne m'en faut qu'une seule, que vous ne récuserez certainement pas, c'est la vôtre, Monsieur. Vous dites, en effet, dans votre première Lettre, que vous êtes convaincu que le déchirement de la fourchette & du périnée n'est point une suite inévitable de l'application du forceps; vous assurez que pas une des femmes que vous avez secourues avec cet instrument, n'a éprouvé cet accident; vous avez enfin toujours réussi: quelle raison avez-vous donc eu de faire une correction dans la méthode que vous

avez employée ? Mais, le déchirement est possible, dites-vous dans celle-ci, malgré l'application la plus méthodique du forceps, malgré tous les soins, tous les ménagemens & toute la dextérité possibles, même en suivant la méthode de M. Levret ; je le nie, Monsieur, d'après votre propre expérience, & j'assure, d'après celle de presque tous les accoucheurs, & la mienne, si vous me permettez de l'y joindre, que c'est lorsqu'à raison d'un travail long & pénible, ou de la compression qu'elles éprouvent, les parties d'une femme sont roides, tuméfiées & tendues, ou lorsqu'elles participent au spasme général dans le cas de convulsions, que le déchirement est à craindre, &c. Vous convenez qu'il faut terminer sans retard l'accouchement dans ce dernier cas ; vous rencontrerez très-rarement le premier dans votre pratique : & , si vous êtes appelé pour secourir une femme qui soit dans cette circonstance, vous ferez toujours obligé de terminer promptement, parce que la femme sera exténuée, parce que son travail sera cessé ou au moins interrompu, parce que vous craindrez la mort ou l'extrême foiblesse de l'enfant, &c. Cependant, en employant les précautions requises, en élevant la main qui soutient l'instrument chargé de la tête amenée à la vulve, en oignant avec

l'autre main les parties avec un corps gras quelconque, &c. vous viendrez à bout de faire glisser cette tête, & vous éviterez l'accident que vous craignez si fort, & qui, en effet alors, est réellement à craindre. Permettez-moi encore de vous faire observer, Monsieur, que vous ne pouvez pas calculer exactement l'étendue de tems que la nature emploiera pour terminer l'accouchement, sur-tout au premier; car il arrive quelquefois, & vous le sçavez comme moi, que la vulve résiste pendant plusieurs heures aux efforts les plus vifs; & si, comme cela peut être, après le déclavement simple, le cercle de l'orifice, dont le ressort se rétablit très-promptement, glisse sur le col de l'enfant, ce que vous n'êtes jamais sûr d'éviter; & si vous êtes obligé de vous servir du forceps dans un cas dans lequel le cordon fera trop court, dans l'effort que vous êtes obligé de faire pour déclaver la tête, vous pouvez décoller en partie le placenta, ou déchirer le cordon; & si vous attendez alors que la nature finisse l'accouchement, l'enfant peut périr dans le premier cas, la mere ou l'enfant, & peut-être l'un & l'autre peuvent être les victimes de votre opinion dans le second.

Je crois en avoir assez dit, Monsieur, pour vous prouver l'inutilité de votre correction

dans les cas simples d'enclavement ; permettez-moi encore de vous faire observer que c'est à vous à vous informer qu'elle est l'opinion de M. Levret sur son compte ; nous n'avons rien changé, ni M. Robin, ni moi, aux préceptes qu'il a sagement établis sur cette matière : nous tenons comme vous à honneur d'être ses élèves, de lui devoir les connoissances que nous avons sur cette partie de la chirurgie ; & nous les défendons, bien convaincus de leur solidité. C'est pourquoi je suis persuadé qu'il n'est pas de votre avis. Je crois néanmoins, Monsieur, que le public doit vous sçavoir gré des efforts que vous faites pour les progrès & la perfection de l'art ; je vous en sçai beaucoup, en mon particulier, de m'avoir mis à porté de rendre publiquement à cet homme célèbre, mon maître, & de plus mon ami, le tribut de reconnoissance que je lui dois à tant de titres.

OBSERVATION

Sur une Plaie de l'Abdomen avec issue d'une portion considérable des intestins grêles & de l'épiploon ; par M. ROUDIER, chirurgien à Saint-George, isle d'Oléron.

Le 26 Août 1770, la nommée Catherine Jausin, femme de Louis Berbudeau,

laboureur, âgée de trente-sept ans, enceinte de sept mois, & de son huitième enfant, reçut d'une vache en fureur un coup de corne, à la partie latérale droite de la région hypogastrique, qui lui fit une ouverture de la longueur à-peu-près de vingt lignes, ce qui donna issue à environ trois aunes des intestins ileum & jejunum. J'arrivai assez à tems pour remédier aux accidens auxquels l'auroit exposée infailliblement le délai d'une opération qui n'en exige point du tout.

Je ne trouvai aucune plaie à l'intestin ni à l'épiploon, pas la moindre inflammation; ils conservoient leur chaleur, & n'éprouvoient aucun étranglement.

Craignant que le contact de l'air, auquel les parties saillantes avoient été exposées, n'amènât la mortification, je débutai par fomentier l'intestin & l'épiploon avec du vin chaud; & alors, sans hésiter, je repoussai avec le doigt index la partie de l'intestin le plus proche de l'ouverture de la plaie, pour remettre les parties dans leur situation; après quoi je fis la future entre-coupée à la plaie.

Je mis sur la plaie un plumaceau trempé dans le baume de Copaiï, par-dessus lequel j'appliquai des fomentations adoucissantes & resolutives, telles que l'eau végeto-minérale de M. Goulard; sur-tout le reste

du ventre, une serviette en quatre doubles, imbue aussi de la même décoction, & soutenue ensuite du scapulaire.

J'obviai à l'inflammation, à l'avortement & à la mort même du fœtus, par deux saignées faites dans l'espace de vingt-quatre heures, des lavemens émolliens, le repos & une diète sévère. La malade est accouchée fort heureusement le 1^{er} Septembre de la même année; suivant son compte, elle n'étoit qu'au septieme mois, ce qui m'a fait croire que cet accident auroit pu être la cause de cet accouchement prématuré: l'enfant cependant s'est très-bien présenté, & il ne paroissoit pas être venu au monde pour n'y rester que trois jours. Les suites de l'accouchement n'ont pas été plus longues & plus dangereuses que les autres; j'ai continué à panser la plaie, pour laquelle j'ai employé des digestifs, & ensuite les cicatrisans qui ont terminé la cure le 24 Septembre.

Si cet accident n'a pas été la cause de cet accouchement arrivé le septieme mois, (ce qui est ordinaire à bien des femmes,) comme je serois porté à le croire, puisque l'enfant est venu au monde sans accidens, & que la femme n'a eu aucunes suites fâcheuses; j'ajouterai à l'Aphorisme cent quarante-quatre de M. Mauriceau, qui dit, «il arrive tous les jours que les

» causes les plus légères donnent lieu à des
 » avortemens , telles que les agitations
 » de l'esprit , celles du corps , & principa-
 » lement la subite peur & la colere ; » j'a-
 jouterai , dis-je , que les causes les plus gra-
 ves & les plus dangereuses ne portent quel-
 quefois pas la moindre atteinte à une
 femme enceinte , comme il s'est vérifié
 chez celle-ci.

O B S E R V A T I O N

*Sur une ancienne Carie au Pariétal gau-
 che , guérie par l'application des médi-
 camens gras , ayant résisté pendant deux
 ans aux moyens connus pour les trai-
 temens de cette maladie ; par M. MAU-
 GIN , ancien chirurgien de l'Hôtel-Dieu,
 & chirurgien de Monsieur le duc de la
 Vauguyon.*

En 1769 vint, à l'Hôtel-Dieu de Paris, le
 nommé Farget, qui, depuis deux ans, avoit
 sur le pariétal gauche un ulcere avec carie ; il
 occupoit les deux tiers de cet os , & étoit
 la suite d'un coup reçu sur cette partie ; il
 avoit été accompagné dans son principe de
 la lésion du péricrâne , pour laquelle on
 avoit débridé cette membrane. L'inflam-
 mation se termina par une suppuration assez
 abondante pour détruire le cuir chevelu

& le périoste, de la largeur de la paumée de la main. Les bords de l'ulcere étoient cicatrisés dans toute leur circonférence ; l'os étoit à nud avec des aspérités sur toute la surface : il découloit de l'ulcere une sérosité ichoreuse & fétide.

J'employai inutilement , pendant deux mois, le traitement que Belloste conseille, (la ruginé & le perforatif,) pour lequel bien des praticiens n'ont pas la même confiance. Les remèdes dessiccatifs, dont on se sert dans le cas de carie aux os du crâne, me paroissent être la cause du peu de succès dans le traitement de cette maladie.

Un célèbre chirurgien de nos jours semble les avoir proscrits, & l'expérience m'a déjà prouvé plusieurs fois que c'étoit avec raison. Enhuyé d'un traitement aussi long, je fus contraint de changer de méthode ; ayant scarifié les bords des tégumens, & ruginé l'os autant qu'il fut nécessaire pour ne point laisser d'aspérités, j'appliquai un plumaceau chargé d'un digestif très-relâchant, fait avec l'huile d'hipéricum, le jaune d'œuf & le suppuratif. Ce remède, aidé des scarifications, produisit en peu de tems la fonte des bords de l'ulcere, qui étoient durs & calleux ; la suppuration s'établit, la cicatrice parut déjà s'avancer de la circonférence vers le centre, évitant avec soin l'accès de l'air & les pansemens fréquens,

Tout le tems que dura le traitement, je ne m'apperçus d'aucune exfoliation au moins sensible. La suppuration changea de caractère; elle devint louable : à chaque pansement, l'os étoit recouvert d'une rosée gélatineuse, d'un rouge pâle, qui prit assez de consistance pour s'unir aux bords de l'ulcère, & former une bonne cicatrice quelques mois après.

Je pourrois joindre à ce fait de pratique, deux autres cas semblables, dont j'obtins la guérison par le même procédé. Cet exemple me paroît suffisant pour prouver combien ces moyens sont préférables à ceux dont on se sert ordinairement.

J'observerai aussi que c'est sur les os, dont la substance est la plus compacte, que cette méthode réussit le mieux.

MÉMOIRE ET OBSERVATIONS

Sur les Abscesses, les Fistules, les Ulcères & les Caries de la voûte du palais; par M. JOURDAIN, dentiste, reçu à Paris.

Age pro consuetudine & methodo tuâ, ego tamen meam excolam.

B. Ch. de MANGET, T. II.

C'est faute d'avoir examiné les suites & les effets de la dépravation des humeurs, que l'on a trop souvent regardé la vérole

comme la cause la plus générale des maladies qui font le sujet de ce Mémoire ; mais il est aisé de démontrer que, si elles doivent quelquefois leur naissance au virus vénérien, elles peuvent être produites par une infinité d'autres causes. C'est ce qui résulte évidemment des Observations de Fallope, chap. 26 ; de Guarneri, Bibl. Chir. de Manget, t. 2 ; de Munisk, Chir. lib. 1 ; de Ruysch, Obs. Anat. de Guy de Chauliac, Traité des Ulceres ; d'Ambroise Paré, liv. 12, chap. 15. Voyez aussi Haller, Thes. de Chir. t. 5 ; Bertrandi, Operat. de Chir, les Journaux de Médecine, Février 1755, Juillet 1756, &c.

En effet, si d'autres vices, tels que le scorbutique, le scrophuleux, le rachitique, &c. sont capables de ramollir les os, & de les contourner, parce que ces derniers cèdent alors à l'action & à la puissance des muscles, ils peuvent aussi les carier, comme l'expérience le démontre. S'il suffit encore, pour que les os se carient, qu'il existe dans la masse des liqueurs un levain particulier capable d'y exciter une fermentation putride & acrimonieuse, il n'y a point à douter que d'autres vices, que le vénérien, ne puissent produire les mêmes effets : à la vérité, le vice vénérien agira plus promptement, parce qu'il est plus actif, plus subtil & plus pénétrant que le scorbu-

tique, qui, par sa nature, a des qualités destructives bien inférieures au premier. Néanmoins, comme il produit à-peu-près les mêmes effets que le premier, il n'y a entr'eux de différence que dans la façon & le tems où ils agissent l'un & l'autre; & c'est ce qui est cause qu'on les confond fort souvent. Le vice rachitique peut être mis dans la même classe que le scorbutique; le vice cancéreux suit immédiatement les deux premiers. Celui-ci, sans être vénérien ni scorbutique, semble cependant tenir de ces deux, 1^o par l'humeur ichoreuse, âcre & caustique qu'il rend; 2^o par la forme de ses ulcères. De plus, comme le propre du vice cancéreux est d'attaquer plus particulièrement les parties glanduleuses; que ces effets sont même, & souvent, assez lents quand il n'est pas irrité par un traitement mal entendu, ou par un autre vice particulier qui s'y joint, il est aisé de le distinguer.

Le vice scrophuleux peut être aussi la cause des maladies du palais; mais, quoiqu'il semble tenir également du scorbut & de la vérole, & que le mercure convienne même à son traitement, néanmoins il n'est pas prouvé que ses ravages soient aussi considérables sur la voûte palatine; & si celle-ci s'en ressent, ce n'est guères que lorsque le squirrhe vient à suppuration: alors l'ulcère qui en résulte, prend assez souvent le ca-

ractere du cancre, & la vélocité du virus vénérien ou du scorbutique, suivant l'état des liqueurs du fujet.

Les vices dartreux, érépipélateux, & le laiteux, paroissent avoir beaucoup d'affinité avec le scorbutique, dont ils prennent souvent le caractère. Néanmoins, comme ils sont moins actifs quand ils sont seuls, leurs ravages sont moins considérables sur les os du palais que sur les parties molles; autrement, il y a très-fort à soupçonner qu'ils n'existent pas seuls. Le vice catarrhal peut être considéré sous le même aspect. En effet, celui du cerveau dont il est question, n'attaque guères la voûte palatine & les parties voisines, à moins que l'humeur qui le produit, n'ait éprouvé une altération sensible dans les sinus frontaux & ethmoïdaux qui doivent essuyer le premier choc.

Ces maladies, selon la cause qui les produit, prennent des caractères différens, qu'il importe de ne pas confondre si l'on veut les traiter avec succès.

Dans le vice vénérien, les accidens ne se caractérisent pas toujours, & d'abord, à la partie du palais qui regarde la bouche; la suppuration commence assez souvent dans les sinus frontaux & dans les ethmoïdaux, à raison de la membrane pituitaire qui les tapisse, qui est très-spongieuse, &

plus susceptible de s'impreigner de l'humeur purulente. Cette humeur, qui est verdâtre & très-âcre, s'égoutte par degrés sur les lames spongieuses du nez, & les carie. Les portions de ces lames qui s'exfolient, sont verdâtres & très-molles. Insensiblement elle tombe directement sur le plancher des fosses nasales, ou partie interne de la voûte palatine; elle en détruit la membrane & le périoste, perce l'os du palais, & s'épanche entre cet os & la membrane propre du palais; y produit une tumeur inflammatoire, qui, par le séjour, le poids, le volume & le caractère de l'humeur, s'amincit, s'ouvre, & donne lieu à un ulcère, dont les bords se renversent, sont assez durs, hauts en couleur, & très-douloureux. A mesure que ces accidens naissent, le voile du palais & la luette s'entreprennent souvent postérieurement, & au point qu'au moment qu'on s'y attend le moins, l'ulcération se caractérise extérieurement; le voile est percé, & la luette est rongée dans l'une de ses parties. Ceci n'est cependant point général; car il arrive très-souvent de semblables ulcères qui commencent extérieurement. Mais, ce que j'ai dit plus haut paroîtra fondé, si l'on veut faire attention à la route que doit tenir une partie du pus lorsqu'il se dépose dans les fosses nasales: de plus, les autres ulcères,

qui occupent le fond de la gorge, paroissent étayer mon observation.

Au contraire, dans le scorbut, les premiers accidens se manifestent presque toujours aux gencives qui s'élevent, deviennent fongueuses & saignantes. Les dents s'ébranlent, & tombent assez souvent. Pendant tout ce ravage, le levain scorbutique s'infiltre dans le tissu de l'os maxillaire, le ramollit, le détruit, & s'épanche entre la membrane propre du palais & l'os; de-là résulte une tumeur d'une couleur livide, environnée de nombre de tâches de la même couleur, qui occupent non-seulement la voûte palatine, mais aussi le voile du palais, la luette, &c. Cette tumeur augmente par degrés, perce comme ci-dessus, & donne naissance à un pus sanieux (a) de couleur de lie de vin, & à un ulcere dont les bords sont mols, livides & saignans: si l'os est carié, & qu'il s'en fasse quelques exfoliations, elles tirent ordinairement sur le brun foncé. Quand le scorbut & la vérole sont joints ensemble, chacun de ces virus fait ses progrès comme je l'ai indiqué, mais alors le pus est marbré, la carie est noire; & l'ulcere scorbutique, à

(a) Ceci dépend de la lenteur de la circulation du virus scorbutique dans le tissu de l'os qui en est pénétré, & détruit moins promptement que dans le vice vénérien.

raison de son essence , l'emporte sur le caractère du vénérien. Enfin , comme le vice vénérien n'attaque point les dents aussi fréquemment que le scorbutique , cela met à portée de distinguer l'un de ces vices d'avec l'autre. Il faut encore observer que ces deux vices se propagent quelquefois dans les sinus maxillaires : le vénérien , lorsque son humeur purulente ronge les cornets du nez ; & le scorbutique , lorsqu'il s'introduit dans les alvéoles des dents , & qu'il les imbibé. Le vice cancéreux suit assez souvent la même marche que les deux premiers. L'ulcère en diffère seulement ; 1^o en ce qu'il n'est pas aussi complètement mol au toucher , que le scorbutique dont il a la couleur ; 2^o en ce qu'il est beaucoup plus douloureux , que la carie en est moins foncée ; 3^o que l'humeur qu'il rend est assez souvent roussâtre & très-âcre.

Quant aux effets des autres vices , ils n'ont guères lieu qu'à la suite d'une inflammation , après une fluxion provenant d'une cause chaude : leurs dépôts suivent assez la marche des autres. Les ulcères en sont plus vifs , plus animés & plus douloureux que ceux des causes simples. Les caries qui en résultent, n'altèrent pas même beaucoup la couleur de l'os. On observe seulement que la voûte du palais, son voile & la luette, sont parsemés de petits boutons dans l'ére-

fièpe, & de tâches rougeâtres dans le vice dartreux. Mais, si ces boutons & ces tâches prennent un caractère livide, il faut comparer les effets des autres vices avec ceux du vice qui existoit d'abord. Dans le vice laiteux, les gencives rendent assez ordinairement une humeur blanche & gluante, qui s'échappe entre le collet & ces parties. Quant à la suppuration, elle est ordinairement blanche & assez fluide; si ce vice participe du scorbut, les dents s'en ressentent, &c. Quand le vice scrophuleux a lieu, & que le squirrhe s'amollit, si on l'ouvre, la matière qu'il fournit est ordinairement pâteuse; mais, s'il vient à suppuration, il paroît tenir du cancre, & en prend assez souvent la marche & le caractère. Dans son premier état, la membrane du palais, son voile & la luette ne souffrent point d'altération dans leurs couleurs.

Le vice catarrhal simple, dans le cas dont il s'agit, n'acquiert pas souvent un caractère différent des vices simples; les caries qu'il occasionne, sont peu considérables.

Il est nécessaire de faire observer que ces différens vices, en général, n'agissent sur les os, qu'autant qu'ils sont à leur dernier degré d'altération, laquelle se fait plutôt dans les uns que dans les autres, suivant
leurs

leurs différens degrés de volatilité & d'acrimonie ; suivant encore la délicatesse & la solidité des os. De-là vient que les os du palais, d'un tissu moins serré & moins compacte, & environnés de parties plus disposées à s'emprendre d'un vice quelconque, en sont plus aisément attaqués. D'ailleurs, si l'on fait attention que, lorsque le mucus & la salive sont chargés de quelques vices, le palais & les parties voisines en sont continuellement abreuvés, on en pressentira aisément les suites plus ou moins graves & plus ou moins promptes ; eu égard à la nature de la cause, au tems qu'il y a qu'elle existe, à l'âge du sujet, à son genre de vie, aux maladies qu'il a eues précédemment, & à la façon dont elles ont été traitées ; ce qui ne contribue pas peu à augmenter la disposition au développement des différens virus. Enfin, & pour mieux faire concevoir comment l'os peut être altéré dans tous les cas, je vais exposer ce qui se passe dans les abcès & les ulcères, d'après les principes de M. du Vernay.

» Dans les abcès, par exemple, quand le pus est à son degré de maturité parfaite, il a une odeur aigre & une qualité caustique, qui fait impression sur les métaux. Cet effet doit donc être plus sensible sur les os, eu égard à sa cause, au tems qu'il séjourne, & à l'état des liqueurs du sujet ; ces effets doi-

vent être encore plus réels, lorsqu'il est question d'un vice interne, que lorsqu'il s'agit d'un externe ; parce que, dans le premier cas, le principe vicié, en roulant & en séjournant dans la masse des liqueurs, a plus de tems pour acquérir complètement le degré de putréfaction & d'acrimonie qui lui sont nécessaires pour produire ses effets destructifs. Il fait même plus alors : il s'associe la masse des liqueurs qu'il infecte ; & , par ce moyen , il augmente ses forces. Son séjour peut donc être regardé comme permanent , eu égard au tems qu'il y a qu'il existe , & au transport continuél qui s'en fait dans la partie la plus foible.»

» Au contraire, dans les causes simples, comme la carie des dents, les fluxions qui en sont la suite, la cause tenant à l'effet, le séjour & l'accumulation ne sont que momentanés. La masse n'a pas le tems d'être infectée. Le levain est aussi d'une nature différente, ainsi que les effets, qui cessent bien plus aisément quand la cause primitive est enlevée par les secours de l'art. Dans le cas que je viens d'exposer, le palais est toujours attaqué par l'infiltration de l'humeur fluxionnaire à travers les pores de l'os, à raison de la présence de la dent ou des racines cariées, qui s'opposent à l'évacuation de cette humeur par les alvéoles.»

» Dans les ulcères, au contraire (a), les fucs nourriciers de la partie ulcérée s'aigrissent, tant par la cause qu'ils portent avec eux, que par l'altération que l'air y cause, & par un degré d'acidité qui est inséparable de l'endroit ulcéré, qui a différens caractères, eu égard aux circonstances dans lesquelles le sujet se trouve ; le mucus & la salive augmentent encore cet effet. On observe, de plus, que les os, qui sont privés de leur périoste, & conséquemment à nud & exposés à l'action de l'air, se carient assez souvent. Cet effet peut s'appliquer aux excoriations profondes, qui tiennent assez souvent de l'ulcération, ou qui y dégénèrent, si la salive, le mucus ou la masse des liqueurs sont viciées, ou si ces plaies ne sont pas traitées convenablement. »

» Les piqures du périoste sont ordinairement plus dangereuses que la section de cette membrane, parce que la plaie externe se ferme trop promptement, ce qui s'oppose au dégorgement des vaisseaux. En outre, comme le périoste est composé d'une infinité de nerfs d'un sentiment très-exquis, la simple piqure y produit un agacement & un tiraillement qui sont bientôt suivis de l'inflammation & de la suppuration. Cette dernière, ne pouvant pas

(a) Il est question dans cet article, des ulcères en général, & même de l'ozène.

s'évacuer, travaille également sur le périoste & sur la membrane du palais. Mais, comme le premier est beaucoup plus mince, il est promptement détruit; l'os est mis à découvert, & touché par la suppuration, &c. Quant à la plaie, elle ne s'ouvre plus que par une fistule, à travers laquelle le périoste se prolonge par ses fibres charnues; ce qui donne lieu au champignon fongueux que l'on observe dans le centre de ces fistules, & qui ne tient plus à l'os, que par une espèce de pédicule qui est également un prolongement des fibres du périoste, qui s'implantent au-dedans, & qui lui portent les sucs nourriciers dans l'état naturel, mais qui sont alors altérés à un degré suffisant pour constater la carie de l'os.»

Les dépressions violentes peuvent affecter le palais de deux façons différentes; 1^o si les effets de la dépression ont été tels que quelques fibres charnues de la membrane du palais aient été, pour ainsi dire, comme écrasées entre l'os & le périoste, ou que le périoste ait éprouvé le même effet; 2^o si cette action s'est communiquée jusqu'à l'os, & que quelques-unes de ses fibres aient été divisées, écrasées, ou comme applaties. Dans ces circonstances, l'épanchement des sucs nourriciers de ces différentes parties peut avoir lieu; de-là, leur altération & celle de l'os, par leur séjour,

La plaie est alors boursoufflée & tuméfiée; elle tombe même assez souvent en mortification par la privation des fluides qui s'y portoient dans l'état naturel, & il en résulte un champignon, dont il est aisé de tirer le pronostic.

Il arrive encore quelquefois que l'impulsion du coup ne produit ses effets que sur le tissu spongieux de l'os qui en est ébranlé, & a souvent quelques fibres rompues. Dans cette circonstance, la lame la plus externe de l'os a simplement fléchi au moment du coup; & elle est revenue sur elle-même après l'effet; mais cela n'empêche pas que le suc diploïque de l'os ne souffre une altération sensible, ce qui engorge les cellules les plus voisines de l'endroit où l'effet du coup s'est porté. Alors, la lame la plus externe se distend; & il en résulte une fistule osseuse, dont l'ouverture se fait à l'endroit où cette lame est plus mince, & où le dépôt diploïque est plus considérable, & produit une plus grande distension. Dans cette circonstance, le malade n'éprouve pas de grandes douleurs; la membrane du palais ne change point de couleur: l'os forme simplement une saillie contre nature, que l'on peut regarder comme une exostose. Mais, dès que la fistule est ouverte, ce qui ne tarde pas, il est aisé de s'assurer du contraire.

J'ai attendu jusqu'ici à parler des polypes, parce que le palais peut être attaqué par ceux qu'occasionne la carie des dents, comme par ceux des fosses nasales. J'observerai, à cet égard, que, pour que les derniers produisent l'effet ci-dessus, il faut qu'ils entreprennent la membrane pituitaire qui tapisse les fosses nasales; dans ce cas, ils se jettent même dans les sinus maxillaires, les distendent considérablement, s'étendent encore du côté de la voûte palatine, & semblent la respecter. Mais, si le polype n'est qu'un prolongement de la membrane pituitaire qui tapisse les sinus frontaux & les ethmoïdaux, la voûte du palais ne s'en ressent pas, à moins qu'ils ne soient vésiculaires; alors, comme ils approchent de la nature du cancer, ils laissent échapper quelquefois une humeur ichoreuse & âcre, qui, en tombant sur le plancher des fosses nasales, l'attaque, carie l'os, & le détruit.

Les polypes qui dépendent de la carie des dents, produisent leurs effets en pénétrant le tissu maxillaire, & en s'unifiant, soit à la membrane propre du palais, soit à la membrane pituitaire des fosses nasales. Les effets de ces différens polypes répondent aux causes qui y donnent lieu, &c. & sont moins à craindre que les premiers, si le sujet n'a aucun vice particu-

lier. Ces derniers dépendent d'une humeur âcre & stagnante, produite par la carie qui s'étend jusqu'au canal des dents, & s'épanche dans les alvéoles; dans cet état, le périoste de ces alvéoles & celui des racines des dents sont fongueux. On sçait encore que le propre de l'esquinancie est d'attaquer les amygdales, le voile du palais & la luette. Il y a même des cas, dans cette maladie, où l'une ou l'autre des parties affectées vient à suppuration; dans ces circonstances, si les premiers secours sont retardés ou mal administrés, l'inflammation de la luette & celle du voile du palais se propagent sur la membrane propre de cette partie. Ses vaisseaux ne pouvant pas se distendre suffisamment, à raison de la solidité de la voûte palatine, d'un autre côté, la circulation étant accélérée, & les fluides étant augmentés, ils souffrent une espèce d'étranglement qui engorge les liqueurs, & donne lieu à un dépôt purulent, dont l'humeur, par son séjour, fera les progrès que j'ai décrits en parlant des abcès.

Les dépôts critiques doivent être regardés comme la métastase d'une portion de l'humeur morbifique qui affectoit l'économie animale; portion qui a échappé à l'action des remèdes, & que la circulation a conduite & déposée dans la partie la

plus foible. Mais, comme cette humeur à déjà été affoiblie par le traitement interne, elle n'est ni aussi active ni en aussi grande quantité qu'auparavant. On observe même que ces sortes de dépôts n'arrivent guères au palais, qu'à la suite de quelques fluxions, ou de quelques douleurs ou inflammations occasionnées par quelques dents ou racines cariées, que l'on peut regarder comme des causes prédisposantes à cet accident. Dans cet état même des parties ci-dessus, il survient encore des dépôts qui sont souvent les précurseurs de quelques maladies graves, parce que les humeurs ont été mises en mouvement, & que, d'un autre côté, une portion du pus que le malade avale inévitablement quand ces abcès fluent, passe dans l'estomac, se mêle aux suc digestifs, & infecte la masse des liqueurs. Ces dépôts s'annoncent comme tous les dépôts en général : le pus, qui est plus ou moins blanc ou vert, les bords de la plaie, qui sont plus ou moins unis ou élevés, &c. dénotent le caractère de la maladie, & doivent servir à en établir le pronostic complet.

La Suite pour le Journal prochain.

OBSERVATIONS MÉTÉOROLOGIQUES.

M A R S 1772.

THERMOMÈTRE.				BAROMÈTRE.		
Jours du mois.	A 7 h. & de nuit du mat.	A 2 h. & de nuit du soir.	A 11 h. du soir.	Le matin. pouc. lig.	A midi. pouc. lig.	Le soir. pouc. lig.
1	3 $\frac{1}{2}$	6 $\frac{1}{4}$	4	27 11	28	28 $\frac{1}{4}$
2	3	6 $\frac{1}{2}$	3	28	28 $\frac{1}{2}$	28 $\frac{1}{4}$
3	2	7 $\frac{1}{2}$	4 $\frac{1}{4}$	28	28	27 11 $\frac{1}{2}$
4	4 $\frac{1}{2}$	12	8	27 9 $\frac{1}{2}$	27 8	27 7
5	5 $\frac{1}{2}$	10	5 $\frac{1}{2}$	27 8 $\frac{1}{2}$	27 8 $\frac{1}{2}$	27 11
6	4	8 $\frac{1}{2}$	3 $\frac{1}{4}$	28	28 1	28 1 $\frac{1}{4}$
7	2	8	6	28 1	28	28
8	3	9 $\frac{1}{2}$	3 $\frac{1}{2}$	27 11 $\frac{1}{2}$	27 11 $\frac{1}{2}$	27 11
9	3 $\frac{1}{2}$	5	4 $\frac{1}{2}$	27 11	27 11	27 10 $\frac{1}{2}$
10	4	7	4 $\frac{1}{2}$	27 10 $\frac{1}{4}$	27 10	27 10
11	3 $\frac{1}{2}$	6	3	27 10	27 10	27 10
12	3	5 $\frac{1}{2}$	2 $\frac{1}{4}$	27 10	27 10	27 10
13	2 $\frac{1}{2}$	5	2 $\frac{1}{2}$	27 9 $\frac{1}{4}$	27 9 $\frac{1}{4}$	27 9 $\frac{3}{4}$
14	0 $\frac{1}{2}$	1 $\frac{1}{4}$	1 $\frac{1}{2}$	27 9 $\frac{1}{2}$	27 9 $\frac{1}{4}$	27 9
15	0 1	5	1 $\frac{1}{2}$	27 8	27 8	27 5 $\frac{1}{2}$
16	2 $\frac{1}{4}$	6 $\frac{1}{2}$	5 $\frac{1}{4}$	27 4 $\frac{1}{2}$	27 3 $\frac{1}{2}$	27 2 $\frac{1}{2}$
17	5 $\frac{1}{4}$	8	4 $\frac{1}{2}$	27 2 $\frac{1}{2}$	27 3 $\frac{1}{2}$	27 4 $\frac{1}{2}$
18	2 $\frac{1}{2}$	8 $\frac{1}{4}$	3 $\frac{1}{4}$	27 6	27 7	27 8
19	2 $\frac{1}{2}$	10 $\frac{1}{2}$	5 $\frac{1}{2}$	27 8 $\frac{1}{2}$	27 8 $\frac{1}{2}$	27 8 $\frac{1}{2}$
20	4 $\frac{1}{2}$	10	5 $\frac{1}{2}$	27 8	27 7 $\frac{1}{4}$	27 7 $\frac{1}{2}$
21	3 $\frac{1}{2}$	11 $\frac{1}{4}$	8	27 6	27 5	27 5 $\frac{1}{4}$
22	7 $\frac{1}{2}$	13 $\frac{1}{4}$	8 $\frac{1}{2}$	27 5	27 5	27 4 $\frac{1}{2}$
23	6	11	5 $\frac{1}{2}$	27 5	27 5	27 5 $\frac{1}{2}$
24	3 $\frac{1}{2}$	10	5 $\frac{1}{2}$	27 5 $\frac{1}{2}$	27 5 $\frac{1}{2}$	27 5 $\frac{1}{4}$
25	4 $\frac{1}{4}$	10 $\frac{1}{4}$	6	27 6 $\frac{1}{4}$	27 7	27 7 $\frac{1}{2}$
26	5	11 $\frac{1}{2}$	7	27 7 $\frac{1}{4}$	27 8	27 9
27	6 $\frac{1}{2}$	11 $\frac{1}{4}$	10	27 9	27 9	27 8 $\frac{1}{2}$
28	9	13 $\frac{1}{2}$	10	27 9 $\frac{1}{4}$	27 9	27 7 $\frac{1}{4}$
29	10	14 $\frac{1}{4}$	7	27 4 $\frac{1}{4}$	27 5	27 5 $\frac{1}{2}$
30	7	10 $\frac{1}{4}$	6 $\frac{1}{4}$	27 6	27 8 $\frac{1}{2}$	27 8 $\frac{1}{4}$
31	5	12 $\frac{1}{2}$	7	27 9 $\frac{1}{4}$	27 9 $\frac{1}{4}$	27 8

ÉTAT DU CIEL.

<i>Jours du mois.</i>	<i>Le Matinée.</i>	<i>L'Après-Midi.</i>	<i>Le Soir à 11 h.</i>
1	O-N-O.nua. vent.couv.	O-N-O.nua- ges.	Nuages.
2	N-N-O. n. c.	O. nuages.	Beau.
3	O-N-O.br.n.	O-N-O. nua.	Nuages.
4	S. couv.nuag.	S. nua. pluie.	Pluie.
5	O. couv. nua.	O. nuages.	Nuages.
6	O. brouil.	O. nuages.	Beau.
7	S-O. leg. br.	S-S-E. c. n.	Couvert.
8	S-E. n. beau.	S-E. nuages.	Beau.
9	N-E. couv.	N-E. couv.	Couvert.
10	N-E. couv.	N-E. couv.	Couvert.
11	N-E. couv.	N-E. couv.	Couvert.
12	N-N-E. couv.	N-N-E. couv.	Couvert.
13	N. couv.	N-N-E. nua.	Nuages.
14	N-E. couv.	N-E. neige. c.	Nuages.
15	N-E. couv.	N-E. c. nuag.	Nuages.
16	E. pluie.	E. couv. pluie.	Pluie.
17	S-O. pluie.	O-S-O. couv.	Couvert.
18	O-S-O. nuag.	O. couv. beau.	Nuages.
19	S-O. nuages.	S-O. n. beau.	Beau.
20	S-O. nuag. pl.	S-O. c. écl. ton. gr. pl.	Beau.
21	S. pluie couv.	S-O. nuag. pl.	Couvert.
22	S. pluie.	S. nuag. pl.	Beau.
23	O. couv.	O. n. ondées.	Nuages.
24	S-O. couv.	S-O. nuages.	Nuages.
25	O-N-O. nua.	O. ép. nua. pl.	Beau.
26	S-O. nuag.	S-O. ond. n.	Beau.
27	S. pluie. couv.	S. pluie. nuag.	Couvert.
28	O-S-O. nuag.	S-O. nuag.	Beau.
29	E. couv. pl.	S. ondées. v.	Beau.
30	S-S-O. c. pl. v.	O. pl. nuages. grêle.	Beau.
31	O. couv.	O. nua. pet. pl.	Couvert.

La plus grande chaleur marquée par le thermomètre, pendant ce mois, a été de $14\frac{1}{2}$ degrés au-dessus du terme de la congélation de l'eau; & la moindre chaleur, de 1 degré au dessous du même terme. La différence entre ces deux points est de $15\frac{1}{4}$ degrés.

La plus grande hauteur du mercure, dans le baromètre, a été de 28 pouces $1\frac{1}{2}$ ligne; & son plus grand abaissement, de 27 pouces $2\frac{1}{2}$ lignes. La différence entre ces deux termes est de $10\frac{1}{4}$ lignes.

Le vent a soufflé

1 fois du N.
2 fois du N-N-E.
5 fois du N-E.
2 fois de l'E.
1 fois du S-E.
1 fois du S-S-E.
4 fois du S.
1 fois du S-S-O.
8 fois du S-O.
2 fois de l'O-S-O.
5 fois de l'O.
3 fois de l'O-N-O.
1 fois du N-N-O.

Il a fait 11 jours, beau.

3 jours, du brouillard.

24 jours, des nuages.

23 jours, couvert.

13 jours, de la pluie.

1 jour, de la neige.

1 jour, de la grêle.

1 jour, des éclairs & du tonnerre.

3 jours, du vent.

MALADIES qui ont régné à Paris, pendant le mois de Mars 1772.

On a continué à observer, pendant tout ce

476 OBSERV. MÉTÉOROLOGIQUES

mois, des catarrhes & des rhumatismes ; ces derniers ont affecté la tête dans beaucoup de personnes, & ont paru assez rebelles : les remèdes qui ont paru le mieux réussir, ont été les incisifs joints aux calmans.

Il a régné en outre des maux de gorge & des fluxions de poitrine, qui paroissent participer plus ou moins au caractère catarrhal, qui a été le dominant dans les maladies.

OBSERVATIONS météorologiques faites à Lille, au mois de Février 1772 ; par M. BOUCHER, médecin.

Il n'y a pas eu ce mois de gelée forte, la liqueur du thermomètre ne s'étant point portée plus bas qu'à 2 degrés au-dessous du terme de la congélation, si ce n'est le 3, qu'elle est descendue à $3\frac{1}{2}$ degrés au-dessous de ce terme. Elle ne s'en est néanmoins guères éloignée jusqu'aux derniers jours du mois, qu'elle s'est portée près du terme du tempéré.

Il est tombé de la neige encore assez abondamment dans les premiers jours du mois : la fin en a été pluvieuse. Le mercure dans le baromètre n'a été observé qu'un seul jour (le 8,) au-dessus du terme de 28 pouces.

Le vent a été au sud presque tout le mois.

La plus grande chaleur de ce mois, marquée par le thermomètre, a été de 9 degrés au-dessus du terme de la congélation, & la moindre chaleur a été de $3\frac{1}{2}$ degrés au-dessous de ce terme. La différence entre ces deux termes est de $12\frac{1}{2}$ degrés.

La plus grande hauteur du mercure, dans le baromètre, a été de 28 pouces $1\frac{1}{2}$ ligne, & son

plus grand abaissement a été de 27 pouces 4 lignes. La différence entre ces deux termes est de 9 $\frac{1}{2}$ lignes.

Le vent a soufflé 4 fois du Nord-Est.

2 fois de l'Est.

4 fois du Sud vers l'Est.

15 fois du Sud.

10 fois du Sud vers l'Ouest.

3 fois de l'Ouest.

Il y a eu 24 jours de tems couvert ou nuageux.

13 jours de pluie.

4 jours de neige.

1 jour de tonnerre.

1 jour des éclairs.

Les hygromètres ont marqué une humidité légère la plus grande partie du mois.

*MALADIES qui ont régné à Lille , au mois
de Février 1772.*

La fièvre putride-vermineuse a encore été, ce mois, la maladie dominante dans le petit peuple : elle gagnoit même les maisons où la disette ne se faisoit point sentir ; nos hôpitaux de charité regorgeoient de personnes qui en étoient attaquées, & dont la foule ne permettoit pas de les recevoir au commencement de la maladie déclarée, de façon qu'il en périssoit beaucoup par la raison qu'ils n'avoient pas été secourus à tems ; car on guérissoit la plupart de ceux qui étoient traités convenablement. Nombre de convalescens néanmoins sont tombés dans la leucophlegmatie, & d'autres sont restés poitrinaires, & travaillés de la fièvre-lente.

Nous avons vu aussi des hydropiques, dont la maladie n'étoit pas la suite de la fièvre putride, & des affections scorbutiques, en assez grand nom-

478 LIVRES NOUVEAUX.

bre, portées au plus haut point, & qui ont été funestes à plusieurs.

Au surplus, la fièvre catarrheuse & les rhumes ont été fort répandus ce mois, ainsi que l'esquinancie piteuse. Souvent la fièvre catarrheuse a participé plus ou moins de la fièvre putride.

Nous avons vu aussi beaucoup de gens travaillés de la diarrhée biliéuse.

LIVRES NOUVEAUX.

Observations sur le Cacao & le Chocolat, où l'on examine les avantages & les inconvéniens qui peuvent résulter de l'usage de ces substances nourricieres. Le tout fondé sur l'expérience & sur les recherches analytiques de l'amande du cacao, suivies de réflexions sur le système de M. de Lammure, touchant le battement des arteres. Amsterdam, & se trouve à Paris chez *Didot le jeune*, 1772, in-12. Prix broché 1 liv. 4 sols.

Observations sur la Physique & sur l'Histoire naturelle, & sur les Arts, avec des planches en taille douce, dédié à M^{sr} le Comte d'Artois; par M. l'abbé *Rozier*, Tome IV, Partie première & seconde. A Paris, chez *Lejay*, 1772, in-12.

Ce Recueil devient de jour en jour plus intéressant par les choses neuves & piquantes dont divers sçavans l'enrichissent.

A Cornelii Celsi de re medicâ libri octo, ex fide manuscriptorum & vetustissimorum librorum summa diligentia summoque studio recensuit. J. Valart. Parisiis, apud. P. F. Didot juniorem, 1772, in-12.

Les ouvrages de Celse sont trop connus des médecins & des littérateurs, pour avoir besoin de recommandation; mais cette édition paroît

mériter d'être recherchée par-dessus toutes les autres, par les soins que l'éditeur s'est donnés pour rendre le texte aussi correct qu'il étoit possible, & par la beauté de l'exécution typographique.

Soins Faciles pour la propreté de la bouche, pour la conservation des dents, & pour faire éviter aux enfans les accidens de la dentition. Ouvrage où l'on donne aussi les moyens de reconnoître le charlatanisme d'un grand nombre d'opérations qui se pratiquent sur les dents, surtout à leur renouvellement & à leur arrangement dans la jeunesse; nouvelle édition considérablement augmentée. A Paris, chez *Hérissant, pere*, 1771, pet. in-12.

Expériences sur la Bonification de tous les vins, tant bons que mauvais, lors de la fermentation; ou l'art de faire le vin à l'usage de tous les vignobles du royaume. Avec les principes les plus essentiels sur la maniere de gouverner les vins; seconde édition, revue & corrigée: premiere Partie. Expériences publiques & particulieres pour servir de suite & de preuve à l'art de faire le vin, principalement en ce qui concerne la fabrication des vins de raisins verts, avec le rapport de MM. les grands-gardes, & gardes en charge du corps des marchands de vins de Paris, & l'approbation de la Faculté de Médecine de Paris, seconde Partie; par *M. Maupin*. A Paris, chez *Musier, fils*, 1772, in-12.

La méthode de M. Maupin paroît mériter la plus grande attention de tous les vigneron, par les avantages qu'elle leur promet en leur procurant dans les années, même les moins favorables, un vin bien supérieur à celui qu'ont coutume de donner les méthodes usitées.

T A B L E.

<i>EXTRAIT du Médecin des Hommes & du Médecin des Dames.</i>	Page 387
<i>Lettre sur la Carie des Dents.</i> Par M. Dubruc Delafalle, méd.	399
<i>Observation sur une Obstruction squirrheuse des parois de la Matrice.</i> Par M. Butot de la Creuse, méd.	401
<i>Lettre contenant quelques Réflexions sur les Enveloppes des Jumeaux.</i> Par M. Guilhermond, chir.	408
<i>Suite des Observations sur les soins qu'exigent les Enfants nouveaux-nés.</i> Par M. Levret, chir.	410
<i>Observation sur un Polype utérin.</i> Par M. Roi, chir.	440
<i>Lettre sur la correction proposées par M. Piet, dans l'usage du Forceps courbe.</i> Par M. Guilhermond, chir.	447
<i>Observation sur une Plaie de l'Abdomen avec issue des intestins & de l'épiploon.</i> Par M. Roudier, chir.	452
<i>— sur une ancienne Carie, guérie par l'application des médicamens gras.</i> Par M. Maugin, chir.	455
<i>Mémoire & Observations sur les Abscess, les Fistules & les Caries de la voûte du palais.</i> Par M. Jourdain, dentiste.	457
<i>Observations météorologiques faites à Paris, pendant le mois de Mars 1772.</i>	473
<i>Maladies qui ont régné à Paris, pendant le mois de Mars 1772.</i>	475
<i>Observations météorologiques faites à Lille, au mois de Février 1772.</i> Par M. Boucher, médecin.	476
<i>Maladies qui ont régné à Lille, pendant le mois de Février 1772.</i> Par le même.	477
<i>Livres nouveaux.</i>	478

A P P R O B A T I O N.

J'AI lu, par ordre de Monseigneur le Chancelier, le *Journal de Médecine* du mois de Mai 1772. A Paris, ce 23 Avril 1772.

Signé POISSONNIER DESPERRIERES.

JOURNAL
DE MEDECINE,
CHIRURGIE,
PHARMACIE, &c.

Dédié à Monseigneur le Comte
de PROVENCE.

*Par M. A. ROUX, Docteur-Régent & ancien
Professeur de Pharmacie de la Faculté de
Médecine de Paris, Membre de l'Académie
Royale des Belles-Lettres, Sciences & Arts de
Bordeaux, & de la Société Royale d'Agricul-
ture de la Généralité de Paris.*

*Medicina non ingenii humani partus, sed temporis
filia. Bagl.*

JUIN 1772.

TOME XXXVII.



A PARIS,

Chez VINCENT, Imprimeur-Libraire de M^{gr} le
Comte de PROVENCE, rue des Mathurins,
Hôtel de Clugny.

AVEC APPROBATION, ET PRIVILEGE DU ROI.



JOURNAL
DE MÉDECINE,
CHIRURGIE,
PHARMACIE, &c.

JUIN 1772.

EXTRAIT.

*Guérison de la Paralytie par l'Électricité ;
ou cette expérience physique employée
avec succès d'ans le traitement de cette
maladie regardée jusqu'à présent comme
incurable, dédiée à Monseigneur le duc de
Noailles; par M. l'abbé SANS, chanoine,
professeur de Physique expérimentale en
l'université de Perpignan, avec Figures.
A Paris, chez Caillau, 1772, brochure
in-12 de 150 pages.*

L'ACTION que le fluide électrique
paroît exercer sur les animaux, devoit
naturellement faire penser aux physiciens
qu'il seroit possible de la diriger de ma-

niere à en retirer quelque avantage , pour remédier aux désordres de l'économie animale. MM. Jalabert à Genève, Pivati à Venise, publièrent qu'ils étoient parvenus à guérir par son moyen des paralysies invétérées; mais malheureusement ces cures ne se sont pas trouvées aussi réelles que ces auteurs l'avoient annoncé. Nougès, électrisé par M. Jalabert, n'avoit été que soulagé; & l'évêque de Sébénico, que M. Pivati prétendoit avoir guéri, parut à M. l'abbé Nollet aussi paralytique que s'il n'eût jamais été électrisé. D'un autre côté, dans les expériences qui furent faites en France, par ordre du gouvernement, à l'hôtel royal des Invalides, on n'opéra aucune guérison; on n'obtint même aucun effet qui permit d'espérer quelque succès: malgré cela, il étoit naturel de desirer que ces tentatives fussent renouvelées & variées de toutes les manieres possibles. M. l'abbé Sans, chanoine & professeur de physique expérimentale en l'université de Perpignan, soupçonnant que, si l'électricité avoit paru si peu efficace entre les mains des physiciens qui l'avoient précédé, cela pouvoit venir de la maniere dont ils avoient appliqué ce secours. Il crut donc devoir considérer la vertu électrique sous un autre point de vue; ce qui lui fit imaginer une nouvelle méthode qu'il ne publie pas encore, mais dont il croit devoir

annoncer les effets ; effets qu'il a fait constater de la maniere la plus authentique. Il distribue ces effets en deux classes ; en guérisons complètes, & en soulagemens marqués. Il donne d'abord le journal de ses opérations sur une religieuse de Perpignan, qui est la premiere personne qu'il ait soumis à ses épreuves.

Cette religieuse , âgée de soixante-dix ans , d'un tempérament pituiteux , ayant depuis plusieurs années une jambe œdémateuse & d'un volume très-considérable , fut attaquée tout d'un coup , le 20 Août 1768 , à neuf heures du matin , d'une hémiplégie qui affecta tout le côté gauche. Elle fut privée totalement du mouvement & du sentiment dans toutes les parties affectées ; elle étoit comme étourdie & hébétée ; la bouche tournée du côté droit , avec une grande difficulté de prononcer , & ayant sur-tout beaucoup de peine à avaler les choses liquides. On lui administra sur le champ tous les secours que la médecine a coutume d'employer pour ce genre de maladie , mais en vain. C'est dans ces circonstances que M. l'abbé Sans se chargea de l'électriser : il commença le 9 Septembre , & continua sans interruption jusqu'au 9 Octobre , que le médecin de la malade jugea à propos de faire suspendre les opéra-

tions ; il les recommença le 4 Novembre, & les continua jusqu'au 4 Décembre qu'il la jugea entièrement guérie. Le journal que M. l'abbé Sans publie de ce traitement, donne jour par jour la durée de l'électrification, les effets sensibles qu'elle a produits, & l'état de l'atmosphère. Il y indique les moyens qu'il a employés pour s'assurer des progrès de la cure ; ces moyens, outre l'examen des mouvemens particuliers qui se réveilloient successivement dans les muscles de la malade, consistoient à lui faire lever chaque jour, après l'opération, le plus grand poids que la main affectée étoit en état de soutenir. L'augmentation journalière de ce poids donnoit le rétablissement proportionnel des forces de cette partie.

Il constate, par un procès-verbal signé de M. Bonafos, doyen des médecins de l'université de Perpignan, que, le premier Mars suivant, c'est-à-dire trois mois après, ladite religieuse n'avoit cessé de jouir d'une bonne santé ; qu'elle avoit même acquis de l'embonpoint depuis son traitement ; qu'elle n'avoit ressenti aucune sorte de menace de paralysie ; que la force du bras qui avoit été paralysé, étoit augmentée au point qu'elle pouvoit lever neuf marcs de plus que lorsqu'on cessa de l'électrifier ; que l'engorgement oedémateux qu'elle avoit à ce bras,

s'étoit entièrement dissipé ; que la jambe avoit repris son ancien état : en un mot, que la guérison se soutenoit parfaitement bien.

La seconde cure a été opérée sur une femme de quarante-huit ans, qui avoit été attaquée d'une hémiplégie du côté gauche, le 28 Juillet 1768. Elle fut d'abord traitée par les méthodes ordinaires : voici l'état où elle se trouvoit le 9 Décembre de la même année, jour auquel l'on commença de l'électrifier ; « 1° son bras jouissoit d'un mouvement très-foible & très-gêné dans son articulation avec l'omoplate ; 2° l'avant-bras jouissoit encore d'un petit mouvement de flexion, mais le mouvement d'extension étoit entièrement détruit ; 3° le mouvement du corps sur l'avant-bras étoit totalement perdu ; 4° chaque doigt laissoit appercevoir un soupçon de mouvement dans les articulations des premières phalanges avec les secondes, des secondes avec les troisièmes, dans les articulations des doigts avec le métacarpe : le mouvement étoit totalement perdu, (ceci n'est pas bien clair ;) 5° elle ne pouvoit porter sa main que jusqu'au sein ; 6° l'extrémité inférieure jouissoit de quelques mouvemens si foibles, que la malade ne pouvoit marcher qu'à l'aide d'un bâton, & d'une personne qui la soutenoit, ayant, dans sa démarche pénible &

très-laborieuse , son corps extrêmement courbé ; 7^o les orteils , ni le pied , ni le genou , ne jouissoient d'aucun mouvement qui leur fût propre. »

Après avoir été électrisée pendant cinq mois , la force de son bras , dont tous les mouvemens étoient rétablis , étoit augmentée au point qu'elle levoit un poids de cinquante-deux livres & demi , poids de table. L'extrémité inférieure avoit repris tous ses mouvemens , de sorte qu'elle marchoit sans le secours de personne , ni même de bâton : il lui restoit seulement un peu de foiblesse dans les doigts , avec lesquels cependant elle pouvoit faire tous les ouvrages ordinaires d'une femme ; à la vérité , elle ne pouvoit pas continuer de travailler aussi long-tems qu'elle le faisoit avant son accident.

Je vais rapporter tout de suite les guérisons que M. Sans regarde comme complètes. La troisieme est celle d'un homme de quarante-sept ans , qui , cinq mois auparavant , avoit été attaqué d'une apoplexie qui le priva de toute connoissance pendant trois jours , & dégénéra en paralysie aux deux bras & au tronc. Par les remèdes qui lui furent faits , il recouvra la sensibilité & un foible mouvement , mais fort gêné. Lorsqu'on commença à l'électriser , il avoit peine à porter l'avant-bras gauche jusqu'à la bou-

che ; il ne pouvoit porter le droit que jusqu'à la clavicule ; il ne pouvoit rien serrer dans ses mains. Il a été si bien rétabli , qu'à la fin de l'opération , il put lever un poids de cent soixante livres , & qu'il écrivoit comme avant son attaque. Cet homme a accompagné M. l'abbé Sans à Paris , & lui sert de domestique.

La quatrième est celle d'un laboureur qui , à l'âge de dix-neuf à vingt ans , avoit eu une attaque d'apoplexie qui étoit dégénérée en hémiplegie imparfaite. Lorsque M. l'abbé Sans commença à l'électrifier , le mouvement du côté paralysé n'étoit pas totalement perdu , quoiqu'extrêmement gêné. Le malade boitoit en marchant ; il traînoit son pied paralytique ; le talon ne touchoit jamais par terre , & il lui étoit impossible de porter en dehors la pointe du pied malade. Le mouvement d'inflexion du genou étoit fort gêné ; la cuisse , la jambe & le pied paralysés étoient beaucoup plus maigres que les sains ; le bras paralytique ne jouissoit que d'un mouvement d'extension très-géné ; l'avant-bras , le poignet , de même que tous les doigts , restoient fléchis constamment , sans cependant que leur extrémité touchât la paume de la main. Il pouvoit à la vérité les fléchir davantage pour empoigner un corps , mais cette flexion n'étoit jamais

complete ; il ne pouvoit les étendre que jusqu'au terme où ils demeuroient constamment fléchis. Il lui étoit impossible de les redresser parfaitement. Les doigts ne jouissoient d'aucun mouvement d'adduction ni d'abduction ; il pouvoit lever avec le bras sain un poids de cent vingt-fix livres , au lieu qu'avec le bras malade , il ne levoit qu'un poids de soixante-quatre livres.

Ayant été électrisé depuis le 20 Avril jusqu'au 14 Août 1769, il fut trouvé par M. Bonafos , qui l'examina près de deux ans après dans l'état suivant, constaté par son procès-verbal du 20 Mai 1771. « 1^o Il boitoit, & boite encore un peu en marchant , mais infiniment moins , & la chose est à peine sensible ; le talon est dans son état naturel , il repose entièrement sur le pavé ; le pied ne traîne plus absolument par terre ; le malade marche avec aisance , & il porte , sans la moindre peine , la pointe du pied en dehors. 2^o Le mouvement d'inflexion du genou est très-libre. 3^o La cuisse , la jambe & le pied qui , après les opérations électriques , étoient restés à-peu-près dans le même état de maigreur qu'auparavant , ont acquis depuis de l'embonpoint , puisque , par l'inspection & les mesures que nous en avons prises aujourd'hui , nous avons trouvé que la cuisse , le pied , & le *col de la jambe*

sont exactement égaux, tant du côté sain que du côté ci-devant malade; qu'il n'y a que le mollet de la jambe ci-devant paralysée, qui n'est pas tout-à-fait de la même grosseur que celui de la jambe saine: mais la différence est de très-peu de chose, & d'environ seulement cinq ou six lignes. 4° Les mouvemens du bras, de l'avant-bras & du poignet, sont presque revenus dans leur état naturel: les doigts s'étendent & se fléchissent volontairement, quoique toujours avec un peu de gêne. 5° Le malade rapproche, & joint ensemble l'extrémité de tous les doigts, excepté de l'auriculaire: l'*index* n'y arrive pas tout-à-fait non plus, mais il en approche de beaucoup. 6° La force du bras malade est entièrement égale avec celle du bras sain, puisque cette force fait également équilibre avec un poids de cent vingt-six livres placé sur une table; & si ce poids est placé à terre, il faut ajouter un poids de vingt-six livres pour faire ledit équilibre.»

La cinquième cure a encore pour objet une hémiplegie complète, guérie parfaitement par trois ou quatre mois d'électrification; les progrès de la cure sont détaillés dans le journal du traitement, qu'il seroit trop long de rapporter. La sixième a été faite à Milhaud en Rouergue, sur un gentil-

homme qui avoit été attaqué d'une hémiplégie imparfaite du côté droit, qui le privoit du mouvement, principalement du bras, avec un engorgement considérable à la main ; de sorte qu'il ne pouvoit ni se remuer, ni se lever de son siège. Il ne pouvoit se faire entendre, balbutiant à peine quelques mots formés de peu de syllabes. Au bout de cinq mois d'électrification, il avoit recouvré le sentiment & le mouvement à tel point qu'il marchoit, appuyé légèrement, descendant & remontant les escaliers ; il portoit son bras sur sa tête ; il levoit un poids de vingt livres, & parloit de maniere à se faire entendre. Par une lettre que M. de la Condamine a reçue de M. Pellet, médecin à Milhaud, il paroît que la guérison a été assez complète, pour que le malade n'ait plus besoin de domestique pour le conduire.

La septieme cure que M. l'abbé Sans qualifie de complète, a été opérée sur un valet-de-chambre de l'ancien évêque d'Orange. il lui restoit d'une hémiplégie dont il avoit été attaqué depuis un an, & pour laquelle on l'avoit envoyé aux eaux après lui avoir fait faire plusieurs autres remèdes, il lui restoit, dis-je, une si grande foiblesse dans le bras, qu'il avoit de la peine à le porter à la bouche : d'ailleurs, il avoit la parole si

embarrassée , qu'il avoit de la peine à se faire entendre. L'électricité , au bout de trois mois , a tellement fortifié son bras , qu'il a pu lever de dessus une table un poids de cinquante-huit livres ; qu'il se met des papillotes , & qu'il se rase lui-même : sa parole s'est également rétablie.

Enfin la huitieme guérison a été opérée à Milhaud , sur un jeune homme qui étoit devenu hémiplégique par l'effet d'une chute. Les remèdes qu'on lui avoit faits , avoient calmé une partie des accidens , & avoient rétabli le mouvement de la jambe qui , malgré cela , étoit cependant plus foible que la jambe saine. Le bras étoit si foible & si débile , que le malade ne pouvoit pas s'en servir : d'ailleurs , il éprouvoit des convulsions journalieres dans les lèvres , la joue & le bras paralysé. L'électricité lui rendit en entier la force & les mouvemens de son bras ; les convulsions s'évanouirent entièrement : en un mot , dans l'espace d'environ trois mois , ce jeune homme fut guéri radicalement.

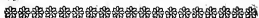
A l'histoire de ces huit guérisons , M. l'abbé Sans joint celle de quatre autres traitemens , où des malades , sans avoir été guéris complètement , ont été soulagés. Dans le premier , la malade , qui étoit paralytique depuis vingt-quatre ans , recouvra une grande partie

de ses mouvemens ; il y a plus , une loupe qu'elle avoit sur le genou , & qui avoit déjà été resoutte , par un emplâtre fondant que son chirurgien lui avoit appliqué , fut entièrement dissipée. Dans le second , une femme de soixante-six ans , hémiplégique depuis cinq ans , ne recouvra qu'imparfaitement les mouvemens du bras , un peu mieux celui de la jambe ; mais les muscles masticateurs du côté affecté , qui laissoient échapper par la commissure des lèvres la pâte alimentaire & la boisson , furent entièrement rétablis , ainsi que le sphincter de la vessie qui avoit été presque entièrement paralysé. Les deux dernières personnes soulagées n'ont pas retiré tout le fruit qu'elles devoient attendre de cette opération , parce qu'elles ne s'y sont pas soumises le tems qui eût été nécessaire pour produire une guérison complete.

Ces faits , que M. Sans a fait constater de la maniere la plus authentique , comme je l'ai annoncé au commencement de cet Extrait , sont bien capables d'encourager les physiciens qui s'occupent de l'électricité , à poursuivre ce genre de recherches sur une maladie qui n'élude que trop souvent les efforts de la médecine ordinaire. Je ne crois pas cependant qu'ils fussent encore pour autoriser à prononcer , comme M. l'abbé

Sans le fait, que l'électricité bien dirigée est un remède souverain pour faire disparaître la paralysie lorsqu'elle est récente, pourvu qu'il n'y ait rien de fracturé dans les membres; car il n'en est pas en physique comme en jurisprudence, où le dire uniforme de deux temoins suffit pour constater la vérité d'un fait: ou pour mieux dire, une assertion aussi générale n'est pas un fait que deux, ni un beaucoup plus grand nombre de cas particuliers puissent justifier; encore moins doit-on en conclure que l'électricité soit le seul remède que l'on doit employer dans les paralysies d'ancienne datte. Mais on doit excuser cet excès à un physicien que l'enthousiasme d'une découverte aussi utile que celle qu'il paroît que M. l'abbé Sans a faite, doit nécessairement entraîner un peu au-delà des bornes.





OBSERVATION

Sur une Maladie vénérienne guérie, en 1769, par la méthode Van-Swietenne.

Eloigné des capitales, dans un pays champêtre où devroient régner les plaisirs les plus purs, que je fus surpris de reconnoître dans une jeune paysane le symbole le mieux caractérisé de la vérole ! Un ulcère derrière chaque oreille avec un écoulement jaunâtre & fort fétide, deux condylomes fongueux de la grosseur d'un œuf (qu'on exprime si bien par champignon) autour du fondement, les parties sexuelles tuméfiées & rongées par un nombre infini de petits ulcères chancreux, des pustules dures, plates, furfuracées sur toute l'étendue du corps, une démangeaison insoutenable, une insomnie constante par les douleurs les plus vives, sur-tout pendant la nuit, & autres accidens particuliers, faisoient le brillant cortège de cette maladie.

L'espérance que cette villageoise avoit d'adoucir le fardeau trop onéreux d'une vie aussi languissante, l'engagerent à me faire part du spectacle de ses malheurs, son indigence & l'occasion d'observer, furent pour moi des motifs assez puissans pour lui tendre une main secourable ; ainsi, après les
remèdes

remèdes préliminaires, j'opposai à cette cruelle maladie la liqueur anti-vénérienne, dont l'usage étoit interrompu tous les quinze jours par un bol drastique, ne m'appervant d'aucune excrétion sensible, quoique la malade parfumât tous les huit jours sa chemise & ses bas, & tous les soirs son lit, en faisant fondre dans la bassinoire un gros de pommade mercurielle. Comme ce remède auxiliaire (a) ne m'a pas paru inutile dans d'autres traitemens de la vérole, je me suis permis de l'associer à celui-ci, concourant au même effet, c'est-à-dire, à dompter le virus vérolique. En effet, les symptômes disparurent en moins de deux mois; & cette infortunée jouit, depuis ce tems-là, d'une santé si parfaite, que son embonpoint actuel est un sûr garant, qu'elle est à l'abri des suites fâcheuses de ce poison factice. J'avoue cependant ne l'avoir employé qu'avec effroi, malgré l'autorité des plus célèbres médecins, malgré l'avantage qu'en retirent journellement les Tartares & autres nations orientales. Qui sçait si Théophraste Paracelse n'en faisoit pas usage dans les maladies vénériennes qu'il guérissoit avec tant d'éclat? Est-on en droit de penser que M. Macquer le proscriit, lorsqu'il estime

(a) Je le tiens de mon ayeul, qui a vécu utile à ses compatriotes.

que le mercure ne guérit jamais la vérole, qu'autant qu'il peut arriver dans le sang, sous une forme saline : (il est vrai que de la combinaison de la graisse avec le mercure, il en résulte un sel neutre composé d'un minéral & de l'acide animal ;) mais que conclure de la réflexion de ce scavant chymiste ? Le sublimé est un sel mercuriel ; la conséquence seroit victorieuse, s'il n'étoit le plus corrosif de tous les sels à base métallique.

De qu'elle apothéose ne seroit pas digne celui qui, en rendant le mercure très-soluble, le dépouilleroit de sa causticité ? Les recherches multipliées & infructueuses qu'on a faites jusqu'ici, ne nous laissent presque aucun espoir de voir réunir ce double avantage. Fixons-nous donc aux faits qui, aussi constatés sur son efficacité sans accidens meurtriers, ouvrent une vaste carrière sur son usage intérieur : *At prudenter à prudente medico. Abstine si methodum nescis.*

DESCRIPTION

D'un Fétus monstrueux ; par M. PLAZANET, ancien chirurgien des armées du roi en Allemagne, & chirurgien juré à Thuré, près Châtellerault en Poitou.

Le 11 Mars 1771, je fus appelé au village de la Plourderie, paroisse de Thuré,

pour accoucher la femme du nommé *François*, maçon ; cette femme , qui étoit âgée de vingt-quatre ans , étoit grosse de son premier enfant , & entroit alors dans son huitieme mois. Je n'entrerai dans aucun détail sur les manœuvres de l'accouchement , que je terminai d'une maniere assez heureuse , quoique l'enfant , qui étoit une fille , vint au monde mort.

Cet enfant attira mon attention par la singularité de sa conformation. Sa tête , qui étoit très-petite , étoit colée immédiatement sur les épaules , de sorte que les tégumens , qui recouvroient la base du menton , & la partie inférieure des deux branches de la mâchoire , s'étendoient immédiatement sur le sternum & les clavicules. La bouche étoit un peu grande , la langue fort épaisse , & faisoit d'environ trois lignes. Les joues , non plus que les oreilles , n'avoient rien de particulier. Le nez étoit gros & épaté ; les yeux fort gros , sortant des orbites , étoient très-ouverts. Immédiatement au-dessus des orbites , on observoit un cercle de cheveux qui s'étendoit de chaque côté derriere les oreilles , & se continuoît jusqu'à l'angle inférieur des omoplates. A la place du cuir chevelu , qui auroit dû recouvrir toute la partie supérieure de la tête , on voyoit une expansion fongueuse qui se prolongeoit jusqu'aux dernières vertèbres dorsales. Cette

expansion avoit environ deux pouces & demi de circonférence à son origine, & alloit toujours en diminuant jusqu'à son extrémité inférieure. Son adhérence ne s'étendoit que jusqu'à la nuque; mais tout ce qui étoit recouvert par la partie flottante, étoit dénué de peau; de façon qu'en relevant cette dernière portion, on appercevoit les fibres charnues des muscles du dos.

Pour m'assurer du vice de conformation de la calotte osseuse qui, par son affaissement, me paroissoit manquer de plusieurs des os qui la composent naturellement, je fus obligé d'emporter cette masse. Je commençai mes recherches par le coronal; & je m'assurai qu'il n'en restoit que la portion qui aide à former les deux orbites, & environ trois lignes de la portion montante. J'observai ensuite que les deux pariétaux manquoient en entier, & que le premier os qui suivoit, étoit le sphénoïde, auquel cette portion du coronal étoit articulée par son bord postérieur, & inférieur comme dans l'état naturel. De chaque côté de la selle turcique du sphénoïde, s'articuloit, par le moyen d'un cartilage, un os très-irrégulier, long d'un pouce, sur six lignes de large. Ses faces, tant interne qu'externe, étoient convexes & très-raboteuses; l'externe sur-tout, & toute la circonférence n'étoient remplies que de petites éminences & de sinuosités.

A la partie moyenne & inférieure de la face interne, étoit un petit conduit que je reconnus pour l'auditif interne ; & , par conséquent, ces deux os étoient les temporaux, mais entièrement défigurés. A la partie latérale externe de chacun d'eux, étoit joint, par un assez long cartilage, un petit os triangulaire, mince & poli comme la partie écailleuse du temporal ; & c'est ce qu'il y avoit de moins difforme, quoique la situation & la figure s'écartassent beaucoup de l'ordre naturel. Voici ce que les recherches les plus scrupuleuses m'ont fait observer sur la structure intérieure de cet os. Le cercle osseux qui, dans les enfans, forme l'extrémité du conduit auditif externe, est ce qui s'est d'abord présenté ; ce cercle, autour duquel étoit attachée la membrane du tambour, étoit continu & entier, au lieu que, dans l'état naturel, il a une assez grande échancrure. La membrane enlevée, je trouvais la caisse du tambour qui étoit d'une forme très-irrégulière ; elle étoit comme partagée en deux cavités. L'antérieure renfermoit le marteau & l'enclume articulés à l'ordinaire ; la postérieure contenoit l'étrier & le lenticulaire : ce dernier étoit fort allongé, & ne s'articuloit point avec l'enclume, comme dans l'état naturel : au contraire, il en étoit fort éloigné, étant même dans une cavité différente, comme je viens

de l'observer. Ces quatre osselets étoient parfaitement ossifiés, quoique le sujet n'eût que sept mois.

Derrière les temporaux que je viens de décrire, on appercevoit l'apophyse basilaire de l'occipital, articulée à l'ordinaire par un cartilage au corps du sphénoïde. A chaque côté de cette apophyse, se joignoit une branche d'un os de figure allongée, qui ne ressembloit en aucune maniere à l'occipital dont il occupoit la place. La face interne étoit concave, & l'externe convexe; l'une & l'autre fort inégale. Il y avoit, vers le milieu du bord supérieur de la face externe, une rainure qui formoit une éminence sur la face opposée. Dans cette rainure, étoit un fort petit trou. Les deux branches qui formoient l'articulation de cet os avec l'apophyse basilaire, avoient chacune une tête & un col; elles étoient séparées par une fente assez considérable; on observoit à l'extrémité de chaque tête, une petite facette pour leur articulation avec l'apophyse basilaire. Les deux condyles de l'occipital manquoient entièrement, ainsi que son grand trou, dont il paroît que la fente, qui séparoit les deux branches par lesquelles il s'articuloit à l'apophyse basilaire, tenoit la place. Ces deux branches avoient sept lignes de longueur, sur environ trois de largeur; outre leur articulation avec l'apophyse basilaire,

ils avoient une connexion avec les temporaux, par leur bord supérieur, au moyen d'une membrane.

Les recherches les plus exactes n'ont pu me faire appercevoir le plus léger vestige de cerveau, de cervelet, ni de moëlle allongée; & la moëlle épiniere manquoit aussi également. Il n'y avoit pas même, comme je le dirai ci-dessous, de canal pour la recevoir.

La colonne vertébrale n'étoit pas moins difforme que le crâne. Les vertèbres cervicales manquoient absolument; de sorte que la premiere vertèbre dorsale venoit s'articuler, par le moyen d'un cartilage, à la face externe de la gouttiere de l'apophyse basilaire. Les vertèbres dorsales étoient au nombre de douze. Elles avoient chacune la forme d'un quarré aplati de trois lignes de côté; elles manquoient absolument de leurs apophyses épineuses & obliques; & on n'observoit aucun vestige du grand trou qui forme le canal de la moëlle épiniere. Les vertèbres lombaires, qui étoient au nombre de cinq, étoient aussi mal conformées que les dorsales. La colonne dorsale, au lieu de se voûter un peu en dehors, rentroit en dedans de la capacité de la poitrine; la septieme & la huitieme vertèbres dorsales faisoient d'ailleurs latéralement un coude assez considérable; ce qui avoit porté le reste

de la colonne vertébrale vers le côté droit.

Les côtes, au nombre de douze, venoient s'articuler aux parties latérales de chaque vertèbre, & se jettoient ensuite si fort en arriere, qu'on auroit pris la partie extérieure de la poitrine pour l'intérieure. La côte qui s'articuloit avec la septieme vertèbre, que j'ai dit être la premiere de celles qui formoient la courbure latérale de la colonne vertébrale, après avoir formé une petite arcade sous laquelle on introduisoit aisément une plume à écrire, passoit par-dessus les autres, pour aller se joindre au sternum. Les trois premieres vraies côtes de chaque côté, s'unissoient après leurs cols si intimement, qu'elles ne faisoient qu'un seul os; & on ne distinguoit que cette pièce d'os étoit composée de trois côtes, que par ses trois têtes, & le vuide qui se trouvoit entre leurs trois cols; les autres côtes étoient dans l'état naturel.

Ayant été obligé d'enlever la colonne vertébrale de mon petit sujet, pour en bien reconnoître la structure, j'examinai les viscères de la poitrine & du bas-ventre que je reconnus être dans l'état naturel, ainsi que les parties de la génération. Comme le vice de conformation de la tête & du tronc en avoit diminué de beaucoup le volume, cela faisoit paroître les extrémités supérieures & inférieures fort disproportionnées, quoi qu'elles n'eussent que la grandeur or-

dinaire de celles du fœtus de cet âge. Dans le cas où quelqu'un pourroit avoir quelque doute sur cette conformation extraordinaire, je conserve ce petit sujet dans l'esprit-de-vin, ainsi que tous les os, pour convaincre les incrédules.

O B S E R V A T I O N

Sur une Luxation de la Cuisse, réduite suivant la nouvelle méthode de M. DUPOUY, de l'académie royale de chirurgie; par le même.

La nouvelle méthode de réduire les membres luxés, que M. Dupouy a publiée dans un excellent Mémoire, lu, il y a plusieurs années, à l'académie royale de chirurgie, sur l'*insuffisance, l'inutilité; & le danger des machines dans la réduction des membres luxés*, n'a certainement pas besoin de mon suffrage pour l'accréditer. J'ai cru cependant qu'il ne seroit pas inutile de publier l'observation suivante, ne fût-ce que pour augmenter la masse des faits qui concourent à en démontrer la solidité, malgré les contradictions que cette méthode a éprouvées de la part de l'entêtement & des préjugés. D'ailleurs, je suis charmé de saisir cette occasion, pour témoigner à ce célèbre chirurgien, dont je me fais gloire d'avoir été l'élève,

la reconnoissance que je lui dois pour tous les éclaircissémens qu'il a bien voulu me donner sur cette même méthode, & les manœuvres qu'elle exigeoit.

Vers la mi-Juillet 1771, la femme du nommé *Ranger*, laboureur de la paroisse de Thuré, près Châtellerault en Poitou, âgée d'environ quarante ans, d'une complexion maigre & délicate, allant au marché, montée sur un âne, tomba sur ses deux genoux, & se luxa la cuisse gauche. Elle ressentit sur le champ une si vive douleur dans toute cette partie, sur-tout dans l'articulation de la cuisse avec la hanche, qu'il lui fut impossible de faire le moindre mouvement pour se relever; de sorte qu'elle fut obligée d'attendre, dans cet état, qu'il passât quelqu'un pour aller avertir son mari de son accident; ce qui arriva heureusement peu de tems après. Cet homme, s'étant rendu sur le lieu, & voyant l'état fâcheux de sa femme, voulut essayer de la remettre sur son âne; mais elle ne put jamais s'y tenir, par les vives douleurs qu'elle ressentoit. Il fut donc obligé de la transporter sur son dos. Etant arrivés à leur maison, on mit la malade sur son lit, où elle resta quinze jours sans secours. Personne n'ignore la dureté avec laquelle les gens de la campagne se gouvernent. Cependant, au bout de ces tems, cette malheureuse, souffrant continuelle-

ment, & ne pouvant remuer d'aucune façon la partie malade, dit à son mari qu'assurément elle avoit la cuisse démise, & qu'il s'informât s'il n'y auroit pas quelqu'un dans le pays en état de la guérir. Des voisines officieuses lui enseignèrent un fameux rhabilleur du pays ; car malheureusement cette province abonde plus que pas une autre, en empyriques de toute espece ; &, malgré les accidens sans nombre qui résultent de leurs mauvaises manœuvres, le peuple, toujours aveugle sur ses plus grands intérêts, leur donne sa confiance par préférence aux gens qui consacrent leur vie à acquérir les lumières nécessaires pour soulager l'humanité. On appelle donc ce prétendu renoueur : voici le procédé qu'il suivit. Arrivé chez la malade, il fit découvrir le membre luxé ; &, sans autre examen, il prononça que ce n'étoit rien ; il imposa ensuite ses deux mains sur la cuisse qu'il pressa légèrement ; cela fait, il appliqua une espece de ciroëne, annonça que la malade étoit guérie, & ne revint plus.

La malade resta encore trois semaines dans cette situation ; comme je l'avois guérie dans la même année d'une péripneumonie, & qu'elle n'appercevoit aucun changement à son état, ne pouvant faire le moindre mouvement de la cuisse ni de la jambe, elle prit le parti de m'envoyer

chercher au hasard. Je dis au hasard ; car, en arrivant chez elle, sur le reproche que je lui fis de ne m'avoir pas fait avertir plutôt, elle me répondit ingenuement qu'elle n'avoit pas cru que les chirurgiens fussent des rhabilleurs.

Ayant découvert la cuisse de ma malade, & ôté l'emplâtre de ciroène dont j'ai parlé, je reconnus la luxation aux signes suivans. Premièrement la vive douleur qui se faisoit sentir à l'articulation ; l'impossibilité de mouvoir la partie en aucun sens ; la tumeur qu'on trouvoit aisément sous les muscles fessiers ; le genou porté en dedans & le talon en dehors ; enfin l'accourcissement sensible du membre qui étoit d'un pouce & demi plus court que le sain. Outre cela la malade me dit qu'elle ressentoit continuellement sous la fesse une grosseur, comme si elle y avoit un œuf ; ce sont ses propres termes. Je jugeai, d'après tous ces signes, que la luxation étoit complète & supérieure externe. Etant donc assuré de l'existence de la maladie, & voyant l'impossibilité de tenter seul cette réduction, je rassurai d'abord la malade ; je lui promis de revenir sous peu de jours pour travailler à la guérir, sans néanmoins lui promettre rien de sûr. Je me proposois de prier deux de mes confreres de venir m'assister ; mais M. Hérault, docteur en médecine de la fa-

culté de Montpellier , qui jouit depuis très-long-tems dans la province de la réputation la plus distinguée , ayant été appelé dans ces circonstances auprès d'une malade que je voyois depuis quelque tems , je lui fis part de la triste situation de cette femme : vu l'ancienneté de la maladie , il désespéra d'abord de la cure. Je lui proposai de tenter la nouvelle méthode de M. Dupouy ; il me parut gouter les procédés de cet académicien , & être très-curieux d'en voir tenter la réussite. Je priai également M. Justeau , chirurgien de Châtellerault , & prévôt de sa compagnie , qui jouit aussi dans le pays de la réputation la mieux établie , je le priai , dis-je , de venir nous aider , ce qu'il fit de très-bonne grace. L'ancienneté de la maladie lui fit craindre , comme à nous , qu'il fût difficile de réussir ; mais il crut que c'étoit le cas de tenter la nouvelle méthode. Nous étant donc rendus tous les trois chez la malade , après nous être assurés , de rechef , de l'existence de la luxation , nous procédâmes à la réduction , de la manière suivante.

La malade étant couchée sur le dos ; j'étendis la partie horizontalement contre l'autre cuisse , comme l'enseigne M. Dupouy. M. Hérault voulut bien appuyer avec ses deux mains sur les genoux , & M. Justeau

faisoit à-peu-près la même manœuvre sur les muscles fessiers, pour reconnoître la marche que faisoit la tête de l'os, & retenir en même tems un peu le corps de la malade ; car il est bon de dire qu'elle n'avoit d'autre soutien que celui-là, & le point d'appui que faisoit son autre pied, appliqué à la quenouille du lit. Ayant embrassé alors le coude-pied d'une main, & le talon de l'autre, je fis quelques extensions à droite & à gauche, sans lever la partie. M. Justeau me dit bientôt après qu'il ne sentoît plus aussi facilement la tête de l'os. Je commençai pour lors de nouvelles extensions dans le même sens que les précédentes, mais avec un peu plus de force : un instant après, nous entendîmes un petit bruit ; & la tête du fémur rentra en même tems dans la cavité cotyloïde. Nous nous en assurâmes, 1^o en ne sentant plus de tumeur sous les muscles fessiers ; 2^o par l'égalité de la longueur de l'extrémité malade & de la saine ; 3^o parce que le genou & le talon reprirent leur situation naturelle ; 4^o la femme, qui jusqu'alors n'avoit pu faire le moindre mouvement de la partie malade, éleva sa jambe sur l'autre, & me dit qu'elle ne sentoît plus d'œuf sous la fesse.

L'opération, qui ne dura en tout que cinq minutes, étant finie, je crus nécessaire, pour

plus grande sûreté, vu l'ancienneté de la luxation, de contenir la tête de l'os pendant quelque jours dans sa cavité, par un bandage. Je ne dois pas omettre que la malade fut huit jours sans pouvoir marcher; mais elle remuoit toujours la partie très-aisément. Au bout de ce tems, elle commença à se soutenir avec deux béquilles; peu de tems après, elle ne se servit que d'une: &c, insensiblement, elle a marché facilement. Il est vrai qu'il lui reste encore une légère difficulté d'agir bien librement; difficulté qui cependant diminue tous les jours: elle se sert presque toujours d'un bâton. Si cette légère infirmité faisoit révoquer en doute la réalité de la réduction, je demanderai comment il seroit possible que la malade qui, avant mon opération, ne pouvoit faire faire le moindre mouvement à la partie, & qui en fit l'instant après, eût pu marcher si promptement; d'ailleurs, qu'est devenu ce prétendu œuf que la malade ressentoit continuellement sous la fesse? Il n'est donc pas possible de douter de la réduction de cette luxation; s'il reste quelque foiblesse, on ne doit l'attribuer qu'à l'ancienneté de la maladie, qui dattoit de six semaines lorsque j'ai opéré.



SUITE DES OBSERVATIONS

Sur les soins qu'exigent les Enfans qui viennent de naître , tant pour remédier aux différens vices de conformation , que pour prévenir plusieurs accidens auxquels ils font exposés ; par M. LEVRET, accoucheur de Madame la Dauphine, &c.

§. XVI. *Du Sevrage.* Le sevrage n'est, à proprement parler, que la cessation totale de l'alaitement de l'enfant. Pour faire cette entreprise, il y a deux tems différens, l'un de nécessité, & l'autre d'élection. Dans le premier, on est souvent forcé de sevrer l'enfant, lorsque des circonstances inopinées y déterminent; au lieu que dans le second, on peut s'y déterminer volontairement: or comme tous les humains desirent naturellement leur bien-être, & que celui de la santé en est un des plus précieux, il convient de fixer le tems où il est le plus avantageux de prendre le parti de sevrer l'enfant, lorsqu'on est le maître de faire ce choix; & c'est par où nous allons commencer.

Lorsqu'on nous demande jusqu'à quel âge il convient de laisser tetter l'enfant, nous répondons, jusqu'à ce que l'enfant ait vingt dents, néanmoins autant que cela devient possible

possible, fans de grands inconvéniens. Ce n'est pas que nous croyons qu'il soit absolument impossible de réussir fans suivre strictement cette règle; mais, quand on nous demande conseil, nous devons non seulement nous faire un devoir de le donner bon, mais encore le meilleur possible; or, comme nous pensons que, pour sevrer l'enfant, on ne peut mieux faire que d'attendre qu'il ait toutes ses dents de lait, n'importe à quel âge les dernières de ces vingt dents soient sorties (a), nous ne devons point balancer à le dire, quoique nous n'ignorions pas que la multitude s'élèvera contre notre sentiment. Voici nos raisons; & nous prions nos lecteurs de faire attention qu'elles sont le résultat d'une expérience consommée.

Lorsqu'on vient de sevrer un enfant, & qu'il tombe malade pour la sortie des dents, sa bouche devient souvent brûlante; il ne veut plus manger: il ne fait que boire. Le dévoiement féreux le prend; &, s'il dure

(a) On trouve dans le livre de M. Des-Effarts, dont nous avons déjà parlé, que la plupart des enfans ont vingt-deux dents à l'âge de douze ou quinze mois, au lieu que c'est à vingt-deux mois que la plupart des enfans ont douze ou quinze dents; c'est une faute d'impression, dont l'auteur nous a fait l'aveu, & à qui nous avons promis de faire cette note, en attendant qu'il paroisse une nouvelle édition de son livre.

§ 14 OBSERVATIONS SUR LES SOINS

long-tems, ce flux le jette dans le marasme ; on ne sçait plus que lui donner de vraiment utile , & plusieurs en périssent : si on leur avoit conservé le tetton , ç'auroit été leur consolation & celle de la nature. En effet , on voit , en pareil cas , ces pauvres petits enfans se jeter dessus avec avidité , tetter quelques gorgées , & y revenir souvent ; ce qui , en les nourrissant , leur rafraîchit la bouche , leur ramollit les gencives , & par conséquent les détend ; ce qui facilite aux dents , de les amincir & de les percer. Il n'y a pas de miel , de cervelle de lièvre , de moëlle de cerf , de graisse d'ours , &c. qui vaillent , pour cela , le lait de femme fourni par la succion.

Or , comme pour sortir , les dents sont très-sujettes à faire tomber malade les enfans , & même à plusieurs reprises , jusqu'à ce qu'elles soient toutes sorties ; & que , lors de leur sortie , l'allaitement adoucit mieux cet état que tout ce qu'on pourroit faire pour servir d'équivalent , nous croyons être autorisés à dire qu'on fera toujours bien de laisser l'enfant au tetton jusqu'à ce qu'il ait toutes ses dents de lait. Il y a grande apparence que , dès les tems les plus reculés , les enfans tettoient jusqu'à ce qu'ils eussent toutes ces dents ; car il est de notoriété publique , que l'époque de cette dénomination de *dents de lait* , est presque aussi ancienne

que le monde ; ainsi nous ne faisons ici que rappeler les usages de nos anciens peres, qui suivoient en cela le vœu de la nature. Il n'y a donc pas, à notre avis, d'autre tems d'élection à limiter.

A l'égard du tems de nécessité pour sevrer les enfans, il peut avoir diverses causes déterminantes, qu'il est utile de connoître & d'apprécier. Une de ces causes, est impérieuse ; car elle dépend absolument de la volonté de l'enfant, & d'elle seule : en effet, dans ce cas qui nous surprend toujours, l'enfant se sevre de lui-même, quoique la nourrice puisse avoir encore beaucoup de bon lait ; il n'en veut plus, ni n'en veut point accepter d'autre. Nous sommes convaincus de la réalité de ce fait ; nous dirons même plus, nous avons vu quelques enfans prendre alors une aversion si grande pour le lait, qu'ils crioient, non seulement si-tôt qu'on leur en présentoit, mais aussi quand par hasard ils en voyoient. Un, entr'autres, ne pouvoit point soutenir la vue del'orgeat: cette espece de phénomène, dans ce genre, est bien étonnant sans doute ; cependant ce n'est pas encore là le plus surprenant ; c'est qu'assez ordinairement cette aversion pour le lait, vient plus souvent subitement que lentement ; & cela, sans aucune maladie, ni même indisposition. Il semble, au contraire, que ce soit une preuve

§ 16 OBSERVATIONS SUR LES SOINS

dé forte constitution , la plûpart ayant alors leurs dents de très-bonne heure : nous en avons vu en effet qui , à un an , en avoient déjà seize. Nous ne prétendons pas dire pour cela que toutes les fois qu'à cet âge , ces enfans auront acquis ce même nombre de dents , ils se dégoûteront toujours du tetton , fans que le lait en soit devenu mauvais ; mais que , plus le tempérament des enfans est fort & vigoureux , plus promptement leurs dents sortent ; & que , par raison inverse , plus les enfans sont tardifs aux dents , & plus leur complexion est foible ; ceci est en général si vrai , que la plûpart sont pour-lors menacés du nouage , maladie qui n'est que trop commune , mais dont nous ne dirons notre sentiment qu'après avoir détaillé les autres causes déterminantes du sevrage.

Une des plus ordinaires est , lorsque le lait de la personne qui allaite l'enfant , s'épuise avant que toutes les dents de lait soient forties , & que , par exemple , la mere , qui aura entrepris la nourriture , ne veut point donner de nourrice à son enfant ; ou bien que , lui en ayant d'abord donné une , il répugne invinciblement au changement de lait , (quoi qu'enlui-même , ce changement ne puisse avoir aucun inconvénient , si on donne à l'enfant une meilleure nourrice que celle qu'il avoit ,) il faudra bien qu'en conséquence

de ces répugnances, l'enfant soit sevré.

Une autre cause, non moins ordinaire que la précédente, qui peut aussi déterminer à sevrer l'enfant, c'est lorsque la mere ou la nourrice de louage sont devenues grosses avant que la dentition susdite soit complete : on peut comprendre sous cette cause déterminante du sevrage, toutes les fois que le lait fera dégénéré, & par conséquent devenu de mauvaise qualité, quoiqu'il n'y ait point de grossesse; enfin, quand la nourrice quelconque tombe dangereusement malade, & qu'on ne veut absolument pas donner une autre nourrice à l'enfant. Pour tous ces cas, les peres & les meres peuvent prendre leur parti, sans demander conseil à personne; mais il n'en est pas tout-à-fait de même, quand c'est l'enfant qui devient malade : car alors nous croyons que ce seroit manquer de prudence, que de ne pas consulter son médecin, avant que de se déterminer à ôter le tetton à l'enfant.

Mais n'importe dans quel tems, & par quelle raison on veuille se déterminer à sevrer l'enfant qui se porte bien. Comment faut-il s'y prendre? est-ce tout-à-coup, ou peu-à-peu, qu'il faut prendre son parti? Les avis sont partagés sur ce sujet; les uns voulant que ce soit de la premiere maniere, & les autres de la seconde : chacun de ces partis ont leurs avantages & leurs inconvéniens,

qui, tous bien considérés, sont si équivalens respectivement les uns aux autres, qu'ils ne méritent pas, suivant nous, d'être discutés à fond; ce qui nous engage à laisser agir à leur volonté, les personnes qui ont le droit naturel de prendre alors leur parti, d'autant plus que, sur ce point, la plupart ont presque toujours suivi, & continueront vraisemblablement de suivre, plutôt le conseil des femmes de leur connoissance, que celui de leur médecin, &c. On en peut dire autant pour les précautions que les nourrices, meres ou autres, devoient prendre toutes les fois qu'on leur ôte leurs nourrissons, & qu'elles ont encore abondamment de quoi les nourrir; quoique la plupart d'entr'elles ne soient que trop souvent la dupe de leur négligence ou de leur imprudence, ne pouvant pas se persuader qu'elles devoient se considérer, pour ainsi dire, alors, comme si elles venoient d'accoucher; & qu'en conséquence, elles devoient agir de même.

Quant aux especes d'alimens que l'enfant fevré doit prendre, & au tems le plus utile pour en faire usage, notre sentiment est de régler l'enfant à quatre petits repas par jour, lesquels seront d'abord de soupe ou de panade, soit maigre, soit grasse, ou bien de riz, soit au lait, soit au bouillon, ou encore du gruau, de la semoule ou du vermicelle; &c. & pour boisson, beaucoup plus d'eau que

de vin. Au reste , dans le courant de la journée , il est utile de mettre , de tems en tems , à la main de l'enfant , une petite croûte de gros pain rassi , bien sec , & d'une forme longuette , pour lui servir de hochet , jusqu'à ce que toutes ses dents de lait soient sorties , & il s'en trouvera très-bien , comme de lui faire faire beaucoup d'exercice en plein air , sur-tout lorsqu'il fait beau.

§. XVII. Du *rachitis* , vulgairement dit *le nouage*. Dans cette maladie , qui ne vient ordinairement qu'au sevrage , les os se ramollissent ; ce qui fait perdre leur forme naturelle aux os longs , comme sont ceux des extrémités tant supérieures qu'inférieures , sur-tout de celles-ci , à cause de la pesanteur du corps qui les fait plier en différens sens , suivant , sans doute , que la continuité des os est plus ou moins affectée , soit régulièrement , soit irrégulièrement , non seulement dans leur continuité , mais aussi dans leurs articulations les uns avec les autres , qui sont les lieux par où commence presque toujours le ramollissement ; parce que , ces parties étant les plus spongieuses , elles sont aussi les plus susceptibles de souffrir du gonflement : d'ailleurs , la superficie , qui circonscrit leur circonférence , a moins de solidité que celle du corps de l'os , dont elles sont une continuité non interrompue.

Quant à la direction qu'affectent alors le plus souvent les os longs, elle nous paroît dépendre essentiellement de la puissance des muscles qui y sont attachés; aussi voit-on que, tandis que la convexité de leur courbure se trouve du côté où il y a le moins de ces masses charnues, au contraire, leurs concavités sont, pour ainsi dire, remplies par ces masses musculieuses, qui, étant les organes de tous nos mouvemens, forcent les os longs, où elles sont attachées, à rapprocher, plus qu'elles ne devroient, l'une de l'autre leurs extrémités; en sorte que le corps de l'os ayant alors moins de résistance que les muscles n'ont de puissance, ceux-ci sont céder ceux-là : ce qu'ils ne peuvent faire qu'en leur faisant décrire une ligne plus ou moins courbe, suivant que la continuité de l'os cède plus ou moins à l'effort que l'agent susdit exerce momentanément sur lui, mais très-souvent. Et si, en général, la courbure des os des cuisses & des jambes est toujours, toutes choses d'ailleurs égales, plus considérable que celle des bras & des avant-bras, c'est que le poids du corps n'agit point du tout sur ceux-ci; &, qu'au contraire, il agit très-puissamment sur ceux-là (a), comme nous l'avons déjà

(a) Nous n'entrerons point ici dans un plus grand détail sur les causes secondaires de la courbure des os; les bornes que prescrit la voie que nous

dit plus haut. Ce qui indique de ne faire marcher ces enfans que le moins que l'on peut, jusqu'à ce qu'on y ait porté un remède suffisant; remède dont nous parlerons amplement plus bas. D'ailleurs, comme il est très-certain que plus les os sont spongieux, & plus ils sont susceptibles de se gonfler en perdant de leur solidité, tous les os qui entrent dans la composition de l'épine, depuis la tête jusqu'au bas du dos, se gonfleront donc; ce qui, en leur faisant perdre de la solidité, pourra leur permettre de s'affaïsser lorsque l'enfant sera debout; &, en s'affaïssant irrégulièrement à la colonne épinière, de prendre des courbures contre-nature, à raison de quoi il sera encore important de lever l'enfant le moins que l'on pourra pendant tout le traitement.

Les auteurs qui ont traité du *rachitis*, & il y en a beaucoup, ont indiqué les différens moyens qu'ils ont cru les plus utiles pour guérir cette maladie (a). Nous n'en avons jugé à propos de prendre actuellement pour écrire ceci, ne nous permettant pas de nous étendre davantage actuellement; & c'est, en plus grande partie, pour cette même raison, que nous n'avons rien dit du tout sur la cause première du ramollissement des os.

(a) Elle est très-exactement décrite dans les excellens Aphorismes de Boerhaave, qui sont entre les mains de tous les gens de l'art de guérir. On y trouve en effet, dans un laconisme

522 OBSERVATIONS SUR LES SOINS

blâmons aucun ; mais , comme ces auteurs n'ont pas mis la racine de garance au nombre de ces moyens , au moins comme le spécifique le moins fautif dans ce cas , & que depuis très-long-tems nous avons sur ce sujet une expérience que nous osons dire consommée , sans cependant que nous ayons la satisfaction de voir que cette méthode ait été accréditée par les praticiens de nos jours , nous croyons donc devoir la leur exposer ici de nouveau , puisqu'on réussit très-souvent en se conduisant comme il suit.

On prendra racine de garance sèche, bien mondée & coupée par petits morceaux, un gros ; on l'enfermera dans un nouet de linge, qu'on fera tremper à froid , le soir , dans seize onces d'eau bonne à boire ; & le lendemain matin , on fera bouillir cette infusion à petit feu , pendant une heure ou environ , avec demi-gros de sel végétal , pour aider à extraire la teinture de la garance ; & sur la fin de l'ébullition , on y ajoutera demi-once de miel blanc : on laissera reposer & refroidir la liqueur ; puis on la transvasera pour en faire usage , en y mêlant un huitieme ou environ de bon vin blanc.

admirable , le tems où le *rachitis* parut en Europe , les âges dans lesquels les enfans en sont le plus ordinairement attaqués , les divers degrés de cette maladie , ses signes , ses symptômes , ses causes & sa cure.

On fera prendre à l'enfant, s'il est sevré, la moitié de cette boisson, & le lendemain l'autre moitié, en distribuant cette quantité à volonté dans le courant de la journée; ce que l'on continuera sans relâche, pendant plusieurs mois de suite, & même une année, si cela devient nécessaire; & si l'enfant est encore à la mammelle, il faut que ce soit la nourrice qui prenne ce médicament, mais en quantité double chaque jour, enforte que les doses susdites dureront deux jours pour l'enfant, & qu'un seul pour la nourrice.

L'effet le plus ordinaire de cette boisson, est de provoquer un cours abondant d'urines, de débouffir toutes les parties du corps & de les fortifier. On observe que les excréments & les urines sont teints en rouge, & que la sueur l'est quelquefois aussi, mais très-rarement, excepté que l'enfant ne soit roux; ce dont il est bon d'être averti, tant pour s'assurer si on exécute ce qui est prescrit, que pour éviter qu'on ne soit effrayé de cette teinte des excréments, & qu'en conséquence on ne se dégoûte mal-à-propos de continuer le traitement.

Si l'enfant a de l'altération, comme cela arrive quelquefois inopinément, il faut ajouter à ce médicament parties égales d'eau de veau ou de poulet, ou bien de riz, même de graine de lin; retrancher le vin, & substi-

tituer le fyrop de limon au miel, & en même quantité, mais à froid.

Si l'enfant devient constipé, ce qui arrive quelquefois, on met du fyrop de pomme composé à la place du miel blanc, & en même dose, ou l'on donne de petits lavemens; ceux qui sont faits avec la décoction de pain de seigle, sont alors les meilleurs. Si, au contraire, le dévoiement survient, il faut examiner de quelle espece sont les déjections, & se régler sur ce qu'elles indiquent; si, par exemple, le flux est bilieux, on purgera l'enfant, soit avec demi-once de diaprum solutif, ou une once de manne dissoute dans un lait d'amandes douces, ou dans de l'eau de tamarin, ou bien dans du jus de pruneau noirs; mais, si le dévoiement étoit lientérique, ce qui est fort rare pendant ce traitement, excepté qu'on ne donne trop à manger à l'enfant, ou des alimens de très-difficile digestion, il faudroit mêler à chaque dose de garance, un scrupule de rhubarbe torréfiée, & substituer le fyrop de coings au miel blanc, & à pareille dose. Si enfin l'enfant rend des matieres fondues & de mauvaise qualité, ce qui est ordinairement accompagné de fièvre, de ténésie ou épreintes, de tranchées, &c. on doit suspendre l'usage du médicament, pour traiter l'enfant suivant l'espece de maladie qui se déclare : ce n'est pas que nous croyons que

la garance ait aucune part à cette diarrhée ; puisque nous voyons arriver tous les jours ces fortes de flux-de-ventre inopinément ; mais il faut ôter tout prétexte d'attribuer mal-à-propos à ce médicament un accident qui auroit pu survenir indépendamment de son usage : d'ailleurs, en supposant que ce même médicament, en remuant l'humeur du rachitis, vienne à produire la crise salutaire qui se déclare, il est à propos de laisser faire à la nature le reste, si elle le peut ; & , en cas qu'elle n'ait pas tout fait, lorsque l'enfant sera rétabli, on pourra alors achever la cure avec ce qui l'avoit mis en si bon train de se terminer.

Si l'enfant a des vers, ce qui est très-commun, on ajoûte à la garance la fougere mâle ou le *semen-contra*, &c. & on peut substituer au miel le syrop de pomme composé, animé par celui de fleurs de pêches, mais à très-petites doses, comme demi-gros au plus, & continuer plusieurs jours de suite, suivant la nécessité, ce qui doit être réglé par des personnes éclairées dans l'art de guérir. Lorsque l'enfant a le ventre gros & dur, & que ses excréments sont marbrés de couleur brune, & de flocons blancs comme du caillé, ce qui est très-souvent du chyle pelotoné qui passe debout, comme dans cet état que le vulgaire nomme *le carreau* ; il faut alors couper l'infusion de

garance avec celle de rhubarbe concassée feulement, & purger de tems en tems avec de la manne fondue dans le médicament, ou en la donnant à fucer à l'enfant comme si c'étoit des bons-bons, car il y en a qui la prennent mieux de cette maniere que de toute autre.

Lorsque les enfans sont un peu âgés dans le tems que l'on commence l'usage de l'infusion de garance, il y en a qui ne veulent pas en boire, quoiqu'il y ait du vin avec; mais, comme ils aiment tous les confitures, on mêle alors avec ces friandises de la poudre de cette racine, qu'ils prennent sans s'en appercevoir, parce qu'elle n'a ni goût ni odeur; ce qu'on peut faire également pour ceux de ces enfans qui, après avoir pris pendant plus ou moins long-tems de l'infusion de ce médicament, viennent enfin à s'en dégoûter. La dose de cette poudre, pour chaque jour, est d'un demi-gros, mais bien rendue impalpable, pour éviter que l'enfant ne rencontre rien de graveleux dans la bouche. A l'égard du choix des confitures, il est presque indifférent; néanmoins on peut suivre pour-lors les indications marquées ci-dessus, suivant les circonstances qui se présentent, c'est-à-dire, que si l'enfant étoit altéré, ce seroit des confitures aigrelettes qui conviendroient mieux que toutes autres: s'il étoit constipé, celles de

prunes ou de pommes ; & s'il avoit le dé-voient lientérique ; celles de coings, &c.

Les enfans à qui nous avons prescrit l'usage de ce médicament, modifié suivant les circonstances, comme nous venons d'exposer, n'ont ordinairement pas tardé long-tems à marcher mieux qu'ils ne faisoient auparavant, & même à se soutenir debout, sans avoir le corps arqué, comme cela arrive toujours, plus ou moins, dès que le ramollissement s'empare des vertebres des lombes, partie que le public nomme les reins ; nous pouvons même ajoûter, & avec la plus exacte vérité, que nous avons guéri quantité d'enfans qui étoient devenus si difformes à tous égards, qu'on avoit perdu l'espérance de les voir jamais marcher autrement qu'en cul-de-jatte (a), ou du moins

(a) Nous avons en main, & depuis très-long-tems, le squelette d'un de ces riquets, mort à l'âge de douze ans, dont les os des cuisses & des jambes, ceux des bras & des avant-bras, avoient été fracturés incomplètement, à la maniere dont se cassent les cerceaux neufs, lorsqu'on veut les courber outre mesure ; en sorte que toute la table située du côté de la convexité de chacun de ces os, avoit été fracturée complètement, tandis que celle du côté opposé, occupant la concavité de ces mêmes os, avoit résisté en partie. Ces fractures, qui représentoient un V conforme renversé, considérant le sujet debout, étoient toutes situées vers la partie moyenne du corps

§ 28 OBSERVATIONS SUR LES SOINS

de ne pouvoir se passer de béquilles le reste de leur jours, & que de ceux-ci les os longs se sont redressés, sinon en totalité, au moins en plus grande partie; & même que quelques-uns de ces enfans sont redevenus depuis si bien conformés, que, si on n'étoit point aussi sûr qu'on l'est de l'existence de leur état passé, on auroit beaucoup de peine, non-seulement de le croire, mais aussi de se persuader qu'avec si peu de chose, en apparence, on puisse parvenir à produire réellement d'aussi grands effets; & nous ne dissimulerons pas que ces succès ont quelquefois surpassé nos espérances, en comblant nos desirs. Enfin croiroit-on qu'avec ce médicament, nous ayons guéri, il y a quinze à seize ans, aux yeux de gens très-clairvoyans, un enfant qui, indépendamment de tous les effets ordinaires du ramollissement des os, étoit devenu hydrocéphale, au point d'avoir toutes les sutures du crâne considérablement écartées, & qui aujourd'hui fait déjà un très-beau cavalier, fils

de l'os, & en embrassoient les trois quarts, ou environ : elles s'étoient réunies au gré de la nature, comme le prouve le cal qui en fait la soudure, traversant la cavité de l'os, & laissant extérieurement une légère dépression lamdoïde. Toutes les fractures survenues dans ce sujet prouvent sans réplique que la fracture incomplète des os longs est possible, au moins dans les riquets.

unique

unique d'une famille très-respectable & fort riche (a). Il a quinze à seize ans.

Il faut convenir que si ce remède agit puissamment contre le ramollissement des os, poussé même à l'extrême, il faut avoir dans ces cas plus de persévérance pour réussir, que le mal n'a d'opiniâtreté à céder à son efficacité; sans quoi on n'obtient qu'une cure palliative, d'où il résulte qu'on ne sçau-roit s'y prendre trop-tôt; parce que, plus on s'y prend tard, plus on trouve de difficultés à lever, d'obstacles à surmonter, & d'empêchemens à vaincre. Nous avons remarqué, d'ailleurs,

1^o Que la rougeole, la petite-vérole, les fièvres putrides, même les malignes, lorsqu'elles ne tuent point les riquets, elles augmentent considérablement le ramollissement de leurs os; mais, si on entreprend

(a) C'est de ce jeune homme, alors âgé de trois à quatre ans, dont nous avons parlé à la page 24 de notre livre intitulé : *Essai sur l'Abus des règles générales, & contre les préjugés qui s'opposent aux progrès de l'art des accouchemens, contenant succinctement, & à la portée de tout le monde, 1^o la manière de se conduire pendant la grossesse, le travail de l'enfantement, les suites de couche; 2^o le choix des nourrices, l'allaitement; la dentition & le sevrage des enfans, &c.* On trouvera ce livre chez l'auteur, & chez Didot, le jeune, libraire à Paris, quai des Augustins, près le Pont Saint-Michel, à Saint-Augustin.

le traitement dans la convalescence, ils ne tardent pas à se fortifier de toutes manières ; en sorte qu'on diroit volontiers que la maladie qui a précédé, a disposé le sujet à recevoir plus utilement le remède, que si ce même sujet n'avoit pas eu quelques-unes de ces maladies.

2^o Que, lorsque le rachitis est produit par les vices, soit vénérien, soit scrofuleux, soit scorbutique, la garance ne fait au plus que pallier le mal, si on ne se sert que de ce médicament pour traiter l'enfant ; mais que, si on associe à ce traitement le spécifique contre le vice qui complique le ramollissement des os, & qu'on se donne toute la patience nécessaire pour réussir en pareille occurrence, on en vient très-souvent à bout.

3^o Que, si dans les mêmes vices on n'emploie que les spécifiques qui y sont appropriés, ces spécifiques n'empêchent le progrès du ramollissement des os, que dans le cas qu'ils en étoient la vraie cause ; encore ne s'apperçoit-on pas ordinairement de changement en bien, que fort long-tems après que ces enfans sont sortis de la convalescence.

4^o Que, si, au contraire, on a rendu le traitement mixte, on réussit souvent beaucoup mieux, & plus promptement que si on n'avoit point fait usage de la garance, en

traitant les autres vices suivant leur espèce particulière, & avec leurs spécifiques particuliers.

5° Que, dans les cas où le rachitis ne dépend, ni n'est compliqué d'aucun des vices susdits, le traitement du nouage seul devient bien moins difficile que dans les cas précédens ; néanmoins, relativement à quantité de circonstances que tout le monde peut pressentir, & dont les principales sont, suivant le degré de confiance qu'on a dans le remède, l'exactitude à le faire prendre comme il est prescrit, la constance qu'il faut avoir pour en retirer le fruit, & l'attention de le varier suivant les différentes circonstances qui peuvent se présenter pendant le cours du traitement.

6° Que le premier effet du remède sur les os même, est d'en borner le gonflement ; & le second, de donner de la solidité à leur texture : on s'apperçoit du premier de ces effets, lorsque les poignets & les chevilles des pieds ne grossissent plus ; & du second, quand l'enfant commence à se redresser, & à marcher moins difficilement que précédemment.

7° Que, suivant que ces deux signes paroissent plutôt ou plus tard, ils annoncent ordinairement le plus ou le moins de facilité à guérir l'enfant, le plus ou le moins

§ 32 OBSERVATIONS SUR LES SOINS

de tems qu'on sera obligé d'employer pour arriver à ce but ; disons plus , si le progrès est rapide , n'importe dans quel tems du cours du mal on a commencé à faire usage de la garance , c'est une preuve assez sûre que ce vice de la masse du sang , est le seul qu'on ait à combattre , mais par la raison des contraires.

8° Que , si on est plusieurs mois sans voir aucun progrès en bien , il faut se méfier de quelque complication cachée , en faire scrupuleusement la recherche , afin de ne pas laisser aggraver le mal ; & , en faisant cette faute , d'attribuer injustement à la garance , d'être la cause des mauvaises tournures que la maladie pourroit prendre , ou de penser que ce médicament n'est pas le vrai spécifique du ramollissement des os , comme nous sommes en droit de le croire , y étant autorisés par un assez grand nombre de réussites , pour ne nous pas laisser éblouir par des apparences trompeuses.

9° Qu'il paroît , par tout ce que nous avons pu pénétrer d'après notre expérience , que la cause quelconque qui produit ordinairement le ramollissement des os , est la même que celle des croûtes laiteuses & du muguet ; & que ces effets différens sont relatifs , dans ces trois cas , aux parties qu'elle affecte. Ce qui nous le fait penser , c'est que

la garance a également guéri des enfans qui avoient des croûtes laiteuses, en même tems que le ramollissement des os ; & que si elle n'est point applicable au muguet, c'est que, dans cette maladie, où toutes les premières voies sont horriblement affectées de la crise subite de l'humeur morbifique, ces mêmes voies ne sont pas en état de faire aucune fonction propre à faire profiter l'œconomie animale de la vertu réelle de la garance ; ensorte que, dans cette tournure de crise, la racine de garance ne peut y être utile à aucuns égards.

10° Nous terminerons ces remarques, en faisant observer que nous avons eu soin de ne pas donner plus d'extension qu'il ne falloit à l'application de la racine de garance dans les cas du ramollissement des os, occasionné par un vice particulier de la masse du sang : vice dont nous avouons ne connoître la cause que trop conjecturalement, pour en dire publiquement notre sentiment ; nous bornant seulement, au moins quant à présent, à reconnoître l'existence de cette cause, par les divers effets qu'elle ne produit que trop souvent, & dont il nous seroit bien glorieux de diminuer les ravages.



S U I T E

Du Mémoire & Observations sur les Abscess, les Fistules, les Ulceres & les Caries de la voûte du Palais; par M. JOURDAIN, dentiste, reçu à Paris.

Ce que j'ai dit dans la première partie de ce Mémoire, doit être regardé comme la théorie sur laquelle il faut asséoir le traitement le plus convenable, dans lequel on doit, en détruisant la cause par les secours de la médecine, lorsque le cas le requiert, veiller également, par ceux de la chirurgie, à ce que la maladie ne se propage pas sur des parties saines; sans, toutefois, se livrer à des opérations souvent inutiles, & quelquefois dangereuses. On doit d'abord observer que la carie peut occuper différentes places, c'est-à-dire qu'elle peut être située en devant, ou proche les dents incisives & les canines, & avoisiner alors le conduit palatin antérieur, & la lame maxillaire postérieure & alvéolaire. Dans cet état, les différentes parties, desquelles je viens de parler, seront en danger, si on ne se conduit pas prudemment.

Si la carie est placée sur des parties latérales & internes de la voûte palatine, elle avoisine les dents molaires qu'elle peut exposer, ainsi que leurs alvéoles, & s'étendre

jusqu'aux sinus maxillaires, & y occasionner les plus grands ravages

La carie peut encore occuper la ligne qui, dans la jeunesse, partage la voûte palatine en deux portions égales; alors les deux côtés s'altéreront; & cette altération pourra se communiquer au vomer, & de-là, aux autres parties internes du nez, & les détruire.

Enfin, lorsque la carie attaque les parties postérieures de la voûte palatine, on doit appréhender la perforation du voile du palais, & la destruction de la luette.

Quant aux caries qui ont lieu du côté des fosses nazales; tant antérieures que postérieures, on doit les redouter davantage que celles dont j'ai parlé ci-dessus; parce que ces dernières sont, 1^o continuellement abreuvées du mucus; 2^o qu'elles sont plus cachées, & que d'ailleurs elles sont environnées de parties dont la destruction s'opère facilement: telles que les lames spongieuses, les cornets, les cloisons des sinus maxillaires; celles des conduits nasaux; &c. Il n'est pas moins essentiel de sçavoir que la carie a trois degrés différens. Dans le premier, il n'y a souvent que le premier feuillet de l'os qui est attaqué, sans que ceux qui le suivent le soient. L'os altéré est alors moins blanc que celui qui est sain. Quand cette carie est bien découverte,

elle s'exfolie presque toujours d'elle-même : la nature en fait les frais ; & il y auroit du danger à vouloir instrumenter. Cette carie est ordinairement la suite des abcès simples, dont le pus n'a pas séjourné assez long-tems pour faire de plus grands ravages.

Dans le second degré, l'os acquiert une couleur différente, suivant la nature des vices que j'ai exposés ci-devant, quoiqu'elle puisse encore dépendre d'une cause simple. Néanmoins, cette carie pénètre le tissu spongieux, mais elle n'attaque pas encore l'os complètement. Si elle paroît comme détachée de la circonférence de l'os sain, on peut l'en séparer totalement avec un élévatoire : au contraire, si elle est encore adhérente par quelques-unes de ses parties, il est mieux de la toucher avec l'eau mercurielle, l'esprit de sel, celui de vitriol, plutôt qu'avec l'huile de camphre, dont la salive & les autres fluides aqueux détruisent les effets (a). Ces différens moyens m'ont paru plus favorables que ces destructions outrées que l'on fait presque toujours avec les rugines, les gratoirs & les perforatifs. Ces derniers procédés s'étendent presque toujours sur les parties voisines de l'os sain, dont les sucs s'altèrent ; ce qui

(a) Traité de Chymie, suivant les principes de Sthal, par M. de Machy, Tome IV.

Ibidem., sur la Liqueur glaciale d'Antimoine.

produit des caries qui n'auroient pas lieu , si on se conduisoit différemment. En un mot, on ne verroit pas des maladies, quelquefois fort simples , durer des tems infinis. On s'expose de plus à détruire la dernière couche osseuse, à perforer l'une ou l'autre membrane , la pituitaire , ou celle qui est propre au palais , & à donner lieu à une communication des fosses nazales avec le nez ; cet accident est d'autant plus grave, qu'il n'est pas toujours possible de remédier à cette fistule, si ce n'est pas des pièces artificielles.

Dans le troisième degré, l'os est complètement attaqué. Sa couleur, sa forme & sa structure sont aussi complètement changées ; il est comme criblé ou vermoulu. Dans cette circonstance , il faut hâter les exfoliations par les moyens que j'ai indiqués. Comme cette carie est presque détachée de l'os sain , on sent l'inutilité des instrumens que j'ai rejettés ci-dessus. J'ai été dans le cas de voir quelques malades que l'on avoit traités suivant la méthode que je proscriis ; & je puis assurer avoir trouvé des délabremens si certainement inutiles, que j'ai retiré des os sains & brisés. J'ai même eu encore occasion de donner mes soins à un malade auquel on entretenoit depuis long-tems quatre fistules qui dépendoient de la perforation inutile de la lame maxillaire externe. La perte des dents

fut suivie de celle de plusieurs portions alvéolaires. Dans cette circonstance, j'ôtai les esquilles des os sains; de toutes les fistules des gencives qui répondoient à celles des os, je ne fis qu'une plaie que j'abandonnai à la nature, ce qui débarrassa le malade des pansemens douloureux qu'on lui faisoit tous les jours, & le guérit en trois semaines. Quant aux caries réelles qui existoient, & que l'on avoit cherché à briser, je me contentai de les toucher avec l'eau mercurielle; & leurs exfoliations se firent sans fatiguer le malade (a).

Le beurre d'antimoine, la pierre à cauterer même, quand on sçait s'en servir avec prudence, ne sont point aussi nuisibles dans les fongosités du palais, que quelques praticiens le croient. Les médicamens les plus avantageux, sont souvent dangereux entre des mains peu habituées à s'en servir: alors les fautes dépendent de l'artiste.

(a) Quoique ces faits n'aient point de rapport aux maladies du palais, cependant j'ai cru devoir en faire part, pour faire sentir les inconvéniens de cette pratique; j'ai encore soigné un malade, auquel, sur un simple soupçon, on avoit ôté un dent, & percé le sinus. Cette partie fut reconnue saine en présence de M. Despérieres & de M. Morand, pere. j'ôtai les rampons de coton, &c. j'abandonnai tout à la nature, & le malade guérit promptement. Il n'est pas étonnant que, d'après une pareille conduite, les maladies des sinus maxillaires soient si fréquentes.

Comme l'expérience prouve encore le peu d'effets des baumes que l'on emploie pour panser les plaies du palais, attendu que ces remèdes sont altérés par la salive ou par le mucus, que la plus grande partie en est même entraînée du côté de la bouche, & de-là dans l'estomac ; c'est dégoûter le malade mal-à-propos, agacer même les fibres de l'estomac : en un mot, c'est traîner en longueur une maladie dont on pourroit abrégier le traitement, en le confiant, en partie, aux soins de la nature. Enfin, si c'est pour s'opposer à une plus grande putréfaction de la suppuration, que l'on a recours aux baumes, je crois que des injections réitérées & des gargarismes convenables, que le malade peut faire très-souvent lui-même, remédieront à ce que l'on craint : en un mot, ce seroit avancer un paradoxe, de soutenir que ces différens baumes facilitent les exfoliations. Ce que j'ai dit de la salive & du mucus, à cet égard, suffit pour convaincre du contraire : d'ailleurs, je ne leur ai pas encore l'obligation de m'avoir procuré cet avantage. Ils ont toujours trompé mes espérances, & les desirs des malades d'être guéris promptement. Enfin, comme la nature tend toujours à se débarrasser de ce qui blesse ses fonctions, on doit donc chercher tous les moyens de répondre à ses vœux, en mettant les ca-

ries bien à découvert, en débridant tous les sinus fistuleux, en ne permettant pas qu'il reste des especes de ponts, sur lesquels le pus soit retenu pour donner lieu à de nouvelles fistules (a). De plus, comme les extrémités des vaisseaux des plaies doivent être regardées comme autant de petits cauterés, dont la nature se sert pour se débarrasser de l'humeur morbifique qui a donné lieu à la maladie, on sent la nécessité qu'il y a à tenir la plaie simplement & suffisamment ouverte, pour qu'elle se dégorge, & que les exfoliations des os cariés, se fassent librement. Si on bourre les plaies, l'humeur se résorbe dans les parties voisines, entretient & renouvelle la maladie, jusqu'à ce que la nature, plus sage que l'artiste, fasse une irruption imprévue, qui devient quelquefois aussi utile quelle est dangereuse dans de certains cas. Pendant que tout ceci se passe à l'insçu du chirurgien peu circonspect, les bords de la plaie se raccornissent; & il en résulte une fistule, qu'il n'est plus possible de réunir complètement, tels moyens que l'on employe alors.

Je ne crois pas enfin que le caustique actuel soit aussi avantageux pour les maladies du palais, qu'on pourroit se l'imaginer; l'é-

(a) Ce que je recommande ne doit point autoriser l'abus des instrumens, ni ces destructions inconsidérées & toujours nuisibles.

loge qu'en font les anciens , doit être considéré d'un œil attentif. On ne peut douter de l'irritation qu'il occasionne ; & , si l'on veut considérer la structure de la membrane pituitaire , & la délicatesse des os qui l'avoi-
sinent & qu'elle recouvre , on ne se servira sans doute de ce moyen chirurgical, qu'avec bien du ménagement , dans la crainte d'oc-
casionner encore des délabremens consi-
dérables , & d'établir la communication du nez avec la bouche. On doit veiller scrupuleusement à ce que cet accident arrive le moins souvent qu'il est possible , & à ne pas détruire la membrane du palais ou la pituitaire , quand l'une ou l'autre subsiste. En un mot , quand un malade a éprouvé infructueusement , pendant soixante & dix jours de suite & très-régulièrement , l'application du caustère actuel , pour une tumeur fongueuse , située dans le sinus maxillaire , avec carie ; quelle confiance peut-on avoir à un pareil moyen , qui ne fit que mettre le malade à l'extrémité , augmenter la tumeur , & la rendre incurable par la suite des accidens qui résulterent de cette méthode (a) ? De tout ce que j'ai dit dans ce Memoire , il est aisé de conclure qu'on doit varier son traitement & ses opérations , eu égard aux

(a) Je donnerai incessamment l'histoire de cette maladie , ainsi que quelques Observations rares sur des maladies des sinus , & que j'ai soignées.

causes & aux circonstances; qu'on doit toujours avoir en vue les intérêts de la nature, & être persuadé qu'une conduite sage & réfléchie, & un traitement bien ménagé, méritent mieux l'estime & la confiance du public, que ces écarts de pratique qui déshonorent l'art & l'artiste. Au surplus, les observations que je vais exposer, sont les fruits de mon expérience; je laisse aux gens de l'art à les apprécier, & à en tirer les conséquences qu'ils jugeront à propos.

OBSERVATION I. Au mois de Mars 1766, je fus mandé chez M. Noël, près la place de la Bastille. Ce malade s'étoit fait ôter une dent quelque tems auparavant; mais ses affaires ne lui ayant pas permis de s'affujettir aux précautions convenables pour éviter la fluxion qui survient quelquefois après cette opération, il en eut une si violente, qu'elle se termina par un abcès à la voûte du palais, dont le pus se fit jour extérieurement & supérieurement entre la dent canine & la petite incisive du côté droit. La plaie de la dent ôtée, qui étoit une seconde petite molaire, devint fistuleuse, & eut une communication avec la première fistule extérieure, & le dépôt du palais. Le pus avoit donc deux issues, mais qui n'étoient pas suffisantes pour vider la partie la plus grossière de l'humeur purulente de la tumeur du palais. Le malade se

refusant aux opérations convenables en pareil cas, & qui consistoient à ouvrir la tumeur du palais, & à interrompre la communication des trajets fistuleux, il fallut se réduire aux injections pendant près de six semaines. Elles furent inutiles : les dents canines, incisives, & la première petite molaire, devinrent très-chancelantes ; il fallut même les ôter. La boîte alvéolaire de la première dent extraite, se détacha d'elle-même ; mais, comme le pus s'étoit infiltré, par préférence, du côté du palais, la tumeur en subsista ; augmenta même ; & le malade commença à sentir de l'embarras dans le nez : cette circonstance le détermina à s'abandonner totalement à mes soins. On doit bien pressentir que le séjour du pus avoit produit des effets, tant sur le périoste que sur l'os de la voûte du palais. Maître d'agir à mon gré, j'ouvris la tumeur du palais ; il en sortit un pus fétide & de très-mauvaise odeur. La sonde me fit ensuite découvrir qu'une portion de la voûte palatine & de la lame maxillaire qui y répondoit, étoient cariées. Comme ces parties étoient chancelantes & presque détachées, je les emportai tout-à-fait (a). L'impression que la sonde fit sur la membrane pituitaire, m'assura qu'elle étoit découverte. En effet, le malade éternua

(a) La portion palatine étoit de la longueur & de la largeur de l'ongle du doigt indicateur.

plusieurs fois de suite. Je pansai la plaie avec de la charpie molle & sèche pendant quelques jours ; le malade reprit le même jour ses occupations ordinaires ; il employa les gargarismes convenables : le cinquième jour , tout fut abandonné à la nature , & le douzième , tout fut terminé. MM. Beauché , Desjardins & Burdins, chirurgiens, ont vu ce malade.

OBS. II. Dans la même année, le sieur Broch, huissier, eut une fluxion violente à l'occasion de plusieurs racines de dents cariées. Le nez & la lèvre supérieure se gonflèrent considérablement. Le palais fut entrepris par une tumeur fongueuse de la grosseur d'un moyen œuf de pigeon ; le malade mouchoit beaucoup de pus : de plus, il y avoit une fistule, dont le trajet s'étendoit depuis la petite incisive, jusqu'à la première grosse molaire du côté gauche supérieur, le long des lames maxillaires & alvéolaires. Comme le cas étoit urgent, j'ôtai d'abord toutes les dents & les racines cariées, qui me parurent être la vraie cause de la maladie ; ce qui fit cesser la fistule : ensuite, j'emportai l'excroissance du palais ; je mis l'os complètement à découvert, & il étoit carié. La membrane pituitaire étoit aussi perforée en différens endroits, ce qui faisoit que le malade mouchoit du pus, comme je l'ai annoncé ci-dessus. Je pansai la

la plaie avec de la charpie molle & sèche le premier jour, & j'ordonnai des gargarismes émolliens & détersifs. Lorsque toute l'inflammation fut dissipée, je touchai l'os carié avec l'eau mercurielle, & je pansai comme ci-devant. Cette conduite, bien observée pendant huit jours procura, l'exfoliation de l'os carié dont la substance, étoit complètement entreprise : alors les gargarismes passoient dans le nez, & la communication pouvoit avoir le diamètre d'une forte plume à écrire. Je ne changeai point la façon de panser ; je me contentai d'observer la marche du prolongement des fibres de la membrane du palais. Lorsque ce prolongement étoit inégal, je le réprimois avec la pierre infernale : de cette façon, & au bout de six semaines, à compter du jour des premières opérations, la plaie a été complètement réunie. Quelques années avant, un parent de ce malade eut une maladie à-peu-près semblable, mais les pansements, peu entendus, ont laissé la plaie fistuleuse ; ce qui oblige ce dernier à porter une plaque, au lieu que le mien, que M. Bringaud, D. M. a suivi pendant sa maladie, est à l'abri d'un pareil inconvénient.

OBS. III. Au mois d'Avril 1768, l'épouse de M. Massonet, procureur du roi de Dainvault, me fut adressée pour lui donner mes soins, à l'occasion d'une fistule qu'elle

avoit à la partie antérieure & alvéolaire de l'os maxillaire supérieur du côté gauche, entre une grande & une petite incisive. Il y avoit, à la partie latérale interne & postérieure de la voûte palatine de ce côté, une élévation assez considérable, sans douleur ni changement de couleur à la membrane du palais. On distinguoit, depuis la plus haute élévation de cette tumeur, jusqu'à l'arcade maxillaire & postérieure interne, une ligne saillante qui paroissoit être un canal de communication avec la fistule de laquelle j'ai parlé plus haut. L'introduction de la sonde, par la fistule, m'assura du fait. Les dents étoient d'ailleurs très-saines ; la seconde grosse molaire étoit seulement fort chancelante : son extraction ne nous découvrit rien de nouveau. Tout ce que j'ai pu sçavoir de la cause de cette maladie, est que, quelques années avant les accidens que j'ai détaillés, la malade étoit tombée sur ce côté ; & que, du moment de cette chute, la dent en question avoit été douloureuse, & s'étoit ébranlée par degrés ; qu'elle avoit donné lieu à différentes fluxions qui s'étoient dissipées par les moyens simples & connus. D'après ce rapport, je crus devoir regarder cette maladie comme l'effet de la compression qu'avoient éprouvée les fibres du tissu spongieux de l'os maxillaire, lors de la chute ; que de-là, il s'en étoit suivi le déran-

gement de quelques-unes des fibres de cet os, & l'épanchement des suc's osseux, dont l'accumulation avoit distendu, par degrés, la lame osseuse la plus foible. Quant aux fluxions, on pourroit les regarder comme un effet consécutif de la premiere cause, & comme la suite de l'ébranlement de la dent qui, dans de certains momens de la mastication, tirailloit le périoste, l'irritoit & donnoit lieu à l'engorgement des vaisseaux, &c.

Pour ne rien faire au hasard, & de l'avis de M. Moreau, chirurgien-major de l'Hôtel-Dieu, alors présent, j'aggrandis la fistule extérieure; je fis une incision sur toute l'étendue de la tumeur du palais; je mis un morceau d'éponge préparée dans cette dernière plaie; je fis les injections nécessaires, par la fistule, & la malade employa les gargarismes convenables. Cette conduite ayant été observée pendant environ quinze jours, mais infructueusement, je me déterminai à bien découvrir la ligne saillante du palais, & à toucher avec l'eau mercurielle: le troisième jour, le canal fut découvert par l'exfoliation de la lame osseuse que j'avois touchée. J'eus soin de ne laisser subsister aucune inégalité. La fistule extérieure fut abandonnée aux soins de la nature. La plaie du palais fut pansée mollement avec le miel-rosat & l'eau vulnéraire, je travaillai en même

tems à la réunion de la plaie ; & , en six semaines , la malade fut en état de partir pour se rendre chez elle.

OBS. IV. Au mois de Janvier 1769 , je fus mandé par M. A. Petit , D. M. & professeur royal , pour examiner la bouche d'une dame âgée d'environ vingt-deux à vingt-trois ans , d'une conduite irréprochable à tous égards , ainsi que son mari ; les suites le prouveront. Il y avoit environ six mois que cette dame s'étoit piquée la voûte du palais , avec une grosse arête de morue. Cette piqure , qui vraisemblablement s'étoit étendue jusqu'au périoste , fut suivie d'une inflammation qui se termina par une tumeur également inflammatoire , à la partie un peu latérale & postérieure de la voûte du palais , du côté gauche. Les soins que l'on donna à cette tumeur ne furent pas d'abord bien réfléchis , & la tumeur augmenta ; on chercha alors à la détruire par les caustiques , pendant environ quatre mois. Cette tumeur s'irrita , s'augmenta , s'ouvrit , & donna lieu à un ulcere de la largeur d'une pièce de douze sols , avec des bords mols & d'un assez mauvais caractère. De plus , le centre de cette tumeur étoit occupé par une espece de champignon , avec un petit pédicule qui jettoit des racines sur la partie postérieure du voile du palais : tout cela faisoit craindre le cancer.

La malade, de son côté, avoit mandé une autre personne de l'art, pour consulter, avec M. Petit & moi. Les avis furent partagés, & sur la nature de la maladie, & sur le traitement. La bouche & les dents étoient d'ailleurs très-saines. Nous n'eûmes point de confiance, M. Petit & moi, au vice scorbutique, catarrhale, &c. que le consultant appelé alléguoit. Ce dernier crut encore que le nez étoit rempli de fongosités ; mais, comme la malade mouchoit bien nous pansâmes différemment : elle fut confiée à mes soins.

Nous étions convenus, M. Petit & moi, d'emporter la fongosité ; de mettre l'os à découvert pour le traiter suivant l'état où nous le trouverions : j'opérai en conséquence. L'hémorragie ne fut pas considérable ; j'en arrêtai les progrès en appliquant sur la plaie un plumaceau de charpie trempée dans une eau stiptique. La malade passa assez bien la nuit ; elle eut seulement un léger mouvement de fièvre.

La levée du premier appareil me fit découvrir une portion de la voûte palatine, qui étoit cariée du diametre d'environ une pièce de douze sols, mais moins ronde du côté de la partie postérieure de cette voûte, proche le voile du palais. Cette portion d'os étoit comme perforée, & vermoulue dans différens endroits ; je la touchai avec

Peau mercurielle : l'exfoliation complète s'en fit le neuvième jour. Jusqu'à ce moment, il n'y eut point de communication du nez avec la bouche ; la membrane pituitaire subsistoit du côté des narines.

L'embarras étoit de détruire une seconde carie latérale, qui occupoit le bord postérieur de la voûte du palais, & proche de son voile. Les racines de la fongosité fournissoient des tubercules & des espèces de champignons, qui me faisoient craindre une destruction considérable de ce voile, & une incommodité réelle pour toute la vie ; car il y a peu d'exemples que l'on puisse y remédier, eu égard à la mobilité de cette partie, qui sembloit même s'opposer à l'usage de l'instrument tranchant. Les caustiques me parurent donc mériter la préférence ; mais leur choix demandoit des égards. S'ils eussent été trop foibles, ils auroient été infructueux ; & , pendant ce tems, les fongosités se seroient propagées, & d'ailleurs nous n'aurions fait qu'exciter une inflammation inutile. L'épanchement des caustiques violens me fit balancer sur leurs avantages. Cependant je m'arrêtai à ces derniers, persuadé qu'avec de l'attention je diminuerois beaucoup de leurs inconvéniens. Enfin, assuré de la conduite de la malade, & eu égard à sa jeunesse, je ne m'effrayai point de la perforation du voile du palais, & de la

SUR LES ABCÈS, LES FISTULES, &c. 551
communication qu'il y auroit alors acciden-
tellement de cette ouverture avec les fosses
nasales postérieures ; communication qui
avoit déjà lieu, en partie, par l'exfoliation
de la deuxième carie postérieure & latérale.

Pour obvier à cet inconvénient, & à
l'augmentation de celui qui devoit résulter
de la destruction indispensable des fongos-
ités du voile, je fis faire une plaque d'or
très-mince, avec un prolongement qui de-
voit s'appliquer sur l'ouverture complète
du voile. Des parties latérales & antérieures
de cette plaque, ressortoient deux autres
prolongemens qui devoient s'attacher de
chaque côté à une des dents molaires, les
plus proches du voile.

Tout étant ainsi disposé, j'ajustai un mor-
ceau de pierre à cautere sur mon porte-
pierre infernale. Je garnis mon doigt indi-
cateur droit, d'un linge en plusieurs doubles,
que je portai aux parties inférieures des fon-
gosités ; &, de la main gauche, je touchai
ces fongosités, en suivant toujours, du doigt
enveloppé, la marche de la pierre à cautere,
dont l'application ne dura que le tems que
je crus nécessaire pour attaquer le fond &
les racines des fongosités. De cette façon,
il ne se fit aucun épanchement ; la malade
se lava la bouche, à plusieurs reprises, avec
de l'eau tiède ; & elle n'éprouva de dou-
leurs réelles, que pendant l'application du

caustique. Un plumaceau de charpie sèche, que je contins avec la plaque ci-dessus décrite, composa tout l'appareil. Au bout de quelques jours, les escares, qu'avoient formées la pierre, tomberent. Alors la plaie du palais & celle du voile pouvoient avoir ensemble environ huit lignes d'étendue; sa plus grande évafion étoit du côté du voile, ce qui établit la communication avec les narines postérieures, au point que la malade ne pouvoit ni boire, ni manger, ni parler, fans la plaque que je lui avois fait construire. La réunion de cette plaie, fut regardée comme douteuse, & même comme impossible. Le palais étoit en bon état; la réunion se faisoit de ce côté. La plaie du voile n'étoit plus fongueuse; & je n'avois plus à craindre de nouveaux accidens.

Séduit par l'avantage réel de certains médicamens dans bien des cas, j'y eus recours; je pansai d'abord avec le baume du Commandeur, le miel-rosat, &c. je conseillai les gargarismes détersifs: mais cette conduite fut inutile. La malade se désespéroit par le mauvais goût & par l'âcreté de la gorge qu'elle éprouvoit. Tout bien considéré, je m'en tins à la charpie sèche, que je renouvellois tous les jours. Je m'attachai à avoir un prolongement toujours égal des portions charnues du voile, qui tendoient à se rapprocher. Insensiblement, le trou di-

minua de moitié ; ensuite du quart ; & ainsi par degrés , au point qu'au bout de quatre mois , à compter du jour de la première opération , il n'y avoit plus qu'une fistule du diamètre de la tête d'une épingle ordinaire (a). Quelques applications de la pierre infernale la consolidèrent complètement. Depuis ce moment , la malade ne s'est pas ressentie du plus léger inconvénient dans cette partie. Cette observation semble prouver qu'il faut souvent écouter la nature , & ne la pas trop soumettre au préjugé (b).

OBS. V. En 1770, madame de *** eut un éréfipèle boutonneux qui lui entreprit le nez , les lèvres , se communiqua à la voûte du palais , & y occasionna un dépôt phlegmoneux , qui s'ouvrit de lui-même , & resta fistuleux. L'ulcère augmenta par degrés ; ses bords se renversèrent , & son centre se remplit d'une tumeur fongueuse de la grosseur d'une moyenne cerise. Quelques personnes que la malade consulta ; n'ayant pas regardé cet état avec assez d'attention , la malade suivit leur avis , & s'abandonna aux événemens. Mais , comme les accidens augmentoient , cette malade

(a) M. Petit a bien voulu suivre ce degré de réunion.

(b) M. Miffa , docteur en médecine , MM. Guyénot & de l'Aulne , chirurgiens , ont vu cette malade,

crut devoir consulter quelques personnes plus instruites, ou du moins plus réfléchies ; & elle fit choix de M. Guyénor, maître en chirurgie, qui voulut bien la confier à mes soins. Je détachai la fongosité avec le bout du doigt, & l'os se trouva carié de la grandeur & de la largeur de l'ongle du doigt annulaire. Il étoit même déjà détaché en partie, ce qui me détermina à l'emporter tout de suite, en le soulevant avec un petit élévatoire. La membrane pituitaire n'étoit point perforée, comme je m'en assurai en portant la sonde, tant du côté du nez que de celui du palais. Je pansai la plaie avec de la charpie sèche ; j'ordonnai les gargarismes détersifs ; je touchai les bords de l'ulcère avec un mélange de miel-rosat & de collyre de Lanfranc ; &, en peu de tems, la malade fut guérie. Enfin il n'est pas douteux que j'étois le maître de faire une maladie grave, d'une qui étoit très-simple ; il suffisoit pour cela de commencer le traitement par les fosses nasales. De cette dernière façon j'aurois détruit la membrane pituitaire qui étoit saine, j'aurois établi une communication du nez avec la bouche ; &, en tamponnant & bourant la plaie, je l'aurois rendue fistuleuse, & la malade se seroit trouvée réduite à porter un obturateur.

OBS. VI. Au mois d'Avril dernier, M. Bataille, maître apothicaire, m'adressa un parent

SUR LES ABCÈS, LES FISTULES, &c. 555
de M. Batiffier, trésorier de France, demeurant quai de Bourbon, isle Saint-Louis. Le malade dont il étoit question, venoit d'éprouver une fluxion violente, à l'occasion de la carie d'une grande & d'une petite dents incisives de la mâchoire supérieure du côté gauche. Le nez, la lèvre & la voûte du palais étoient entrepris. Cette fluxion s'étoit terminée par un dépôt phlegmoneux qui occupoit le dessous de la lèvre, & avoit fait une fusée sur la voûte palatine de ce côté, & le long de l'arcade interne maxillaire. L'extraction des dents fut suivie de beaucoup de pus, & le vuide qui en résulta, me facilita la découverte de la carie des deux boîtes alvéolaires des dents ôtées; celle de la lame externe & de la postérieure de l'os maxillaire, avec une portion de la voûte palatine. Je détachai complètement les boîtes alvéolaires qui l'étoient déjà en partie; ce qui augmenta encore le vuide, sans avoir besoin de pratiquer de nouvelles opérations. Je me servis de ce vuide pour porter l'eau mercurielle sur les autres os cariés. Les exfoliations se firent par degrés, & assez promptement. Le malade se gargarisa, & s'injecta lui-même avec des décoctions détersives, qui furent un peu vulnérables sur la fin. La plaie ne fut tenue ouverte qu'avec de la charpie sèche; &, par ce procédé tout

simple, les accidens cessèrent à vue d'œil : la membrane du palais n'a point été endommagée ; l'issue antérieure a suffi pour le débordement des différens dépôts, des fusées, & pour les exfoliations des os cariés ; & le malade a été complètement guéri au bout de deux mois, qu'il est parti pour la campagne.

Enfin j'ai été dans le cas de soigner nombre de caries vénériennes & des scorbutiques, qui n'ont pas exigé d'autres traitemens que ceux que j'ai exposés, quand, dans ces dernières circonstances, & d'autres qui dépendent d'un vice interne, on s'est d'abord & conjointement fait aider des conseils d'un médecin éclairé, pour, par ses soins, débarrasser la masse des liqueurs d'un vice étranger qui soutient la maladie, & l'augmente même sans les secours internes.

L E T T R E

*De M. MARECHAL DE ROUGERES ;
maître en chirurgie à Lamballe, sur un
Accouchement qui avoit été précédé de
la chute presque complete de la matrice.*

Les chutes, ou descentes de matrice, sont malheureusement très-fréquentes chez les femmes, sur-tout parmi celles de la campagne, qui sont obligées, pour leurs cou-

ches, d'avoir recours à des matrones aussi ignorantes que hardies : les suites en sont souvent d'autant plus fâcheuses, que celles qui ont causé le premier mal, sont celles-là même dont d'infortunées victimes implorent de nouveau l'assistance meurtrière. L'observation que j'ai l'honneur de vous adresser, m'a été communiquée par M. Montigny, chirurgien à Plancoët, qui m'a permis d'en faire l'usage que je voudrois : je la crois d'une assez grande importance pour être présentée au public. Vous allez, Monsieur, en juger par vous-même.

» Le 3 Juin 1770, je fus appelé dans une de nos paroisses voisines, (Plevin) pour accoucher une femme âgée de trente-sept à trente-huit ans ; je fus très-surpris à mon arrivée, de voir une masse énorme qui sortoit du vagin : je reconnus la matrice, dont l'état me parut près de la mortification. La tête de l'enfant avoit totalement franchi le passage des pubis ; mais l'orifice de la matrice étoit si peu dilaté, qu'à peine pouvoit-on y introduire deux doigts ; il étoit dur & enflammé. La malade étoit exténuée par un travail de cinq jours, & sa perte me paroissoit inévitable. Il n'y avoit point de tems à perdre : je me mis donc à agir avec toutes les précautions possibles ; je vins à bout de procurer une dilatation suf-

fisante pour le passage de la tête, dont les os avoient si fort chevauché, qu'elle offroit une espece de pyramide cylindrique : mais, au passage du tronc, il se fit un déchirement, en deux endroits opposés, du col de la matrice ; ce qui m'étonna beaucoup, vu le grand ménagement que j'avois pour cette partie. Je délivrai promptement cette femme, & remis sans peine la matrice dans son lieu naturel : je prescrivis une position & un régime convenables ; des injections avec le vin miellé & un peu d'eau-de-vie, & cette pauvre misérable se rétablit en dix à douze jours. Je lui fis alors un pessaire pour prévenir les chutes auxquelles elle étoit sujette depuis plusieurs années, qui étoient la suite de couches antérieures. Voilà, mon cher confrere, le détail que je vous fis dans le tems ; & voici ce qui est arrivé depuis. Cette femme est devenue de nouveau enceinte : elle m'envoya chercher le 30 Décembre dernier, on me présenta, à mon arrivée, le corps d'un fœtus d'environ quatre mois, dont la tête & l'arriere-faix étoient restés dans la matrice. Je touchai cette femme qui étoit couchée, sans pouvoir m'assurer de l'état de l'orifice de la matrice. Je la fis lever auprès du feu ; & sous quelques instans la matrice descendit hors du vagin. Elle présentait une masse grosse comme deux poings, à l'extrémité

postérieure de laquelle étoit l'orifice, dont l'ouverture pouvoit avoir fix à sept lignes de diametre. La difficulté étoit de dilater cet orifice qui étoit affecté par trois cicatrices, qui, en se prolongeant sur le corps de la matrice même, la partageoient en trois lobes triangulaires de différentes grosseurs. Je tentai cependant, mais inutilement, d'obtenir une dilatation graduée. J'abandonnai le tout à la nature bienfaisante : j'ordonnai de laisser la matrice hors du vagin, d'y faire des injections émollientes ; ce qui réussit parfaitement bien, puisqu'elle fut délivrée, sous peu de tems, sans le moindre accident.»

Certifié véritable, à Plancoët, le 4 Mars 1772. MONTIGNY, chirurgien juré.

Voilà, Monsieur, l'exposition de faits que je crois rares & intéressans : je dis rares, quoique nous en ayons quelques-uns d'approchans. Devenir donne une observation où il y eut déchirement au col de la matrice. Nous en avons une dans le Tome IX du Journal de Médecine, p. 149, donnée par M. Chemin, chirurgien à Evaux, où le déchirement, il est vrai, ne fut pas naturel, mais auquel on suppléa amplement, par une incision cruciale faite au col de la matrice. Il est dit dans cette observation, que la femme, qui en fait le

sujet, eut depuis des enfans ; mais on n'y rend aucun compte de ces accouchemens postérieurs. M. Pietsch, docteur en médecine à Altkirch, rapporte dans le même Journal, tome XXXIV, page 165, une observation d'une femme en peine d'enfant, dont le vagin étoit renversé de cinq pouces, qui présentoit une grosse trompe, au bout de laquelle on voyoit l'orifice interne de la matrice. Malgré le ménagement avec lequel se conduisit l'observateur, le volume considérable de l'enfant fit déchirer toute l'étendue de cette trompe, du côté gauche. Il délivra la femme, & remit le tout en situation naturelle ; la malade ne fut pas long-tems à se rétablir. Il est aisé d'appercevoir la différence marquée qu'il y a entre ces observations & celle que je mets en parallèle : car dans celle-ci il y a une chute presque complète de la matrice ; le franchissement total de la tête hors le pubis ; au lieu que dans les autres, il n'y a guères que le renversement du vagin & le relâchement du col de la matrice. Nous avons cependant une observation d'une chute complète de matrice, où l'enfant étoit absolument hors de l'abdomen ; ce qui n'empêcha pas l'accouchement de se terminer le plus heureusement du monde. Cette observation mérite bien qu'on en donne ici le précis ; elle se trouve dans les Thèses médico-chirurgicales,

chirurgicales, publiées par M. le Baron de Haller, & rédigées en françois par M. Macquart. On y lit, Tome II, page 89, qu'une pauvre femme, âgée d'environ trente ans, étoit dans les douleurs d'un travail long depuis près de trente heures... L'enfant se présentoit bien : mais la matrice étoit entièrement placée hors de l'abdomen ; phénomène qui frappa l'observateur (M. Fabricius, professeur en médecine à Helmstad)... Il y avoit environ deux mois que la malade s'étoit apperçue de cette tumeur, (qui probablement n'étoit pas survenue tout-à-coup, ce dont on ne fait point mention ;) depuis ce tems il en sortoit toujours une liqueur muqueuse.... Comme cette femme sentoit qu'elle étoit prête d'accoucher, M. Fabricius ordonna une potion ; & la malade, mise dans une position convenable, il fit dilater l'orifice de la matrice : l'enfant sortit sans le secours des instrumens, & l'arrière-faix le suivit de près. M. Fabricius, en imputant cette maladie au relâchement des ligamens de la matrice, croit cependant cette cause insuffisante, & pense qu'elle peut être favorisée par l'écartement des pubis, ou l'augmentation de capacité du bassin, (il auroit pu s'assurer facilement de ces causes,) & conclut que, dans une circonstance pareille, la difficulté de l'accouchement n'est pas aussi grande qu'on pourroit se l'imaginer ; il con

seille, avec prudence, de ne pas trop faire pousser les douleurs qui ameneroient la constriction, l'inflammation & la gangrène, &c. Il y a toute apparence que, si M. Montigny avoit été appelé dès le commencement, pour la femme qui fait le sujet de son observation, il y a toute apparence, dis-je, que le déchirement ne seroit pas arrivé, que la chute de matrice n'auroit pas même eu lieu. Il y a dans cette observation une contradiction apparente qui est aisée à lever. Il y est dit qu'il y eut déchirement en deux endroits seulement du col de la matrice; &, à l'avortement du 30 Décembre dernier, l'observateur remarqua trois cicatrices qui partageoient la matrice en trois lobes. On peut supposer, avec fondement, que, dans un accouchement antérieur à ceux-ci, il y avoit eu un déchirement, dont la cicatrice n'occupant qu'un point, ne pouvoit s'opposer à la dilatation de la matrice, & à laquelle l'observateur ne fit point d'attention dans un moment qui demandoit la promptitude des secours.

P. S. Puis-je, Monsieur, sans vouloir ici prévenir le jugement de M. Levret, ni celui du public, au sujet de la correction que M. Piet croit devoir être dans l'usage du forceps courbe, puis-je dire que je trouve cette correction dans les ouvrages même de M.

Levret ? M. Robin , dans ses Réflexions sur les Observations de M. Piet, a rapporté en entier un passage des ouvrages de M. Levret sur ce point contreversé : c'est à la fin de ce passage , où il est dit : « Je dois ajoûter à cette occasion , que , lorsque je fais usage du forceps , loin de rien précipiter dans l'opération , aussi-tôt que la tête de l'enfant est entièrement descendue dans le vagin , j'empêche qu'elle ne sorte tout de suite , & je ne la laisse passer que peu-à-peu ; par cette précaution , j'ai la satisfaction de n'avoir rien à craindre pour les parties de la mere. » Voilà ce que M. Levret a dit il y a long-tems ; voilà ce qu'il explique & démontre encore plus particulièrement dans ses cours d'accouchemens : c'est d'après les préceptes de ce grand maître , qu'après avoir déclavé la tête de l'enfant , j'ai laissé trois fois à la nature le soin de terminer l'opération , parce que d'ailleurs toutes les choses y étoient favorables.



OBSERVATIONS MÉTÉOROLOGIQUES.

AVRIL 1772.

THERMOMÈTRE.				BAROMÈTRE.		
Jours du mois.	A 6 h. & demi du mat.	A 2 h. & demi du soir.	A 11 h. du soir.	Le matin. pous. lig.	A midi. pous. lig.	Le soir. pous. lig.
1	8	12 $\frac{1}{2}$	8 $\frac{1}{2}$	27 $7\frac{1}{2}$	27 $6\frac{1}{2}$	27 $6\frac{1}{4}$
2	7	7	6	27 8	27 $8\frac{1}{2}$	27 11
3	3	9 $\frac{1}{2}$	3	28 $3\frac{1}{4}$	28 $1\frac{1}{4}$	28 $2\frac{1}{4}$
4	2	8	5	28 $3\frac{1}{2}$	28 $3\frac{1}{2}$	28 $2\frac{1}{4}$
5	3 $\frac{1}{2}$	12 $\frac{1}{4}$	7 $\frac{1}{2}$	28 1	28 $1\frac{1}{2}$	28
6	7	13 $\frac{1}{2}$	9 $\frac{1}{2}$	28	28	28 $\frac{1}{2}$
7	9	12 $\frac{1}{4}$	11	28 1	28 $2\frac{1}{4}$	28
8	11	13	9	27 $11\frac{1}{2}$	27 $11\frac{1}{2}$	27 $10\frac{1}{2}$
9	8	11	8 $\frac{1}{2}$	27 10	27 10	28
10	5 $\frac{1}{2}$	8	4	28 $1\frac{1}{2}$	28 $1\frac{1}{4}$	28 $1\frac{1}{2}$
11	3 $\frac{1}{2}$	11	9	28 1	27 11	27 9
12	9	12 $\frac{1}{4}$	8	27 $7\frac{1}{2}$	27 $7\frac{1}{2}$	27 7
13	8	12 $\frac{1}{2}$	8 $\frac{1}{4}$	27 $6\frac{1}{4}$	27 7	27 9
14	8	13 $\frac{1}{2}$	9	27 $9\frac{1}{4}$	27 $9\frac{1}{2}$	27 $9\frac{1}{2}$
15	8 $\frac{1}{2}$	14 $\frac{1}{2}$	10 $\frac{1}{2}$	27 10	27 10	27 $9\frac{1}{2}$
16	9 $\frac{1}{4}$	10 $\frac{1}{2}$	7 $\frac{1}{2}$	27 $9\frac{1}{4}$	27 $8\frac{1}{2}$	27 $8\frac{1}{2}$
17	5 $\frac{1}{2}$	9 $\frac{1}{2}$	5 $\frac{1}{4}$	28	28 1	28 $1\frac{1}{4}$
18	3 $\frac{1}{2}$	8 $\frac{1}{4}$	6 $\frac{1}{4}$	27 $10\frac{1}{2}$	27 9	27 $8\frac{1}{2}$
19	5 $\frac{1}{2}$	8 $\frac{1}{2}$	1	27 $8\frac{1}{2}$	27 9	27 $10\frac{1}{2}$
20	1	6	1 $\frac{1}{4}$	28	28	28
21	0	9	6 $\frac{1}{2}$	28 $1\frac{1}{2}$	28 $1\frac{1}{2}$	28 $\frac{1}{2}$
22	6 $\frac{1}{4}$	10	4 $\frac{1}{2}$	28	28	28 2
23	5	10	5 $\frac{1}{4}$	28 3	28 3	28 4
24	4 $\frac{1}{2}$	11 $\frac{1}{2}$	8	28 $3\frac{1}{4}$	28 $2\frac{1}{4}$	28 $2\frac{1}{2}$
25	6	12 $\frac{1}{2}$	5 $\frac{1}{2}$	28 $2\frac{1}{2}$	28 2	28 $2\frac{1}{4}$
26	3	9 $\frac{1}{2}$	6 $\frac{1}{2}$	28 $2\frac{1}{4}$	28 $2\frac{1}{2}$	28 $2\frac{1}{4}$
27	5 $\frac{1}{2}$	12 $\frac{1}{4}$	8 $\frac{1}{2}$	27 11	27 $9\frac{1}{2}$	27 $9\frac{1}{2}$
28	5 $\frac{1}{2}$	14 $\frac{1}{2}$	7	27 $9\frac{1}{2}$	27 $9\frac{1}{2}$	27 9
29	6 $\frac{1}{2}$	11 $\frac{1}{2}$	8 $\frac{1}{4}$	27 9	27 8	27 7
30	8 $\frac{1}{2}$	14	10	27 $6\frac{1}{2}$	27 $6\frac{1}{2}$	27 $7\frac{1}{2}$

ETAT DU CIEL.

<i>Jours du mois.</i>	<i>Le Matin.</i>	<i>L'Après-Midi.</i>	<i>Le Soir à 11 h.</i>
1	S-S-E. couv. pet. pluie.	S-S-E. pet. pl. couvert.	Gr. pluie.
2	N-E. couv.	N-E. couv.	Couvert.
3	N. nuages.	N. nuages.	Beau.
4	N. beau nuag.	N. nua. beau.	Beau.
5	E. beau.	E. nuages.	Beau.
6	S. pet. pluie couv.	S-O. ép. nuag. pluie.	Couvert. Couvert.
7	O. c. pet. pl.	S-S-O. pluie.	
8	S-O. c. gr. pl.	S-O. nua. b.	Beau.
9	O-S-O. pluie.	O-S-O. pl. c.	Couvert.
10	N. nuages.	N. couv. nua.	Beau.
11	S-E. nuag.	S. couv. pluie.	Pluie.
12	O-S-O. pl. n.	S-O. ond. nua.	Nuages.
13	S-O. nuages.	O. nuages.	Nuages.
14	O-N-O. nuag.	O-N-O. pl. t.	Nuages.
15	S-O. nuages.	S-O. nua. pl.	Nuages.
16	S-O. couv. pl.	O. pl. nuages.	Couvert.
17	N. nuages.	N. nuages.	Nuages.
18	N-E. nuages.	N-E. pl. conv.	Couvert.
19	N. pl. neige.	N. neige.	Neige.
20	N. nuages.	N. nua. neige.	Beau.
21	N. beau.	N. nuag. pl.	Pluie.
22	O. nuages.	N. couv. pl. b.	Beau.
23	N. couv.	N. nuages.	Beau.
24	N. nuages.	N. nuages.	Couvert.
25	N. nuages.	N-N-E. n. pl.	Beau.
26	N-N-E. nua.	N-N-E. nuag.	Nuages.
27	N-E. nuag.	N-E. nuages.	Nuages.
28	N-E. nuages.	N-E. nuag. c.	Couvert.
29	N-E. couvert, pet. pluie.	N-N-E. couv. nuages.	Nuages.
30	N-N-E. pluie, couvert.	N-N-E. pet. pluie.	Pet. pluie. N n ij

La plus grande chaleur marquée par le thermomètre, pendant ce mois, a été de $14\frac{1}{2}$ degrés au-dessus du terme de la congélation de l'eau; & la moindre chaleur 0, ou le terme même de la congélation. La différence entre ces deux points est de $14\frac{1}{2}$ degrés.

La plus grande hauteur du mercure, dans le baromètre, a été de 28 pouces 4 ligne; & son plus grand abaissement, de 27 pouces $6\frac{1}{4}$ lignes. La différence entre ces deux termes est de $9\frac{1}{4}$ lignes.

Le vent a soufflé 11 fois du N.

4 fois du N-N-E.

9 fois du N-E.

1 fois de l'E.

1 fois du S-E.

1 fois du S-S-E.

2 fois du S.

1 fois du S-S-O.

6 fois du S-O.

2 fois de l'O-S-O.

4 fois de l'O.

1 fois de l'O-N-O.

Il a fait 10 jours, beau.

24 jours, des nuages.

15 jours, couvert.

17 jours, de la pluie.

2 jours, de la neige.

1 jour, du tonnerre.

*M A L A D I E S qui ont régné à Paris,
pendant le mois d'Avril 1772.*

Les catarrhes & les rhumatismes qui ont régné depuis quelque tems, ont continué pendant tout ce mois, ainsi que les maux de gorge & les flu-

xions de poitrine qui participoient à ce caractère.

On a commencé à observer, outre cela, des petites-véroles, la plupart bénignes, parmi lesquelles il y en a eu cependant quelques-unes de mauvaise espèce.

Il y a eu aussi quelques personnes attaquées d'apoplexies & d'autres affections comateuses.

*OBSERVATIONS météorologiques faites
à Lille, au mois de Mars 1772;
par M. BOUCHER, médecin.*

Nous avons eu quelques jours de gelée vers le milieu du mois. Du 13 au 17, la liqueur du thermomètre a été observée au-dessous du terme de la congélation; mais, dans les jours suivans, elle s'est portée souvent au terme de la température, ou très-près de ce terme. Aussi, depuis le 16 jusqu'à la fin du mois, le vent a presque toujours été sud. Le tonnerre a grondé le 26 & le 29. Il est tombé beaucoup de pluie les six derniers jours du mois.

Le mercure, dans le baromètre, a été observé, tout le mois, au-dessous du terme de 28 pouces: le 17, le 22 & le 29, il est descendu à celui de 27 pouces 3 lignes.

La plus grande chaleur de ce mois, marquée par le thermomètre, a été de 11 degrés au-dessus du terme de la congélation, & la moindre chaleur a été de $1\frac{1}{2}$ degré au-dessous de ce terme. La différence entre ces deux termes est de $12\frac{1}{2}$ degrés.

La plus grande hauteur du mercure, dans le baromètre, a été de 27 pouces 11 ligne, & son plus grand abaissement a été de 27 pouces 3 lignes. La différence entre ces deux termes est de 8 lignes.

168 OBS. MÉTÉOR. FAITES A LILLE!

Le vent a soufflé 2 fois du Nord.
 10 fois du Nord vers l'Est.
 2 fois de l'Est.
 4 fois du Sud vers l'Est.
 12 fois du Sud.
 8 fois du Sud vers l'Ouest.
 2 fois de l'Ouest.

Il y a eu 21 jours de tems couvert ou nuageux.
 12 jours de pluie.
 2 jours de neige.
 3 jours de grêle.
 2 jours du tonnerre.

Les hygrometres ont marqué de l'humidité au commencement du mois, & de la sécheresse sur la fin.

MALADIES qui ont régné à Lille, dans le mois de Mars 1772.

La fièvre continue-putride a fait encore ce mois du ravage dans le petit peuple; & la fièvre catarrhique n'a pas désisté: il en a été de même des rhumes de poitrine, qui, dans la plupart des malades, étoient des fluxions de poitrine mal-quées: un grand nombre de bourgeois & de soldats de la garnison sont tombés dans la pulmonie pour les avoir négligés. C'est la suite d'un préjugé populaire, qui induit les gens du commun à se persuader que les rhumes quelconques ne méritent pas d'attention, & qu'il n'y a point de précautions à prendre contre leurs suites: cette erreur fait périr tous les ans un très-grand nombre de nos habitans.

Nous avons vu, sur-tout vers la fin du mois, des pleuropneumonies, qui, dans la plupart de ceux qui en étoient attaqués, s'annonçoient avec des signes de sabure dans les premières voies.

La petite-vérole, qui s'étoit fait appercevoir dès le mois précédent, a gagné, dans le cours de

celui-ci , plusieurs quartiers de la ville. Quelques personnes l'ont eu confluenta.

LIVRES NOUVEAUX.

Moyens certains &c peu couteux de détruire le mal vénérien ; par *J. J. Gardane*, docteur-régent de la faculté de médecine de Paris, avec cette épigraphe :

Æque pauperibus prodest, locupletibus auge.

HORAT. *Epist. lib. I.*

A Londres, & se trouve à Paris, chez *Didot* 1772, broch. in-8°.

Traduction d'anciens ouvrages latins relatifs à l'agriculture & à la médecine vétérinaire, avec des notes ; par M. *Saboureux de la Bonnetrie*, écuyer, &c. Tomes III & IV, contenant l'économie rurale de Columelle. A Paris, chez *Didot le Jeune*, 1772, in-8°, 2 vol. Prix, 10 liv. rel.

Eloge historique de M. Devaux, célèbre chirurgien de ce siècle, avec des notes, & un extrait raisonné de ses différens ouvrages, par M. *Sue le jeune*, maître en chirurgie, &c. avec cette épigraphe :

Dum thymo pascuntur apes Odum rore cicada,

Semper honos, nomemque tuum, laudesque manebunt.

VIRG. *Bucol. Eclog. V.*

Amsterdam, & se trouve à Paris, chez *Vincent* 1772, in-8°.

M. Devaux est un des auteurs qui a le plus illustré la chirurgie françoise : il a trouvé, en M. Sue le jeune, un historien d'autant plus digne de célébrer ses talens, que personne ne marche de plus près sur ses traces. Cet éloge est divisé en deux parties ; la première contient les particularités de la vie privée de M. Devaux ; & la seconde, l'extrait raisonné de ses nombreux ouvrages.

T A B L E.

<i>Extrait, Guérison de la paralysie par l'électricité</i>	
Par M. l'abbé Sans.	Page 483
<i>Observation sur une maladie vénérienne, guérie par M. Dejean, méd.</i>	496
<i>Description d'un fœtus monstrueux. Par M. Plazanet, chirurgien,</i>	498
<i>Observation sur la réduction d'une cuisse luxée. Par le même.</i>	505
<i>Suite des Observations sur les soins qu'exigent les Enfans qui viennent de naître. Par M. Levret, chir.</i>	512
<i>Suite du Mémoire sur les abcès, les fistules & les caries de la voûte du palais. Par M. Jourdain, dentiste.</i>	534
<i>Lettre de M. Mârechal de Rougeres, chirurgien, sur un accouchement, précédé de la chute de la matrice.</i>	556
<i>Observations météorologiques faites à Paris, pendant le mois d'Avril 1772.</i>	564
<i>Maladies qui ont régné à Paris, pendant le mois d'Avril 1772.</i>	566
<i>Observations météorologiques faites à Lille, au mois de Mars 1772. Par M. Boucher, médecin.</i>	567
<i>Maladies qui ont régné à Lille pendant le mois de Mars 1772. Par le même.</i>	568
<i>Livres nouveaux.</i>	569

A P P R O B A T I O N.

J'Ai lu, par ordre de Monseigneur le Chancelier, le *Journal de Médecine* du mois de Juin 1772. A Paris, ce 27 Mai 1772.

Signé POISSONNIER DESPERRIÈRES.



T A B L E
G E N E R A L E
D E S M A T I E R E S

Contenues dans les six premiers Mois du
Journal de Médecine de l'année 1772.

L I V R E S A N N O N C É S.

M É D E C I N E.

- RECUEIL de Mémoires & d'Observations sur la
perfectibilité de l'homme, par les agens physi-
ques & moraux. Par M. Verdier. Page 286*
*La Mère selon l'ordre de la nature, avec un
Traité sur les maladies des enfans. Par M. De-
leurye, fils. 382*
*Supplément à l'Avis aux Mères qui veulent nour-
rir. Ibid.*
*Recherches sur le Pouls, par rapport aux crises,
Par M. de Borden, Tome III. 91*
*A. C. Celsi de re medicâ libri octo. Recensuit Va-
lart. 478*
*Nouveau Dictionnaire universel & raisonné de Mé-
decine, Chirurgie & de l'art Vétérinaire. 191*
*Considérations sur les moyens de prévenir la com-
munication de la peste. Par J. Brownrigg. 383*
Opuscules de Médecine, Par G. Backer. 91

372 TABLE GENERALE

<i>Observations sur les différentes méthodes de traiter les maladies vénériennes.</i> Par M. Ferrand.	94
<i>Moyens certains & peu couteux de détruire le mal vénérien.</i> Par M. Gardane.	569
<i>Médecine primitives ou Recueil de remèdes choisis & traduits de l'anglois de Wesley.</i>	94
<i>Mémoire sur la maladie épidémique du Lanois.</i> Par M. Dufot.	287

CHIRURGIE.

<i>Eloge de M. Devaux.</i> Par M. Sue le jeune.	569
<i>Mémoires & Observations sur l'œil & sur ses maladies.</i> Par M. Jeanin.	383
<i>Soins faciles pour la propreté de la bouche & pour la conservation des dents.</i>	479
<i>Examen des méthodes de traiter l'hydrocèle.</i> Par M. Hay.	383

HISTOIRE NATURELLE,

CHYMIE ET PHARMACIE.

<i>Le Jardinier Prévoyant.</i>	191
<i>Traduction d'anciens ouvrages latins relatifs à l'agriculture.</i> Par M. de la Bonnetrie.	569
<i>Mémoire sur la meilleure manière de faire les vins de Provence.</i> Par M. l'abbé Rozier.	94
<i>Expériences sur la bonification de tous les vins.</i> Par M. Maupin.	479
<i>Histoire naturelle de l'Air & des Météores.</i> Par M. l'abbé Richard.	91
<i>Observations sur la Physique & sur l'Histoire naturelle.</i> Par M. l'abbé Rozier.	93-478
<i>La Nature considérée sous ses différens aspects.</i> Par M. Buchos.	93-287
<i>Suite de planches gravées de végétaux.</i> Par le même.	92

DES MATIERES. 573

<i>Essai de Cristallographie.</i> Par M. Romé de Lisle.	382
<i>Introduction à l'étude des corps naturels tirés du règne minéral.</i> Par M. Butquet.	94
<i>Elémens de Minéralogie Docimastique.</i>	287
<i>Analyse d'une eau minérale.</i> Par M. Mandel. <i>ibid.</i>	
<i>Observations sur le Cacao & le Chocolat.</i>	478
<i>Lettre sur une pâte, un syrop & des tablettes d'orge.</i> Par M. de Chamoufflet.	383

EXTRAITS.

<i>Principes de Médecine, traduits du latin de M. Home.</i> Par M. Gastelier.	5
<i>Dictionnaire de Santé.</i>	20
<i>Recherches sur le Pouls.</i> Par M. de Bordeu.	
Tome III.	291
<i>Le Médecin des Hommes. Le Médecin des Dames.</i>	387
<i>Observations & Recherches de médecine. Premier Extrait.</i>	99
——— <i>Second Extrait.</i>	195
<i>Guérison de la Paralysie par l'électricité.</i> Par M. l'abbé Sans.	483

OBSERVATIONS.

MÉDECINE.

<i>Lettre sur la carie des Dents.</i> Par M. Du Bruc de la Salle.	399
<i>Description d'un fœtus monstrueux.</i> Par M. Plazannet.	498
<i>Lettre de M. Pietsch à M. Levret sur l'attache du placenta.</i>	173
<i>Reflexions sur les enveloppes des jumeaux.</i> Par M. Guilhermond.	408
<i>Nouvelles Observations sur l'allaitement des enfans.</i> Par M. Levret.	46

574 TABLE GENERALE

<i>Premiere suite.</i>	146
<i>Seconde suite.</i>	233
<i>Observations sur les soins qu'exigent les enfans qui viennent de naître. Par le même.</i>	347
<i>Premiere suite.</i>	410
<i>Seconde suite.</i>	512
<i>Nouvelles Observations sur le Pouls. Par M. Strack.</i>	23
<i>Observations diverses. Par M. Doneaud, med.</i>	121
<i>Observation sur une maladie singuliere. Par M. de la Chauffée.</i>	28
<i>Guérison d'un cancer ulcéré à la mammelle. Par M. Rochard.</i>	36
<i>Observation sur une colique hystérique. Par le même.</i>	42
<i>— sur les effets du suc de ciguë administré intérieurement. Par M. Le Moyne.</i>	129
<i>— sur des accidens causés par des noyaux de prune. Par M. de Villaine.</i>	134
<i>— sur une germination de noyaux de cerises dans les intestins d'un malade. Par M. Landais.</i>	137
<i>Réflexions sur la maladie noire. Par M. Marechal de Rougeres.</i>	217
<i>Lettre de M. Duhamel sur le projet d'un Traité de la Rage. Par M. de Saint-Martin.</i>	227
<i>Observation sur une pleurésie symptomatique. Par M. Tabary.</i>	308
<i>Observation sur une perforation de l'estomac, à la suite d'un dépôt critique. Par M. Laporte.</i>	312
<i>Dissertation sur une fièvre maligne laiteuse. Par M. Razoux.</i>	321
<i>Observation sur une obstruction squirrheuse des parois de la matrice. Par M. Butor de la Creuse.</i>	401
<i>— sur une maladie vénér. Par M. Dejean.</i>	496
<i>Maladies qui ont régné à Paris pendant les mois de Novembre 1771.</i>	88

DES MATIERES. 575

<i>Décembre 1771.</i>	188
<i>Janvier 1772.</i>	279
<i>Février 1772.</i>	373
<i>Mars 1772.</i>	475
<i>Avril 1772.</i>	566
<i>Maladies qui ont été observées à Lille, par M. Boucher, médecin, pendant les mois</i>	
<i>d'Octobre 1771.</i>	90
<i>Novembre 1771.</i>	190
<i>Décembre 1771.</i>	281
<i>Janvier 1772.</i>	375
<i>Février 1772.</i>	477
<i>Mars 1772.</i>	568

CHIRURGIE.

<i>Lettre de M. Pietsch, sur la nécessité de faire la ligature pour arrêter l'hémorragie, produite par la lésion d'une artère.</i>	71
<i>— sur une nouvelle méthode de réduire les luxations du bras.</i>	167
<i>Observation sur la réduction d'une cuisse luxée. Par M. Plazanet.</i>	505
<i>Nouvelles Observations sur les lésions par contrecoup. Par M. Aurran.</i>	250
<i>Mémoire sur les abcès, les fistules & les caries de la voûte du palais. Par M. Jourdain.</i>	457
<i>Suite.</i>	534
<i>Observation sur une ancienne carie, guérie par les médicamens gras. Par M. Maugin.</i>	455
<i>Observations & Réflexions sur un accouchement.</i>	62
<i>Réponse de M. Pietsch à M. Gallot sur les accouchemens, & l'opération césarienne.</i>	76
<i>Réponse de M. Piet sur une correction proposée dans l'usage du forceps courbe.</i>	177
<i>Lettre de M. Guilhermond sur le même sujet.</i>	447
<i>— de M. Marechal de Rougeres, sur un accouchement précédé de la chute de la matrice.</i>	555

576 TABLE GÉNÉR. DES MAT.

Remarques sur une Observation d'un dépôt lacteux:

Par M. Serain. 367

Observation sur un polype utérin. Par M. Roi. 440

— *sur une plaie de l'abdomen, avec issue*

des intestins & de l'épiploon. Par M. Roudier. 452

— *sur une hernie inguinale.* Par M. Dufre-

nay. 270

HISTOIRE NATURELLE.

Observations météorologiques faites à Paris, pen-
dant les mois de

Novembre 1771. 86

Décembre 1771. 186

Janvier 1772. 277

Février 1772. 371

Mars 1772. 473

Avril 1772. 654

Observations météorologiques, faites à Lille, par
M. Boucher, médecin, pendant les mois

d'Octobre 1771. 89

Novembre 1771. 189

Décembre 1771. 280

Janvier 1772. 375

Février 1772. 476

Mars 1772. 567

PROGRAMMES, COURS, AVIS DIVERS.

Prix proposés par l'Académie de Lyon. 282

Programme de l'Académie de Bordeaux. 376

Cours d'Histoire naturelle. 95

Cours de Chymie élémentaire. Ibid.

Cours de Physique expérimentale. Ibid.

Cours d'Accouchemens. 381

Avis sur un cabinet d'Histoire naturelle. 285

Fin de la Table.